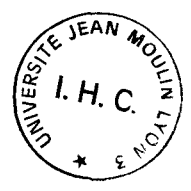


M
349

Marie-Hélène CLOCHARD

APOTRES D'AFRIQUE



ETUDE COMPAREE DE TROIS MISSIONS EN AFRIQUE OCCIDENTALE DE 1840 A 1914

1985

Mémoire pour la maîtrise d'histoire

Directeur : M. Jacques GADILLE

Université Jean Moulin - LYON III - Faculté des Lettres et Civilisations



A Sainte Thérèse de Lisieux.

"J'ai la vocation d'être Apôtre... Je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom et planter sur le sol infidèle ta Croix glorieuse, mais à mon Dieu Aimé une seule mission ne me suffirait pas, je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées..."

"Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde".

(Mt 28, 19-20)

"Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes"

(Mt 4, 19)

AVERTISSEMENT

La mission chrétienne, au XIX^e siècle est souvent jugée comme un aspect de la domination occidentale dans le monde, particulièrement en Afrique ; les missionnaires considérés comme les auxiliaires de la colonisation européenne ; parfois, la mission est reconnue comme lieu d'un avenir nouveau pour l'Eglise, les missionnaires comme fondateurs de nouvelles Eglises indigènes vivantes.

C'est à cause même de ces interprétations opposées, de préjugés parfois ; à cause aussi de l'importance que nous reconnaissons à la Mission dans l'Eglise, importance suprême et essentielle, que nous avons voulu observer ce que furent ces hommes consacrés à l'annonce de l'Evangile et ce qu'ils réalisèrent de 1840 à 1914 en Afrique occidentale.

Nous avons choisi les trois instituts principaux qui évangélisèrent cette région (Congrégation du St Esprit et du St Coeur de Marie, Société des Missions Africaines de Lyon, Société des Missionnaires d'Afrique) pour, en les comparant dans leur doctrine et leur pratique apostolique, mieux cerner la réalité concrète de la mission.

Pour cette recherche, nous avons travaillé à partir des écrits, des lettres et des rapports des missionnaires à leurs supérieurs ou aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, publiés dans les Annales de la Propagation de la Foi ; les écrits et la correspondance (conseils spirituels, directoires, règles, etc...) des principaux responsables missionnaires : P. Libermann, Mgr de Marion-Brésillac, P. Planque, Mgr Truffet, Mgr Lavigerie, Mgr Hacquart et les documents des ministères des Cultes ou des Colonies aux Archives Nationales à Paris.

C'est l'influence réelle, concrète des missionnaires que nous avons voulu cerner, dans des régions inconnues pour eux et surtout dont les autochtones leur étaient étrangers par la culture et la religion. C'est en effet le problème fondamental de la Mission que nous rencontrons : comment transmettre l'Evangile, la foi liée à la culture des missionnaires dans une culture autre, différente ?

Les directives, les exigences, les appels à une véritable fidélité apostolique de la part des fondateurs étaient précis et nombreux mais la réalité de l'apostolat risque d'être bien autre. C'est ce décalage entre la formation, les exigences apostoliques idéales et le concret de la mission, lié aux difficultés locales et aux faiblesses des hommes qui nous a passionnée. Nous avons veillé à être critique, sans sévérité mais aussi sans indulgence excessive.

Ce travail aurait été difficilement mené à bien sans l'aide et l'amitié de nombreuses personnes. Nous remercions notre directeur de recherche, M. Gadille de sa confiance bienveillante, Mme Charron, archiviste aux Archives Nationales pour son accueil et ses indications fort utiles. Nous ne saurons oublier l'ami qui a dactylographié le manuscrit.

Enfin, nous remercions tous ceux qui par leur intérêt envers ce travail nous ont encouragée et nous ont donné la joie de partager cette recherche.

Introduction : LE NOUVEAU SOUFFLE MISSIONNAIRE

Les missionnaires chrétiens qui quittaient pays, parents et amis pour aller vers des peuples inconnus partaient animés d'une seule passion : l'annonce de l'Évangile.

Dès sa naissance, fixée à la Pentecôte par la Tradition, le christianisme se manifeste comme Bonne Nouvelle : ce Jésus que les gens de Jérusalem avaient vu, entendu, qui a parlé, guéri, a été condamné à mort, Dieu l'a ressuscité, et il est le Messie attendu par le peuple de la Bible, le Rédempteur de l'homme.

Jésus ressuscité inaugure des temps nouveaux. Il annonce "un Royaume de paix, de justice et d'amour".

Dès la Pentecôte, le christianisme est présenté selon une double structure : le "kérygme", c'est-à-dire la proclamation que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu envoyé pour sauver le monde, nous réconcilier avec l'amour du Père. Christ nous réintroduit dans cet amour divin, dans la vie même de Dieu car c'est en elle que l'homme trouve son parfait accomplissement, sa joie totale et c'est en Dieu que tous les hommes sont appelés à se rassembler. Cet avènement qu'est l'Incarnation de Dieu en la personne de Jésus-Christ, cet événement qu'est la Rédemption rassemblent dès maintenant la communauté des croyants : l'Église. Aussi le "kérygme" est-il étroitement associé au deuxième élément de cette structure : la "didaché", l'enseignement : c'est ce que Dieu attend des hommes, qu'ils collaborent à la Rédemption qui continue dans le monde car si Christ a vaincu le péché, le mal, lui, reste présent dans le monde. Le chrétien doit par sa vie coopérer à l'oeuvre de salut, il participe déjà à cette victoire sur le péché et la mort. C'est pourquoi être chrétien comporte une conversion, un changement de vie, une fidélité au suprême commandement de l'amour - enraciné en l'amour de Dieu et attendant l'avènement du Royaume, du Règne du Christ.

Dans ses premières manifestations, la foi chrétienne se révèle comme co-créatrice d'un nouveau mode d'agir et de vivre dans le monde et surtout, elle doit se transmettre, se répandre, se donner pour que la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu révélé et agissant en Jésus-Christ soit connue de tous et le Royaume inauguré par le Christ réalisé.

Missionnaire par la vie de ses membres, l'Église l'est aussi, dès son origine, par l'annonce de l'Évangile. L'Église missionnaire vit intensément des appels pressants du Christ à son Père :

"Que Ton Nom soit sanctifié !

Que Ton Règne vienne !"

Jusqu'au XVIII^e siècle, l'effort missionnaire avait été intimement lié à la colonisation espagnole et portugaise, puisque les deux Etats avaient reçu mandat du pape pour évangéliser les pays conquis et que les nominations ecclésiastiques y étaient faites par leurs gouvernements (Patronat). Mais au début du XIX^e siècle, leur vitalité s'essouffait. Le pape, Grégoire XVI, fut amené à constater la carence du Portugal en Inde. Ce furent tout naturellement la France et l'Angleterre (pour les protestants) qui allaient prendre le relais. Ces deux nations qui, à la suite des traités de Vienne de 1815, occupaient le devant de la scène internationale, allaient fournir un énorme effort missionnaire.

Le renouveau missionnaire témoigne du réveil de l'Europe chrétienne, qui prit conscience de sa responsabilité religieuse à l'égard d'un monde extra-européen devenu plus proche grâce à la liberté des mers favorisée par les traités de Vienne et à l'emploi de la navigation à vapeur qui rendait la circulation plus facile et plus rapide.

L'appétit de connaître ces mondes considérés jusqu'alors comme extrêmement lointains et de désir de les prendre en charge sur le plan chrétien s'éveillèrent. L'image du "salut des infidèles" fut le moteur de l'élan missionnaire d'autant plus que la théologie ecclésiastique insistait sur l'adage "hors de l'Eglise, point de salut". La conquête missionnaire était dès lors encouragée, justifiée avec ardeur. Aucune terre ne devait rester ignorante de l'Evangile. La France s'assura une influence missionnaire prépondérante en recrutant les deux tiers des missionnaires ; elle était considérée par Pie IX comme la nation privilégiée, responsable des missions.

L'Afrique était le dernier continent à être demeuré fermé aux missions catholiques. Les explorations scientifiques dans la première moitié du siècle l'ouvrirent à la curiosité européenne, à ses ambitions commerciales, mais aussi à l'évangélisation, déjà agissante, depuis des siècles, en Asie (Chine, Japon, Inde), en Amérique du Nord (Canada, Louisiane) et du Sud. Comme le faisait remarquer Mgr de Marion-Brésillac, futur fondateur de la Société des Missions Africaines de Lyon, les missionnaires qui se rendaient en Extrême-Orient avaient jusqu'alors contourné l'Afrique sans jamais l'aborder. Il est d'autant plus remarquable que les principaux instituts missionnaires créés à partir de 1840 fussent consacrés à l'Afrique.

Le P. Libermann, qui avait fondé en 1841 la Congrégation du St Coeur de Marie, la fusionna en 1848 avec celle du St Esprit, et consacra la nouvelle société au secours des esclaves noirs et à l'évangélisation des indigènes.

Mgr de Marion-Brésillac, déçu par les difficultés de l'apostolat en Inde, cherchait un territoire ouvert. La Sacrée Congrégation de la Propagande lui suggéra de fonder une société missionnaire consacrée aux côtes de l'Afrique occidentale. En 1856, il fonda la Société des Missions Africaines de Lyon.

Enfin, Mgr Lavigerie rêvait depuis longtemps de restaurer la vie chrétienne dans cette Afrique du Nord qui fut si glorieuse par son Eglise primitive, son épiscopat, ses docteurs (St Cyprien, St Augustin), ses martyrs et ses fidèles, et de pénétrer plus avant dans le continent. Dès qu'il fut archevêque d'Alger, en 1867, il mit toutes ses forces dans la fondation (1868-1869) puis la direction de sociétés missionnaires spécialement adaptées à l'évangélisation de l'Afrique : la Société des Missionnaires d'Afrique et la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame d'Afrique.

Ce sont ces trois instituts, tous implantés en Afrique occidentale, que nous avons choisis d'étudier dans ce travail.

L'élan missionnaire a été soutenu par la France catholique traditionnelle, caractérisée par des zones géographiques et sociales de la plus grande imprégnation et pratique religieuses, où les supérieurs des instituts missionnaires ont trouvé les ressources humaines qu'ils cherchaient.

Ces régions traditionnelles sont les suivantes : l'Ouest, l'Est, le Nord, un croissant s'étendant du Lyonnais au Rouergue, prolongé dans les Pyrénées occidentales.

Cette France est celle du plus grand nombre de vocations sacerdotales et religieuses. Elle fut capable, au cours de la longue période de déchristianisation progressive dans laquelle est entré le pays, dès 1750, de soutenir l'effort missionnaire sans précédent des années 1830-1900.

La courbe ascendante de l'élan missionnaire s'éloigne de la courbe descendante de la pratique religieuse. Ce paradoxe est le fruit de la vitalité de la France catholique.

Les instituts missionnaires ont appliqué une stratégie de recrutement fondée sur la géographie de la France catholique : ils ont placé leurs premières maisons de propagande et leurs petits séminaires dans les zones de forte pratique religieuse. Les deux premières fondations françaises de la Société des Missionnaires d'Afrique sont un séminaire dans le Rouergue et un postulat d'école apostolique à Lille. Les Spiritains créent en 1857 un petit séminaire dans le Puy de Dôme.

La participation des milieux sociaux à l'effort missionnaire semble générale. Les missionnaires étaient le plus souvent issus de la paysannerie et de la moyenne bourgeoisie. Les milieux bourgeois et aristocratiques ont apporté une contribution active à la gestion des oeuvres et au soutien politique de la Mission.

On peut dire que l'ensemble du peuple chrétien a participé à l'effort missionnaire. Cette communauté dans l'action provient de l'enracinement profond du sentiment missionnaire dans la conscience religieuse.

Ce réveil missionnaire ne peut se comprendre que comme une expression, une manifestation du renouveau spirituel, du nouveau souffle du christianisme qui surgit au XIX^e siècle.

La vie de l'Eglise dans la seconde moitié du siècle se caractérise par un dynamisme accru. Les congrégations religieuses doublèrent en dix ans ; le nombre des vocations se multiplia par quatre en 25 ans ; les ordres monastiques se reconstituèrent (Dom Guéranger pour l'ordre bénédictin, Lacordaire pour l'ordre dominicain) : l'enseignement chrétien, avant d'être farouchement combattu, se développa de façon considérable, favorisé par la loi Falloux de 1850 ; les missions intérieures se déployèrent dans le pays tandis qu'un laïcat très actif anima d'innombrables oeuvres charitables et posa les jalons d'une action sociale appuyée sur une réflexion doctrinale de plus en plus poussée.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION

DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS
DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX
MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

*Collection faisant suite à toutes les éditions
des Lettres Edifiantes.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.º 8.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROL
M. DCCC XXVII.

ASIE.
—
MISSIONS
DE CHINE ET ROYAUMES VOISINS.

1822.

TONG-KING ET COCHINCHINE.

A NOTRE T.-S. PÈRE LE PAPE PIE VII.

TRÈS-SAINTE PÈRE,

UNE Association pieuse de prières et d'aumônes a été fondée en France, l'année dernière, en faveur de l'œuvre, si utile à l'Eglise et si glorieuse à Dieu, des missions étrangères. Votre Sainteté, informée de son existence par un de ses membres, a daigné accorder à cette œuvre naissante sa sainte bénédiction. Une protection visible de Dieu a favorisé les commencemens de cette association, et elle compte déjà dans le diocèse de Lyon, où elle a été fondée, un très-grand nombre de souscripteurs. Elle s'est établie depuis dans le diocèse d'Avignon, et répandue dans plusieurs villes de France. Elle s'étend partout, sous les auspices des Supérieurs ecclésiastiques, et M.^{gr} le grand Aumônier de France en a accepté la présidence.

A gauche :
Frontispice du tome premier du recueil réunissant en 1827 les 5 premiers fascicules publiés de fin 1822 à mars 1825 sous le titre : *Nouvelles requêtes des Missions* et le 6^e publié en août 1825 sous le titre : *Annales de la Propagation de la Foi*.

A droite :
Titre du 1^{er} fascicule de 1822.

Ci-contre :
Début de la supplique adressée par l'Association de la Propagation de la Foi au Pape Pie VII le 5 mars 1823, publiée dans le n^o 3 (janvier 1824) des *Annales*. C'est le Pape Léon XII qui par le Cardinal Consalvi répondit à cette supplique en accordant les indulgences sollicitées.

Le renouveau missionnaire est caractérisé par la participation active des laïcs. La fondation d'oeuvres d'aide aux missions fut le fait, le plus souvent, de laïcs fervents, sensibilisés à la mission. La plus célèbre de ces fondations fut la Propagation de la Foi, créée par une jeune Lyonnaise, Pauline Jaricot, en 1822. Elle avait pensé organiser la collecte en faveur des missions en demandant aux gens une aumône d'un sou par semaine. Mais ce fut le Conseil de Paris, avec à sa tête le prince de Croÿ, Grand Aumônier de France, qui assura la diffusion universelle de l'Oeuvre. C'est en 1826 que commença de s'établir une liaison régulière entre l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et la Sacrée Congrégation de la Propagande. Toutes les nations chrétiennes ont contribué à l'Oeuvre : Etats sardes depuis 1823, Belgique depuis 1824, Iles britanniques depuis 1836, Pays-Bas et Portugal depuis 1837, Etats-Unis, Espagne et Autriche depuis 1839, Amérique du Sud depuis 1840.

L'Oeuvre de la Propagation de la Foi était déjà bien rôdée quand l'évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson, fonda en 1843 l'Oeuvre de la Sainte-Enfance. Etablie en l'honneur de l'enfance de Jésus-Christ, elle se proposa trois buts : le baptême, le rachat et l'éducation chrétienne des jeunes enfants païens, chinois à l'origine. Contrairement à la Propagation de la Foi, qui était animée surtout par des laïcs, la Sainte-Enfance, fondée par un évêque, réalisa une oeuvre essentiellement paroissiale et cléricale. L'Oeuvre fut confiée au zèle des curés qui s'adressaient aux enfants chrétiens pour leur demander des aumônes et des prières en faveur des enfants païens.

Les chrétiens étaient en contacts fréquents avec la mission. Ils se sentaient concernés personnellement. Sensibilisés par les oeuvres, ils étaient initiés aux problèmes et à la spiritualité missionnaires par des publications telles que les Annales de la Propagation de la Foi, éditées à partir de 1825 sous ce titre, les Missions catholiques de l'abbé Charbonnel à partir de 1868, choix de récits plus ethnologiques, satisfaisant la soif de connaissances et la curiosité scientifique, et à la fin du siècle l'ouvrage de J-B. Piolet Les Missions catholiques au XIX^e siècle, sans compter un nombre considérable de revues et de brochures issues des congrégations missionnaires.

La plus populaire de ces lectures fut sans conteste les Annales de la Propagation de la Foi.

Dès la fin de 1822, le conseil lyonnais de la Propagation de la Foi avait entrepris de publier les Nouvelles des Missions, extraits de lettres reçues à Lyon ou communiquées par les Missions Etrangères de Paris. Cinq fascicules parurent avec ce titre. Le sixième, en août 1825, fut le premier à s'intituler Annales de la Propagation de la Foi. Les Annales étaient tirées à 10 000 exemplaires entre 1825 et 1827, à 15 ou 16 000 en 1830. Le tirage décuplait entre 1836 et 1842. Des éditions en huit langues parurent : en breton, alsacien, allemand, anglais...

Succès considérable puisqu'au même moment le Constitutionnel, un des journaux les plus répandus, avait 16 000 abonnés, et que la Revue des Deux Mondes en comptait 300 en 1831, et 1 000 en 1834.

Cette littérature était très populaire. Elle apportait un souffle d'aventure et satisfaisait la curiosité envers ces mondes et ces peuples étrangers, inconnus, ouverts à la conquête missionnaire. La lecture des cahiers bleus

des Annales éveilla maintes vocations. Le P. Planque les lut encore enfant. Mgr Ridet, un des martyrs de Corée, leur dut sa vocation, comme Mgr Chanel, le premier martyr d'Océanie, et bien d'autres encore. Mgr Chanel écrivait en 1827 :

"Je viens de lire un numéro des Annales qui m'a bouleversé l'âme, il me semble les voir, ces pauvres insulaires, ces idolâtres, ces anthropophages que le démon tient sous son empire, ils nous tendent les bras". (1)⁺

Le merveilleux, l'aventure, l'héroïsme remplissaient ces récits. L'esprit romantique et la ferveur spirituelle s'associaient dans la même idéalisation. L'apôtre devenait le héros d'une aventure moderne, peut-être la seule possible pour ces chrétiens assoiffés d'absolu et de radicalisme évangélique, comme aussi peut-être d'évasion hors d'une société étouffante qui se repliait sur la conscience individuelle et qui n'offrait plus comme ambition que la réussite capitaliste. Les récits insistaient sur le courage, la vaillance des missionnaires affrontés aux dangers : ceux du climat, de la nature hostiles ; ceux mêmes de ces nègres, sauvages, anthropophages, auxquels il fallait apporter la lumière de l'Évangile... et celle de la civilisation. Cette exaltation héroïque du missionnaire est bien exprimée par Veillot :

"Figurez-vous un homme qui compte Dieu pour tout, qui compte sur Dieu en tout, et qui sait par expérience et par la foi qu'il ne compte pas en vain ; un homme épris de l'amour des âmes et qui va les chercher comme va l'amour dans les épines, dans les flammes et jusque dans les fanges, au mépris de toutes les terreurs, au mépris de l'impossible, au mépris de la raison vulgaire, celle qui ne sait pas que Jésus serait mort pour racheter une seule âme, un homme enfin qui a fait son oeuvre d'être l'homme de Dieu, et à qui la vie et toutes choses humaines ne sont plus rien lorsqu'il s'agit d'accomplir une volonté de Dieu, de sauver une âme ; voilà le prêtre et par excellence l'évêque des missions. Il est le héros du Christ, le héros de l'amour". (2)

Mgr Hacquart, évêque missionnaire lui-même, dans une lettre à M. Marin qui projetait d'écrire la vie d'un prélat, Mgr Midon, réagit contre l'idéalisme missionnaire, le caractère hagiographique des récits et des discours, et appelle aux réalités concrètes et à la véritable compréhension du zèle de ces apôtres, de leur "folie" :

"C'est l'âme du missionnaire qu'il faut étudier, plusieurs auteurs l'ont oublié ou n'ont pas su le faire : ce qui les fait s'extasier, c'est qu'on se couche parfois sans souper, ou qu'on voit de temps en temps une lance en face de sa poitrine ; ces épisodes sont surtout destinés aux lecteurs du Petit Journal. Les épreuves et les dangers corporels ne sont rien ; la véritable souffrance du missionnaire est de voir lui échapper les âmes qu'il veut sauver, ou l'incertitude des moyens à prendre pour les arracher à la malice du diable, à la sottise des hommes ou à leur propre lâcheté. Étudiez votre héros avec cette loupe et vous ferez une oeuvre rare ; car il est rare qu'un missionnaire soit bien compris par d'autres que par ses pairs". (3)

La réalité missionnaire est en effet plus complexe que celle qu'en présentent les représentations idéalisées. Le contexte même de l'élan missionnaire interdit toute simplification. L'expansion coloniale et les traités qu'elle fit consentir aux gouvernements indigènes constituent le cadre de l'é-

⁺ les notes sont réunies en fin de volume.

vangélisation. Dès lors, l'élan apostolique ne risquait-il pas d'être faussé, aliéné ? L'expérience du missionnaire ne risquait-elle pas une compromission mortelle ? D'autant plus que la conception civile de la religion était fort restreinte. "Le catholicisme, disait Guizot, est une école de respect" école de piété qui est utile à tout. Cette conception de l'utilité sociale et politique de la religion, très répandue dans les classes dirigeantes du XIX^e siècle, qui voyaient volontiers dans l'Eglise un rempart de l'ordre social, méconnaissait la vraie sève évangélique et mystique du christianisme, mais servait les desseins de l'Etat. Celui-ci, devenu puissance coloniale, prit encore davantage conscience de la bienfaisante présence du christianisme pour la paix sociale et l'action "civilisatrice" : même durant la période du plus sévère anti-cléricalisme, la République n'oublia pas son intérêt, et maintint les instituts missionnaires dans ses colonies.

Cette conception relève des milieux civils déchristianisés ou "sociologiquement" chrétiens. En effet, on assiste en cette seconde moitié du XIX^e siècle à une profonde transformation du catholicisme, à un renouvellement de la doctrine et de la piété qui nourrirent les futurs missionnaires, les formèrent à de nouvelles pratiques culturelles et leur assurèrent une doctrine plus ferme.

La piété allait désormais se centrer sur le Christ. On redécouvrait la réalité centrale du christianisme : le Christ, vrai Dieu et vrai homme, Incarnation de l'amour de Dieu invitant chaque homme à l'aimer, personne actuellement vivante et agissante dans la vie des chrétiens et du monde.

Ce retour au christocentrisme fut heureux et bienfaisant. Il exprimait la saine réaction du sentiment chrétien contre le christianisme déformé ou édulcoré par le jansénisme et le déisme du siècle précédent.

Cette purification était due aux Jésuites et à un théologien dont la doctrine fut largement diffusée : St Alphonse de Liguori. Sa théologie morale moins rigoriste fut accueillie avec faveur par le jeune clergé, sa spiritualité antijanséniste mettait l'accent sur la confiance en la divine miséricorde et apportait le témoignage d'une tendre dévotion envers la Vierge et l'Eucharistie. Ces influences ramenèrent l'attention sur le caractère sacramentaire de la vie chrétienne. L'amour du Christ, l'union au Christ, la vie dans le Christ reprenaient la place qui devaient être la leur dans la doctrine et la vie chrétiennes : la première.

L'orientation christocentrique s'exprima principalement à travers la dévotion eucharistique et le culte du Sacré-Coeur.

La piété eucharistique se manifesta sur deux plans : la communion fréquente, encore rare jusqu'au milieu du siècle, mais encouragée de plus en plus par les évêques, et l'adoration du Saint-Sacrement, expression la plus profonde de la vie contemplative. Cette adoration comportait aussi un aspect missionnaire, conquérant : le culte de l'Eucharistie doit non seulement vivifier les chrétiens mais contribuer à l'extension du Royaume du Christ. L'Eucharistie était considérée comme l'arme des missionnaires. Le culte eucharistique était pour eux essentiel. On sait la place qu'il tint chez Charles de Foucauld.

La dévotion au Coeur de Jésus était la forme la plus ordinaire par laquelle les chrétiens exprimaient leur amour au Seigneur. Imiter le Christ,

suivre le Christ, se conformer au Christ, adhérer au Christ, vivre comme Lui, avec Lui, de Lui, sont des aspirations qui reviennent constamment dans les écrits spirituels, les retraites, les prédications. La pratique du chemin de Croix était très populaire. Elle était à la fois contemplation de l'amour du Christ et volonté de suivre le Seigneur jusqu'au bout, jusqu'à la Croix. Nul doute que cette dévotion ait éveillé en maints jeunes hommes et jeunes filles le désir héroïque de la mission dans l'imitation du Christ, jusqu'à la Croix.

Le culte du Sacré-Coeur de Jésus était la dévotion française par excellence. Les connotations politiques y étaient précises. Les catholiques royalistes n'oubliaient pas que Louis XVI avait, pendant sa captivité au Temple, pris l'engagement de consacrer la France au Sacré-Coeur, ni que des Vendéens s'étaient battus avec le divin emblème cousu sur leur poitrine : ces souvenirs colorèrent d'une teinte particulière cette dévotion. La construction de la basilique de Montmartre, le mouvement universel de consécration au Sacré-Coeur s'inscrivent dans cette perspective. Ce fut en juin 1873, dans l'attente fiévreuse d'une restauration monarchique dont on attendait le salut du pays, que des délégués de tous les diocèses de France, et pour finir un groupe de l'Assemblée Nationale, consacrèrent la France au Sacré-Coeur de Jésus.

Le cri de "Sauvez Rome et la France" est le témoignage le plus célèbre de l'exaltation patriotique et romaine, du détournement politique de l'élan mystique.

Le développement de la piété mariale ne fut pas non plus à l'abri de l'exploitation politique.

Sa première signification et la cause du renouveau marial sont pourtant profondément mystiques : la redécouverte du Christ s'accompagne naturellement de la redécouverte de sa Mère. Les nouvelles congrégations religieuses et les nouveaux instituts missionnaires se plaçaient spontanément sous la protection de Marie. Certains étaient particulièrement marqués par un esprit marial d'abandon, d'abnégation, d'enfance spirituelle, d'humble dévouement : les Maristes du P. Colin, les Oblats de Marie Immaculée d'Eugène de Mazenod. Pie IX en 1854 proclamait le dogme de l'Immaculée-Conception, encourageant la dévotion des fidèles, et orientait l'intérêt des théologiens vers l'étude approfondie de la puissance de Marie et de son rôle dans l'économie du salut.

La publication du Traité de la vraie dévotion à la Sainte-Vierge composé en 1712 par Saint Louis-Marie Grignon de Montfort connut un grand retentissement. Comme les autres traités de spiritualité mariale, il était loin de s'arrêter aux pratiques dévotionnelles extérieures. Marie y est présentée comme la médiatrice de contemplation et d'union divine ; c'est elle qui conduit au Christ et encourage l'union au Christ. Elle fortifie la vie du chrétien et en l'introduisant dans la vie divine, trinitaire, elle l'appelle à collaborer à la Rédemption.

C'est en ce siècle que Marie, intervenant directement parmi les hommes, multiplia les appels à la conversion pour le salut du monde. Comment ne pas énumérer au moins : l'apparition dite de la "médaille miraculeuse" à Ste Catherine Labouré, rue du Bac, en 1830, le courant de dévotion et de conversions à Notre-Dame des Victoires de Paris, sous l'impulsion de l'abbé Desgenettes à partir de 1836, après qu'il eût été inspiré surnaturellement de consacrer sa paroisse au Coeur Immaculé de Marie, les apparitions à La Salette en 1846, puis à Lourdes à Ste Bernadette Soubirous en 1858.

L'exaltation religieuse des années d'après la défaite de 1870, coïncidant avec le développement des voies ferrées, permit aux Assomptionnistes d'organiser des pèlerinages qui prirent une ampleur jamais atteinte (le pre-

mier eut lieu en 1872).

Les catholiques ultramontains encadraient le mouvement de piété populaire. Ils surent capter l'élan proprement mystique, l'orienter dans une même atmosphère d'exaltation patriotique et religieuse et l'organiser en des manifestations publiques de masse qui influencèrent les missionnaires : processions, pèlerinages, rassemblements.

L'orientation nouvelle de la piété n'allait pas sans inconvénients : elle n'évita pas les excès de sentimentalité ni même certaines tendances à la superstition, elle ne fut pas non plus à l'abri des détournements et des passions politiques. Mais il est certain que le renouveau du catholicisme, recouvrant sa spécificité et sa pureté doctrinale, compta pour les missionnaires : ceux-ci surent annoncer le Christ et non une religion bâtarde. Dans la seconde moitié du siècle, les missionnaires étaient formés à l'apostolat (ce qui n'était guère le cas auparavant). Nourris spirituellement, encadrés, ils devaient posséder le bagage théologique et pastoral jugé nécessaire par leurs supérieurs. Ce furent principalement les Jésuites et les Sulpiciens qui eurent la charge de leur formation. Le P. Planque fut un des élèves des Jésuites, et adapta pour ses Soeurs la Règle de St Ignace. Mgr Lavigerie leur confia la formation apostolique de ses missionnaires. Les Sulpiciens, eux, maintenaient la tradition de l'école française du XVII^e siècle, école ascétique et mystique. Leur séminaire restait un centre spirituel très influent dans l'élite catholique. Le P. Libermann fut leur élève, ainsi que Mgr Lavigerie, qui prononça au Séminaire de Saint-Sulpice ses premiers discours contre l'esclavage.

L'orientation nouvelle de la spiritualité et de la pratiques catholiques, en dehors de ses excès, s'avéra ainsi bienfaisante pour l'Eglise et particulièrement pour la mission. Mais des connotations politiques précises y étaient liées.

Quelles furent donc les grands axes, les accents de ces idéologies politiques ? Quels débats passionnaient les catholiques et parmi eux les futurs missionnaires ?

Ceux-ci en effet ne pouvaient se désintéresser des grands débats de l'Eglise métropolitaine : ils concernaient l'établissement d'une société véritable et seule viable aux yeux des catholiques. En outre, dans sa mission même, le missionnaire transportait avec lui des schémas culturels, des modes de pensée qui l'avaient construit, formé, imprégné. En annonçant l'Evangile, il agissait - consciemment ou non - sur l'environnement social et politique. Les implications politiques de l'évangélisation ne peuvent être méconnues. C'est pourquoi il nous faut examiner les principaux modèles politiques qui informaient nos missionnaires.

La situation de l'Eglise était régie par le Concordat de 1801 signé par Bonaparte et Pie VII.

Héritier de la Révolution française, le Concordat inscrivait la sécularisation des institutions et des mentalités et l'indépendance de l'Etat par rapport à l'Eglise. S'il rétablissait la liberté du culte catholique et lui donnait une assise et un cadre, il considérait ce culte désormais comme celui de la majorité des Français et non plus comme le seul culte officiel. La vieille alliance intime, existentielle, entre le trône et l'autel était remplacée par un compromis qui favorisait en fait l'Etat, un Etat laïc, le-

quel contrôlait étroitement une Eglise dont il avait besoin pour sauvegarder l'ordre et la morale.

Le gallicanisme de l'Etat s'affirmait : les professeurs de séminaires devaient enseigner la déclaration gallicane de 1682 qui affirmait la priorité et l'indépendance de l'autorité de l'Etat sur celle de l'Eglise.

Face à ces bouleversements, l'Eglise officielle se durcit sur une position de défense. Pie IX en publiant en 1864 l'encyclique Quanta Cura et le Syllabus jeta l'anathème sur toutes les "erreurs modernes" : libéralisme, rationalisme, socialisme...

Les catholiques se divisaient à propos de cette option politique fondamentale.(4)

Les uns rejetaient l'hérésie révolutionnaire et condamnaient tout modus vivendi. Ils défendaient avec intransigeance un ordre disparu mais chrétien, celui de la chrétienté, c'est-à-dire un système monarchique régi par les principes chrétiens (le roi est sacré et fait ainsi partie de l'ordre sacerdotal). Le cardinal Pie, héraut de cette famille, attendait l'avènement de princes disposés à se placer sous la tutelle morale de l'Eglise. Toutefois, il n'était pas favorable à un retour à l'influence directe de l'Eglise. Le rôle du clergé devait se borner à conseiller les princes et les peuples qui accepteraient de faire du St Siège, suprême autorité morale, l'inspirateur de leur politique et l'arbitre de leurs conflits.

A cette conception nostalgique de la chrétienté, Mgr Dupanloup, porte-parole des libéraux, opposait la recherche d'une conciliation entre le nouveau droit public institué par la Révolution et les intérêts de l'Eglise. Les libertés et les formes de gouvernement étaient jugées relativement au bien de la religion. C'est vers la notion d'"ordre moral" que se dirigeait Mgr Dupanloup.

Cette opposition entre ultramontains et libéraux reste schématique. Tous s'accordaient sur le fond des choses, c'est-à-dire l'établissement d'un gouvernement qui travaillerait à réaliser l'unité dans la vérité chrétienne. Le cardinal Pie et Mgr Dupanloup souhaitaient la même influence indirecte de l'Eglise sur les gouvernements, maintenant la distinction entre les deux pouvoirs, les "deux cités" de St Augustin.

Ils se distinguaient par les formes politiques souhaitées de cette nouvelle société chrétienne, par les modalités de l'influence sociale et politique de l'Eglise et non sur l'essentiel qui était de défendre la liberté et les intérêts de l'Eglise.

Les missionnaires, issus le plus souvent de régions chrétiennes traditionnelles, nourris par les valeurs et les rêves de la "vieille France", profondément chrétienne et royaliste (c'est le cas du fondateur des Missions Africaines de Lyon, Mgr de Marion-Brésillac, issu de la noblesse lauragaise, du P. Planque, originaire d'une famille paysanne du Nord, et de missionnaires tels que Mgr Truffet, d'une famille d'artisans de Savoie, et Mgr Hacquart, issu d'une nombreuse et énergique famille lorraine) en restèrent imprégnés.

La chrétienté européenne était en pleine décomposition (révolution industrielle, montée du capitalisme et du socialisme, déchristianisation des campagnes, urbanisation, individualisme croissant, aggravation des conditions de vie pour des millions de paysans déracinés). Les missionnaires s'efforceraient de reconstruire cette chrétienté ailleurs, en pays de mission.

Ils étaient très sensibles à l'ultramontanisme violent et radical des

amis de Veuillot. Ceux-ci, appelés néo-ultramontains, défendaient le retour au pouvoir direct de l'Eglise et abolissaient la distinction des "deux cités". Pour eux, la politique devait s'inspirer des principes opposés à ceux catalogués dans le Syllabus, toute politique différente était condamnable au nom de la religion.

Par l'intermédiaire de la presse (L'Univers de Veuillot dès 1843, puis La Croix d'Emmanuel d'Alzon à partir de 1880), les comités catholiques, l'encadrement et l'exploitation politique des pèlerinages, l'ultramontanisme envahissait la scène politique et religieuse.

Dès la chute de l'Empire (2 septembre 1870), leur influence redoubla de vigueur. Le désastre de Sedan fit prendre conscience à tous de la nécessité d'une réforme morale et spirituelle profonde. Il fallait appliquer des remèdes surnaturels, ramener la France à sa fidélité de "Fille aînée de l'Eglise". Les catholiques étaient dès lors favorables à la restauration d'une monarchie chrétienne. Les vœux de la minorité ultramontaine étaient adoptés par la majorité des évêques dits "libéraux". Mgr Dupanloup lui-même oeuvra pour la restauration du comte de Chambord.

Cette convergence des théologies politiques favorables à l'établissement de la religion dans un esprit contre-révolutionnaire était impressionnante. La politique de l'Eglise apparut monarchiste et se confondait avec celle du parti ultramontain. Les républicains étaient fondés à craindre la puissance de l'Eglise. Ils pouvaient la confondre dans la menace que constituait pour eux l'ultramontanisme. L'assaut anticlérical se mua vite en tourmente. Il naquit autant des prétentions et des illusions politiques entretenues au sein du clergé, dont la principale était cette indéracinable nostalgie de la chrétienté, des craintes des républicains, que de leur propre idéologie laïque, hostile au christianisme.

La mise en place d'un enseignement laïc (1879-1886), puis, à la fin du siècle la reprise de la lutte anticléricale avec l'interdiction des congrégations religieuses, enseignantes pour la plupart, portèrent de rudes coups à l'Eglise missionnaire.

Cette tourmente cependant provoqua une réforme intérieure de l'Eglise. L'épiscopat devint plus responsable, reprit le gouvernement des affaires en luttant contre la puissance de L'Univers, les engagements politiques intempêtes, et en imposant une discipline plus étroite.

Le rôle de la papauté fut primordial. Léon XIII combattit les néo-ultramontains, resserra la direction de l'Eglise, définit une doctrine politique et sociale solide et audacieuse (Rerum Novarum, 1891) et appela les catholiques à se rallier à la République par l'intermédiaire de Mgr Lavigerie puis par son encyclique Au milieu des sollicitudes (1892). Contre le rêve nostalgique de la chrétienté, Léon XIII exhortait les catholiques à un véritable apostolat, une véritable action sociale ancrée sur les réalités contemporaines.

La Séparation de 1905 entre l'Etat et l'Eglise consacrait la sécularisation de la société et la maturité de la République. L'Etat acquérait son indépendance et l'Eglise, dépossédée, allait devenir plus ferment évangélique que force conservatrice.

L'Eglise, missionnaire à l'extérieur, le redevenait en métropole : elle retrouvait dans la Mission le cœur de son action et de sa raison d'être.

Ces luttes, ces débats passionnés concernaient la restauration de la chrétienté, c'est-à-dire d'une société régie par les principes chrétiens. L'affirmation de la "civilisation chrétienne" hors de laquelle aucune civilisation n'était possible était au coeur du débat. L'ultramontanisme imprégnait les esprits, et ce n'est pas la défaite que constitua la Séparation de l'Eglise et de l'Etat qui mit fin au rêve médiéval de la chrétienté.

Nous examinerons l'influence de ce rêve, de cette utopie, chez les missionnaires partis annoncer l'Evangile en Afrique, et leur prise de conscience des résistances des sociétés indigènes face à ce modèle de chrétienté. Nous observerons s'ils ont su - et comment - se dépouiller de ce modèle politique occidental.

X X

X

En choisissant les trois instituts missionnaires implantés en Afrique occidentale (Congrégation du St Esprit en Sénégal, Missions Africaines de Lyon au Dahomey et au Liberia et Missionnaires d'Afrique au Sahara et au Soudan), nous pourrons comparer leur spiritualité et leur pratique apostolique pour mieux cerner la réalité concrète de leur apostolat.

En premier lieu, nous nous attacherons à la description de l'encadrement pontifical, à leur formation apostolique et spirituelle, ainsi qu'au cadre géographique de leurs missions, études indispensables pour mieux comprendre leur action.

En second lieu, nous nous intéresserons à leurs relations humaines, en nous interrogeant sur les caractères et la qualité de ces relations, leurs liens avec l'administration coloniale et les Européens.

Enfin, nous observerons leurs méthodes apostoliques, le contenu de leur prédication, et leurs rapports avec les protestants.

Nous nous efforcerons ainsi d'apporter un jugement nuancé et précis à propos des questions essentielles qui nous sont apparues :

- L'évangélisation a-t-elle signifié occidentalisation ? Quelles furent les prises de conscience des missionnaires par rapport aux schémas occidentaux ?

- Quelles relations entretint la mission avec la colonisation ? Quelles furent les résistances des missionnaires face à la colonisation ?

- Dans quelle mesure surent-ils s'adapter et respecter les cultures indigènes ?

Nous pourrons alors cerner la réelle efficacité apostolique de nos missionnaires, leurs vigilances, leurs audaces, leurs aveuglements et leurs faiblesses, en tout cas leur influence missionnaire concrète.

première partie :

LE CADRE DES MISSIONS

Pour mieux comprendre l'action des missionnaires, il est nécessaire de considérer les cadres qui favorisèrent leur apostolat. L'organisation de la mission dans la seconde moitié du siècle s'améliora. Par l'intermédiaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le St Siège centralisa l'encadrement de la mission et répartit géographiquement l'extension missionnaire.

Les missionnaires eux-mêmes étaient étroitement liés à leurs sociétés organisées de façon stricte avec souvent l'obéissance comme nerf vital de l'institut. Ces sociétés de prêtres (et de Frères dans la Société des Missionnaires d'Afrique) sont des instituts séculiers, et non pas des ordres religieux, mais s'inspirent de près de la structure et de la spiritualité de certains ordres monastiques (Bénédictins, Cisterciens) ou apostoliques (Jésuites).

Par la formation spirituelle et les exigences apostoliques inculquées aux missionnaires, puis par les supérieurs désignés sur le terrain, les supérieurs généraux gardaient des moyens d'influence directe sur la mission.

La grande distance, les conditions géographiques difficiles, les statuts juridiques coloniaux ne favorisaient pas l'apostolat. C'est pourquoi l'encadrement et la direction des missions par la papauté et les supérieurs étaient nécessaires pour l'efficacité missionnaire.

I L'ACTION DES PAPES

Le réveil missionnaire du XIX^e siècle prit son essor grâce à la remarquable restauration de l'Eglise qui intervint après la Révolution et l'Empire, et qui se traduisit par une très brillante remontée du recrutement sacerdotal et religieux, particulièrement en France.

La papauté fut le principal instrument d'encadrement de l'élan missionnaire. Elle l'incita, l'organisa et s'efforça de le contrôler. Les fondateurs des principales congrégations missionnaires consacrées à l'évangélisation de l'Afrique dans la seconde moitié du siècle collaborèrent activement à la politique pontificale.

Nous examinerons en premier lieu la politique missionnaire pontificale. Tout d'abord, l'effort du Vatican pour préserver l'indépendance des missions vis à vis des puissances coloniales européennes, puis la doctrine et la pastorale missionnaires élaborée et définie par la papauté. Les papes affirmaient leur autorité et leur responsabilité dans l'essor missionnaire, qu'ils considéraient comme l'oeuvre maîtresse de l'Eglise.

X X

X

Chacun des papes de notre période, Grégoire XVI (1831-1846), Pie IX (1846-1878), Léon XIII (1878-1903), saint Pie X (1903-1914), apporta sa contribution personnelle à l'élan missionnaire mais tous poursuivirent et approfondirent la même ligne d'action. L'axe principal de l'action pontificale consistait à établir des Eglises locales indigènes, ce qui était nécessairement un objectif à long terme demandant beaucoup d'efforts et de patience de la part des missionnaires européens.

L'action pontificale présente de prime abord un aspect bureaucratique. Il semble qu'il s'agissait de conquérir des territoires, d'établir des zones d'influence et de mettre en place la hiérarchie ecclésiastique plutôt que d'évangéliser. Le vocabulaire militaire et administratif l'emportait sur le vocabulaire évangélique. Ce déploiement administratif ne pourrait se comprendre si l'on ignore la finalité de cet encadrement.

Par la création de circonscriptions ecclésiastiques, Rome garantissait l'indépendance des futures Eglises indigènes et assurait l'efficacité de l'action apostolique de toute l'Eglise. En confiant à des instituts tel ou tel territoire, la Sacrée Congrégation de la Propagande gardait le contrôle des missions, ou du moins s'efforçait de le préserver. Car les instituts missionnaires, bien que commissionnés par Rome, dépendaient du gouvernement de leur pays d'origine. A mesure que l'expansion coloniale se précipitait, s'accélérait, et dégénérait en impérialismes rivaux, les nations cherchèrent à les détourner de leur vocation propre pour les mettre au service de leurs intérêts.

A partir de 1870, un facteur nouveau poussa la papauté à s'intéresser encore davantage aux missions. Elle se trouvait affrontée à la question romaine, et la chute de l'Empire en France, suivie de l'échec de la restauration monarchique, avaient contribué à son isolement croissant. Les missions

constituaient en quelque sorte le dernier refuge de sa puissance, elles suppléaient à son affaiblissement politique et diplomatique.

La création saine d'Eglises indigènes dépendait de l'indépendance de l'action apostolique. Il ne convenait pas que les Eglises naissantes fussent administrées par les puissances coloniales. C'est la raison majeure pour laquelle Rome fut si jalouse à l'égard du contrôle des missions.

De Grégoire XVI à saint Pie X, tous les papes ont veillé au renforcement de l'autorité pontificale, garante de la liberté apostolique.

Grégoire XVI, dans une de ses premières encycliques, développa le droit du St Siège de traiter des nominations épiscopales avec tout gouvernement de fait pour assurer l'impartialité à l'égard des puissances coloniales.

Léon XIII, confronté à l'impérialisme colonial, définit la mission de l'Eglise et défendit la liberté de son apostolat.

A la conférence de Berlin (1884-1885), les grandes puissances colonisatrices de l'Europe se partagèrent l'Afrique en fonction de leurs rapports de force. Quiconque occupait le littoral détiendrait la partie correspondante de l'arrière-pays. Les colonisateurs anglais, français, allemands, espagnols, portugais tracèrent alors ces grandes lignes droites perpendiculaires à la côte qui découpaient le continent en morceaux inégaux répartis entre eux.

Dans leur expansion en Afrique, les nations colonisatrices ne négligeaient pas de prendre en compte les missions qui s'y étaient développées. Bismarck témoignait de cet esprit nouveau :

"En conviant à la conférence, le gouvernement impérial a été guidé par la conviction que tous les gouvernements invités partageaient le désir d'associer les indigènes d'Afrique à la civilisation, en ouvrant l'intérieur de ce continent au commerce, en fournissant à ses habitants les moyens de s'instruire, en encourageant les missions et les entreprises de nature à propager les connaissances utiles". (1)

Léon XIII obtint des puissances européennes une "charte" des missions, dans laquelle elles s'engageaient à protéger les missions et à respecter leur liberté. Ce fut l'article VI de l'Acte final :

"Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence dans lesdits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des Noirs ; elles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes les initiatives et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables créées et organisées à ces fins, ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation.

Les missionnaires chrétiens, les savants, les explorateurs, leurs escortes, avoirs et collections seront également l'objet d'une protection spéciale.

La liberté de conscience et la tolérance religieuse sont explicitement garanties aux indigènes comme aux nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger les édifices religieux et d'organiser des missions appartenant à tous les cultes ne seront soumis à aucune restriction ni entrave". (2)

Cette protection promise sans distinction de nationalité ni de culte peut apparaître comme une conception supranationale de la mission mais aussi comme un refus d'engagement face à la rivalité de l'islam et du christianisme et face aux rivalités nationales. Ce texte paraît trop général, trop abstrait pour témoigner d'une volonté véritable de civilisation, trop dégagé des réalités pour ne pas décevoir : en fait, les nations protégeaient les cultes dans la mesure où ils servaient leurs desseins, où ils pouvaient leur être "utiles", comme disait Bismarck. Elles ne prenaient pas parti pour une religion mais adaptaient leur protection à leurs intérêts locaux. La France ainsi soutenait en Afrique du Nord les musulmans, ailleurs les chrétiens...

Léon XIII, malgré tout, affirmait le rôle de l'Eglise dans cette lutte économique et politique camouflée sous le nom de civilisation. Il soulignait le rôle directeur de l'Eglise et son efficacité pour contribuer au réel bonheur des hommes. C'est l'Eglise, rappelait-il, qui est la source de la vraie civilisation, fondée sur les principes chrétiens.

Il donna l'exemple du rôle civilisateur du christianisme et de la responsabilité pontificale en soutenant la croisade anti-esclavagiste de Mgr Lavignerie (encyclique In Pluribus, 1888). La papauté s'affirmait ainsi comme une autorité morale et spirituelle, gardienne de la civilisation, indépendante des nationalités.

Pie IX, en définissant l'infailibilité pontificale confortait l'autorité de la papauté et encourageait l'oeuvre missionnaire. La définition de l'infailibilité pontificale au concile de Vatican I (1869-1870) touchait au contenu même de l'apostolat chrétien : l'enseignement de la Révélation. La doctrine catholique, héritage de la communauté établie par Jésus-Christ pour porter sa parole, est garantie par la présence spirituelle perpétuelle du Christ au coeur de l'Eglise. Cette intégrité et cette permanence de la doctrine catholique s'expriment dans l'Eglise par la parole de son chef temporel, le pape, vicaire du Christ. Tel est le sens de cette définition. Elle faisait de la mission, de l'apostolat la tâche même de l'Eglise, et assurait au pape la responsabilité de son contenu et de son extension. L'autorité pontificale était dès lors étroitement liée à la mission de l'Eglise, indépendante et supérieure à toutes les ambitions mondaines (nationales ou autres).

Benoit XV, à la fin de la Grande Guerre, devait exprimer cette exigence avec force dans Maximum illud, en insistant sur l'indépendance de la mission à l'égard des nationalismes.

Cette exigence doctrinale se trouva complétée par la pastorale élaborée par les papes.

Grégoire XVI, considéré comme le restaurateur des missions, établit en 1845 une doctrine missionnaire si solide qu'elle fut considérée comme un phare pour les missions, une doctrine si claire et si ferme qu'elle bénéficia d'un grand rayonnement tout au long du siècle et dans le nôtre.

L'instruction missionnaire, adressée par la Congrégation de la Propagande le 23 novembre 1845 à tous les chefs de mission, faisait connaître les directives et les recommandations de Grégoire XVI. Elle insiste sur la formation d'un clergé indigène (principes 1 à 5), le respect des coutumes et cultures autochtones (6), l'indépendance apostolique (7), et la tâche éducative et caritative des missionnaires (8).

L'instruction Neminem Profecto comprend deux parties. La première, historique, souligne que toute l'expansion missionnaire de l'Eglise a toujours reposé sur deux bases : la création d'évêques, c'est-à-dire la multiplication des Eglises locales, et l'institution d'un clergé indigène. La seconde rappelle les huit principes qui doivent guider l'action des missionnaires :

1°) diviser les territoires en préparant l'institution de la hiérarchie et établir des évêques partout où cela est possible ;

2°) recruter et former un clergé indigène, et, pour ce faire, fonder des séminaires ;

3°) conduire le clergé indigène jusqu'à l'épiscopat et l'y préparer en choisissant dans ses rangs des vicaires généraux ;

4°) ne point traiter les prêtres indigènes en clergé auxiliaire mais leur réserver les préséances, honneurs, offices et charges, comme aux Européens, à titre égal d'âge et de mérite ;

5°) renoncer à la tradition de n'utiliser les autochtones que comme catéchistes, cependant très utiles, mais orienter les jeunes gens capables vers le sacerdoce ;

6°) dans les chrétientés de rites orientaux, en particulier les syro-chaldéens du Malabar, se garder de faire pression en faveur du rite latin ;

7°) ne se mêler en rien des affaires politiques et profanes ;

8°) sans négliger les oeuvres de piété et de bienfaisance, se consacrer avant tout à l'éducation des garçons et des filles par l'enseignement primaire et secondaire et se soucier de tout ce qui permet l'enracinement de la religion dans la société afin que les missions parviennent à y trouver les ressources matérielles qui, un jour ou l'autre, peuvent leur manquer de l'extérieur.

Une ultime recommandation est faite aux vicaires et préfets apostoliques de tenir des conférences épiscopales ou des synodes aussi fréquents que possible afin de parvenir à l'uniformité dans leurs méthodes de pastorale et d'établir une union des esprits et des efforts aussi étroite que possible.(3)

Cette instruction s'inspire de l'esprit de la primitive Eglise, fidèlement à la tradition apostolique élaborée par St Paul, caractérisée par un respect intégral des cultures et une parfaite assimilation de l'apôtre au milieu des païens :

"Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, afin de gagner le plus grand nombre. Je me suis fait Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs, sujet de la Loi avec les sujets de la Loi, afin de gagner les sujets de la Loi. Je me suis fait un sans-loi avec les sans-loi - moi qui ne suis pas sans une loi de Dieu, étant sous la loi du Christ - afin de gagner les sans-loi. Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver à tout prix quelques uns. Et tout cela, je le fais à cause de l'Evangile, afin d'en avoir ma part". (1 Cor 9, 19-22)

Grégoire XVI exhortait les missionnaires au respect des cultures et à la formation d'Eglises locales indigènes, en ce moment de réveil missionnaire, comme l'avait fait la Congrégation de la Propagande dans son instruction célèbre de 1659, en plein éveil des missions :

"N'ayez nullement le désir et ne cherchez d'aucune façon à persuader ces peuples de canger leurs rites, leurs traditions et leurs coutumes, à moins qu'ils ne soient de toute évidence contraires à la religion et à la morale (...). Et comme il est dans la nature de l'homme que chacun estime meilleur et donne sa préférence à ce qui lui appartient en propre et surtout à la nation, on ne peut s'attirer plus de haine et d'aversion qu'en voulant changer les traditions d'une population, particulièrement s'il s'agit de celles qui sont un héritage de ses ancêtres. Et même celles qui paraissent répréhensibles, c'est par la réserve et le silence qu'il faut les combattre plutôt que par des paroles. C'est-à-dire qu'on profitera, pour les arracher peu à peu et sans trouble, des circonstances favorables qui se présentent quand les esprits sont bien disposés à recevoir la vérité". (4)

Ce texte de 1659 n'avait rien perdu de son actualité en 1845. La continuité de la politique pontificale ne date pas seulement du XIX^e siècle ; elle perpétuait à travers l'histoire de l'Eglise les exigences fondamentales de la mission. Grégoire XVI les rappelait à l'esprit et au coeur des missionnaires, même si la pratique missionnaire tardait à correspondre aux directives pontificales.

La réunion du concile de Vatican I poursuivit l'approfondissement théologique et pastoral des missions. La présence de vicaires apostoliques, contestée par certains évêques, témoigna de l'aventure missionnaire.

La commission présidée par le Préfet de la Propagande prépara une "constitution sur les missions apostoliques" dans laquelle la fonction de vicaire apostolique était définie comme une délégation de l'autorité du Siège apostolique, et la promotion du clergé indigène soulignée.

Les évêques français avaient tenu dans un mémoire à faire part de leurs réflexions pastorales. Ils suggéraient diverses initiatives : la création dans les nations chrétiennes de séminaires de missionnaires séculiers, à l'exemple de ceux de Rome ou de Paris ; la fondation en pays de mission d'écoles, de séminaires et de monastères ; l'envoi en Europe des meilleurs éléments du clergé indigène pour y être mieux formés. Le mémoire souhaitait aussi la création d'évêchés, libres vis à vis de la Sacrée Congrégation de la Propagande : "Les affaires sont vues plus clairement, elles sont plus judicieusement traitées par ceux qui sont sur les lieux avec les moyens d'agir sous la main". (5) S'agit-il de l'expression d'une volonté d'indépendance des évêques issue des restes de l'esprit gallican ou de réalisme missionnaire considérant que les directives de Rome étaient inadaptées ?

Interrompu par l'invasion de la France dans l'été 1870, le concile ne put ni discuter, ni voter la Constitution préparée par la commission des missions. Le schéma ne fut publié qu'en 1890. Mais les principales dispositions devaient inspirer les décrets que prirent les cardinaux de la Propagande pendant les années suivantes, et nombre d'entre elles devaient passer dans les canons du Code de droit canonique promulgué par Benoît XV en 1916.

Pie IX avait déjà apporté un élément fondamental de la théologie des missions en rappelant un principe de base, le 8 décembre 1854, lors de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Il s'agit du principe énoncé dans l'expression "hors de l'Eglise, point de salut".

Au XIX^e siècle, il apparaissait comme intolérable à beaucoup de gens.

L'abbé Jean Couturier avait entrepris d'expliciter cette doctrine dans son Catéchisme dogmatique et moral (1821-1823). Il rappelait la gravité du salut, confondant les arguments de ceux qui trouvaient cette doctrine intolérante, inacceptable pour un esprit moderne, en soulignant la spécificité et l'universalité de l'Eglise :

"Il n'y a qu'une seule véritable société de fidèles chrétiens ; c'est la même qui est répandue jusqu'aux extrémités du monde ; nous sommes tous les enfants de cette même famille, quoique séparés par la diversité des lieux, nous sommes les membres du même corps, unis par les liens de la foi, de la religion, de la charité. (...) Quand on dit : l'église de tel village, de telle ville ou bourgade, ces églises ne sont que des temples différents où se réunissent les membres de notre même société, pour rendre hommage au même Dieu, pour suivre la même religion, sous la direction du même chef, dans l'union de la même croyance et de la même doctrine. Toutes ces sociétés dispersées sont des portions uniques de la même Eglise de Jésus-Christ, chef commun de tous les fidèles : société unique, hors de laquelle il n'y a point de salut.

Parole terrible ! C'est la seconde partie de la réponse que vous venez de faire ; elle mérite une attention et une explication particulières.

Oui, mes enfants, c'est un article de notre Foi, qu'on ne peut être sauvé hors de la seule véritable Eglise. Si l'on n'est pas agrégé à cette société sainte par le baptême, si on ne croit pas ce qu'elle croit ; si on refuse d'obéir à ses pasteurs ; si on s'en sépare, on n'aura point de part au royaume des cieux. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : "Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain" (Mt 18, 17). "Celui qui croira et se fera baptiser sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné" (Mc 16, 16-17). "Il n'y a, dit St Paul, qu'un seul corps, un seul esprit, un seul maître, une seule foi, un baptême". (Eph 4, 4-5). Ainsi, quiconque n'a pas reçu ce baptême, n'a pas cette foi, cet esprit, cette soumission pour le maître commun et pour ceux qui le représentent, ne peut avoir part à son royaume ; ainsi les païens, les Turcs, les Juifs qui ne sont pas baptisés, les hérétiques, les schismatiques séparés de l'Eglise, ne peuvent être sauvés : "Hors de l'Eglise, point de salut".

Là-dessus, les philosophes et les incrédules nous reprochent de damner ceux qui ne pensent pas comme nous. Ce n'est pas nous, c'est Jésus-Christ, c'est le Dieu de vérité qui prononce cet arrêt de condamnation contre ceux qui refusent de croire et de se soumettre à la vérité ; ce sont eux-mêmes qui se condamnent par leur orgueil, leur mauvaise foi, leur obstination à fermer les yeux à la lumière. Non, mes enfants, nous ne damnons personne, nous ne faisons qu'annoncer les oracles de la Vérité suprême qui a parlé. Nous disons que la vérité est une comme la Divinité ; que tous ceux qui s'en écartent volontairement sont hors de la voie du salut ; nous gémissons sur leur aveuglement et leur égarement volontaires ; c'est à Celui qui sonde les coeurs à juger de la droiture du leur, et à voir s'ils sont coupables dans leur ignorance et l'éloignement de cette précieuse unité qui est le caractère essentiel de la vérité. Ah ! mes enfants, plaignons leur malheur de s'être séparés de cette société unique et sainte. Soyons les vrais fidèles par le baptême, par la foi, par la sainteté de notre conduite, et nous serons sauvés". (6)

Pie IX avait rappelé ce principe avec la plus grande force, la plus grande fermeté, mais il mettait l'accent sur la miséricorde divine, et non sur la condamnation. Contrairement à l'abbé Couturier, il ne pouvait envisager le salut de quelques privilégiés à l'exception des autres. Le principe doctrinal n'avait pas l'intention de refuser toute possibilité de salut aux

personnes se trouvant en dehors de l'Eglise visible. Pie IX ne dissociait pas la gravité du salut (responsabilité personnelle de chacun face à Dieu) de la miséricorde divine désirant le salut de tous. Son interprétation marquait une réaction face à l'influence janséniste qui avait imprégné le clergé français jusqu'à l'orée du XIX^e siècle, et qui insistait sur le petit nombre des élus.

Dans une encyclique à l'épiscopat italien, le pape revenait sur cette doctrine en soulignant que la non-appartenance à l'Eglise visible n'est pas une cause de condamnation, si du moins elle est involontaire (ignorance du christianisme) :

"Vous le savez comme Nous, ceux qui sont dans une ignorance invincible à l'égard de notre sainte religion mais qui observent fidèlement les préceptes de la loi naturelle gravée par Dieu dans tous les coeurs et qui, prêts à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et probe, peuvent par la lumière divine de la vertu de la grâce, obtenir aussi la vie éternelle. Car Dieu pénètre, scrute et connaît les coeurs, les esprits, les pensées et la conduite : dans sa bonté et sa clémence suprêmes, il ne consentira jamais à punir des supplices éternels un homme qui n'est pas coupable de faute volontaire". (7)

En ce principe qui leur donnait une énorme responsabilité, le zèle apostolique des missionnaires trouvait un aliment de feu à son ardeur, à sa ferveur, car la voie du baptême restait la plus certaine pour assurer aux populations non encore évangélisées le salut éternel. Les missionnaires ne pouvaient donc oublier le cri de St Paul :

"Malheur à moi, si je n'annonce pas l'Evangile" (1 Cor 9, 16).

X X
X

Le souci d'indépendance par rapport aux puissances européennes, la concentration de l'autorité pontificale, l'élaboration d'une théologie et d'une pastorale missionnaires révèlent le volonté continue de préserver la nature spécifiquement surnaturelle de la mission et la construction d'Eglises indigènes responsables. L'insistance sur le salut éternel individuel n'élimine pas pour autant les problèmes sociaux. Dans cette seconde moitié du siècle, la papauté prit conscience du lien entre la nature surnaturelle de l'Eglise et la réalité sociale temporelle, qui ne pouvaient plus être séparées. C'est ce qui explique l'action de Léon XIII soulignant la mission civilisatrice de l'Eglise, parallèlement à l'élaboration de la doctrine sociale de l'Eglise (Rerum Novarum, 1881).

Le lien entre évangélisation et civilisation caractérise la pensée pontificale de cette période ; il constitue aussi le coeur de l'action des principaux fondateurs des instituts missionnaires africains. Le P. Libermann avait fondé la Congrégation du St Coeur de Marie, en 1841, pour secourir les Noirs victimes de la traite. Mgr Lavigerie, fondateur de la Société des Missionnaires d'Afrique (1868), prit la tête de la croisade anti-esclavagiste, avec le soutien de Léon XIII. Regardons maintenant leur action, conjointe à celle de la papauté.

II L'ECLOSION DES CONGREGATIONS AFRICAINES

Les trois congrégations qui nous intéressent constituent l'exemple le plus éloquent de la ferveur missionnaire dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Créées toutes trois après 1840, elles possèdent des points communs si remarquables qu'il est important de les souligner.

Il est certain que chacun des fondateurs bénéficiait de son expérience propre, de son esprit apostolique particulier, mais on ne peut ignorer les influences réciproques. Ainsi, Mgr Lavigerie s'est inspiré de l'expérience et des écrits de ses prédécesseurs, le P. Libermann et Mgr de Marion-Brésillac, avant de définir avec clarté et fermeté l'esprit apostolique de sa Société. Leur intérêt pour l'Afrique, leur spiritualité et leur conception missionnaire se rejoignent en des accents particuliers.

En premier lieu, tous sont passionnés par l'Afrique. Cette passion se manifeste à la fois par leur soif d'annoncer l'Evangile à ces peuples "païens" ou "infidèles", comme par leur désir de civiliser ces populations souffrantes et misérables. C'est la traite des esclaves qui émeut Libermann, qui dès lors se consacre au "salut des Noirs". C'est l'abandon spirituel de ce continent qui motive Mgr de Marion-Brésillac. C'est encore la misère des Noirs, victimes de l'esclavage et de l'exploitation coloniale qui anime l'action civilisatrice de Mgr Lavigerie. La compassion envers l'Afrique est l'un des premiers ressorts de leurs fondations.

Leurs spiritualités ensuite témoignent d'un grand esprit marial, d'un sens très aigu de la prière comme source pour l'apostolat et d'un ardent amour de la Croix dans lequel ils forment leurs "fils", appelés à une rude tâche. Les trois fondateurs ont consacré leur oeuvre à Marie : le P. Libermann à Notre-Dame des Victoires, à Paris, Mgr de Marion-Brésillac à Notre-Dame de Fourvière, à Lyon, Mgr Lavigerie à Notre-Dame d'Afrique.

Leur formation apostolique s'inspire le plus souvent de St Ignace de Loyola : le P. Planque traduit la Règle de St Ignace pour l'adapter à sa congrégation féminine ; Mgr Lavigerie choisit des Jésuites pour former ses Pères Blancs, et l'esprit ignatien imprègne profondément sa Société. Cette convergence autour de St Ignace témoigne du nouveau souffle missionnaire et de la redécouverte de l'esprit apostolique.

Leur conception missionnaire enfin s'ordonne autour des mêmes axes :

- La formation d'un clergé local indigène est toujours exprimée comme étant l'objectif premier. Le caractère transitoire de la mission est souligné par tous avec comme horizon la formation d'une Eglise canonique et hiérarchisée.

- Cet objectif se réalise par l'adaptation aux populations à évangéliser, dans la fidélité à St Paul. Il semble que ce soit le P. Libermann qui

ait retrouvé la sève apostolique primitive, suivi par Mgr Lavigerie à la fin du siècle. Le souci du respect des cultures, du développement de l'Afrique par les Africains sont particulièrement forts dans l'esprit du P. Libermann et de Mgr Lavigerie.

- Cette exigence paulinienne porte en elle l'affirmation de la catholicité. Le P. Libermann, comme Mgr de Marion-Brésillac et Mgr Lavigerie soulignent tous les trois l'indépendance de la mission à l'égard des nations, son caractère international et catholique : condition d'une adaptation véritable.

Toutefois, les résistances à cet esprit paulinien restaient nombreuses. Mgr de Marion-Brésillac ne jugeait pas nécessaire une totale adaptation linguistique aux peuples à évangéliser. La complémentarité, jugée urgente par le P. Planque et Mgr Lavigerie, d'hommes et de femmes apôtres n'apparaissait pas telle aux Spiritains. Enfin, le sens même de l'action civilisatrice était loin d'être le même pour tous : le lien avec la civilisation occidentale était pour les uns normal, pour d'autres une menace et un risque pour l'Afrique.

Les esprits se différencient ainsi par leur profondeur et leur audace d'analyse et de projet missionnaire. Le P. Libermann témoigne, à notre sens, d'une grande profondeur de vues. Le premier, il a axé sa conception missionnaire sur l'esprit de St Paul, l'indépendance de la mission, une véritable action civilisatrice. Mgr Lavigerie hérite de Libermann et de Mgr de Marion-Brésillac. Son rayonnement tient plus à son immense action missionnaire et à la fidélité de ses "fils" qu'à son originalité. Par contre, les intuitions les plus admirables et les plus fortes du plonnier que fut Libermann furent moins bien suivies par ses missionnaires.

Soyons donc attentifs aux conceptions missionnaires des fondateurs. Certains eurent des intuitions si fortes qu'aujourd'hui encore elles demeurent des références pour la Mission. Les exigences missionnaires, le cœur même de l'esprit apostolique ont été parfois trahis, méconnus. Ce fut le risque, mais aussi le courage de ces hommes qui ont fondé chacun une congrégation au service de la mission africaine.

X X
X



Arch. P. du St. Esprit

François-Marie-Paul LIBERMANN
(1802-1852)

A) LIBERMANN ET LA CONGREGATION DU ST ESPRIT
ET DU ST COEUR DE MARIE

Fils d'un rabbin de Saverne en Alsace et destiné lui-même au rabbinat, Jacob Libermann vécut dès son plus jeune âge dans une orthodoxie juive très stricte et dans une étude des plus appliquées du Talmud. Ses deux langues maternelles, l'hébreu et le yiddish mêlé de dialecte alsacien, séparaient radicalement l'enfant de son entourage chrétien. Son père, talmudiste réputé de formation polonaise, avait été gratifié, au début de la Révolution, d'une citoyenneté française qu'il n'avait pas désirée. Sous la Terreur, il fut persécuté pour sa foi et privé de son gagne-pain. En 1807, le préfet de Strasbourg le désigna, malgré lui, pour siéger au grand sanhédrin et à l'assemblée des notables que Napoléon réunit à Paris pour surveiller les Juifs. Les exigences du Code civil étaient difficilement conciliables avec le droit talmudique. Sous l'influence de l'Aufklärung, puis de la Révolution française, de graves différends avaient d'ailleurs surgi dans les communautés juives d'Allemagne et d'Alsace entre progressistes et orthodoxes. Le rabbin Libermann fut de ces derniers, tout en se rendant compte que sa position ne serait pas tenable à la longue. C'est dans ce milieu pauvre, humilié, déchiré, affronté à des problèmes vitaux que Jacob passa sa jeunesse. Les souffrances étaient compensées par l'affection d'une famille honnête, nombreuse et très unie, de même que par une expérience religieuse intensément vécue. On ne peut pas comprendre Libermann adulte si l'on n'a pas une idée au moins sommaire du drame de sa jeunesse.

A vingt ans, Jacob quitta son milieu familial et le ghetto de Saverne pour l'école rabbinique de Metz afin d'y achever la préparation de sa profession. Le contact avec le monde extérieur fut une dure épreuve : un enseignement talmudique de qualité très médiocre, la fréquentation de familles juives à tendances libérales, l'amitié avec un étudiant baptisé mais incroyant qui lui apporta en secret le français et le latin, une crise religieuse grave dans la communauté juive de Strasbourg aboutissant à des conversions retentissantes au catholicisme, comme celle du rabbin David Drach, de Théodore Ratisbonne, et surtout celle de son frère aîné, Samson (1790-1860). Tous ces événements bouleversèrent Jacob, lui firent rejeter la foi de ses pères et l'amènèrent à un vague déisme plus ou moins inspiré de Rousseau dont il avait lu l'Emile.

Lassé de mener une vie en quelque sorte double dans une école rabbinique qui ne signifiait plus rien pour lui, Libermann réussit à obtenir de son père, qui ignorait son évolution, la permission de se rendre à Paris. Il y arriva au début de novembre 1826, et fut accueilli par deux de ses frères, Félix et Samuel, récemment convertis, et par David Drach. Ceux-ci croyaient avoir affaire à un catéchumène. Jacob voulait surtout se faire une "position avantageuse" ; il ne fit rien pour dissiper le malentendu. Quelques jours après, logé au collège Stanislas, on lui offre deux ouvrages de Lhomond : L'Histoire de la Religion et L'Histoire de la doctrine chrétienne. Avant même d'avoir commencé à les étudier, Libermann, dans un moment de nostalgie et de prière intense au Dieu de ses Pères, se trouve converti. Baptisé sous le nom de François, la veille de Noël, il est, au début de janvier, au séminaire de philosophie, installé à Stanislas. Dans cette absence de catéchuménat et dans cette admission sans délai au séminaire d'un jeune homme sans formation profane, qui parlait mal le français et venait d'un milieu religieux si dissem-

blable, il y a quelque chose de déconcertant. Cependant, à Stanislas, Libermann était heureux et pratiquait le catholicisme "de bon coeur et avec joie". On peut voir là une grande souplesse intellectuelle et morale, mais peut-être aussi une ressemblance plus grande qu'il ne paraît entre sa vie au séminaire et son existence antérieure.

De la fin d'octobre 1827 à décembre 1831, Libermann suivit les cours de théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Les témoignages de ses condisciples sont assez contradictoires. Certains, parmi ceux qui l'ont moins fréquenté, le trouvent raide et d'une austérité effrayante. Ses amis signalent sa douceur et sa constante préoccupation d'être uni à Dieu. Les supérieurs, en particulier A. Garnier et E. Faillon, lui font confiance. C'est à Saint-Sulpice surtout que Libermann vécut l'expérience de l'oraison d'affection qu'il devait décrire plus tard avec tant de précision. Cependant sa santé, qui n'avait jamais été robuste, ne résista pas. A la mi-mars 1829, la veille de son ordination au sous-diaconat, il eut une crise d'épilepsie caractérisée, suivie de cinq autres en 1829-1831, sans que ses capacités mentales et son égalité d'humeur en fussent gravement affectées. Bientôt, il parlera de sa "chère maladie" comme d'une grâce imméritée.

Empêché d'accéder au sacerdoce, ses directeurs le gardèrent dépendant au séminaire. En décembre 1831, il rejoignit la maison des sulpiciens à Issy (philosophat et noviciat ou "solitude"), où il devait rester six ans, comme une sorte de séminariste hors-cadre, rendant les services qu'on lui demandait. Il devait très vite affirmer sa vocation de conseiller spirituel et son rôle d'épistolier, évangélique et humain. Il essayait aussi de regrouper ses amis pour la prière et des entretiens spirituels. C'est là l'origine (1833) des "bandes de piété" qui se constituèrent à Saint-Sulpice et à Issy et qui devaient avoir une influence considérable sur l'esprit des deux séminaires. La personnalité chrétienne de Libermann s'affirme et son attitude vis-à-vis des hommes et du monde se précise. Sa santé s'améliorait, il aurait aimé devenir sulpicien, mais on ne l'accepta pas. Son personnage cadrait mal sans doute avec le milieu sulpicien de l'époque. Toutefois, Libermann se rendait compte de tout ce qu'il devait à ses maîtres, en particulier à Gabriel Mollevault et Alexis Pinault, même s'il lui arrivait de reprocher aux sulpiciens certaines indidélités à l'esprit de leur fondateur, ce qui suppose une bonne connaissance d'Olier.

Comme Louis de la Morinière, supérieur des Eudistes, cherchait un directeur spirituel pour le noviciat de sa société, Mollevault, directeur de la "Solitude", lui conseilla Libermann qui se laissa faire, tout en ne voyant pas clairement la volonté de Dieu. Il rejoignit Rennes en août 1837. Alors commença pour lui une période de purification atroce. Tout en étant aimé par les novices et estimé par le supérieur, il ne se croyait pas à sa place et éprouvait un véritable anéantissement de ses facultés en même temps que des souffrances d'une intensité difficilement supportable. Il se sentait à la fois "inutile" et appelé à "faire quelque chose pour la gloire de Dieu". Une grave crise d'épilepsie vint compliquer la situation. En septembre 1838, un créole de la Réunion, Frédéric Le Vavasseur (1811-1882), fils d'un propriétaire d'esclaves, lui parla de l'évangélisation des Noirs dans son île natale. Déjà Libermann et un groupe de ses amis d'Issy, plus ou moins patronnés par un directeur, J.-B. Galais, avaient été sensibilisés à ce problème. A la fin d'octobre 1839, Libermann comprit que l'Esprit-Saint l'appelait à "l'oeuvre des Noirs". Le premier décembre, il quitta Rennes avec Maxime de la Brunière, séminariste, à destination de Rome, afin de faire contrôler l'authenticité de cet appel de Dieu. C'était contre l'avis de presque tous ses conseillers, aussi son désarroi était profond. Il retrouva la paix auprès de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon.

Avec la lucidité et la patience qui caractérisent son action, malgré les préventions et les difficultés de toutes sortes (La Brunière, découragé, le quitte pour entrer au séminaire des Missions Etrangères, puis part en Mandchourie), Libermann, en mars 1840, remet à la Propagande un Mémoire sur le projet de l'oeuvre des Noirs. L'attente lui parut longue. Au début de mai, il composait la "première" Règle provisoire. Après un examen très attentif du Mémoire, le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, encourageait, le 6 juin, les projets, mais Libermann devait être prêtre. Prolongeant son séjour à Rome, il prie, compose son Commentaire de l'évangile de Saint-Jean et fait un pèlerinage à Lorette, où il semble que l'Esprit lui ait fait comprendre l'appel à la prêtrise.

Pendant ce temps, et en quelque sorte indépendamment de Libermann, l'oeuvre des Noirs était en crise à Paris. S'entremêlaient entrées et départs (celui, par exemple, de Jean Luquet, futur évêque des Missions Etrangères), tandis que Edward Allen Collier cherchait des recrues pour son diocèse de l'île Maurice et que des liens plus étroits se nouaient par l'intermédiaire d'Eugène Tisserant avec l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. (Cette association fondée par l'abbé Desgenettes en 1836 connut un immense développement dès qu'il consacra sa paroisse désertique à Marie, dont la multiplication des guérisons et des conversions attesta la puissance. C'est dans cet élan marial que Libermann fut convaincu de consacrer sa congrégation à Marie). De son côté, Libermann quittait Rome en janvier 1841 et gagnait Strasbourg, où l'attendaient parents et amis. Il entra au séminaire de Strasbourg, fut ordonné sous-diacre le 5 juin et diacre le 8 août. C'est ici qu'un séminariste, le futur Mgr Kobès, le rencontra. Cette rencontre marqua profondément le futur missionnaire et éveilla sa vocation. Il devait devenir plus tard un proche collaborateur de Libermann.

Un de ses compagnons d'Issy et de Rennes, Charles de Brandt, neveu de Mgr Jean-Marie Mioland, évêque d'Amiens, trouvait une maison à La Neuville-lès-Amiens pour y établir un noviciat. Libermann fut ordonné prêtre à Amiens le 18 septembre (il avait 39 ans) ; il célébra la première messe de la communauté à Notre-Dame des Victoires et il ouvrit à La Neuville à la fin du mois le noviciat des "Prêtres du Saint-Coeur de Marie".

Sous son impulsion lucide, paisible, dominée par l'Esprit, la communauté s'organisa. Bientôt, les premiers Pères s'embarquèrent pour les "Iles" et pour la côte occidentale de l'Afrique où, pendant des décennies, le taux de mortalité des missionnaires fut très élevé. Aussi, à La Neuville, puis à Notre-Dame du Gard (à quelques kilomètres au nord d'Amiens), vivait-on dans un climat d'héroïsme.

Le séminaire du Saint-Esprit qui avait la charge pastorale des colonies françaises ne s'occupait en fait que des Blancs et des créoles. Libermann sut éviter les conflits majeurs et parvint à ce que ses missionnaires ne fussent pas considérés comme des concurrents indésirables. En 1848, il "sacrifia" sa petite société dont tous les membres entrèrent dans celle du Saint-Esprit. Il devint le supérieur général du nouvel ensemble qui, peu à peu, se mua en "Congrégation du Saint-Esprit". Ce fut un cas exceptionnel de "fusion" réussie. Libermann dut également ménager les susceptibilités de l'archevêché de Paris qui voulait garder la haute main sur la Congrégation en invoquant des droits périmés. A la lumière de l'expérience de ses missionnaires, Libermann dicta ou composa des mémoires et des études qui méritent de figurer parmi les documents majeurs de la missiologie du XIX^e siècle.

Au milieu de ces travaux et soucis, malgré la fatigue et de douloureuses migraines qui lui rendaient la vie très difficile, il assurait une présence au travail, à la prière et à l'accueil qui faisait l'admiration de tous.

Après de longues souffrances, il mourut à Paris le 2 février 1852. Il n'avait pas 50 ans.

Libermann a beaucoup écrit, mais peu publié. La plus grande partie de son oeuvre est constituée par sa correspondance et par des écrits de circonstance : réflexions, règlements pour sa société, conseils spirituels, conférences et retraites. Même après leur publication, ses écrits restèrent dans le cercle de sa famille religieuse et de quelques spécialistes. La lecture de ces écrits trop peu connus est pourtant une mine d'informations d'une exceptionnelle richesse ; elle permet d'entrer en contact avec un homme et une pensée d'une qualité peu ordinaire et profondément personnels, et de découvrir une spiritualité missionnaire toute apostolique.

Sa spiritualité jaillit surtout d'une double expérience.

La première se situe dans sa formation la plus ancienne, celle de l'enfance et de l'adolescence. Cette première partie de sa vie a littéralement baigné dans une atmosphère de présence divine. Il faut également tenir compte du fait qu'il était un homme très doué sur le plan intellectuel et affectif. La prière et une étude fervente du Talmud, loin de les dessécher, ont contribué à aiguïser ses facultés naturelles. Peut-être faut-il y voir les conséquences de la gymnastique intellectuelle exigée par l'étude du Talmud qui donnerait "des prédispositions aux études qui expliquent, entre autres motivations, la place importante que les Juifs allaient tenir au XIX^e siècle dans l'intelligentsia européenne". (1) Par ailleurs, Libermann, lors de sa conversion, à 24 ans, était déjà un homme fortement structuré sur le plan spirituel.

La deuxième source d'où jaillit la spiritualité de Libermann est une vocation vécue avec une grande intensité, longtemps contrecarrée, et cherchée à tâtons dans l'obscurité, mais accueillie avec une plénitude rayonnante.

Libermann devait passer sa vie à former des prêtres. Son milieu spirituel est celui d'un petit nombre d'hommes qui cherchent Dieu avec passion pour en témoigner devant le monde : à Saint-Sulpice et à Issy, les "bandes de piété" ; plus tard, les petits groupes de missionnaires du Saint-Coeur de Marie. Ce sont également ses nombreux correspondants qui nous ont offert, à travers les lettres reçues, la possibilité de reconstituer le portrait d'un Libermann à la fois affectueux, riche en nuances, très intuitif et tout donné à Dieu. Il aimait dialoguer, s'épancher dans de petits groupes, écrire des lettres et vivre au diapason de ses amis répartis à travers le monde. Nous avons affaire à un type de relations basé sur un empirisme à la fois attentif aux expériences humaines et docile aux inspirations multiformes de l'Esprit-Saint.

Aussi est-il difficile de situer Libermann par rapport à une école de spiritualité. A Issy, il fut l'"apôtre" d'Olier et s'intéressa vivement aux recherches sur le fondateur des Sulpiciens. A Rennes, il étudia les "Constitutions du P. Eudes" avec un grand sérieux. A plusieurs reprises, nous trouvons exprimée sous sa plume la conviction qu'une société s'en va à la dérive si ses membres perdent l'esprit du fondateur. Mais après son départ d'Issy et de Rennes, les allusions à Olier et à Jean Eudes disparaissent presque complètement de ses écrits. Il en est de même de toute correspondance significative avec ses anciens maîtres. Visiblement, des liens se sont défaits. Après avoir éprouvé le besoin de se former au contact de quelques-uns des grands maîtres de la spiritualité française, il s'en détache pour voler de ses propres

ailes et, de dirigé, devenir directeur. Son itinéraire devient alors plus personnel et très indépendant. Nous le voyons surtout se transformer spirituellement, devenir plus souple, moins pessimiste, plus "libéré". Il se trouve très à l'aise dans l'atmosphère religieuse de Rome qui favorise une contemplation de rare qualité. De cette époque date le Commentaire de l'évangile de St Jean. C'est sans doute le seul de ses écrits auquel Libermann était vraiment attaché. Il s'agit d'un document d'une richesse foisonnante, souvent plus proche du midrash juif que de la méditation biblique. Les grands thèmes du quatrième évangile, qui l'avait "toujours fort touché" resteront au centre de sa vie spirituelle. Celle-ci devait s'enrichir ensuite de son expérience de fondateur d'une société missionnaire pour les Noirs.

Si l'on tient compte de tous ces éléments, y compris son origine juive et la solide formation talmudique de sa jeunesse, et que l'on considère Libermann dans sa pleine maturité, il devient difficile de le classer dans une famille spirituelle. Comme pour nombre de ses contemporains, on a signalé chez lui son christocentrisme, sa ferveur eucharistique, son amour de l'Eglise, sa spiritualité mariale. Libermann acquit cette formation chez les Sulpiciens, mais elle était commune à tous les vrais chrétiens de son temps. Là où se manifeste son originalité, c'est dans l'absence de dévotions chères au XIX^e siècle (l'idée de la consécration de sa société au Saint-Coeur de Marie vient de Tisserant). Dans les relations de l'homme avec Dieu, il se méfie des "systèmes", et s'en remet plutôt à sa propre expérience et à la libre inspiration qu'il trouve dans la prière. Il demande une docilité constante à l'appel de l'Esprit-Saint. Sur un plan plus général, nous le voyons assez étranger aux passions et aux polémiques de son temps. Il se montre pourtant antigallican et peu lié par son appartenance à une communauté nationale ou à un régime politique. En tous ces points, nous avons une dimension essentielle de la spiritualité missionnaire de Libermann : il venait "d'ailleurs", se trouvait plus libre vis-à-vis des contraintes sociales, plus confiant dans l'avenir, plus ouvert sur le monde et sur les hommes. Tous ces traits constituent une originalité qui reste actuelle.

La spiritualité missionnaire de Libermann se caractérise par l'obéissance ardente et persévérante à la volonté divine, par son souci constant de compréhension et d'adaptation au monde noir, et par la fidélité à l'esprit apostolique primitif.

Pour un homme aussi empirique que Libermann, la spiritualité de la vocation à l'apostolat ne peut être précisée qu'à partir de son expérience et de celle de ses compagnons. Sous la texture des événements, il y a les structures de base qui ne varient guère : besoin obstiné de connaître la volonté divine à tout moment et soif de s'y soumettre ; une espèce d'évidence qu'il faut annoncer la Parole de Dieu quoi qu'il arrive. Après le désastre de Guinée, il écrit le 16 octobre 1844 : "Mon désir pour le salut de ces vastes contrées est plus violent que jamais, et je suis bien décidé, par la grâce, à ne jamais abandonner ces pauvres peuples, à moins que la divine Volonté se manifeste là-dessus et montre que je ne dois plus m'en occuper".

Libermann se sent obligé de communiquer à ceux qui l'entoure les merveilles que le Christ lui a révélées ; il doit témoigner par la sainteté de sa vie de l'amour qui l'anime et entraîner d'autres à sa suite. Il ne peut pas ne pas témoigner de ce qu'il vit lui-même, et de l'événement qui a bouleversé sa vie. Son zèle apostolique s'enracine au plus profond de son cœur, dans la brûlure du visage du Christ et non dans une quelconque réflexion abstraite, intellectuelle.

Cette obligation de l'apostolat n'est pas ressentie par Libermann comme l'obéissance à un ordre qui lui aurait été donné, mais comme une nécessité intérieure, qui est pour lui aussi évidente que celle affirmée et proclamée par St Pierre et St Jean devant le Sanhédrin : "Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu" (Actes 4, 20). Cette certitude si forte s'appuyait peut-être sur une vision qu'il aurait eue à Saint-Sulpice, au dire de certains témoins, le 16 juillet 1831 :

"Le divin Maître, par une vue sensible et distincte, daigna se montrer à lui comme Pontife suprême. Il Le vit, les mains pleines de lumières et de grâces, et, comme rangés autour de lui, tous ses frères du séminaire. Il lui sembla que Notre-Seigneur parcourait les rangs, donnant à chacun une part de ses grâces et n'exceptant que lui seul, en même temps qu'il parut lui offrir ses frères, et comme mettre à sa disposition le trésor distribué à tous". Quoi qu'il en soit de cette vision, son caractère signifiant est clair.

Cette expérience personnelle de l'appel à la Mission est une des bases de la spiritualité vécue à La Neuville. Elle explique les actes d'héroïsme et l'enracinement définitif de la Mission en Afrique tropicale dans la perspective des Apôtres.

Le noyau de la spiritualité missionnaire de Libermann se situe dans sa vision du monde noir (c'est-à-dire les esclaves et non les tribus côtières plus ou moins complices des esclavagistes). Les mots ou expressions comme "pauvres Noirs", leur "misère", leur "avilissement" désignent des situations objectives résultant de la traite. De là ces jugements si sévères contre l'esclavage qui détonnent chez un homme d'ordinaire si modéré, mais aussi une attitude assez paternaliste inspirée par la pitié qui pourtant ne laisse place à aucune forme de racisme même implicite, ce qui est exceptionnel à l'époque. Il fonde de grandes espérances sur l'avenir de l'Afrique et sur les efforts des missionnaires. Lorsque les Africains pourront vivre dans des conditions normales, leurs capacités naturelles s'épanouiront. Il soupçonne d'ailleurs qu'à l'intérieur du continent noir vivent des peuples bien organisés. Il se méfie trop de la civilisation européenne pour vouloir l'exporter en Afrique. Les missionnaires pourront cependant apporter beaucoup à l'Afrique sur le plan religieux, comme dans le perfectionnement des techniques agricoles et des métiers manuels ou dans le domaine scolaire.

Une des idées chères à Libermann était le développement de l'Afrique par les Africains. Il préconise "une organisation stable et inhérente au sol que nous voulons cultiver". Dans ce but, il faut "une pensée d'avenir présidant aux projets et une pensée du temps pour l'exécution des détails...". On ne commencera pas du tout, si on n'agit dans ce but dès le commencement". Ce programme s'étend à la formation de prêtres autochtones, de catéchistes, de maîtres d'écoles, de spécialistes en agriculture, arts et métiers. Il forme un tout cohérent, un peu utopique, mais montre clairement qu'un des buts de la Mission est à plus ou moins long terme sa propre disparition par l'accomplissement de sa tâche.

Cette approche du monde noir et ce souci éducateur et civilisateur s'enracinent dans l'image du Christ que portait en lui Libermann, celle des Béatitudes. Dans la Règle provisoire, on relève trois mots-clés : le Christ, envoyé, pauvres.

Le missionnaire n'est pas présenté comme envoyé par l'Eglise, un évêque ou un supérieur, mais par le Christ. Ce n'est pas là une thèse d'école, mais une généralisation à partir du vécu. C'est moins le Christ de l'Incarnation ou de la Croix qui apparaît que celui des Béatitudes. C'est vers les opprimés, les démunis et les méprisés qu'il s'agit d'aller. Les "pauvres de Yahvé"

du XIX^e siècle sont les esclaves noirs. Les envoyés du Christ doivent, à l'image de leur Maître, se faire "nègres avec les nègres" (19 novembre 1847) afin de pouvoir les comprendre, les aider à découvrir les valeurs évangéliques et accéder à une promotion humaine et à la participation à la vie divine. Dans cette perspective, la vie missionnaire est considérée comme la vocation par excellence. L'attitude missionnaire est dès lors directement ancrée sur l'exemple du Maître :

"La vie apostolique, écrit Libermann, renferme en elle-même la perfection de la vie de Notre-Seigneur sur laquelle elle est modelée ; plus que tout autre vie, elle nous donne la conformité à Jésus-Christ ; elle exige un sacrifice absolu et continu et est basée sur le parfait amour qui nous transforme en Notre-Seigneur".

Cette vie apostolique s'inspire en outre de l'exemple des premiers Apôtres, St Paul en particulier. Le souci de comprendre, de soulager la misère des esclaves noirs témoigne de la charité apostolique ; celui de les civiliser et de les aider à accéder à une promotion humaine et évangélique ; et surtout le souci d'adaptation révèlent la fidélité à l'esprit de la première Eglise apostolique. Ce qui s'exprime dans ce texte fameux de Libermann :

"Ne jugez pas au premier coup d'oeil ; ne jugez pas d'après ce que vous avez vu en Europe, d'après ce à quoi vous avez été habitués en Europe, dépouillez-vous de l'Europe, de ses moeurs, de son esprit ; faites-vous nègres avec les nègres et vous les jugerez comme ils doivent être jugés ; faites-vous nègres avec les nègres pour les former comme ils doivent être, non à la façon de l'Europe, mais laissez leur ce qui leur est propre ; faites-vous comme des serviteurs à leurs maîtres, et cela, pour les perfectionner, les sanctifier, les relever de la bassesse et en faire peu à peu, à la longue, un peuple de Dieu". (2)

La Congrégation du St Esprit et du St Coeur de Marie est née en 1848 de la fusion entre le vieux Séminaire du St Esprit, dit des Colonies, et la récente Congrégation du St Coeur de Marie fondée en 1841 par Libermann.

La Congrégation du St Esprit avait été fondée en 1703 par Claude-François Poullart des Places, issu d'une famille de juristes de Rennes, sous la forme d'un séminaire d'étudiants qui se proposait de "fournir des apôtres pour les oeuvres pour lesquelles on ne trouve presque personne".

Les premiers Spiritains, pendant une centaine d'années, s'étaient orientés vers la mission : à l'intérieur de la France, pour l'évangélisation des campagnes, selon la tradition lazariste, eudiste et montfortaine, et de plus en plus à l'extérieur, dans les colonies françaises, au Canada, en Asie, dans les îles. Les Spiritains arrivaient en 1760 au Canada et en Acadie.

Lors de la suppression des Jésuites, en 1773, la réputation dont jouissaient les membres de la Congrégation du St Esprit, le zèle qu'ils avaient montré en diverses circonstances pour les intérêts de la France, engagèrent le gouvernement à charger cette société d'entretenir vingt missionnaires à Cayenne, avec un préfet apostolique (1776). Trois années plus tard, en 1779, la colonie du Sénégal fut également confiée à la Congrégation, en récompense du zèle et de la prudence que deux de ses membres surent déployer dans des circonstances bien délicates qui valurent à la France le recouvrement de cette colonie dont les Anglais s'étaient précédemment emparés. La Congrégation était également chargée de desservir les îles de St Pierre et Miquelon.

Rétablie et supprimée par Napoléon I^{er}, elle fut de nouveau rétablie le 3 février 1816 et chargée de desservir toutes les colonies françaises (ordonnances du 23 juillet 1817 et du 21 décembre 1819). Le nombre de ses membres étant trop restreint, elle dut accepter des prêtres séculiers disposés à aller aux colonies et former ses propres membres dans son séminaire.

La Monarchie de Juillet, croyant pouvoir se passer de la Congrégation du St Esprit pour le recrutement et la formation du clergé colonial, supprima toutes les allocations. Privée pendant huit ans de toute subvention, elle n'en continua pas moins à fournir aux colonies tous les prêtres nécessaires, jusqu'à ce qu'en 1839, l'amiral Duperré, Ministre de la Marine, lui rendit l'allocation de 50 000 F supprimée en 1830 et la confirmât dans tous ses droits et privilèges antérieurs.

L'administration ecclésiastique de pays aussi considérables et aussi lointains devenant de plus en plus difficile, à la suite surtout de l'émancipation des Noirs, le P. Libermann, supérieur de la nouvelle Société née de la fusion de 1848 avec la toute jeune Congrégation du St Coeur de Marie fondée par lui-même, encouragea l'érection d'évêchés dans les colonies. De nouveaux diocèses furent créés par les décrets du 22 juin et du 12 juillet 1850, au nombre de trois.

Ce nouvel ordre de choses apporta quelques modifications dans les rapports de la Congrégation avec les colonies. Elle remit en effet entre les mains des évêques la direction du clergé colonial et des trois évêchés, de sorte qu'elle n'avait plus d'action directe sur ce clergé une fois sorti de son séminaire. Mais elle ne perdit pas le droit d'y envoyer de ses propres membres et resta chargée de recruter et de former le clergé des évêchés coloniaux. La création du petit séminaire de Cellule, près de Riom (Puy de Dôme), en 1857, complétait la formation du clergé colonial confié à la Congrégation du St Esprit.

Le P. Libermann en fusionnant avec le séminaire du St Esprit héritait d'une structure reconnue, stable qui allait lui permettre d'agir en faveur des Noirs, mais aussi une structure considérée par le gouvernement français comme au service du recrutement et de la formation du clergé colonial. Les pouvoirs privilégiés accordés au supérieur du Séminaire demeuraient. Il était le délégué et le représentant du cardinal Préfet de la Propagande près le gouvernement français, et le responsable du clergé colonial français. Cette dépendance envers le gouvernement semble avoir été limitée dans les faits par Libermann. Toutefois, si son attitude témoigne de son indépendance et de sa dignité, l'organisation de la Société compromettait à terme cette indépendance.

Le P. Libermann veillait à l'attitude des missionnaires vis-à-vis des gouvernements européens et des Blancs vivant dans les colonies. Il tenait à ce que les populations noires fassent la distinction entre les Blancs esclavagistes, commerçants ou militaires, et les témoins de l'Évangile.

L'envoi des premiers missionnaires sur la côte de Guinée se fit en dehors de toute ingérence gouvernementale. Ce fut une entreprise à la fois utopique et pitoyable : en quelques mois presque tous moururent et les deux survivants durent être recueillis dans un comptoir français du Gabon. Lorsque Libermann se rendit compte que l'on ne pouvait pas ignorer les autorités locales, il demanda à ses missionnaires de garder les distances vis-à-vis des Blancs et d'éviter toute polémique. Lui-même régla les principales affaires à Paris avec une indépendance et une dignité qui forcèrent le respect.

Vis-à-vis du clergé, la situation était plus complexe. Dans l'Église de France, aucun effort sérieux n'avait été entrepris pour réfléchir au problème de l'esclavage. La plupart des préfets apostoliques et des prêtres envoyés aux colonies ne s'adressaient qu'aux Blancs et aux créoles. Les évêques de France n'avaient guère soutenu les efforts des congrégations missionnaires, comme celle du Séminaire du St Esprit. A l'exception de Mgr André Raess, évêque de Strasbourg et de quelques amis du séminaire de Saint-Sulpice, peu d'entre eux semblaient prêts à jouer un rôle positif en ce sens.

En se rendant à Rome pour soumettre son oeuvre à la Propagande, en refusant tout cadre national à son action et en ne s'attachant à aucun gouvernement, Libermann fit oeuvre prophétique.

La formation spirituelle élaborée par Libermann associe la recherche de la sainteté et le service de la Mission. Les deux aspects sont indissociables. La tâche du missionnaire est celle de Jésus-Christ. Pour qu'il l'accomplisse, il faut que le Christ vive en lui. C'est pourquoi la prière fait l'objet du tiers des écrits spirituels de Libermann.

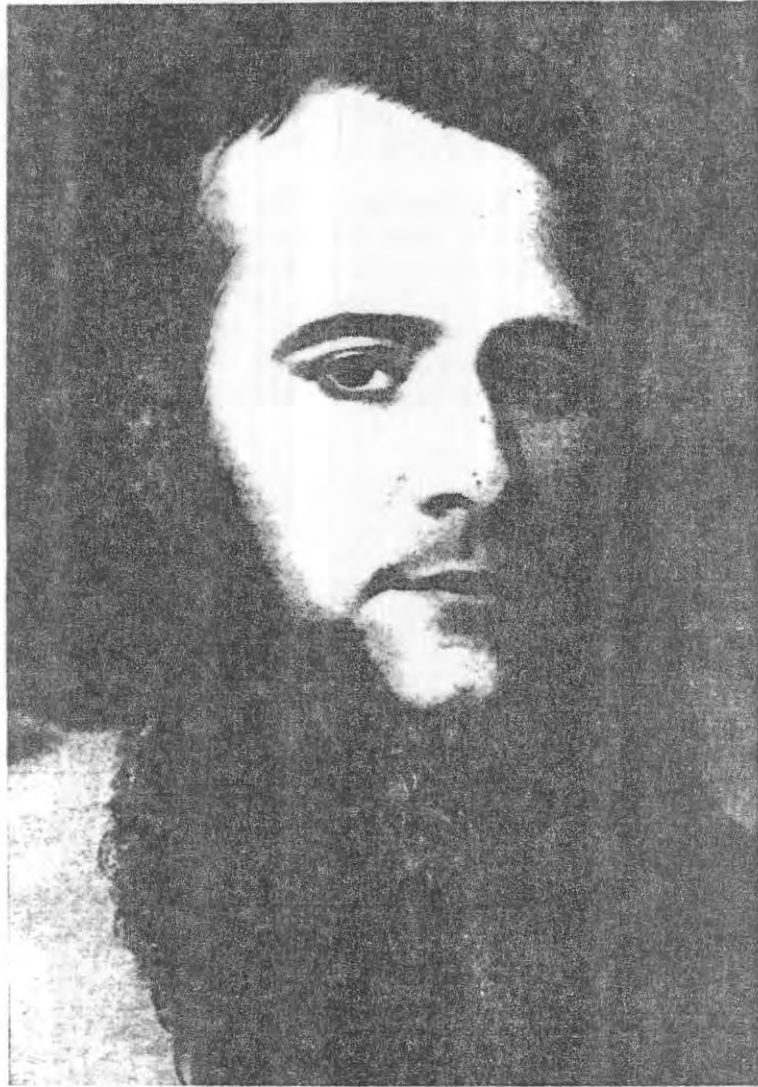
Il voulait que ses Pères fussent uniquement forts de la force du Christ. La vie de prière, c'est-à-dire d'union au Christ, devait prendre l'homme dans sa totalité. Dans son traité sur l'oraison d'affection, il résume son expérience personnelle et des confidences reçues à Saint-Sulpice et à Issy. L'oraison d'affection fortifie l'attachement au Christ et permet de vivre dans sa constante mémoire. Cependant, le P. Libermann avait conscience de la rareté d'une telle oraison. Il éduquait des missionnaires à "l'union pratique", c'est-à-dire à l'union à Dieu dans l'activité quotidienne. Loin d'éloigner de Dieu, les occupations en rapprochent l'homme qui restitue à son activité la

signification théocentrique originelle (tout faire pour sa Gloire). L'essentiel étant toujours de s'unir à Jésus-Christ pour être véritablement apôtre :

"Dans l'oraison, comme dans l'union pratique pour les habitudes ordinaires de la vie, l'âme s'unit à Dieu par la foi et l'amour. Mais dans [l'union pratique], l'âme conservant ses relations avec les créatures, selon l'ordre de la volonté de Dieu, adhère et obéit à la grâce qui l'anime et s'unit à Dieu dans ses oeuvres ; dans l'oraison, elle rompt toute relation avec les créatures, recueille toutes ses puissances pour les appliquer à Dieu par une pensée de foi et s'unit à Lui par l'amour". (3)

La Congrégation du St Esprit, grâce à sa formation spirituelle adaptée et son autonomie, s'étendit dans le cadre colonial français (Sénégal, Guinée) et anglais (Gambie, Sierra Leone). Les Spiritains n'y firent pas toujours preuve de la même vigilance que Libermann, malgré l'exception que fut Mgr Truffet. Nous reviendrons plus tard sur ce point délicat. En tout cas, la Congrégation du St Esprit fut le principal institut missionnaire, par son extension et le nombre de missionnaires en Afrique occidentale, le plus ancien et le mieux reconnu.

X X
X



MGR DE MARION BRÉSILLAC

B) MGR DE MARION-BRESILLAC, LE P. PLANQUE
ET LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

Mgr de Marion-Brésillac appartenait à une vieille famille du Languedoc, alliée à la plus ancienne noblesse du pays, qui avait pour origine la terre du Lauragais. Patrie des troubadours et de l'amour courtois, le Lauragais fut aussi et demeure une terre de foi, baignée de souvenirs chrétiens, ceux notamment de St Dominique.

Melchior de Marion-Brésillac naquit le 2 décembre 1813 à Castelnaudary. Sa famille, ayant été éprouvée par la Révolution, menait un train modeste et son père, Gaston, pourvut lui-même à l'éducation de ses fils aînés (cinq enfants). C'est seulement en rhétorique que Melchior fut confié au collège de Carcassonne.

Ses études classiques terminées, Melchior resta deux ans dans cette maison de Carcassonne, y enseignant les sciences, avant d'entrer au Grand-Séminaire en 1836 où, parallèlement à ses études théologiques, il continua de donner des leçons au petit séminaire.

Ordonné prêtre à Carcassonne, le 22 décembre 1838, par Mgr de St Rome-Gualy, il fut envoyé par celui-ci comme vicaire à la paroisse St Michel de Castelnaudary. C'est là que, pendant trois ans, il s'initia au ministère et en particulier à la prédication, pour laquelle il était doué. C'est là aussi que, désireux de se donner plus encore, il entendit plus impérieusement l'appel des âmes païennes et décida de se consacrer aux missions lointaines.

Ce ne fut pas toutefois sans rencontrer des résistances ; son évêque d'abord qui, conscient de perdre un sujet d'élite, hésita et tarda à lui donner l'agrément sollicité ; et surtout sa famille, en particulier son père, opposé à cette séparation. Opposition si forte qu'afin d'éviter aux siens de pénibles moments, l'abbé de Brésillac partit sans bruit pour Paris, le 2 juin 1841, en confiant à son curé des lettres d'adieux pour ceux-ci.

Une nouvelle page s'ouvrait dans la vie du jeune prêtre. Admis le 9 juin 1841 au Séminaire des Missions Etrangères, il fut désigné avec un confrère ami, M. Luquet, pour la Mission de l'Inde, où il devait rester douze ans. Il débarqua à Pondichéry le 24 juillet. Pondichéry, enclave française, était le siège d'une Mission confiée depuis 1776, après la suppression de la Compagnie de Jésus, aux Missions Etrangères de Paris. Marion-Brésillac y fut accueilli par Mgr Bonnard, originaire de Lyon, dont le long épiscopat (1831-1861) fit prospérer la Mission.

Après quelques mois de stage à Pondichéry, où il apprit la langue tamoule et les coutumes indiennes, Melchior de Marion-Brésillac fut dirigé sur Salem. Mgr Bonnard l'appela ensuite à diriger le séminaire-collège de Pondichéry, lors d'un synode réuni du 18 janvier au 3 février 1844. L'assemblée traita de la construction d'un nouveau séminaire et de la formation du clergé indigène, de l'instruction chrétienne et de l'administration des sacre-

ments. Marion-Brésillac prit une part active à la préparation et aux délibérations de cet important synode de 1844. L'année suivante, il était nommé pro-vicaire apostolique de la région de Coïmbatour. Il renvoya ses bulles, mais n'obtint pas gain de cause. Après plusieurs mois d'attente, il céda, et reçut le sacre épiscopal, à Karumattanpetky, le 4 octobre 1846.

En 1847, il prit possession, dans le plus grand dénuement, de sa mission de Coïmbatour, où prêtres, écoles et catéchistes étaient bien rares. Presque tout était à faire, et les ressources manquaient.

En 1850, sollicité de revenir à Pondichéry comme évêque-coadjuteur, il déclina cette offre et demeura à sa mission de Coïmbatour, érigée cette même année en vicariat apostolique. Il semblait donc appelé à y creuser un profond sillon lorsqu'en 1853, malgré les objections qui lui étaient faites, il se résigna à la quitter, mais pour consulter Rome et revenir en France.

Pourquoi cette démission ? Le P. Louis Guizard en donne les raisons suivantes :

La structure sociale, qui avait pour principe le système des castes, s'opposait au recrutement des jeunes séminaristes hors des castes supérieures et comme les chrétiens appartenaient en majorité aux castes inférieures, le choix des candidats s'en trouvait fort restreint. Un prêtre "paria" était voué d'avance au mépris, et les églises elles-mêmes étaient soumises à ces usages : un petit mur séparait les castes à l'intérieur des édifices. A cela s'ajoutaient vis-à-vis des Européens des préjugés de race suscitant des incidents tels qu'ils frisaient la rébellion contre les missionnaires et qu'ils provoquèrent la fermeture du Séminaire de Pondichéry.

Sans parler des rivalités politico-religieuses avec les Anglais, d'autres sources de conflit venaient de la présence de plusieurs juridictions : celle du préfet apostolique de la colonie française, à Pondichéry, un capucin, et celle de prêtres du clergé schismatique de Goa, arguant d'anciens privilèges du "patronat" portugais, pourtant restreints par Rome. Ceux-ci continuaient à s'opposer à la juridiction des vicaires apostoliques et de leurs missionnaires, et entravaient la promotion du clergé indigène désirée par le St Siège.

Mgr de Marion-Brésillac, impatient d'aplanir les difficultés, souffrait de cet état de fait et de certains désaccords avec certains confrères, plus âgés que lui. Ceux-ci jugeaient plus prudent de temporiser, ce qu'il ne pouvait pas accepter. Le jeune évêque a donc ralenti son élan, dans l'impossibilité de faire ce qu'il désirait, et offrait sa démission le 10 mai 1854.

Après deux nouvelles audiences, au cours desquelles Pie IX n'avait pas accepté sa démission et lui avait demandé un rapport détaillé et complet sur l'état des missions dans l'Inde, il était rentré en France et s'était retiré aux Missions Etrangères de Paris, le 19 octobre 1854. Le 17 mars suivant, une lettre du cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, l'informait que sa démission était acceptée. Il se retira alors au couvent des capucins de Versailles pour se recueillir dans la prière et la solitude. Mais l'esprit missionnaire vivait toujours ardemment en lui. Il écrivait au Secrétaire de la Propagande, Mgr Barnabo, que ses désirs le portaient dans cette direction :

"Dieu n'a jamais cessé, lui disait-il dans une lettre du 26 mai 1855, de m'inspirer pour les Missions un amour ardent. Mais enfin, puisque tout espoir est perdu pour moi de revoir les Missions de l'Inde qui me furent si chères, n'est-il pas un autre lieu de la terre où je puisse être missionnaire ? Jeune encore [il avait 42 ans] est-ce bien la volonté de Dieu que je reste dans l'inaction ? Je ne puis le croire et je vous prie, Mgr, de présenter au St Siège

l'offrande que je fais de moi-même pour quelque lieu que ce soit dans l'univers (...).

Si le caractère épiscopal est un empêchement absolu pour travailler dans une mission déjà existante, n'y a-t-il pas encore un lieu dans le monde où les missionnaires n'aient point porté leurs pas ? Par exemple, dans le centre de l'Afrique ? (...)"(4)

L'Afrique avait touché le cœur de Mgr de Marion-Brésillac, et il n'allait plus se détacher d'elle.

"Depuis trois siècles, écrivait-il peu après, les missionnaires de l'Évangile passent devant l'Afrique, la contournant presque en entier pour se rendre aux Indes, en Chine, au Japon et aucun d'eux n'a songé aux pauvres Noirs. (...) L'Europe a pourtant une dette envers eux. Elle ne leur a envoyé jusqu'ici que l'odieux négrier, le marchand rapace et le soldat obligé de le châtier ; elle leur doit le missionnaire, ministre de charité et de bonté"(5)

Devant ce désir, Rome pesait le pour et le contre. "Le pape n'approuve ni ne désapprouve", répondait Mgr Barnabo.

Lorsqu'un riche armateur de Marseille, M. Régis, qui entretenait des relations commerciales suivies avec la côte de Guinée et y possédait d'importantes factoreries, situées au Dahomey, signala au supérieur des capucins de Versailles le manque absolu de missionnaires et s'offrit pour leur faciliter l'accès, Mgr de Marion-Brésillac y vit l'occasion qu'il attendait. Il vint à Marseille. M. Régis fut si persuasif, si engageant, qu'il rédigea pour la Sacrée Congrégation de la Propagande un rapport sur les possibilités d'une évangélisation du pays qui semblait s'ouvrir de lui-même. Ce rapport fut présenté au début de janvier 1856.

Cependant, Mgr de Marion-Brésillac n'avait pas formé le projet de fonder une société nouvelle. Il comptait ouvrir la Mission, puis collaborer avec les sociétés missionnaires existantes. Rome ne goûta pas cette improvisation. La Propagande voulait assurer les lendemains. Aussi, le Préfet de la Propagande l'incita à fonder "une société de prêtres, pour entreprendre une mission apostolique dans les pays les plus abandonnés de l'Afrique". "Formez d'abord, lui disait Mgr Barnabo, un bataillon carré de missionnaires, après nous vous donnerons un territoire"(6)

Il n'y avait plus à hésiter. Il fallait obéir ou renoncer. Mgr de Marion-Brésillac prolongea son séjour à Rome. Ce fut ainsi que naquit la Société des Missions Africaines, dont on a pu dire qu'elle "est née d'un sentiment de profonde pitié envers les Noirs délaissés par les missionnaires et d'un sentiment d'obéissance totale aux ordres du St Siège."

Deux sentiments se partageaient en Mgr de Marion-Brésillac ; l'obéissance à Rome et l'impatience du départ en mission. Il calqua son institut sur les Missions Étrangères de Paris, qu'il connaissait bien, en modifiant quelques points. Il chercha des compagnons d'apostolat et des correspondants européens qui devaient être l'âme de cette fondation nouvelle: deux ou trois pour partir et autant pour rester à la direction de l'institut, afin d'assurer le recrutement, la formation et la continuité de l'œuvre entreprise.

Il se mit à l'œuvre. Il prêcha, quêtâ, écrivit à ses amis et relations, envoya à l'Univers l'article décisif qui devait toucher le P. Planque. Il alla de Fréjus à Nice, à Digne, à Aix, à Marseille, de sermons en démarches, de quêtes en requêtes... Il arriva à Lyon et chercha à y installer la Maison-mère, dans la ville devenue capitale de la Propagation de la Foi en 1822.

Le cardinal de Bonald le reçut d'abord fraîchement, puis quelques mois après lui témoigna une sympathie bien précieuse. Mgr de Marion-Brésillac acheta un petit clos renfermant deux maisons, sur le chemin du petit Sainte-Foy, où fut effectivement établie la Maison-Mère. En novembre 1856, il peut compter sur l'abbé Planque, un diacre, deux sous-diacres et un clerc minoré.

Avant de partir, ayant confié la direction de la Société au P. Planque, il la consacra à Marie, Reine des Apôtres, le 8 décembre 1856, à Fourvière. Dans cet acte, il faisait la promesse formelle de se dévouer jusqu'à la mort au salut des Noirs. Le 28 août 1857, il exposait à la Propagande les résultats obtenus et insistait sur la nécessité urgente d'ouvrir une mission. La Propagande avait examiné le projet d'une mission au Dahomey. Elle en avait conclu à l'inopportunité présente d'une mission en ce pays entouré d'une légende de férocité, et elle offrait à Mgr de Marion-Brésillac de créer pour lui une mission au Sierra Leone, colonie anglaise. Mgr de Marion-Brésillac, homme d'Eglise et d'obéissance, accepta, "afin d'entrer purement et simplement dans les vues de la Sacrée Congrégation, espérant que ce sera toujours là l'esprit de notre Société".

Le 13 avril 1858, une lettre de la Propagande annonça à Mgr de Marion-Brésillac que la Mission de Sierra Leone était créée et que dans l'audience du 21 mars, le St Père l'avait concédée à la Société des Missions Africaines. Le fondateur, accompagné du P. Planque, se rendit alors à Rome pour recevoir le Bref d'érection de la Mission de Sierra Leone et sa nomination à la charge de vicaire apostolique de ce nouveau territoire.

Le P. Planque s'efforça de dissuader le fondateur de partir, et voulait le persuader de rester en métropole "pour asseoir sa fondation et en assurer les bases". Mais Mgr de Marion-Brésillac avait décidé de partir avec les premières expéditions, et ne changea rien à cette résolution. Le 4 novembre 1858, les premiers missionnaires s'embarquaient à Marseille sur l'Express. Il y avait là deux prêtres, M. Reymond, en qualité de pro-vicaire, et M. Bresson, ainsi qu'un frère coadjuteur, Eugène Reynaud. Mgr de Marion-Brésillac tint à suivre de très près ces premiers ouvriers de la moisson. Il obtint bientôt un passage gratuit sur le Danaé, navire de l'Etat. Il envoyait un rapport à la Propagande pour annoncer sa résolution et recommander l'institut des Missions Africaines qu'il laissait à "l'excellent M. Planque".

Par suite de retards imprévus, le navire ne leva l'ancre que le 10 mars. Après un voyage agité, les missionnaires arrivèrent le 14 mai au matin au Sierra Leone. "Terre désolée sous tous les rapports", notait le prélat dans son Journal. Juste à ce moment y sévissait une épidémie de fièvre jaune d'une telle virulence que "les Européens y mouraient comme des mouches". Les Missionnaires qui l'avaient précédé vinrent le rejoindre à bord. Les nouvelles étaient si mauvaises que le commandant voulut refuser le débarquement aux missionnaires qu'il transportait. Mais Mgr de Marion-Brésillac exigea qu'on le mette à terre.

Douze jours plus tard, il était atteint par la fièvre. Tous ses missionnaires, ceux du premier voyage et ceux qui étaient venus avec lui, se trouvèrent frappés. Et tous, en tout cinq prêtres et leur chef devaient mourir sur place, à l'exception du frère qui les assistait, et qu'on dut évacuer presque de force. C'était humainement une catastrophe, non seulement pour la mission, mais pour la Société naissante tout entière. Le samedi 25 juin, Mgr de Marion-Brésillac rendit son âme à Dieu, et le dernier prêtre survivant, le P. Reymond, le suivit de près.

Seulement, le P. Planque, à qui Mgr de Marion-Brésillac avait remis la direction et la formation de la Société avait tellement de confiance, de foi et d'amour que cette épreuve devait être, grâce à lui, un nouveau départ...

LE P. PLANQUE, FIDELE CO-FONDATEUR

Augustin Planque naquit le 25 juillet 1826 à Chemy, petit village de quatre cent habitants du diocèse de Cambrai. Son père, Pierre Planque, et sa mère, née Augustine Cailley, avaient déjà trois enfants, mais c'étaient trois filles, et ces modestes paysans, très attachés à la terre par leur travail, désiraient avoir un fils. La venue de celui-ci les combla de joie. Six autres enfants complétèrent par la suite cette belle famille. Sa mère lui donna le nom d'Augustin, du nom même de son saint patron, docteur de l'Afrique.

Le petit Augustin vécut dans le cercle étroit de son foyer et de son village natal jusqu'à l'âge de treize ans (1826 à 1839). La vie paysanne se déroulait selon les usages anciens, presque sans changement. Les vertus de la race, la foi, l'amour du travail, le goût de l'ordre et de l'économie se transmettaient de père en fils. Il avait une vie simple comme celle de tous ses camarades. Toutefois, il communia à l'âge de neuf ans au lieu de douze, âge ordinaire des enfants du pays. Ce qui dénote une précocité due à son intelligence, à son application et à sa piété.

Il apprit à lire, écrire, compter à l'école primaire du village, puis, ses études primaires terminées, il fut associé de son père dans les travaux des champs. Ce fut pour lui un apprentissage rude mais sain où il apprit la valeur de l'effort patient et soutenu.

Sa grand-tante, depuis la première communion d'Augustin, ne le perdait pas de vue. Elle avait recueilli les appréciations du curé de la paroisse et entendu des réflexions de sa part sur les possibilités d'une vocation ecclésiastique. En 1840, lorsque Augustin eut 14 ans, elle proposa aux parents Planque d'en faire un prêtre du Seigneur. Elle le prendrait à sa charge, et subviendrait à tous les frais de ses études. Pour des parents aussi profondément chrétiens, c'était un magnifique espoir. L'enfant consentit. Les parents donnèrent leur assentiment. Il ne manquait pas d'autres enfants au foyer pour le remplacer. Le jeune gars de 14 ans, petit, mais rablé et robuste, quitta alors la terre, ses parents, ses frères et soeurs, et alla habiter près de sa bienfaitrice, madame Poupart.

Sa grand-tante avait alors 72 ans. Elle avait été profondément impressionnée par la Révolution, pendant laquelle elle avait donné asile, au péril de sa vie, à un prêtre pourchassé, un religieux carme, et avait gardé son souvenir. Sa maison de la rue Royale, à Lille, où elle habitait, était réglée comme un couvent. On y disait les prières en commun. On y faisait journellement lecture du Saint Martyrologe. Aux heures de détente, on y lisait tout haut les Annales de la Propagation de la Foi, ou la Vie des Saints et presque sûrement les Vies des Pères du Désert. Nul doute que le jeune Augustin n'ait puisé ses grands désirs d'apostolat et de sainteté sacerdotale dans ces lectures et dans ces conversations.

Il n'entra pas tout de suite au petit séminaire. Il était d'usage de s'initier aux premiers éléments du latin auprès de quelque vicaire ou de quelque prêtre habitué de paroisse. Le prêtre qu'il rencontra le fit entrer au petit séminaire de Cambrai en octobre 1841. Il arrivait en quatrième. La moyenne d'âge y était de treize ans, alors qu'il en avait quinze bien sonnés. Le petit paysan de Chemy avait donc fort à faire pour rattrapper son retard dans les études et pour se placer en bon rang. Mais son âge lui donnait plus de maturité, un jugement plus sûr, une plus grande puissance de travail. Et comme il avait l'intelligence très vive et une mémoire imperturbable, il réussit assez rapidement à s'assurer une place de choix. Quand il arriva en

classe de philosophie, nul ne put lui disputer la première place. Tout ce qu'on sait de lui à cet âge est à son éloge : garçon simple, affectueux, serviable, facile à vivre, très pieux, sans étroitesse comme sans ostentation, bon camarade comme bon élève. Il subit en 1845 avec succès les épreuves du baccalauréat, et cette même année, entra au grand séminaire.

Il était ordonné sous-diacre le 22 décembre 1849, diacre le 16 mars 1850, et enfin prêtre le 24 septembre de la même année, par Mgr Régnier. Il avait 24 ans.

La loi Falloux (mars 1850) venait d'organiser la liberté de l'enseignement secondaire. Partout les évêques s'empressaient de profiter de la loi nouvelle. Les collèges catholiques s'ouvraient ou se développaient. L'abbé Planque passa donc quatre ans au collège de Bergues, à quelques kilomètres de Dunkerque. En 1854, il fut nommé professeur de philosophie au moyen séminaire d'Arras. Voilà donc une carrière toute tracée devant lui. Il y est heureux. Et cependant, tout au fond de son cœur, une ambition secrète ne cessait de se faire sentir. L'esprit des missions s'emparait de lui. Dieu l'appelle à une vie plus rude, plus abandonnée, plus dangereuse, plus sacrifiée !

Ce n'était pas en vain que sa jeunesse avait été nourrie des lectures des Annales de la Propagation de la Foi et de la Vie des Saints. Les récits qui avaient ému son cœur, le souvenir des martyrs qui avaient, pour Jésus-Christ, versé leur sang, dans les missions lointaines, l'appel impérieux des âmes encore ensevelies dans les ténèbres du paganisme, tout cela remontait à son esprit, ne lui laissait aucun répit.

Au commencement de mai 1856, l'abbé Planque ouvre le journal l'Univers. Il y a là un article qui le frappe en plein cœur. Il s'agit d'un appel, lancé de Rome avec l'appui du cardinal Préfet de la Propagande, par un évêque missionnaire, Mgr de Marion-Brésillac, en faveur d'une nouvelle oeuvre d'apostolat dont ce prélat veut doter l'Eglise, pour en faire bénéficier l'Afrique. En Afrique, y disait Mgr de Marion-Brésillac, il y a de cruels anthropophages, ployés dans le vice, l'erreur, l'ignorance, les pratiques sanguinaires. Il faut leur donner Dieu ! L'évêque demande des auxiliaires. Il lui faut des cœurs ardents et dévoués pour fonder une Société de missionnaires. La lecture de cet appel émeut profondément le professeur de philosophie du séminaire d'Arras. Tout lui paraît adapté à sa situation même. Il écrit à l'évêque fondateur, lui expose sa situation présente, demande des renseignements et offre son dévouement. Mgr de Marion-Brésillac l'accepte avec joie et lui fait part du projet. Peu après, il achète une maison à Lyon pour son oeuvre et prévient l'abbé Planque qu'il peut le recevoir. Celui-ci précipite ses adieux et part de Lille. Il arrive à Lyon le 5 novembre 1856.

Il a 30 ans. Il est zélé, ardent, instruit, calme, réfléchi. Tout en lui respire une tenace énergie. Son visage même est le fidèle reflet de son âme : des yeux petits mais d'une rare vivacité et qui dénotent l'intelligence, la profondeur des pensées et des vues, une bouche petite mais qui ne s'ouvre pas pour ne rien dire, et sur laquelle flotte un sourire de bonté, non exempt de malice, un front vaste, un menton lourd et puissant, révélant une volonté de fer, des épaules larges et solides, un abord froid mais paisible, une parole nette et précise, ennemie du bavardage, un geste mesuré et d'autant plus expressif qu'il est moins abondant.

Dès la première rencontre, les deux hommes se sont compris. Du premier coup, le disciple entre dans les desseins de l'évêque. Celui-ci lui confie directement la direction de la Société naissante. Pendant ce temps, Mgr de Marion-Brésillac parcourt la France pour trouver de l'argent et informer les fidèles. Le P. Planque doit diriger, encourager, redresser, éclairer, don-

ner à la communauté des bases spirituelles, des traditions.

En 1858, lorsque Mgr de Marion-Brésillac veut partir au Sierra Leone, le P. Planque lui fait part de ses objections de prudence. Le prélat ne fléchit pas et répond à son ami :

"Elle [la Société] vivra, tant qu'il y aura une volonté pour la faire vivre, et vous serez cette "volonté" (7)

Il ne croyait pas si bien dire. Après la catastrophe de 1859, le P. Planque se retrouvait seul avec les décombres. Il puisa dans une profonde vie intérieure le courage nécessaire pour réorganiser la Société et envoyer de nouveaux missionnaires en Afrique. Assisté du P. Papetard, quêteur, et du P. Arnal, directeur des études, il fut le Supérieur de la Société et le chef des missions confiées au Séminaire. C'est lui que Rome rendit responsable de tout, en le nommant vicaire apostolique du Dahomey, sans qu'il ait la consécration épiscopale. Tous les missionnaires dépendaient donc de lui, et de lui seul.

Il avait donné comme mot d'ordre : "Je dois et je veux tout savoir". Il entretenait donc avec ses missionnaires une correspondance attentive et suivie. Il ranimait, il affermissait et encourageait. Ce qui rendait sa tâche délicate, c'était que rien n'était encore fixé. Les Constitutions qui devaient naître des recommandations du fondateur tombé au Sierra Leone n'avaient pas encore été arrêtées. On passait par des tâtonnements, des essais, des solutions provisoires, qu'il fallait très souvent improviser. A force de patience, d'instances, de prières, d'explications et aussi d'énergie et d'autorité, le P. Planque réussit à maintenir dans la Société en pleine croissance la cohésion et la discipline indispensables à son développement et à sa pleine fécondité.

Le P. Planque possédait une énergie peu commune au travail. Son intelligence toujours en éveil était plus pratique que spéculative. Sa journée commençait à quatre heures du matin et ne s'achevait pas avant minuit. Il débutait par une heure d'oraison, puis célébrait sa messe, avant de se mettre au travail. Il savait faire succéder les heures de labeur aux heures de labeur : correspondance immense avec les missions, comptabilité énorme pour le Séminaire et pour les oeuvres missionnaires, affaires ecclésiastiques, administratives et financières, conférences, discours, retraites, carêmes, études, rapports ; rien ne le rebutait, rien ne l'arrêtait. Pendant plus de trente ans, il devait être seul à porter le fardeau de la Société.

Pendant la guerre de 1870, il éprouva de grandes difficultés. Les directives qu'il donnait en mission étaient peu ou mal suivies, les efforts de redressement qu'il tentait échouaient; les amis ou bienfaiteurs se détachaient ou disparaissaient ; à Rome même, des critiques acerbes s'élevaient contre lui. On en vint à douter de l'avenir de la mission : trop audacieuse, trop difficile, trop coûteuse pour les résultats obtenus.

En outre, le 12 juin 1873, il eut la peine de perdre l'abbé Arnal, son bras droit, qui mourut à ce moment. L'abbé Papetard, grand nourricier de l'Institut, se débattait à Nice avec les difficultés de la fondation d'un sanatorium et d'une paroisse. Les ressources étaient si maigres que le P. Planque dut se priver de deux de ses collaborateurs pour aller quêter. C'était bien alors pour lui le temps de se rappeler les paroles de Mgr de Marion-Brésillac : "N'avons-nous pas embrassé les peines dans l'entreprise que nous commençons ? Peines du dedans, peines du dehors, peines du coeur, auprès desquelles les peines du corps ne sont rien. Ne nous laissons jamais décourager, quelques soient les peines qui se présentent".(8)

La Croix ne l'arrête pas. Il va de l'avant, travaille plus que jamais et sans répit. La paralysie de l'apostolat au Dahomey l'incite à porter ailleurs l'activité de ses fils, encourageant l'extension missionnaire de la Société.

Par ailleurs, il avait construit le Séminaire de Lyon, créé des Ecoles apostoliques pour le recrutement, à Clermont-Ferrand, en 1878, en Irlande, en 1883, à Keer-lès-Maestricht (Hollande) en 1890, et enfin à Port-Rousseau, près de Nantes, c'est-à-dire dans tous les bastions catholiques traditionnels de l'Europe.

Surtout, il avait perçu l'importance d'avoir des religieuses missionnaires pour gagner un facile accès auprès des femmes noires, pour les évangéliser et pour former à la piété les jeunes filles indigènes. Il sollicita le concours des Soeurs Franciscaines de la Propagation de la Foi de Couzon-au-Mont-d'Or avant de fonder, avec certaines d'entre elles, son propre ordre féminin; la Congrégation des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame des Apôtres, en 1876.

Le P. Planque y veillait à tout. Il se fit le "mendiant de ses Soeurs", allant quêter leur pain malgré le temps, les humiliations, les refus, et sa fatigue. Cette oeuvre fut celle à laquelle il donna le plus de son coeur, de son âme éprise de Jésus-Christ et de sa Mission. Dans ses instructions, lors de ses visites, il formait les Soeurs à l'amour de Dieu plus fort que tout, grâce à la richesse et à la force de sa vie intérieure.

La spiritualité du P. Planque révèle un attachement ardent à Jésus-Christ. Il avait été formé par la lecture des auteurs ascétiques connus à son époque : St Jure, St Alphonse de Liguori, St François de Sales. Il est resté étranger aux maîtres de la vie mystique, Ste Thérèse d'Avila et St Jean de la Croix, bien que sa vie intérieure fût toute concentrée sur l'union à Dieu. Il avait étudié les Pères du Désert et, semble-t-il, avait été particulièrement sensible à leur appartenance africaine.

Enfin, l'autre source de sa spiritualité fut sa propre expérience. Il avait une vie intérieure profonde.

Les accents de cette spiritualité en témoignent. Celle-ci est toute ordonnée à l'essentiel : la relation avec Dieu, la recherche d'une intimité de plus en plus profonde, de l'union la plus parfaite.

Il insiste en premier lieu, à cette fin, sur le silence et sur le recueillement : "Le recueillement est le moyen le plus facile de nous unir à Dieu, car par là nous chassons de notre coeur tout ce qui n'est pas fait pour Lui". L'intimité avec Dieu ne peut grandir que dans la pratique du silence et de la solitude. Ceux-ci permettent en outre le véritable service du prochain.

En second lieu, il exige un dépouillement spirituel entier. La parole de l'Evangile : "Là où est votre trésor, là aussi est votre coeur" est centrale dans sa spiritualité. Jésus-Christ est l'unique trésor, c'est pourquoi il faut chasser tous les obstacles à Sa présence.

Naturellement, Augustin Planque avait un sens aigu de la prière.

Elle est la forme la plus simple d'union à Dieu en Jésus-Christ et le fondement intérieur de la vie apostolique.

"Nous ne pouvons rien, nous ne sommes rien et nous n'avons absolument rien par nous-mêmes. Il faut que le Bon Dieu nous aide (...)" (3)

C'est à cette vie chrétienne qu'il formait ses missionnaires et ses Soeurs ; lui-même consacrait une heure tous les matins à l'oraison.

Cette spiritualité axée sur l'union à Dieu était exigeante, forte, cohérente. Elle mettait en valeur la nécessité de la maîtrise de soi et de la mortification, conçue comme le détachement de la volonté propre et des inclinations, nécessaire pour grandir dans la vie divine et l'obéissance à la volonté de Dieu.

Sa doctrine s'exprimait dans quelques dévotions privilégiées, non sentimentales (ce dont il se méfiait), les plus simples, c'est-à-dire les plus essentielles.

D'abord, celle du Notre-Père. Il s'attachait en particulier à la phrase "Que votre volonté soit faite". "Faire la volonté de Dieu, voilà la vraie piété", répétait-il.

Ensuite, celle du Chemin de Croix, car il n'y a pas de sainteté facile. Tous les jours, ils faisait le Chemin de Croix qui ranimait son amour de Jésus-Christ et le maintenait dans Son souvenir.

La troisième dévotion importante au coeur du P. Planque était celle du Saint-Sacrement, qu'il ne séparait pas de la précédente.

La dernière dévotion, mais non la moindre, était celle envers la Sainte Vierge. Ce n'est pas là autre chose que l'union à Jésus-Christ, car Marie en est l'exemple le plus sûr, le plus délicat, le plus haut.

Le P. Planque, influencé par les dévotions de son époque, choisit les plus essentielles, en les dépouillant des aspects sentimentaux et merveilleux qui les accompagnaient souvent. La profondeur, la qualité de sa spiritualité lui ont permis de faire face à toutes les épreuves : celle tragique de 1859, où le cardinal de Bonald et même le cardinal Préfet de la Propagande lui conseillaient de renoncer, celles encore de 1870. Jamais il ne fléchit, puisant dans sa foi une persévérance et un courage remarquables, fidèle à la volonté de Dieu et à celle de Mgr de Marion-Brésillac, qui lui avait dit en 1858 : "Si cette année devait être ma dernière, vous seriez là pour que l'oeuvre ne fit pas naufrage" (19)

Il resta à son poste, sacrifiant son rêve de missionnaire. Il ne partit jamais, mais se consacra tout entier à la formation, à la préparation spirituelle et morale des futurs apôtres et à la direction de la Société des Missions Africaines de Lyon.

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

Démissionnaire de son vicariat apostolique en Inde, Mgr de Marion-Brésillac reçoit le conseil du pape de s'entourer de compagnons et de fonder une nouvelle Société. De retour en France en avril 1855, il prêche, quête dans le Midi, puis arrive à Lyon, ville généreuse pour les missions. Il trouve appui auprès de plusieurs congrégations, surtout les Pères Maristes et les Messieurs de Saint-Sulpice. Il va voir le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, il implore Notre-Dame de Fourvière et fait une retraite à la Grande Chartreuse.

En juillet 1856, Mgr de Marion-Brésillac achète à crédit le clos du chemin du Petit Sainte-Foy aux religieuses Carmélites. En novembre, il y est installé avec trois membres prêtres : le P. Alba, venant de Toulouse, le P. Planque, de Cambrai et le P. Reymond de Besançon. Enfin, le 8 décembre, en la chapelle de Fourvière, il consacre à Marie les prémices de l'oeuvre : c'est l'acte de naissance de la Société.

Les années 1857 et 1858 se passent en d'innombrables démarches à travers la France. Il fait quêter jusqu'à l'étranger un ami de la Société, le P. Papetard. Entre temps lui parvient de Rome l'offre d'une mission autre que celle du Dahomey, le Sierra Leone, en partie protestant. En juin de la même année, Mgr de Marion-Brésillac est officiellement nommé vicaire apostolique de la nouvelle mission.

Ses derniers mois en France sont employés à préparer le départ de ses prêtres, les PP. Bresson et Reymond, et du frère Reynaud. Ils quittent Lyon le 28 octobre pour Marseille, et de là pour Freetown, chef-lieu du vicariat. On sait la poignante issue de cette fondation.

La mort de Mgr de Marion-Brésillac, à 46 ans, et de ses compagnons était une catastrophe. Non seulement la mission était compromise, mais la Société tout entière. Lors de la disparition du fondateur, le Séminaire comprenait comme aspirants un prêtre et cinq séminaristes. Le P. Planque était assisté du P. Papetard, quêteur de la Société, et du P. Arnal, directeur des études. Mis au pied du mur, ils décidèrent de ne pas se résigner. Le P. Planque consulta Pie IX, qui se réjouit de sa résolution et l'encouragea en le nommant Supérieur des Missions Africaines.

En 1860, il y eut trois admissions. Leur nombre passa à dix en 1865, pour monter à vingt-six en 1869. En 1870, il y avait 21 prêtres en mission et 35 aspirants au Séminaire. L'oeuvre de Mgr de Marion-Brésillac était relevée de ses cendres.

Le P. Planque ne tarda pas à envoyer ses aspirants en mission. C'était au Dahomey que Mgr de Marion-Brésillac avait, en premier lieu, fixé son choix. Le P. Planque resta fidèle à sa pensée en demandant le Dahomey à la Propagande. A Rome, on avait accueilli ces ouvertures avec faveur, mais non sans quelques craintes. Le Dahomey avait très mauvaise réputation. Il passait pour la région la plus dangereuse de la côte occidentale de l'Afrique. Les sacrifices humains y étaient encore bien répandus. Louis Proust dans une page des Visions d'Afrique en dresse le tableau suivant :

"Pour qui a vécu de 1880 à 1894, ce mot de Dahomey apparaît tout dégoûtant de sang ; il est synonyme de férocité inouïe, de sauvagerie inimaginable ; il évoque les visions les plus terrifiantes, incroyables hécatombes, fêtes rituelles consacrées par des égorgements sans nombre, victimes massacrées par milliers aux cris frénétiques d'une population délirante (...)" (11)

Néanmoins, à la sollicitation du P. Planque, le 28 août 1860, un Bref pontifical érigeait en vicariat apostolique tout le territoire compris entre la Volta à l'Ouest, et le Niger, à l'Est.

Le 3 janvier 1861, les premiers missionnaires s'embarquèrent à Toulon sur la frégate d'Etat L'Amazone. Le P. Planque réclama et obtint l'appui du gouvernement français. C'est que plusieurs traités passés en 1841, puis en 1858 avaient placé, dans une certaine mesure, le Dahomey sous protectorat français. Aux yeux des habitants et surtout de leurs maîtres, les rois d'Abomey, cela ne signifiait pas la moindre subordination mais seulement l'espoir de relations commerciales. Le gouvernement français accepta de transporter les missionnaires au Dahomey et de prescrire au commandant du navire de les présenter lui-même aux autorités dahoméennes de Ouidah.

Après de difficiles débuts, le P. Borghero, chef de la mission, chercha à proximité des régions plus favorables et tourna ses efforts sur l'Agoué à l'Ouest, et Porto-Novo à l'Est, puis un peu plus loin sur Lagos. Le 23 août 1870, le vicariat apostolique du Dahomey reçut le nom de vicariat apostolique de la côte du Bénin.

Le P. Planque songeait à l'extension des missions de la Société lorsque la guerre de 1870 éclata. A Lyon, comme à Paris, la capitulation de Sedan donna lieu à un mouvement révolutionnaire qui livra la ville, du 4 septembre 1870 au 4 mars 1871 à la Commune. De toutes parts, les Communards se livrèrent à des arrestations arbitraires et organisèrent "la chasse aux Jésuites". Le 6 septembre, les Jésuites furent occupés, consignés dans leurs cellules, leur maison fouillée de fond en comble. Le 7 septembre, ce fut le tour des Missions Africaines. Le Séminaire fut réquisitionné par la municipalité pour servir de dépôt à la troupe. Le personnel fut dispersé. Le P. Planque fit front jusqu'au bout devant cette débâcle, puis descendit dans le Midi.

Le 4 mars 1871, le drapeau rouge était retiré de l'Hôtel de Ville. Ce ne fut cependant que le 15 août que la Ville donna au P. Planque l'autorisation de reprendre possession de sa maison. Il fallait tout remettre en ordre. La vie reprit mais dans des conditions tout autres qu'auparavant.

La France vaincue était frappée dans ses forces vives, dans son prestige au dehors et dans sa vie financière au dedans. Les missions furent les premières à en souffrir. Au Dahomey et au Bénin, les fondations que le P. Planque avait envisagées avant la guerre étaient devenues impossibles à réaliser, faute de ressources, et aussi en raison des mauvaises dispositions des indigènes. La France avait dû retirer ses officiers et ses agents des comptoirs de Guinée. Elle n'était plus représentée souvent que par des agents consulaires. Les missionnaires protestants profitaient de cette éclipse de la France pour comploter avec les féticheurs locaux contre la présence des missionnaires catholiques. Ceux-ci se sentaient épiés, surveillés, menacés même. On leur refusait la permission de voyager et l'évangélisation des païens leur était rigoureusement interdite.

Le P. Planque jugea alors qu'il était nécessaire de porter sur d'autres terrains les activités de ses fils. Déjà, en 1867, il avait reçu un appel de l'évêque d'Oran et il y avait répondu en lui envoyant plusieurs missionnaires pour son vaste diocèse. Il voulait pénétrer au Maroc dont les Franciscains étaient chargés depuis 1630 et qui rencontraient de grandes difficultés. Ce fut cependant en vain qu'il étudia cette perspective. L'Afrique du Nord semblait fermée. Il essaya d'aborder l'Afrique du Sud. Les démarches en ce sens aboutirent, en 1874, à la création par la Propagande d'une préfecture apostolique du Natal qui fut confiée à la Société des Missions Africaines.

En 1875, ce fut un secrétaire de la Propagande, Mgr Toroni, qui proposa au P. Planque l'envoi de quelques uns de ses Pères en Egypte.

L'Afrique occidentale demeurait au centre des préoccupations du P. Planque. En 1871, il demanda à la Propagande l'autorisation d'ouvrir une mission en Côte de l'Or anglaise. Ce ne fut qu'en 1879 que la Sacrée Congrégation érigea à son intention une préfecture apostolique. En 1884, un des missionnaires du Bénin, le P. Poirier quittait Lagos pour aller fonder un poste sur les bords du Niger, à Lokodja. Dix ans plus tard, en 1894, ce fut vers la Côte d'Ivoire que le P. Planque, répondant à l'invitation du gouverneur, M. Binger, envoyait des ouvriers apostoliques.

A la mort du courageux Supérieur, en 1907, la Société comptait 212 membres dont 170 en mission, sans compter une centaine d'aspirants au Séminaire établi depuis 1869 à Lyon, cours Gambetta.

La Société possédait en Afrique, à la même date, six missions en plein essor : le vicariat apostolique du Dahomey (1861), celui du Bénin (1868) et celui de la Côte de l'Or (1880) ; les préfectures apostoliques du Delta du Nil, de la Côte d'Ivoire, de la Nigeria occidentale et celle du Liberia (1895) en voie d'organisation ; enfin, une mission à juridiction mixte aux Etats-Unis.

Il est difficile de savoir très exactement quelle allure le fondateur voulait donner à son oeuvre. La mort l'a emporté avant qu'il n'ait établi quelque chose de définitif. Malgré tout, deux projets de règlement restent, l'un de 1856 et l'autre de 1858, d'où se dégagent quelques lignes maîtresses.

La jeune Société ressemblait beaucoup à sa mère, la Société des Missions Etrangères de Paris. Elle devait être "séculière", placée sous l'autorité de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour l'évangélisation de l'Afrique. Elle accepterait aussi des missions hors de l'Afrique, "pourvu que ce soit chez les Noirs", précisait le fondateur.

Les membres seraient liés par une résolution solennelle. Les vicaires et préfets apostoliques, évêques ou non, participeraient au gouvernement central de la Société en qualité de supérieurs majeurs.

Depuis, une évolution s'est opérée, dirigée par la Propagande dans le sens d'une complète séparation des pouvoirs entre les chefs de missions et les supérieurs de la Société.

Mgr de Marion-Brésillac insistait particulièrement sur l'obéissance à la Sacrée Congrégation de la Propagande :

"Elle n'acceptera de missions qu'en se conformant aux désirs de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et d'un autre côté elle tâchera de répondre à l'appel qui lui sera fait sur quelque point que ce soit de l'Afrique, si ingrate et si difficile que soit la mission qu'on voudra lui confier". (12)

Ces deux aspects fondamentaux, l'obéissance à la papauté et la disponibilité, devaient être perpétués dans la Société par le P. Planque.

L'idée générale de la fondation conseillée par Rome est née de l'expérience missionnaire de Mgr de Marion-Brésillac comme vicaire apostolique pendant onze ans aux Indes.

Sa Retraite missionnaire prêchée en 1849 pour le deuxième synode de Pondichéry contient les traits essentiels de sa doctrine missionnaire, doctrine qui devait servir au P. Planque pour former spirituellement la Société et préparer les missionnaires à leur vocation.

Mgr de Marion-Brésillac définit l'oeuvre du clergé local comme son option fondamentale. Ce choix coordonne tout l'édifice de son action pastorale et de sa spiritualité. La mission inclut deux activités qui sont aussi deux temps : la prédication de l'Evangile et la plantation définitive de l'Eglise. Mgr de Marion-Brésillac insiste constamment sur le caractère transitoire de la mission. Son souci majeur en Inde a été de libérer le pays d'apôtres qui se paraient du titre de missionnaires tout en estimant qu'ils devaient y trouver à perpétuité le gouvernement ecclésiastique. Sans ignorer le rôle du missionnaire dans la seconde étape, Mgr de Marion-Brésillac considérait que "l'unique moyen d'établir la religion en un lieu, de l'y voir s'y maintenir et prospérer, d'avoir enfin un nouveau pays chrétien, c'est d'y faire des prêtres, je dis plus, des évêques du pays. Malheur aux lieux qui seront longtemps sous la direction d'un clergé étranger !" (13)

Pour Mgr de Marion-Brésillac, le missionnaire risquait de renier sa mission dès qu'il devenait curé ou évêque :

"Que le Seigneur daigne leur faire comprendre qu'ils ne sont pas venus pour être les curés d'un troupeau qui n'est pas encore formé, mais pour en être les missionnaires".

Il déplorait la dépendance des indigènes envers les missionnaires et regrettait la fragilité d'une telle situation. Le clergé local était le but premier de la mission, et aussi la condition du développement de l'Eglise locale.

A cette fin, Mgr de Marion-Brésillac définissait les conditions nécessaires pour la création de ce clergé. Il fallait habituer le peuple à pourvoir aux premières nécessités du culte et à l'entretien de ses prêtres, former un clergé instruit et surtout ne pas exiger de lui les qualités nécessaires à la vie apostolique : "Tous les prêtres ne sont pas appelés à la vie apostolique. L'exiger, c'est ne pas vouloir de clergé local." Ou encore : "Un prêtre indigène, avec bien moins de perfection qu'un missionnaire, fera infiniment plus de bien chez lui que l'étranger". (14)

Enfin, il exhortait les missionnaires à un véritable respect des prêtres indigènes, trop souvent considérés comme inférieurs, ou comme des serviteurs utiles pour la mission.

L'adaptation missionnaire est le second trait qui caractérise la pensée de Mgr de Marion-Brésillac :

"Ma pensée générale, écrit-il, était que nous devions nous conformer le plus possible aux usages des peuples que nous allions évangéliser". (15)

Il exigeait de ses missionnaires qu'ils s'exercent à un dépouillement continu de tout ce qui pourrait entraver leur "naturalisation" à leur patrie d'adoption. Ce dépouillement concernait à la fois l'extérieur, les habitudes alimentaires, vestimentaires, et l'intérieur, la pensée, la mentalité, la culture. "Il faut quitter ses béquilles européennes et armer ses yeux d'un verre un peu plus en harmonie avec la couleur locale". tâche délicate et continuelle ! Le missionnaire devait alors étudier les usages particuliers des peuples auxquels il était envoyé, les usages dits nécessaires qui font corps avec le peuple ; les usages indifférents, convenances sociales,

règles de politesse, etc... ; les usages liés à des erreurs religieuses qui devaient être corrigés peu à peu. Ce respect des usages locaux s'inspirait d'un esprit profondément catholique. La fidélité aux "usages de Rome" était primordiale pour Mgr de Marion-Brésillac. Elle ne signifiait pas l'importation d'usages latins mais l'appartenance à une seule famille : celle de l'Eglise catholique dont la capitale est Rome. La religion chrétienne est catholique dans le sens où elle est faite pour tous les lieux aussi bien que pour tous les hommes ; elle civilise les sociétés sans changer le caractère essentiel des peuples. Fort de cette conviction, Mgr de Marion-Brésillac exhortait les missionnaires à un esprit véritablement catholique, respectueux des usages locaux :

"Laissez donc l'Indien toujours Indien et le Chinois Chinois, et faites-les seulement enfants de Dieu et de l'Eglise", disait-il, retrouvant les mêmes accents que le P. Libermann et la plus pure tradition paulinienne.

(16)

Le troisième trait de la doctrine missionnaire de Mgr de Marion-Brésillac est le rôle de l'instruction au service de l'évangélisation :

"C'est en donnant à la jeunesse une éducation franche, solide, généreuse, large que la vérité prendra racine dans le pays".(17)

L'enseignement devait toutefois veiller à ne pas faire connaître les "mauvais livres", où les Indiens pourraient puiser "l'esprit d'impiété et d'incrédulité" de l'Europe. Cette censure avait pour but la formation de chrétiens pieux mais elle risquait de les rendre plus vulnérables plus tard aux assauts de la culture occidentale offerte dans tous ses aspects...

La spiritualité de Mgr de Marion-Brésillac est toute axée sur la personne de Jésus révélée dans l'Evangile. Le missionnaire doit comme Lui faire l'oeuvre du Père. Il doit s'identifier à cette oeuvre pour qu'elle devienne sa vie, sa raison d'être : "Je me dois aux affaires de mon Père". Comme Lui à Nazareth, le missionnaire doit vivre une vie cachée dans la pratique de l'obéissance et les exercices d'une vie commune.

"Que la divine enfance de Jésus nous serve de modèle aussi bien que le reste de sa vie, en nous apprenant que toujours et partout, jusque dans les actions les plus communes et les plus ordinaires de la vie, nous devons à son exemple être tout entiers à l'oeuvre pour laquelle nous avons été envoyés".(18)

Mgr de Marion-Brésillac considérait l'étude comme une nécessité. Une nécessité pour l'apôtre lui-même, mieux formé ainsi à sa mission et à l'apostolat. La prédication exige du missionnaire de préparer une nourriture solide adaptée à son auditoire. Cela ne s'improvise pas. Le ministère sacramental exige en outre du missionnaire une connaissance approfondie s'il veut les administrer avec fruit. L'étude de la théologie est présentée comme une obligation du fait même que le missionnaire doit compter sur lui-même, dans l'impossibilité où il est de recourir à des hommes savants et dans la mesure où lui seul peut juger du contenu et du rythme de la prédication.

L'étude des langues indigènes découle normalement de cette obligation. Mgr de Marion-Brésillac ne la considérait pas comme une nécessité (ce qui devait être le cas de Mgr Lavigerie) mais comme un moyen utile pour la

mission. Il n'envisageait d'ailleurs pas l'apprentissage de la langue indigène comme exclusif ; le souci de l'utilité l'emportait sur celui de l'adaptation. C'est pourquoi il préconisa l'anglais aux aspirants pour l'Inde, les formant dans la langue de la puissance coloniale, l'anglais étant apparemment la langue la plus utile pour communiquer dans ce pays...

Les qualités spirituelles que Mgr de Marion-Brésillac mettait en valeur étaient les vertus évangéliques les plus fortes : l'humilité, la douceur, la patience, à l'exemple de Jésus-Christ, ainsi que la prudence, règle de la charité et de l'apostolat, la pauvreté, condition d'un véritable apostolat, et l'abnégation de soi.

L'exemple de la charité était évidemment primordial pour l'oeuvre missionnaire. "Que tout en vous soit prédication de patience et de miséricorde", exhortait Mgr de Marion-Brésillac.

L'obéissance constituait une règle fondamentale de vie. Les relations étaient conçues de manière centralisée et autoritaire à cause de la nature même de l'apostolat :

"Que ferons-nous avec nos bonnes volontés individuelles, si poussés par des pensées, des affections, des sentiments divers, nous ne savons point réaliser une communauté d'action par la vertu d'une parfaite abnégation de la volonté dans l'obéissance ? Là où il y a diversité de volontés, il ne peut pas, en effet, y avoir unité d'action, et sans unité d'action, point de succès. Or, pour qu'il y ait unité de volonté, il faut nécessairement que celle du supérieur entraîne toutes les autres, et pour qu'il en soit ainsi, il faut que chacun de nous ait contracté de longue main l'habitude du renoncement à sa volonté propre, qu'il ait souvent pratiqué ce commandement du Seigneur à ceux qui veulent être ses disciples : "Abneget semet ipsum". (19)

Ces caractères devaient former les bases de l'esprit de la Société élaboré par le P. Planque, qui s'inspira des aspects principaux de la doctrine missionnaire du fondateur. Le P. Planque eut la responsabilité de la Société pendant plus de trente ans, jusqu'à sa mort en 1907. Fidèle à la spiritualité de Mgr de Marion-Brésillac, il apporta la richesse de sa vie intérieure en éduquant les futurs missionnaires à une vie chrétienne profonde, fondement de leur apostolat. En fondant un ordre féminin en 1876, la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame des Apôtres, il achevait l'oeuvre de Mgr de Marion-Brésillac en apportant l'indispensable présence de femmes-apôtres, c'est-à-dire la possibilité de l'évangélisation des femmes africaines par d'autres femmes. Dès 1877, les premières Soeurs partaient pour le Dahomey, puis pour l'Egypte, et accompagnaient rapidement l'expansion de la Société.

L'oeuvre de Mgr de Marion-Brésillac connaissait une croissance importante, le développement des missions récompensait la persévérance et le courage du co-fondateur, le P. Planque, à qui la Société des Missions Africaines de Lyon doit sa fortune, ses résultats et son existence actuelle. C'est pourquoi l'entrée du Séminaire de la Société à Lyon porte de part et d'autre l'effigie de ses deux fondateurs, leur marquant ainsi une égale révérence.

X X

X



S. É. LE CARDINAL LAVIEGE.

C) MGR LAVIGERIE ET LA SOCIETE DES MISSIONNAIRES
D'AFRIQUE



Mgr Lavigerie est une figure de l'Eglise du XIX^e siècle. Le tableau de Bonnat le présente en prélat humaniste, sûr de lui, rayonnant de prestige et de noblesse. "L'incarnation des grandeurs de la foi", a écrit Louis Bertrand, écrivain catholique de droite. Mgr Lavigerie fut un prélat excellent dans l'art d'émouvoir les foules par son éloquence et par le sens de la cérémonie. Ses sermons à Saint-Sulpice semblent avoir été des moments intenses de la parole et du prestige ecclésiastiques. Mais au service de la Mission...

Ce goût du prestige et de la parole ont fait croire à certains que Mgr Lavigerie avait été un homme d'Etat manqué. Ce n'est pas son intervention fracassante dans la vie politique française qui pourrait l'infirmier. Mais essayons d'approcher l'homme au-delà de l'image mondaine.

Son énergie apparaît tout entière concentrée et ordonnée en vue de la Mission et du souci d'une Eglise ouverte aux préoccupations des contemporains. Jeune prêtre, il partageait avec un groupe de pionniers l'idéal apostolique de renouveau. Le souci de comprendre son époque et ses aspirations légitimes à la liberté et au progrès le caractérise. Evêque à Nancy, il cherchait un terrain commun avec les incroyants et les chrétiens "périphériques" pour les ramener au Christ et à l'Eglise. C'est ce zèle apostolique qui n'avait cessé de brûler en lui qui se déploya en Afrique. Il commença véritablement sa vocation de missionnaire lorsqu'il fut nommé archevêque d'Alger, en 1867.

Son apostolat se caractérise par son attention aux plus dramatiques réalités humaines et par sa fidélité à la papauté. Nous essaierons donc de saisir son action immense à travers ces deux aspects principaux.

Son attention aux misères humaines était constante. En 1868, lors de sa translation à l'archevêché d'Alger, le choléra sévissait dans la région. Mgr Lavigerie reprit alors le chemin de l'Europe pour exposer la situation tragique et demander des secours qui permettraient d'ouvrir des camps pour y recevoir des adultes et des orphelins. L'épidémie disparue, les réfugiés des camps purent y demeurer. On s'occupait de leur éducation et de leur instruction. Et plus tard, orphelins et orphelines apprirent à se connaître et se marièrent entre eux. On leur donnait une maison et des boeufs. Ainsi se formèrent les premiers villages chrétiens.

Pendant la guerre de 1870, Mgr Lavigerie repartit en Europe devant la famine qui menaçait ces villages. Des établissements de Gênes et de Marseille acceptèrent de recevoir un certain nombre de réfugiés.

A la fin du siècle, il lança avec l'appui de Léon XIII une véritable croisade contre l'esclavage. Alors, abandonnant pendant huit mois toutes ses oeuvres, il parcourut l'Europe, provoquant partout la formation de comités anti-esclavagistes. Ces efforts parvinrent à ébranler les nations qui, réunies en 1890 à Bruxelles, signaient un Acte commun contre la traite des esclaves. Mais les intérêts ne se convertissaient pas si vite aux principes énoncés...

Son zèle apostolique ne passait pas de ses engagements humanitaires. Comme Léon XIII, Mgr Lavigerie insistait sur l'unité de l'évangélisation et de l'oeuvre civilisatrice.

Il lui fallait absolument des hommes et des femmes prêts à se consacrer à la conversion de l'Afrique noire, et spécialisé dans ce genre d'apostolat. Toute de suite après son arrivée à Alger, il fondait la Société des Missionnaires d'Afrique, ou Pères Blancs (1868), et la Congrégation des Soeurs Blanches (1869). En 1874, la Société des Pères Blancs comptait 100 Pères et Frères. Mgr Lavigerie réunissait le premier chapitre, où les premières constitutions étaient établies.

Malgré l'échec de la première expédition envoyée au Soudan en 1875 (les trois missionnaires furent assassinés), Mgr Lavigerie proposait à Rome, en 1876, la création immédiate de deux vicariats apostoliques qui relèveraient directement du St Siège, ceux du Nyanza et du Tanganyika. La Société des Pères Blancs, libérée de la charge des orphelinats, était prête pour ce travail. Il ne fallait pas manquer l'occasion, procurée par l'Association Internationale pour l'Exploration de l'Afrique, fondée par Léopold II, d'implanter l'Eglise en Afrique Equatoriale.

Quatre jours après son avènement, Léon XIII approuvait le plan de Mgr Lavigerie (4 février 1878).

La première caravane partit peu après, le 17 avril 1878. Après beaucoup de peines, de souffrances, de vexations de toutes sortes, la caravane atteignit, au bout d'un an, son double but : l'Ouganda et le Tanganyika. Les caravanes allaient se succéder rapidement. Jusqu'à sa mort, Mgr Lavigerie devait en envoyer douze à la conquête de l'Afrique équatoriale.

Son zèle apostolique allait être sollicité par d'autres lieux. L'occupation de la Tunisie par la France nécessitait le remplacement du vicaire apostolique d'alors, Mgr Suter, qui était italien. Mgr Lavigerie en profitait pour définir quelles devaient être les exigences de Rome : il fallait un évêché, une cathédrale à Tunis, un séminaire, des paroisses, des écoles. Mgr Lavigerie était alors désigné par Rome et la France en qualité d'administrateur religieux du pays. Archevêque d'Alger, administrateur de Tunis et de Constantinople, délégué apostolique pour le Sahara, le Soudan et l'Afrique Equatoriale, il pouvait réaliser sa vraie vocation, celle de missionnaire.

Le 3 avril 1882, il était élevé par Rome à la dignité cardinalice. Cette élévation honorait une oeuvre déjà immense, et témoignait de la sollicitude et de la gratitude de Léon XIII à l'égard de cet évêque, si fidèle serviteur de la papauté.

La fidélité de Mgr Lavigerie à l'égard de la papauté était en effet sans faille. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des vues originales sur le gouvernement de l'Eglise.

Au Concile du Vatican, partisan de l'infaillibilité pontificale, il souhaitait une réforme de l'Eglise. Il estimait nécessaire l'internationalisation du St Siège pour une plus grande catholicité. Il lui semblait qu'au St Siège, toutes les nations de la chrétienté devaient être représentées pour participer au gouvernement de l'Eglise. C'est dans cette même pensée qu'il écrivait en 1888 :

"Ja ais les cardinaux italiens ne nommeront un [pape] étranger,

tant qu'ils seront en majorité (...). La seule chose pratique à faire est de porter le pape à augmenter successivement le nombre des cardinaux non italiens. Cela pourra avoir des résultats... dans cent ans!...(!) (20)

Il insistait aussi sur le respect des traditions propres à chaque Eglise locale, des mentalités nationales, au sein de la direction centrale de l'Eglise.

C'est encore par fidélité à Léon XIII qu'il intervint dans la politique métropolitaine. Léon XIII constatait qu'une partie des maux dont souffrait l'Eglise de France venait de l'alliance du clergé et des catholiques avec les adversaires de la République. L'opposition de l'Eglise au pouvoir établi donnait lieu à des difficultés insurmontables, qu'il était souhaitable d'abréger pour le bien de l'Eglise elle-même. Léon XIII était résolu à conseiller aux catholiques français le ralliement à la République, dont il attendait un apaisement sensible, et cherchait un prélat qui eût le courage de s'engager dans cette voie. Bien que parfaitement conscient des conséquences graves que cela pouvait entraîner pour les oeuvres du cardinal Lavigerie, il lui demanda d'être celui qu'il cherchait. Lavigerie accepta. Au cours d'un repas où il avait invité à sa table l'Etat-Major de l'escadre de la Méditerranée et les cadres supérieurs de l'Algérie, le cardinal prononça le fameux toast d'Alger, demandant aux catholiques français de se rallier au pouvoir établi (12 novembre 1890).

En France, ce fut un beau tollé. La presse se déchaîna. Il fallut attendre janvier 1891 pour que le pape fît savoir qu'il confirmait non seulement la doctrine du toast mais aussi son opportunité. Et ce ne fut que le 20 janvier 1892 qu'une lettre collective des cardinaux français fut publiée, se ralliant au cardinal Lavigerie, bien isolé jusqu'alors.

Le cardinal Lavigerie fut bien l'un des principaux collaborateurs de l'action pontificale pour la Mission. Il la suivit dans ses axes essentiels:

- renforcement de l'autorité pontificale (Vatican I) ;
- lien intime entre évangélisation et civilisation (Léon XIII) ;
- expansion missionnaire surtout, en Afrique, avec ses diverses fondations. Cette oeuvre fut celle qui lui tint le plus à coeur.

Francis Jammes dans un livre exaltant la personne et l'oeuvre du cardinal le présente dans une allégorie prestigieuse ; celle du lion paternel défendant ses petits avec vigueur et violent envers tous les obstacles. Cette allégorie, même exagérée dans le style et le contenu, caractérise bien le fondateur de la Société des Missionnaires d'Afrique :

"Ce roi majestueux aime l'Afrique, le sable amer où les caravanes ont soif de l'eau des puits, et l'on dit même que la trompette déchirant le silence de l'oasis n'est pas pour lui déplaire. Il recherche les palmes, non point tant pour son triomphe que pour se mettre à l'ombre de l'Eternel.

Il est généreux sans effort, de même qu'il rugit pour se dilater le coeur, ou pour réclamer, s'il le faut, la pâture de ses petits. Sa voix, d'un puissant volume, se passe de nuances, il suffit qu'elle se fasse entendre au loin. Des pygmées lui décochent des flèches qui glissent sur lui et d'un saut aisé, il se tire de leurs trappes hypocrites.

Cependant que, dans le Sahara, il entend quelques uns de ses lionceaux menacés, il envoie à leur secours une partie de ceux qui sont restés avec lui, et dont la livrée est pâle encore comme le sel des chotts et la bure des Pères Blancs.

Douloureusement partagé, il demeure pour veiller sur ceux qu'il ne peut abandonner, car le berceau de la famille dont il est le chef lui est avant tout sacré. A la frontière du Continent-Noir, il épie si ne lui parviennent pas les plaintes de ses enfants martyrisés dans l'Ouganda. Couvert de sang, savamment écorché en lanières par les monstres de la forêt, rois nègres, sadiques fonctionnaires, esclavagistes, quelqu'un de ses Benjamins réchappé lui révèle, par ses plaies, l'étendue de l'abomination.

Ah ! Partir ! Passer lui-même par le dépeçage qui met à nu les muscles vivants, ou par le feu, du dernier ongle à la crinière, ramener à la Charité, dont sa race fit preuve au cirque, tous ces démons, leur ôter le goût du sang en les baptisant dans la Source !

Mais l'ordre d'En-Haut l'attache à son devoir plus dur que le supplice.

Tel Lavigerie quand, à ses enfants missionnaires, de sa griffe puissante, il accordait le visa du martyr ; image d'Abraham et du Père qui est aux cieux. (...)" (21)

X X
X

Nommé archevêque d'Alger en 1867, Mgr Lavigerie "n'avait pu songer sans frémir en son coeur d'apôtre, au nombre d'âmes qui dans les immenses territoires de nos possessions africaines du Nord et leur prolongement, ressortissaient à sa juridiction spirituelle mais échappaient à toute influence chrétienne. Pour atteindre ces pauvres infidèles et les attirer à la foi et aux vertus de l'Evangile, il fut inspiré de Dieu d'établir "une société de clercs séculiers voués aux missions d'Afrique, vivant en communauté, pratiquant la même règle et sous l'obéissance des supérieurs" (Mgr Hacquart). (22)

L'ouverture des orphelinats pour les jeunes Algériens suite à l'épidémie de choléra et à la famine qui ont décimé la population en 1867-1868 permit à Mgr Lavigerie, au cours d'un conflit retentissant avec le maréchal de Mac-Mahon, alors Gouverneur général, de faire une brèche dans l'obstacle que dressait entre les musulmans et l'Eglise la réserve de l'administration. Il obtint la liberté de "passer en faisant le bien". C'est ainsi que se formèrent les premiers villages chrétiens.

Le 6 août 1868, il était nommé délégué apostolique pour administrer la préfecture apostolique du Sahara et du Soudan créée le 2 août précédent. C'était le "champ d'apostolat" que Mgr Lavigerie voulait évangéliser.

Il fonde alors la Société des Missionnaires d'Afrique. Trois séminaristes se présentent en 1868 pour commencer leur noviciat. Ce sont les premiers Pères Blancs. Le 10 mai 1869, Mgr Lavigerie adresse une lettre aux su-

périeurs des Séminaires de France, leur demandant l'envoi d'hommes "animés de l'esprit apostolique, de courage, de foi, d'abnégation". C'est ainsi que les Pères Blancs commencèrent à être connus.

Mgr Lavigerie désirait aussi des religieuses missionnaires. Il lança un appel en France. Chose extraordinaire, il vit arriver un jour huit Bretonnes ! Les débuts des Soeurs se firent à Kouba, près d'Alger. C'est ainsi que débuta la Congrégation des Soeurs Blanches, en 1869. Les "femmes-apôtres" nécessaires à l'évangélisation de l'Afrique collaboraient désormais à l'oeuvre missionnaire.

Alors que Mgr Lavigerie se trouve obligé d'assurer l'avenir des quelques 1 700 orphelins et orphelines recueillis durant la famine de 1868, il mûrit un autre projet, celui d'évangéliser et de civiliser l'Afrique "par des moines laboureurs et éducateurs" à l'exemple de ceux qui ont christianisé et civilisé les Gaules. L'une des oeuvres de ces moines serait précisément l'encadrement des orphelins et orphelines, leur éducation, puis la fondation de villages d'Arabes et de Berbères chrétiens où ces orphelins et orphelines baptisés et mariés seraient installés. De plus, les Missionnaires s'étant établis dans le centre de l'Afrique, ils pourront envoyer vers ces établissements d'éducation chrétienne dirigés par ces Frères et ces Soeurs les enfants des missions intérieures qui leur auront été librement confiés ou qu'ils auront pu racheter de l'esclavage. Ces enfants, "élevés par l'Eglise, formés à ses vertus, instruits dans les arts manuels" ou, si Dieu les y appelle, préparés au sacerdoce, retourneront dans leur pays "et au milieu de leurs peuples respectifs pour y prêcher la foi et la civilisation par leurs exemples et par leurs paroles. Ce serait à proprement parler, ...la régénération de l'Afrique par elle-même, le seul moyen vraiment efficace d'atteindre un but aussi désirable". En 1869, Mgr Lavigerie fonde donc au diocèse d'Alger deux nouveaux instituts, celui des Frères agricoles et hospitaliers, celui des Soeurs agricoles et hospitalières, tous deux du Vénérable Géronimo (d'après le nom d'un Arabe qui selon la tradition se serait converti au christianisme et aurait été martyrisé à Alger en 1569). Dans le cadre de ces fondations et afin de former des "trois branches... une seule famille", il transforma sa Société en Institut des Missionnaires placé sous le même vocable de Notre-Dame d'Afrique.

Ce sont trois instituts à voeux simples (voeux simples "de dévotion" pour les Missionnaires), auxquels les Frères et les Soeurs ajoutent une promesse solennelle de travailler de leurs mains pour gagner leur subsistance, celle des pauvres, des orphelins et subvenir aux besoins de la mission. "Destinés à ressusciter la tradition bénédictine du Moyen Age, à la fois agricole et apostolique", Frères et Soeurs auront aussi un rôle d'éducateurs et de civilisateurs. Ils forment des congrégations religieuses de type monastique - même pénitentiel par certaines de leurs obligations - mais à vocation essentiellement apostolique comme le précisent le but, le rôle et les oeuvres qui leur sont assignés.

Les circonstances, en particulier le manque de vocations de frères et de soeurs capables de diriger l'institut et les écoles, vont avoir raison de ce programme. En septembre 1871, l'Institut des missionnaires redevient une Société et le changement dans le nom marque le changement en profondeur et le retour à la première formule, celle de 1868. Les Missionnaires prononcent leurs premiers engagements - les premiers serments - en octobre 1872 dans la "Société des missionnaires d'Afrique placée sous la protection de Notre-Dame d'Afrique...". Ce même mois d'octobre 1872, les Frères sont agrégés à la Société - avec le titre de "Frères catéchistes" - bien qu'ils gardent comme type d'engagement les trois voeux simples jusqu'en octobre 1874. C'est à cette date seulement que, remplaçant les voeux par un quadruple

serment de stabilité, d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, il sont tout à fait intégrés à la Société "dans laquelle ils remplissent, sans en avoir le caractère sacré, les fonctions que les premiers diacres remplissaient auprès des Apôtres". A la même époque et pour les mêmes raisons, l'Institut des Soeurs subit une évolution semblable. Mgr Lavigerie lui garde, volontairement semble-t-il, son caractère de congrégation religieuse - la doctrine et la pratique juridiques en vigueur à l'époque à l'égard des instituts féminins auraient-elles permis qu'il en fût autrement ? Les Soeurs prononcent donc les trois voeux simples de religion auxquels elles ajoutent un "voeu spécial des missions africaines". Le caractère monastique de la congrégation disparaît tandis que le fondateur en accentue nettement le caractère missionnaire avec, comme principe fondamental, l'adaptation aux populations à évangéliser. Ici aussi la première formule choisie pour les Missionnaires prévaut, mais adaptée à une congrégation de Soeurs.

Les Soeurs s'adaptent à l'extension de leur congrégation. En 1879, elles élisent une supérieure générale et son conseil qui, à partir de 1893, ne dépendent plus que de la Sacrée Congrégation de la Propagande. En 1901, une certaine décentralisation s'opère, avec la création de régions. Cette décentralisation ne modifie ni l'internationalité ni la mise en commun des ressources au niveau de tout l'institut.

C'est en 1874 que les Missionnaires tiennent leur premier chapitre général. Le P. Deguerry est nommé supérieur de la Société.

A partir de cette année, la physionomie de la Société et celle de la Congrégation paraît fixée dans ses traits essentiels.

Les trois axes fondamentaux de la pensée de Mgr Lavigerie qu'il a voulu faire passer dans les institutions qu'il a fondées sont les suivants :

- 1) le missionnaire se fond dans le peuple qu'il doit évangéliser selon l'exemple de St Paul : "Je me suis fait tout à tous..."
- 2) la formation d'Africains qui doivent le rester pleinement pour être de vrais apôtres et initiateurs de leurs peuples.
- 3) l'évangélisation et la civilisation de l'Afrique par des congrégations d'hommes et de femmes qui prendront pour modèles les moines laboureurs, éducateurs et missionnaires du Moyen Age.

Ces trois axes de sa pensée et son action apostoliques, Mgr Lavigerie ne les a pas inventés. Il les doit à l'exemple des PP. de Nobili et Ricci, aux contacts qu'il a eus comme directeur général de l'Oeuvre des écoles d'Orient (1857-1861), avec les missionnaires à l'oeuvre au Moyen Orient - en particulier avec les Jésuites -, à l'expérience acquise pendant son voyage de 1860 en Syrie et au Liban à la suite du massacre et du pillage des chrétiens par les Druses, au P. Libermann, à Mgr de Marion-Brésillac, enfin - et ce n'est pas la moins importante de ses sources -, aux études et aux cours tels que pouvait les faire le professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de la Sorbonne (1853-1861).

Les caractères principaux de la Société sont commandés par sa vocation apostolique. L'activité de la Société est toute orientée vers l'évangélisation des non-chrétiens en Afrique. Elle doit employer pour cela des "moyens spéciaux". Mgr Lavigerie fait consister ce qu'il appelle "l'originalité" de la

Société dans la formule paulinienne du "tout à tous" (Libermann avait dit de même). Le précepte paulinien reste et demeure le pivot de la nouvelle fondation : il est à la fois le principe fondamental de l'apostolat et de la vie spirituelle, le principe et le but de la formation apostolique.

L'adaptation doit se réaliser à deux niveaux : à celui de l'action apostolique, où elle est adoption de la langue, du genre de vie, acculturation, recherche des germes de salut que Dieu a disposés dans les peuples à évangéliser ; au niveau spirituel, car elle n'est que le prolongement de l'Incarnation, de la Mission du Christ et de l'Esprit-Saint dans et par l'Eglise.

Ses conséquences immédiates sont l'insistance de Mgr Lavigerie sur la connaissance des langues et coutumes des Africains, sur l'adaptation à leurs mentalités, ou plus exactement, à leurs possibilités de ce moment par le rétablissement du catéchuménat et de la discipline de l'arcane tels qu'ils étaient pratiqués par l'Eglise durant les premiers siècles, par l'enseignement du catéchisme non selon la méthode logique mais selon la méthode historique, c'est-à-dire comme une histoire du salut de l'homme, par la fuite des "préjugés du jansénisme" dans le ministère pastoral auprès des nouveaux baptisés.

La conséquence la plus importante du principe d'adaptation tel que l'entendait Mgr Lavigerie n'est autre que le deuxième axe de son plan apostolique : former des Africains de façon à ce qu'ils restent pleinement africains pour être les initiateurs et les vrais apôtres de leurs peuples. Ce seront d'abord, du temps de Mgr Lavigerie, les médecins-catéchistes, formés à Tunis puis à Malte, infirmiers plutôt que médecins, mais vrais catéchistes et vrais apôtres. Pourtant, en 1890, à la demande de Léon XIII, le cardinal Lavigerie fait choisir sept futurs séminaristes qu'il envoie à St Eugène (Alger) parmi les 14 enfants baganda qu'il destine à l'Institut de Malte. Mais il ne semble pas que cet essai ait été suivi avec toute l'application voulue ; le cardinal pensait surtout aux médecins-catéchistes. En janvier 1891, les Chroniques signalent que 10 enfants baganda ont "commencé leurs études de latin" à Notre-Dame de Kamoga. Il faut attendre le premier février 1893 pour que s'ouvre le premier petit séminaire, à Villa Maria (Ouganda) ; c'est l'oeuvre de Mgr Joseph Hirth, alors vicaire apostolique de Victoria-Nyanza.

Dans le vicariat apostolique du Soudan français la mise en marche a pris plus de temps. Le premier petit séminaire est ouvert à Segou (Mali) en 1919 et le grand séminaire intervicarial à Koumi (Haute-Volta) en 1933-1935.

Les Pères Blancs, comme d'ailleurs les autres instituts spécifiquement missionnaires, se sont orientés dès le début vers la formation d'un clergé africain diocésain non assimilé à leur Congrégation ou Société, même si pour la formation de ce clergé ils ont suivi leurs propres traditions, leurs usages et les principes reçus au cours de leur propre formation. Les Pères Blancs ont travaillé dans 14 grands séminaires depuis l'origine.

C'est après 1900 qu'éclôt la vie religieuse dans les missions confiées aux Pères Blancs. Ils n'ont pas pratiqué de politique d'intégration dans leur Société, mais ont fondé des congrégations africaines destinées à devenir autonomes. Il existe actuellement une vingtaine de congrégations de frères africains fondées par eux ou avec leur concours, dont la plupart sont maintenant autonomes.

Les Soeurs Blanches, de leur côté, ont fondé une vingtaine de congrégations africaines de soeurs.

Ces congrégations, masculines et féminines, ont été formées à l'image des congrégations missionnaires, tant pour le genre de vie que pour la spiritualité. Elles sont très proches les unes des autres par leurs activités : enseignement, soins hospitaliers, formation professionnelle et agricoles.

La Société se définit comme une Société missionnaire de clercs séculiers vivant en communauté, selon une même règle, liés à l'oeuvre par un serment de stabilité et d'obéissance aux constitutions et aux supérieurs. Des frères sont adjoints aux clercs et font partie intégrante de la Société : les ministères sont différents, la vocation est la même. N'ayant pas fait d'études, ils remplissent dans la mission les fonctions que les premiers diacres remplissaient auprès des apôtres, c'est-à-dire pourvoir aux travaux matériels nécessaires à la mission, comme l'entretien de la maison, des cultures, les travaux de boulangerie, cordonnerie, courses, etc. ; aider les missionnaires dans la direction des séminaires, orphelinats et écoles indigènes ; les suppléer dans la tenue de la pharmacie et du dispensaire et enfin les compléter dans la prédication comme catéchistes.

Les règles générales de la vie spirituelle et matérielle, de l'exercice du zèle sont les mêmes chez les Frères que chez les Pères. Cependant, les Frères possèdent une Règle spéciale mais ils sont directement placés sous l'autorité du supérieur des missionnaires. En 1908, année de l'approbation définitive de la Société, la situation des Frères est ainsi définie :

"Les [frères] coadjuteurs sont, au point de vue canonique, de pieux laïcs engagés par serment dans une Société cléricale à vie commune, sans vœux. Leur obligation (...) relativement à la pratique du zèle a pour objet plus particulier les diverses fonctions ou les travaux au moyen desquels ils soutiennent les oeuvres de charité apostolique entreprises par les missionnaires pour le bienfait spirituel et temporel des indigènes de l'Afrique".(23)

Le gouvernement de la Société est fortement centralisé pour assurer cohésion et efficacité apostolique, et aussi par obéissance aux intentions du fondateur. Depuis l'origine, la première autorité dans la Société est le chapitre général ; les constitutions précisent celles de ses décisions qui doivent être soumises à l'approbation du St Siège. Le gouvernement ordinaire est assuré par un supérieur général assisté d'un conseil. Les premières provinces de la Société, au nombre de 6, ont été créées par le chapitre général de 1886. En réalité, il ne s'agissait pas de provinces au sens canonique du terme puisqu'elles ne possédaient aucune maison de formation. Cette création permettait simplement de doubler les autorités ecclésiastiques d'une autorité représentant le supérieur général avec pouvoir sur la vie interne ou "régulière" des communautés. A partir de 1908, ces provinces au sens large sont remplacées par des circonscriptions ou "régions", et les premiers supérieurs régionaux sont institués - au début, ils sont surtout "visiteurs" et portent parfois ce titre.

La doctrine spirituelle de la Société est ordonnée à sa vocation apostolique. Pour construire une Société qui réponde à cette vocation, Mgr Lavigerie s'est efforcé constamment de tirer le meilleur parti possible des aspirants qu'il recevait, des possibilités de recrutement, du personnel formateur qu'il pouvait obtenir ; en d'autres termes, il s'est efforcé de faire donner aux hommes qu'il avait sous la main et de tirer des circonstances le maximum possible dans la poursuite de ses buts apostoliques. Il voulait des



MAISON-MOÛR DE PÈRES BÉNÉDICTINS - MAISON D'ADJÈGE

hommes qui fussent des apôtres spirituellement assez solides et assez souples pour se donner entièrement au but poursuivi, se plier aux exigences des situations - et à celles de leur fondateur.

En fait, les trois premiers formateurs (maîtres des novices) de la Société ont été des Jésuites : les Pères François Vincent (1868-1869), Jean-Baptiste Creusat (1869-1871), et François Terrasse (1871-1875). Mais à l'origine de la Société et de la formation se trouvent aussi un Lazariste, le Père Girard, supérieur du grand séminaire d'Alger, et un prêtre de Saint-Sulpice, M. Gillet. Les premières constitutions sont rédigées par le P. Vincent, sous le contrôle assez lointain de Mgr Lavigerie. Dans les constitutions futures et pour ses instructions spirituelles, ce dernier va s'inspirer de textes fondamentaux de la Compagnie de Jésus. Mais il ira tout aussi bien puiser son inspiration chez les Trappistes, dans son expérience personnelle, dans ses souvenirs.

Il n'en reste pas moins que ses préférences en matière de formation spirituelle et apostolique vont aux Jésuites, auxquels il a, d'ailleurs confié sa propre direction depuis qu'il a rencontré le P. de Ravignan à Paris. En se servant d'eux pour diriger le noviciat et même la Société - jusqu'en 1875 - il a accepté sans réserve sérieuse l'influence prépondérante que par la force des choses ils accorderaient à leur type de formation spirituelle et apostolique et à leur spiritualité, au moins telles qu'elles pouvaient être vécues et enseignées ad extra par les Jésuites français au siècle dernier. Cela dit, Mgr Lavigerie a cherché en eux avant tout "les membres d'une communauté vraiment apostolique" capables de former des apôtres tels qu'il les désirait.

Cette préférence de Mgr Lavigerie pour les Jésuites date de sa jeunesse. C'est ce qui explique que l'influence ignatienne, sans être exclusive, soit résolument prédominante, et que la spiritualité de St Ignace soit introduite dans la Société (introduction des Exercices en 1885). Cette tradition devait aboutir en 1958 à une déclaration explicite : "Selon la volonté expresse du fondateur, la spiritualité de la Société est celle éminemment apostolique de St Ignace, vécue selon les constitutions et l'esprit des Missionnaires d'Afrique".

L'influence ignatienne dans la Société se retrouve à travers la récurrence constante de formules, de notions et de préoccupations caractéristiques : le travail apostolique "pour la gloire de Dieu", le souci d'une formation intellectuelle poussée, le gouvernement centralisé de la Société, l'institution des "frères coadjuteurs", repris de la Compagnie de Jésus, l'exigence d'une obéissance totale aux Règles et aux supérieurs, c'est-à-dire à la volonté de Dieu, dans un don total de soi.

Dans une Société de missionnaires qui travaillaient à une oeuvre apostolique commune, dans des circonstances difficiles, l'obéissance était une nécessité vitale :

"Le défaut d'obéissance parfaite, dans les circonstances où vous allez vous trouver, entourés comme vous le savez d'obstacles, de tentations et de périls, serait la ruine de la Mission. Et tuer la Mission, pour un missionnaire qui est chargé par Dieu de l'établir, c'est, je ne crains pas de répéter le mot, quelque terrible qu'il soit, pour le fixer dans votre esprit, un sacrilège véritable et le plus grand des crimes qu'il puisse commettre (...). Il faut donc en être bien persuadé : pour un apôtre, il n'y a pas de milieu entre la sainteté complète, au moins désirée et poursuivie avec fidélité et courage, et la perversion absolue". (24)

Langage rude, énergique, mais ne témoigne-t-il pas de l'inquiétude paternelle du fondateur, responsables de ses jeunes missionnaires ?

Une autre référence est constamment présente dans la pensée apostolique du fondateur. C'est celle du monachisme bénédictin, missionnaire et civilisateur, qu'il veut adapter à l'Afrique entière, entrée depuis plus d'un siècle dans une période d'instabilité et d'épuisement, rongée par la plaie de la traite des esclaves. Évangélisation et civilisation sont intimement liées : l'Eglise est à la fois instrument de salut et source de civilisation pour les peuples. Évangéliser les non-chrétiens, ce n'est pas seulement leur porter la parole et la vie du Seigneur, en faire des chrétiens et former des chrétientés, c'est aussi en faire des hommes, lutter contre tout ce qui aliène l'homme, sauver hommes et sociétés, leur apporter et leur enseigner dignité et liberté plus grandes en les évangélisant et, si besoin est, pour pouvoir les évangéliser. C'est ce à quoi il appelle sa Société ; celle-ci a suivi cette voie, abandonnant ce qui n'était pas son oeuvre propre à mesure que le rôle de suppléance assumé par l'Eglise devenait moins indispensable.

La disposition fondamentale qui est réclamée des missionnaires est "l'attachement fort et ardent à Notre-Seigneur" et son corrélatif, le désintéressement de soi, des biens et des moyens humains afin d'être plus et mieux apôtres. Il faut qu'ils soient des hommes, et des hommes ayant une vie intérieure profonde. Leur zèle apostolique doit être plus ardent pour "l'extension du règne de Dieu", marqué du caractère de l'adaptation aux populations à évangéliser. Les missionnaires "doivent se faire tout à tous, pour gagner les âmes à Jésus-Christ et ne reculer devant aucune peine, pas même devant la mort, lorsqu'il s'agit d'étendre le règne de Dieu". (25)

Les exigences de la vie spirituelle rejoignent ainsi le fondement de l'action apostolique : le principe d'adaptation. En outre, l'attachement à la vie communautaire et fraternelle et à l'esprit international constituent les caractères distinctifs de la doctrine spirituelle de la Société :

"Ils doivent éviter de chercher à se trouver souvent les mêmes ensemble, particulièrement s'ils sont de la même nationalité. Cela finirait par faire des camps séparés ; et rien ne serait davantage à rompre l'union qui doit exister dans la Société des Missionnaires et qui est absolument nécessaire pour son succès (...). Il faut qu'on puisse dire d'elle avec vérité ce que disait St Paul de l'Eglise primitive : "Il n'y a ni Juif, ni Grec, (...) car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus". (26)

La formation des novices était particulièrement adaptée à leur vocation apostolique. Le noviciat s'ouvrait par une retraite de huit jours après lesquels le novice était revêtu de l'habit blanc. Il durait une année consacrée tout entière à la formation spirituelle de l'aspirant-missionnaire ainsi qu'à l'étude théorique et pratique de l'arabe, et se terminait par le serment de dévouer sa vie à la Société et à la conversion des infidèles, par le ministère de la parole et l'exercice de la charité sous toutes ses formes. Le recrutement du noviciat s'effectuait par les petits ou grands séminaires et les écoles apostoliques établies en France, en Belgique, au Luxembourg et dans les pays rhénans. L'enseignement était exigeant. Le P. Hacquart, au temps où il était novice, en témoigne lorsqu'il se plaint des examens, avec humour car il était brillant :

"Les examens ! Hélas oui, au commencement de février, c'est l'Écriture Sainte et l'arabe : ce dernier compte pour l'appel aux ordres à l'égal de la théologie. (...) Au commencement de mars, c'est le tour de la théologie, autre tourment". (27)

L'étude de l'arabe prenait une place considérable :

"Nous faisons de l'arabe partout, rapporte Hacquart, en classe d'arabe, en classe de théologie pour faire le procès à l'Islam, arabe au réfectoire,

arabe au réveil, arabe en promenade. Il ne faut pas dans un an et demi que nous nous fassions enfoncer par les marabouts. C'est alors un examen bien plus sérieux et bien plus important : ces coquins de musulmans sont entêtés et opiniâtres au dernier point. Et de plus, ils ont l'audace de nous souhaiter une prompte conversion à l'islam". (28)

La confrontation avec les musulmans sera pour les Pères Blancs un continuel encouragement pour leur apostolat.

Ainsi formés à leur vie d'apôtres, ancrés dans l'amour de Jésus-Christ et le zèle du règne de Dieu, les missionnaires pouvaient se donner à leur vocation que Mgr Lavigerie avait murie dans son esprit et dans son coeur. La vocation des Missionnaires d'Afrique et le sens de leur immense tâche apostolique sont parfaitement résumés dans la préface que le fondateur écrivit pour la publication en 1884 de ses Oeuvres choisies :

"(...) Sous des formes diverses en apparence, un seul sentiment inspire [ces écrits]

C'est celui que Notre-Seigneur demandait à Pierre pour en faire le chef de ses Apôtres ; celui que St Augustin, le docteur de notre Afrique et de toute l'Eglise, proclame la loi unique des chrétiens ; celui que j'ai pris moi-même pour devise (+) : l'amour, l'amour de Dieu et celui de tant de pauvres âmes abandonnées.

Cet amour m'a soutenu, au milieu des difficultés et des travaux qui ont usé ma vie avant l'heure. C'est aussi lui qui vous donnera la force, l'abnégation héroïque, la persévérance nécessaire pour retirer, peu à peu, de la mort les peuples auxquels vous êtes envoyés.

Aimez-les donc comme une mère aime ses fils, en proportion de leur misère et de leur faiblesse.

Aimez l'Afrique qui est loin de nous, pour les plaies sanglantes de son esclavage, pour les cris de douleur qui s'élèvent, depuis tant de siècles, de ses profondeurs ; l'Afrique qui est plus voisine et qui a été chrétienne autrefois, pour ses infortunes passées, pour ses grands hommes, pour ses saints (...)" (29)

X X

X

(+) la devise des armes épiscopales du cardinal Lavigerie était : Caritas.

DEUX "FILS" EXCEPTIONNELS

Mgr Truffet et Mgr Hacquart sont deux figures exceptionnelles, l'une appartenant à la Congrégation du P. Libermann, l'autre à la Société de Mgr Lavigerie. Ils incarnent tous les deux la fidélité à l'esprit de leur institut et par la même la fidélité la plus pure à l'esprit apostolique primitif. Ils méritent que l'on s'attarde un peu sur eux pour bien les connaître.

Ils sont certes forts différents l'un de l'autre. D'abord par la période où s'exerce leur apostolat : Mgr Truffet en 1847, le P. Hacquart (devenu évêque en 1898) de 1892 à 1901. Ensuite par leur caractère et par leur appréhension de la réalité missionnaire. Le premier est de tempérament autoritaire, froid, intransigeant, voire implacable ; le second chaleureux, fraternel, exigeant mais sans dureté. Mgr Truffet se caractérise par sa vigilance extrême à l'égard de l'indépendance apostolique ; Mgr Hacquart est plus conciliant, ou moins sévère envers le colonialisme. Aujourd'hui, nous sommes étonnés de la lucidité et du courage de Mgr Truffet.

Mais ces deux hommes se rapprochent par leur zèle ardent, leur exigence missionnaire, leur fidélité à l'esprit de St Paul, leur sens remarquable des réalités : conscience des méfaits du colonialisme pour Mgr Truffet, appel à une véritable transformation de l'Afrique au milieu du colonialisme triomphant pour Mgr Hacquart.

Mgr Benoît Truffet ne fut vicaire apostolique que fort peu de temps, du 25 janvier au 23 novembre 1847, date de son décès causé probablement par le paludisme. Cette brève période fut importante pour la mission, bien que les entreprises ultérieures ne portent pas la marque d'un tel zèle apostolique. Mgr Truffet était animé d'une ardeur apostolique d'une rigueur hors du commun, méprisant les accommodements, intransigeant sur l'essentiel. Ses qualités spirituelles firent l'unanimité : une vie intérieure intense, une totale confiance en Dieu, une pauvreté véritablement évangélique. Par contre, ses méthodes de gouvernement et ses relations sans aménité avec ses subordonnés et collègues furent critiquées. Son intransigeance et son autoritarisme sont dénoncés, par le P. Arragon en particulier. Il semble que sa propre mort et la maladie de ses missionnaires furent les conséquences du régime ascétique draconien qu'il s'était imposé à lui-même ainsi qu'à sa communauté. Il est certain qu'il manquait d'indulgence, de douceur, de bonté. Il jugeait ses missionnaires avec une dureté coupante, et n'hésitait pas à leur dire que chez eux, "les idées chrétiennes et l'abnégation sont bien rares".

Toutefois, il faisait preuve d'une étonnante intuition des réalités pour tout ce qui concernait l'apostolat. Sa prudence, sa sagesse faisaient de lui un apôtre remarquable. Il affirmait sans concession son esprit d'indépendance vis-à-vis de l'administration coloniale, si rare à cette époque. Envers la population noire, il témoignait d'un esprit véritablement amical, respectueux des cultures et des habitudes indigènes, fidèle en cela aux directives du supérieur de sa Congrégation : "Faites-vous nègres avec les nègres". Il établit des relations de confiance qui étonnaient l'abbé Boilat : "Dans les quelques mois qu'il vécut sur le sol africain, il avait si bien gagné le cœur des Dakariens que j'oserais assurer qu'il les eût tous convertis si Dieu lui eût accordé de plus longs jours". (30)



Cliché Berthaut, Paris.

M^{SE} HACQUARD

Il fut aussi l'un des rares, en ce milieu du XIX^e siècle, à combattre la traite des Noirs, avec la même vigueur qu'il défendait l'indépendance de l'Eglise. Il fit preuve d'une courageuse lucidité en dénonçant l'impérialisme naissant.

Toutes ces qualités authentiquement apostoliques étaient malheureusement gâtées par un caractère si autoritaire, si peu commode et si peu avenant que son influence s'en trouva réduite. Il faisait peu confiance à ses compagnons pour l'organisation de la mission qu'il entendait diriger seul. Son esprit d'indépendance, si courageux en certaines circonstances, se révéla désastreux dans ses relations avec sa Congrégation. Vicaire apostolique, il se voulait à tel point le maître dans sa mission qu'il n'acceptait guère les avis, qu'ils viennent de ses supérieurs de la Congrégation du St Esprit dont il était que de ses confrères. Il affirmait avec fermeté son pouvoir, son indépendance et sa liberté d'action, au détriment de l'entente nécessaire pour l'apostolat.

Unique en son genre, Mgr Truffet n'a pas suscité d'émules. Après sa mort, son style de vie et même son souvenir ont été oubliés par ses successeurs à Dakar. Entier et tout d'une pièce, il ne pouvait concevoir la mission que comme un don de soi si total et si extrême qu'il ne pouvait connaître qu'une issue dramatique. De tels excès étaient sans doute regrettables; ce n'était pas ce qui était attendu des missionnaires. Et pourtant, un caractère aussi excessif a quelque chose de sublime qui force le respect, et même l'admiration.

Mgr Lavigerie exigeait des missionnaires de sa Société qu'ils fussent des hommes droits, vigoureux, et des apôtres animés d'un zèle ardent et d'un esprit "de foi et d'abnégation". Mgr Hacquart fut, si l'on peut en juger, un digne fils du fondateur de la Société.

Du témoignage de tous, officiers, anciens élèves, confrères de la Société ou Arabes avec qui il fut en contact, Mgr Hacquart était une personnalité exceptionnelle, douée d'un grand dynamisme et d'une cordialité, d'une bonté attentives et généreuses. Sa droiture, sa modération, son jugement clair et fin, la vivacité de son esprit, son humour enchantaient ses amis. Sous des dehors un peu rudes, militaires, il possédait un coeur d'or.

Surtout, il était animé d'un grand enthousiasme, au service total de l'Evangile. Il n'admettait point que sous prétexte de mysticisme, on coupât le cable avec le monde. Le missionnaire, à ses yeux, est un être sociable qui ne s'appartient plus et dont le devoir essentiel est de donner à tous sa bourse, son temps et son coeur. M. Marin, son biographe, dresse de lui un portrait attachant, où il le campe vers l'âge de 35 ans :

"Grand, l'oeil vif et clair, le regard assuré, la barbe noire taillée à l'arabe, l'allure dégagée et presque militaire, le P. Hacquart manifestait, par tout son extérieur, la vaillance et l'entrain avec toute la vigueur, l'endurance et la ténacité d'un robuste tempérament lorrain. Son esprit, naturellement judicieux et pondéré, compréhensif et large, s'était affiné par la culture et l'enseignement des belles-lettres et plus encore par un habituel commerce et de fréquents entretiens avec les Arabes, si ingénieux, déliés et subtils. (...)

Dans aucune recherche d'art, il était conteur et causeur exquis,

affable, discret, agressif doucement, avec une gaité grave relevée d'une petite pointe de malice bienveillante. Le récit de ses voyages débordait de pittoresque, de coloris et de verve souriante.

Ses lettres elles-mêmes, bien qu'on n'y trouve ni le feu de son regard, ni la finesse de sa diction, sont pleines d'une vie intense. (...) Il semble qu'à chacune des pages de cette correspondance se manifestent, en même temps que l'activité de son esprit, la paix et la sérénité de son âme, un besoin irrésistible d'expansion et de dévouement et surtout un très vif bonheur de se sentir, entre les mains de la Providence, comme un humble et docile instrument. Dans l'immensité et le silence du désert, son âme s'élève naturellement vers son Créateur et il trouve dans cette méditation solitaire les seules joies sans mélange". (31)

Augustin Hacquart était de la famille des hommes de commandement et d'action, engagé à fond dans son époque tout en étant aussi à contre-courant.

De son époque par ses qualités de conquérant, d'explorateur, de précurseur qui le rendirent proche des militaires. Ceux-ci reconnaissaient en lui un homme de leur trempe, animé du même idéal : apporter la civilisation aux peuples d'Afrique. Son patriotisme lui était chevillé au corps. Mgr Hacquart était un de ces chrétiens fervents du XIX^e siècle pour qui la France était la nation élue par la Providence pour répandre les bienfaits de la civilisation. Lui-même assurait qu'il n'y avait pas de contradiction entre sa vocation missionnaire et son appartenance à la France : la France était la nation protectrice des missions, la Fille aînée de l'Eglise. Elle se devait d'apporter la lumière du christianisme comme les valeurs de sa civilisation pour relever les populations dégradées. Cette confiance en la vocation providentielle de la France l'aveugla sur la réalité du colonialisme ; par ce trait, il appartient bien aux milieux catholiques nostalgiques de la chrétienté, soucieux de la relever, voire de la reconstruire hors de la métropole.

Cette nostalgie des milieux catholiques contrastait avec leur époque. Ils résistaient ainsi à la nouvelle civilisation matérialiste et industrielle qui se développait, mais ne surent pas se dégager des modèles traditionnels issus du Moyen Age.

En Mgr Hacquart est présent ce sens humain et chrétien qui allait à contre-courant de son époque. Ses relations exceptionnelles avec les tribus sahariennes le soulignent. Il fut considéré par eux comme l'un des leurs et lui-même adopta un nom arabe (Abdoullah : serviteur de Dieu). Cette adoption s'explique par son sens de la noblesse, de ce qu'il pouvait y avoir de chevaleresque dans la vie des Touareg : vie rude mais si exaltante, si différente de la vie morne et policée de l'Occident ; une vie aussi toute imprégnée du sens religieux de l'univers et des relations, une vie dépassée pour les Occidentaux mais dans laquelle Mgr Hacquart reconnaissait les vraies valeurs.

En outre, l'expérience des Frères Armés du Sahara révèle la nostalgie médiévale : une société religieuse et militaire, avec un idéal digne du XII^e siècle plutôt que du XIX^e !

Cet attachement aux valeurs de la chrétienté médiévale ne l'empêcha pas de faire preuve d'une imagination audacieuse. C'est sa distance, son "étrangeté" à son époque qui lui permirent d'être vraiment novateur, ainsi dans l'importance qu'il accordait au respect des cultures et des coutumes, dénonçant le préjugé de supériorité occidentale et de mépris envers les Noirs.

Son audace lui fit concevoir le projet de formation d'une véritable élite chrétienne, capable de faire face aux transformations nées du colonialisme. Mgr Hacquart, parce qu'il était "étranger" à son époque, et attaché aux valeurs fondamentales, était le plus présent, le plus ouvert à l'avenir.

Le cœur de sa personnalité, de son dynamisme, de sa charité, de son esprit novateur, c'était sa foi ; une foi solide, profonde, éclairée, rayonnante. Le désir "d'aller toujours de l'avant" fut sa maxime préférée et le principe directeur de son ministère apostolique. Comme il le dit lui-même, il fut "un Jean-Baptiste", errant de ville en ville, de royaume en royaume, pour fonder de nouveaux postes, toujours en route, vigilant et zélé, pour préparer le terrain, mais surtout les cœurs, à l'accueil de l'Evangile.

X X
X

III LES CHAMPS DE L'APOSTOLAT

A) LA FONDATION DES MISSIONS

Après l'épanouissement de l'Eglise d'Afrique des premiers siècles, le continent n'avait connu que les tentatives éphémères d'évangélisation des XVII^e et XVIII^e siècles, le long des côtes occidentales et orientales. A l'aurore du XIX^e siècle, le christianisme avait à peu près complètement disparu. Mais le développement des explorations scientifiques et les intérêts commerciaux ouvraient de nouveau l'Afrique aux Européens.

Les missionnaires pénétraient dans la brèche ouverte. La pénétration missionnaire commença vers le milieu du siècle. C'est en 1843 que les premiers Spiritains apparurent sur la côte occidentale, et en 1860 sur la côte orientale. Les sociétés consacrées à l'évangélisation de l'Afrique naquirent au milieu du siècle ou après.

La fondation des missions témoigne de ce réveil et de cette attention nouvelle à l'Afrique, terre vierge encore pour l'évangélisation.

LA MISSION DES DEUX GUINEES ET SENEGAMBIE

Le vicariat apostolique des Deux Guinées et de la Sénégambie se trouvait être la plus grande des missions par son étendue. D'après les limites qu'il lui avait tracées la Sacré Congrégation de la Propagande, elle renfermait en entier tous les pays de la Négritie : la Sénégambie, le Soudan, la Guinée supérieure et la Guinée inférieure. En un mot, tous les pays situés entre le 17^e degré de latitude Nord et le 17^e de latitude Sud ; et entre le 20^e de longitude orientale jusqu'au 20^e de longitude occidentale.

Le vicariat comprenait en 1854 cinquante millions d'habitants disséminés en une multitude de peuples distincts et différents par les moeurs et le langage. Les tribus les plus importantes étaient les Peuls et les Wolofs.

Le climat était réputé insalubre. Il engendrait des maladies fréquentes et souvent graves (fièvres, typhoïde) et une grande impressionnabilité de caractère souvent relevée par les missionnaires : surexcitation nerveuse, affaiblissement des facultés intellectuelles et morales, fatigue permanente. Les principales causes de cette insalubrité sont l'ardeur du soleil tropical, les chaleurs excessives (45°-50° à l'ombre), les vents brûlants du Sahara, les exhalaisons des marécages et la grande humidité des nuits. L'insuffisante protection des habitations, en paille, bambou ou terre glaise, rendait encore plus vulnérables les missionnaires.

Le vicariat apostolique des Deux Guinées bénéficiait d'un enracinement chrétien ancien. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les Franciscains, les Dominicains et les Jésuites y avaient porté la Bonne Nouvelle ; ils y avaient élevé des églises qui devinrent en certains endroits nombreuses et florissantes.

Mais au bout d'un certain nombre d'années, cet élan s'arrêta, lassé par la difficulté du climat, par les désastres des guerres et surtout par le contrecoup des révolutions européennes. Toutes ces créations tombèrent les unes après les autres.

Cette terre semblait abandonnée des apôtres, lorsqu'en 1833 les évêques américains, à la vue des grandes émigrations de Noirs affranchis qui étaient dirigées vers la nouvelle République du Libéria, demandèrent à la Propagande d'y ériger une mission catholique. Huit ans s'écoulèrent avant que ce projet pût se réaliser.

Les deux apôtres américains qui furent envoyés au Cap des Palmes, en 1841, n'y parurent, pour ainsi dire, que pour introduire les missionnaires français.

En 1843, Mgr Barron, premier vicaire apostolique des Deux Guinées, obtint du P. Libermann, qui venait de fonder la Société du St Coeur de Marie, sept prêtres. Ceux-ci se rendirent à leurs postes respectifs en 1844. Mais sur les sept missionnaires, cinq succombèrent dans l'espace de quelques mois, le sixième revint malade en Europe, et le septième demeura seul au Gabon. C'était le P. Bessieux, qui jeta les premiers fondements de la mission du Gabon.

En 1845, de nouveaux apôtres partaient pour renforcer ceux qui avaient succombé ; les uns se rendaient au Gabon, les autres restaient en Sénégambie, où ils jetaient en 1846 les fondements de l'établissement de Dakar, destiné à devenir le centre de cette mission si difficile.

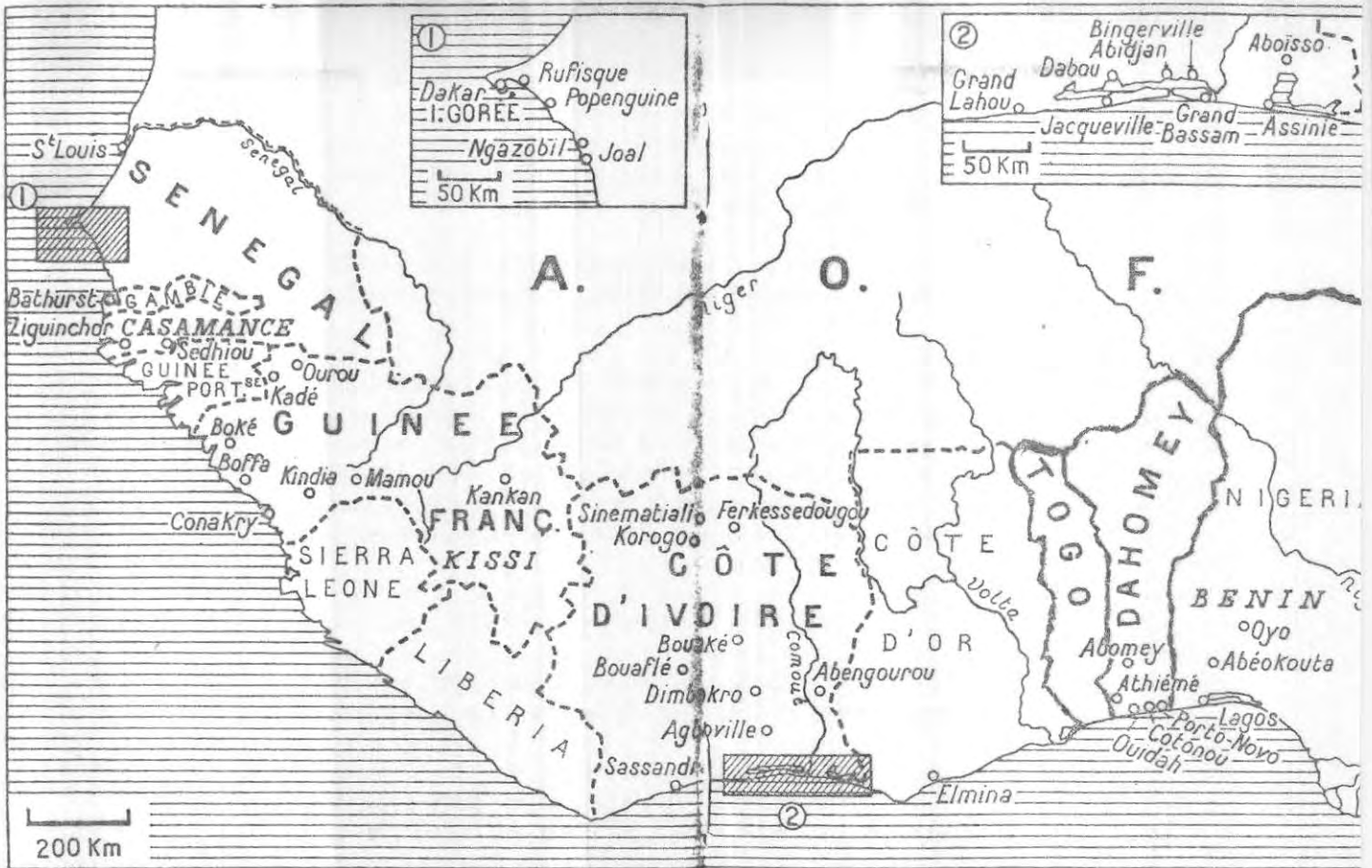
De nouvelles épreuves survinrent. Le P. Tisserand, envoyé en Sénégambie avec le titre de préfet apostolique, périt dans le naufrage du Papin avant d'avoir pu parvenir à destination. Bientôt après, la mort prématurée de Mgr Truffet, parti pour remplacer le P. Tisserand, mais en qualité de vicaire apostolique, vint plonger la mission dans le deuil, sans toutefois diminuer en rien le zèle intrépide et confiant de la Société du St Coeur de Marie, qui avait vu mourir successivement, et en si peu d'années, ses premiers missionnaires, son premier préfet apostolique et le premier évêque de cette mission.

Vers ce même temps, en 1848, eut lieu la fusion de cette Société naissante avec la Congrégation du St Esprit ; et cette réunion lui permit de travailler avec encore plus d'efficacité à l'évangélisation des Noirs. Mgr Bessieux, celui des sept premiers missionnaires qui avait seul survécu, fut nommé cette même année vicaire apostolique de la Sénégambie et des Deux Guinées, et pour l'aider, le St Siège lui donna pour coadjuteur Mgr Kobès.

Le vicariat était si immense que cela ne pouvait être que provisoire. En 1863, il fut divisé en deux vicariats : celui des Deux Guinées et celui de la Sénégambie. Il y eut alors quatre juridictions distinctes :

- vicariat apostolique de Sénégambie ;
- vicariat apostolique de Sierra Leone (1858) ;
- vicariat apostolique du Dahomey (1860) ;
- vicariat apostolique des Deux Guinées.

Le vicariat apostolique du Dahomey avait été donné à la Société des Missions Africaines de Lyon, fondée par Mgr Marion de Brésillac. Les trois autres restaient sous la juridiction spirituelle de la Congrégation du St Esprit et du St Coeur de Marie. (Le vicariat de Sierra Leone avait été concédé en 1858 aux Missions Africaines de Lyon, mais après la disparition des premiers missionnaires, il retourna à la Congrégation du St Esprit).



Missions de l'Afrique occidentale.
 (Spiritains et Missions africaines de Lyon).

(in Bernard de Vaulx, Histoire des Missions catholiques françaises)

LA MISSION DU LIBERIA ET SIERRA LEONE

Depuis l'origine, le Libéria était entièrement livré aux sectes protestantes. L'expérience fit sentir le besoin d'y introduire le catholicisme. Les premières demandes partirent de Monrovia.

En 1880, le président de la République du Libéria fit faire des démarches auprès du St Siège. Elles furent renouvelées, en 1882, par le ministre de l'Intérieur, et appuyées par le ministre résident de la République près du roi d'Espagne. Le cardinal-préfet de la Propagande transmit ces demandes au Supérieur général de la Congrégation du St Esprit, le priant de faire tout son possible pour y répondre. L'Oeuvre pour la Propagation de la Foi ayant bien voulu accorder une allocation spéciale, l'entreprise de la Mission fut décidée, et le P. Lorber fut désigné pour aller avec quelques confrères inaugurer cette oeuvre. Ils arrivaient le 25 février 1884. Le P. Blanchet, préfet apostolique de Sierra Leone, sous la juridiction duquel le pays se trouvait placé, voulut bien les installer dans la Mission.

Ils reçurent, rapporte le P. Lorber, "de la part du Président de la République et du maire de la ville le plus parfait accueil. La population elle-même se montra sympathique. Dès le premier dimanche, il y avait à la Messe environ 35 personnes. Le P. Blanchet, dans une instruction en anglais, expliqua à ces braves gens les motifs qui avaient porté les missionnaires à s'établir au milieu d'eux et réfuta brièvement les principales objections des protestants concernant le culte des saints, le latin, l'autorité de l'Eglise et du pape, etc. Tout le monde parut satisfait."

Puis le P. Blanchet quitta Monrovia pour Freetown. Le P. Bourgeix vint le remplacer, assisté un peu plus tard du P. Laengst et du Frère Marie Colman, chargé de l'école.

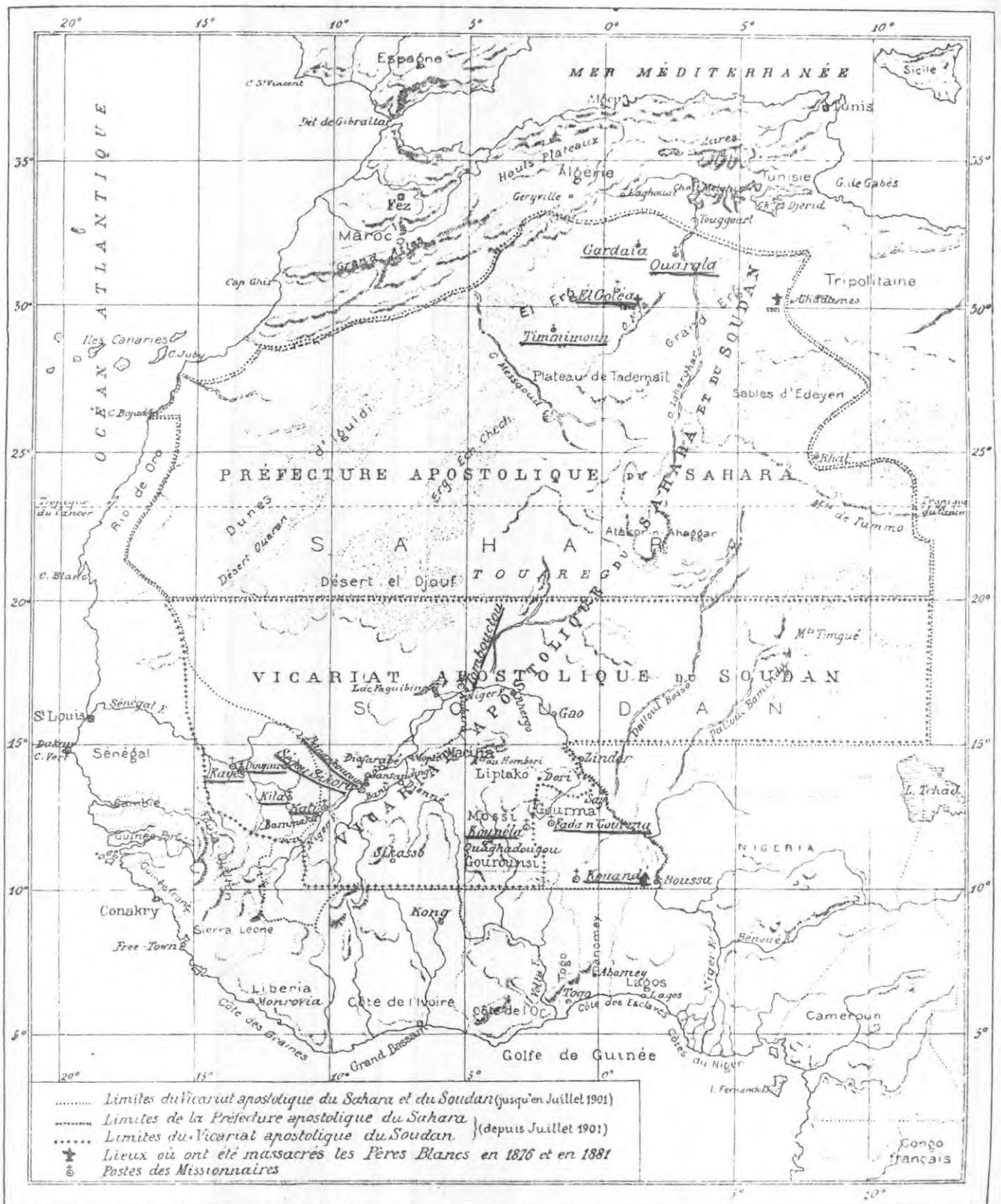
Les santés souffrirent. Le P. Lorber lui-même dut se retirer un moment à Freetown. Mais malgré la difficulté de la langue (l'anglais), les missionnaires français s'enracinèrent en République libérienne et y introduisirent le catholicisme.

Le Vicariat de Sierra Leone, confié en 1858 aux Missions Africaines de Lyon, fut remis à la Congrégation du St Esprit après le désastre de la première mission. En 1897, on en détacha la préfecture apostolique de la Guinée française, puis en 1903 celle du Libéria.

LA MISSION DU DAHOMEY

Le territoire du Dahomey fut ouvert par les Portugais au XVI^e siècle. Ils établirent des "factories" sur la côte et commencèrent à jeter quelques semences de christianisme. Au XVIII^e siècle s'y fixèrent des négociants venus du Brésil. Les descendants de ces Blancs se mêlèrent avec les indigènes et perpétuèrent la foi chrétienne, malgré l'absence de tout secours religieux.

En 1861, les Missions Africaines de Lyon se virent confier le territoire du Dahomey. Les missionnaires furent introduits auprès des autorités dahoméennes par un représentant du gouvernement français.



CARTE DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU SAHARA ET DU SOUDAN.

Ils trouvèrent à leur arrivée d'anciens esclaves du Brésil vaguement christianisés. C'est parmi eux que se recruta d'abord la nouvelle chrétienté. Le succès fut rapide grâce à la protection britannique qui assurait aux missionnaires une complète liberté d'action.

En 1864 s'ouvrait la mission de Porto-Novo, sur un terrain concédé par le roi du pays. L'évangélisation du Dahomey fut particulièrement difficile par suite de la cruauté des despotes locaux et de l'influence toute puissante du fétichisme. L'occupation française en 1892 améliora le situation et permit à la mission de réaliser des progrès substantiels.

En 1870, le vicariat apostolique du Dahomey fut englobé dans un vicariat plus vaste, celui de la Côte du Bénin qui s'étendait des bouches de la Volta à celles du Niger.

LA MISSION DU SAHARA ET DU SOUDAN

L'origine de la préfecture apostolique du Sahara et du Soudan remonte au mois de juillet 1867. A cette époque, Mgr Lavigerie s'adressa à la Propagande pour lui demander l'érection des déserts du Sahara et du Soudan en préfecture. Mgr Lavigerie était nommé supérieur ecclésiastique le 6 août 1868. La préfecture fut transformée en vicariat apostolique le 12 juillet 1891 avec Mgr Toulotte à sa tête.

Les limites du vicariat étaient les suivantes :

Au Nord, les missions du Maroc, de Tunis, de Tripoli et les diocèses d'Alger, d'Oran, et de Constantine, en commençant là où finit la domination française ;

Au Sud, jusqu'au Sénégal et au montagnes du Kong, vers le 10^e degré de latitude ;

A l'Ouest, l'Océan atlantique ;

A l'Est, le Fezzan, vers le 15^e degré de longitude, en descendant vers le Soudan jusqu'au 5^e degré de latitude.

Après deux tentatives funestes pour pénétrer au Soudan (1876 et 1881), les Pères Blancs prenaient la relève des postes que les Pères du St Esprit avaient fondés sur le Haut-Sénégal et atteignaient Bamako, Ségou et Tombouctou. Le 28 août 1898, le P. Hacquart, responsable de ces randonnées apostoliques, était nommé vicaire apostolique du Soudan dont le domaine s'étendait jusqu'à Bobo-Dioulasso et Ouagadougou et même jusqu'au Haut-Dahomey. A partir de 1901, cet immense territoire fut divisé jusqu'à former une dizaine de juridictions.

L'essor des missions soudanaises fut contrarié par la politique pro-musulmane du gouvernement français. Un anticléricalisme obtus se donna libre cours dans les premières années du siècle. La situation s'améliora après 1914 mais les conséquences de ces oppositions ne purent être effacées.

X X

X

B) L'ORGANISATION DES MISSIONS

L'organisation ecclésiastique des missions différait de celle de la métropole.

La forme régulière était la hiérarchie locale, c'est-à-dire un corps d'évêques ayant leur siège dans le pays avec un archevêque métropolitain qui a pareillement un siège.

Quand cette organisation n'était pas possible, on adoptait un mode temporaire. Le pape nommait alors des évêques titulaires aux anciens sièges situés dans les pays infidèles (tels que la Turquie et l'Afrique) et leur donnait autorité à titre de vicaires immédiats du St Siège. C'est pourquoi ces évêques étaient appelés vicaires apostoliques.

Mais avant l'établissement d'un vicariat apostolique, la mission devenait une préfecture apostolique, avec à sa tête un représentant du pape, mais dépourvu des pouvoirs d'un évêque : le préfet apostolique.

Le vicaire apostolique, quant à lui, exerce dans l'étendue de son vicariat la juridiction épiscopale, tant sur les ecclésiastiques employés à la conversion des infidèles que sur les nouveaux chrétiens. Il bénéficie d'une commission particulière du St Siège pour gouverner des Eglises dans les pays des infidèles (in partibus infidelium).

Le St Siège se réservait le droit nommer les vicaires apostoliques directement, de les changer et de les révoquer sans l'intervention du pouvoir temporel. Mais le gouvernement français cherchait à négocier avec la Cour de Rome afin de ne pas perdre tous ses pouvoirs sur les missions. Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes définissait ainsi les bases de la négociation avec Rome pour l'érection des nouveaux vicariats de Sénégambie et des Deux Guinées (1852) :

"Il a été arrêté de concert entre mon département et celui de la Marine que l'on prendrait pour bases des négociations à entamer avec le St Siège les points suivants :

- 1) les vicaires apostoliques seront nommés par le pape sur la présentation du Prince, Président de la République [Louis-Napoléon Bonaparte];
- 2) ils devront correspondre directement avec le gouvernement français.
- 3) ils entretiendront avec lui les mêmes rapports que les évêques coloniaux. (...)

Il sera implicitement reconnu que le vicaire apostolique ne pourra également être révoqué ou changé qu'avec l'agrément et le concours de ce gouvernement. M. l'Ambassadeur de France à Rome devra insister auprès du St Siège pour que le droit de présentation des vicaires apostoliques soit consacré en faveur du chef de l'Etat (...)" (1)

Le gouvernement cherchait donc, dans le cadre du Concordat de 1801, à réduire l'indépendance des vicaires apostoliques et à s'assurer le contrôle de l'autorité spirituelle. Si les négociations échouaient pour le gouvernement français, le Ministre proposait une autre issue : l'entremise de la Congrégation du St Esprit, dépendante du gouvernement dans le cadre des colonies :

"Pour arriver à l'équivalent d'une présentation directe de notre part, expliquait le Ministre des Colonies à celui des Cultes en 1852, on confierait exclusivement à la Congrégation du St Esprit, placée en réalité sous l'action immédiate du gouvernement français, [le droit de présentation]. De cette sorte, en vertu du pouvoir qui lui appartient, ce serait le supérieur de cette congrégation qui proposerait les sujets au St Siège et il aurait soin de se concerter avec notre gouvernement préalablement à toute désignation". (2)

Le supérieur général de la Congrégation du St Esprit bénéficiait en effet de droits particuliers et de pouvoirs spéciaux : dispenses des irrégularités pour l'ordination, possibilité de faire des ordinations extraordinaires (en dehors des périodes canoniques), ainsi que des droits exclusifs envers le St Siège : présentation et nomination des préfets apostoliques avec titres en blanc.

Un administrateur du Ministère des Cultes estimait, en 1854 que "cet ordre de choses, actuellement établi, paraît propre à ménager les intérêts et à sauvegarder les droits de chaque juridiction". Il se félicitait de ce que "les deux autorités spirituelle et temporelle participent dans la réalité à cette nomination (...). Tous les droits sont conciliés".

Rome, cependant, veillait à l'indépendance des vicaires apostoliques. Le cardinal Antonelli le soulignait fortement à l'ambassadeur de France :

"[L'ambassadeur] voudra bien représenter à son gouvernement qu'il est de toute importance, avant d'en venir à l'exécution de l'acte pontifical relatif de s'assurer que la juridiction ecclésiastique dans ces mêmes colonies ne sera pas moins libre de son exercice qu'en France et qu'il n'arrivera pas que les gouverneurs séculiers, presque toujours militaires dans ces pays, aient à s'immiscer en quoi que ce soit relatif à l'exercice de l'autorité compétente aux évêques et au clergé (...)" (3)

Le Ministre de la Marine et des Colonies, informé de ces exigences pontificales, faisait part au Ministre des Cultes de son intention de respecter la liberté ecclésiastique :

"Mgr le Cardinal Antonelli insiste d'une manière spéciale pour que les évêques des colonies aient, sous le rapport de la juridiction ecclésiastique, l'indépendance dont jouissent les évêques de la Métropole : j'acquiesce à cette proposition et je me réserve d'adresser, en temps opportun, des instructions à M^{rs}. les gouverneurs des trois villes, afin qu'ils n'aient pas à s'immiscer dans l'exercice de l'autorité épiscopale". (4)

Le St Siège pouvait être assuré de la bonne volonté gouvernementale, en principe. Toutefois, le gouvernement, lors de la nomination des vicaires apostoliques, agissait de telle sorte que, s'il ne devait pas avoir à intervenir dans l'exercice de l'autorité du vicaire, son choix devait garantir l'absence de toute opposition et de tout conflit avec l'autorité temporelle.

Le compromis élaboré sur la base du concordat selon lequel le vicaire apostolique devait être présenté par le gouvernement et nommé par Rome respectait les susceptibilités pontificales mais assurait en réalité le contrôle gouvernemental sur la hiérarchie ecclésiastique. Les relations entre le gouvernement et Rome étaient donc assez âpres.

Prenons l'exemple du Sénégal lors de l'organisation ecclésiastique de cette mission.

Le gouvernement français défendait son projet de création d'un seul vicariat apostolique au Sénégal, alors que le P. Libermann, supérieur général des Spiritains, en sollicitait deux. Le gouvernement entendait par ce biais maintenir son emprise sur l'autorité ecclésiastique, dans la mesure où l'étendue du vicariat rendait difficile un exercice efficace de la juridiction épiscopale. Le P. Libermann témoigne de son esprit d'indépendance vis à vis du gouvernement. C'est par lui que se négociait la nouvelle organisation ecclésiastique du Sénégal entre le gouvernement et Rome mais lui-même pesait de toute son influence. Il n'était pas l'intermédiaire docile que le gouvernement avait espéré trouver.

Le P. Libermann défendait son projet de création de deux vicariats apostoliques auprès du Ministre des Cultes, en exposant ses préférences pour le choix des futurs vicaires et en soulignant les aspects concrets de la mission qui lui semblaient dicter ses choix :

"Il me paraît important que le supérieur ecclésiastique du Sénégal ne s'éloigne pas trop souvent, ni trop longtemps du centre de la mission, or s'il avait juridiction sur toutes les parties de la côte, il serait nécessairement obligé de faire de fréquentes et de longues absences à chaque fois qu'il ferait la visite au Gabon, le voyage seul lui prendrait trois mois. Je proposerai donc qu'on conserve le vicariat apostolique des Deux Guinées indépendant de celui du Sénégal et qu'on restreigne celui-ci au Sénégal proprement dit (...). Il me reste, M. le Ministre, à vous faire connaître mon opinion sur les candidats à proposer aux deux vicariats. (...) Quant au Sénégal, Mgr Bessieux et son coadjuteur Mgr Kobès ont tous deux les qualités désirables, l'un et l'autre sont également connus et estimés de la colonie, cependant, vu la santé de Mgr Kobès qui paraît devoir mieux se soutenir au Gabon qu'au Sénégal, où constamment il a éprouvé des atteintes assez graves de fièvre (...), je croirais qu'il serait préférable que le choix tombât sur Mgr Bessieux". (5)

Le P. Libermann dut écrire plusieurs lettres au Ministre pour faire prévaloir son avis en insistant sur les bouleversements que le projet gouvernemental provoquerait, les inconvénients qu'il présentait pour la mission : l'enracinement de Mgr Kobès et de Mgr Bessieux dans leur mission respective ne devait pas être menacé par une translation autoritaire et mal venue. L'efficacité de leur action apostolique était en jeu. En 1863, après maintes discussions, le P. Libermann obtint la division de la mission du Sénégal en deux vicariats apostoliques indépendants : Mgr Bessieux, sur ses instances personnelles, demeurait au Gabon où il était, et Mgr Kobès au Sénégal.

L'intérêt de la mission avait prévalu. Mais les vicaires apostoliques désignés donnaient les garanties nécessaires pour le gouvernement français.

Cet exemple illustre combien les négociations étaient longues et difficiles. La dépendance de la Congrégation du St Esprit envers le gouvernement n'empêcha pas le P. Libermann de faire triompher l'intérêt apostolique par rapport à l'intérêt colonial. Parfois, les autres supérieurs, voire Libermann lui-même, firent preuve d'un esprit plus conciliant. Le gouvernement gardait ses moyens de contrôle du clergé missionnaire. Lors de l'organisation ecclésiastique de missions confiées à d'autres instituts que celui des Spiritains, il fallait un Supérieur énergique pour défendre l'intérêt des missions.

Par exemple, ce fut Mgr Lavigerie qui sollicita la création de la délégation apostolique du Sahara et du Soudan auprès du gouvernement et de Rome. L'administration de la Tunisie lui fut donnée par le gouvernement français en accord avec Rome, après l'occupation de la Tunisie par la France (1881).

Mais en tous les cas, Mgr Lavigerie luttait pour l'indépendance apostolique des juridictions qui lui étaient confiées.

La création des missions fut donc toujours un objet de rivalité entre l'Etat et l'Eglise, et d'opposition des intérêts apostoliques et nationaux. Parfois, ceux-ci mettaient en échec les intérêts apostoliques, d'autres fois, les uns et les autres arrivaient à un compromis satisfaisant pour les deux parties. Mais toujours, il fallait la détermination et le courage des responsables ecclésiastiques pour lutter contre l'emprise excessive de l'autorité coloniale...

X X

X

C) L'IMPLANTATION DES MISSIONS

Que se soit lors de la fondation de la mission ou dans le cadre de l'extension apostolique, l'implantation d'une nouvelle station engageait l'avenir de l'évangélisation.

Le choix du lieu était en effet primordial : que les missionnaires élisent un lieu insalubre, et leur vie était en danger. Leur installation, ensuite, témoignait déjà du sens et du contenu qu'ils voulaient donner à leur apostolat. Enfin, l'implantation des missions fut parfois l'objet de vives rivalités entre les sociétés missionnaires à la conquête de territoires apostoliques.

L'INSTALLATION

Le choix de l'implantation d'une mission devait prendre en compte différents facteurs :

- la salubrité des lieux ;
- la proximité de l'eau ;
- la possibilité de rayonner au milieu de populations nombreuses (voies de communication et densité de la population).

Mgr Lavigerie conseillait à ses missionnaires d'éviter la précipitation, et d'étudier le site avec précision :

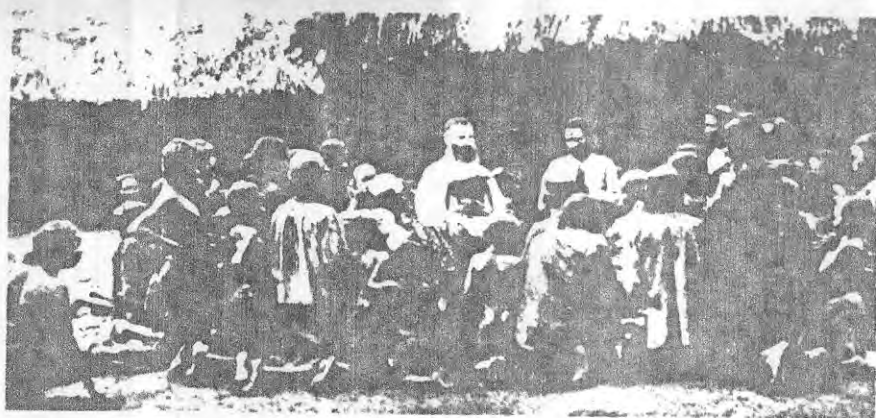
"On étudiera, on interrogera, de façon à n'agir qu'à coup sûr. Un plateau élevé paraît devoir présenter des conditions des plus favorables ; néanmoins, les missionnaires feront sur les lieux mêmes ce qu'ils trouveront le plus opportun.

Une fois la résidence centrale établie, il faudra s'étudier à rayonner de proche en proche dans le pays, et même, si l'occasion s'en présente, tâcher de faire quelques voyages d'exploration plus considérables ; mais on ne permettra jamais à un missionnaire de faire seul ces voyages.(...)

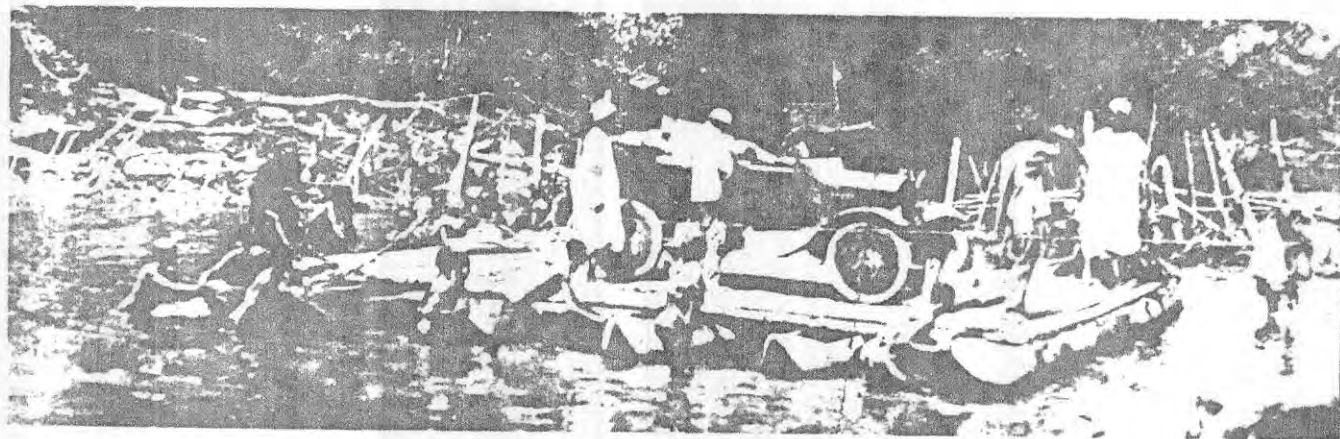
Pour le logement, on se contentera de maisons de huttes faites à la mode du pays mais sur le modèle de celles qu'occupent les personnes aisées et honorées, afin de ne pas impressionner défavorablement (...)" (6) 6

La mission était très dépendante des moyens de transports. Le plus fréquent était la pirogue sur les fleuves, le cheval sur la route, très rarement une voiture, suprême luxe. Dans le Sahara, le dromadaire était le véhicule le plus adapté et le plus rapide...

Les missionnaires entreprenaient parfois des travaux pour faciliter leur approche. C'est le cas des Missionnaires de Lyon, qui entreprirent la construction d'une route :



Heurs et malheurs des premières fondations!

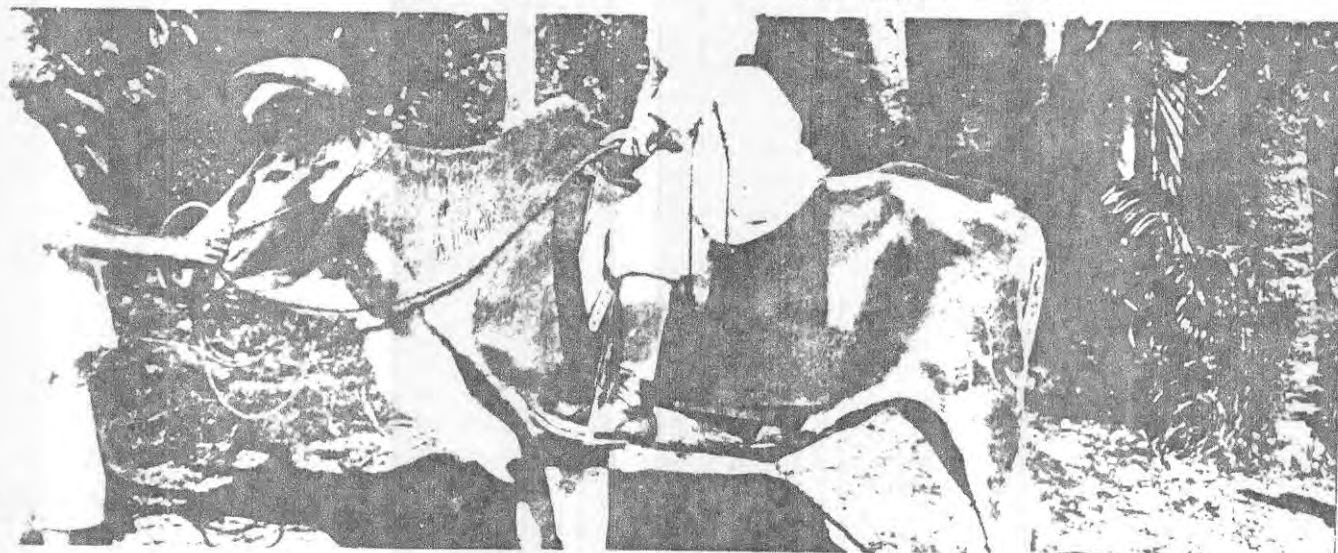


Plus de plaisir à le raconter qu'à le faire!



A pied, à cheval

pas toujours en voiture!



"Nous achevons en ce moment une route qui mesure 5 kilomètres et qui relie, à travers la forêt, la Mission aux plaines qui conduisent aux pays d'Agambi et de Ngoué. Jusqu'à ce jour, nous n'avions aucune voie de communication par terre. Tous les voyages se faisaient en pirogue. Aujourd'hui, cette grande artère est un débouché pour les gens qui viennent de l'intérieur. La Mission y trouve aussi de précieux avantages. C'est d'abord une agréable promenade et un chemin facile pour visiter les nombreux villages qui se trouvent dans l'intérieur. En outre, cette trouée nous a permis de découvrir une forêt magnifique d'arbres précieux pour la charpente, la menuiserie, l'ébénisterie ; et ce chemin nous en rend l'exploitation facile". (2)

L'installation de la mission dépendait aussi des circonstances locales : soutien ou hostilité des rois du pays ou des autorités coloniales. Mgr Hacquart rapporte au cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, les raisons qui décidèrent de l'établissement des postes missionnaires dans le Gourma et le Mossi.

La fondation du Gourma "s'est faite dans la capitale même du pays, à Fada N'gourma. Ce n'est peut-être pas l'endroit le plus favorable, mais le peu de sécurité de certains cantons et la grande influence du roi m'ont décidé à fixer le premier poste de missionnaires tout près de lui, afin de nous faire connaître, de gagner sa confiance, et d'obtenir plus tard la faculté de nous établir ailleurs avec son entière protection (...) La station du Mossi [elle], se situe à Koupéla, où réside un naba, chef de province. L'autorité de ces chefs est sans limites, même sur les biens de ses sujets, il est donc indispensable d'être en bons termes avec le naba, puisque au commencement du moins, tout doit passer par son intermédiaire (...).

Il est juste d'ajouter que M. le résident du Mossi nous appuie de toute son influence (...). Nous avons aussi été secondés très efficacement par les jeunes catéchistes amenés avec nous dans ces nouvelles fondations. Leur concours est des plus précieux aux Pères pour apprendre eux-mêmes la langue et se mettre en rapport avec les indigènes". (3)

La vie de mission exigeait des qualités de diplomatie que Mgr Hacquart jugeait trop délicates pour lui :

"Il est deux manières de servir la mission : l'une consiste à essayer de passer, de faire la place et de la livrer à d'autres ensuite, en un mot de débroussailler pour laisser les autres cultiver. Je préfère cette façon de travailler, qui est moins compromettante". (4)

Il était un défricheur, guère un bâtisseur, bien que les stations installées par lui le furent solidement (Ségou, Tombouctou).

L'installation décidée, il fallait entreprendre les travaux. Ce n'était pas une mince affaire. Les missionnaires, qu'ils soient en mission urbaine ou en mission dite de brousse, devait tout construire (sauf les Missionnaires de Lyon au Dahomey, logés dans l'ancien fort portugais). La mission de brousse était la plus fréquente. Le défrichement, la mise en culture d'un jardin ou d'une plantation constituaient les premières étapes ; la construction de l'église et des bâtiments, la seconde. Il fallait aux missionnaires beaucoup de courage pour accepter de vivre aussi rudement, dans une pauvreté totale, se satisfaisant d'installations rudimentaires.

Voici deux récits de dures aventures, l'un, de l'installation, en 1876, du P. Poirier et de ses compagnons des Missions Africaines de Lyon, au Bénin ; l'autre de l'installation, en 1887, du P. Buléon et de ses confrères spiritains, au Gabon.

D'abord, celui du P. Poirier :

"Je vous parlerai seulement de St Joseph de Tocpo, que j'ai fondé au mois d'août 1876. Cette ferme, sur une bande de terre de trois lieues entre la mer et la lagune, a été créée pour l'éducation des enfants esclaves dans l'espoir de former un village chrétien. Les commencements furent modestes et pénibles. Nous étions dix : trois missionnaires et sept enfants entassés dans une petite cabane. La nuit, nous étions dévorés par les moustiques ; le jour, nous travaillions sous un soleil brûlant ; l'un faisait les briques, le second maçonait, le troisième préparait la charpente. Au bout de trois mois, nous allions nous installer dans notre maison, bâtie sur les bords de la mer, où nous jouissions d'une brise régulière et rafraîchissante. La vue était splendide; parfois, une voile apparaissait à l'horizon, nous hissions un drapeau français, et nous étions heureux de recevoir un salut de la Patrie. Chaque jour, les travaux se continuaient, les broussailles disparaissaient, la forêt se défrichait, un jardin nous donnait des produits d'Europe, et on commençait les plantations de cocotiers et de manioc. Un petit troupeau de moutons et de chèvres se formait. Tous les gros travaux d'installation étaient terminés. St Joseph faisait déjà le charme des visiteurs. Nous eûmes l'honneur d'y recevoir le premier magistrat de Lagos et le gouverneur de Badagry, qui s'intéressaient beaucoup à notre oeuvre. Depuis douze ans, je n'ai pas revu la ferme de St Joseph ; aujourd'hui [1890], c'est un bel établissement, où les missionnaires des autres stations et les Européens aiment à aller se reposer. Les cocotiers que j'avais plantés ont donné des fruits, d'autres, en grand nombre, sont cultivés ; le troupeau est considérable. Beaucoup de familles se sont groupées, et forment un village chrétien. Les enfants fréquentent les écoles et se livrent aux travaux des champs.

A ces stations sont venues s'en ajouter d'autres. Whydah dans le Dahomey a été repris. Puis on a fondé la mission d'Abé-Kota, ville de 100 000 âmes, à l'intérieur, et enfin, la mission d'Oyo, capitale du Yoruba. Toutes ces missions prospèrent". (5)

Et voici le témoignage du P. Buléon :

"Le 7 mars 1887, après tous les imprévus et les ennuis d'un long voyage, nous arrivâmes à la pointe Igoumbi, endroit choisi pour y asseoir le futur établissement : une case ouverte à tous les vents et quelques bonnes gens n'ayant à offrir que leur pauvreté, voilà tout ce que nous trouvâmes lorsque, à sept heures du soir, sous une pluie battante, nous mîmes le pied sur ce nouveau champ que le Père de famille confiait à notre zèle. Pendant trois semaines, on couche sous un toit hissé sur huit piliers. Autour des trois lits en toile étaient entassés, pèle-mêle, des caisses, des malles, des marmites et de la vaisselle qui, durant la nuit, au moindre mouvement, roulaient et mettaient la communauté en alerte. Malgré cela, on commença courageusement le travail.

Enfin, le 20 juillet 1887, la nouvelle station comprenait une chapelle provisoire en bambous, une grande case d'habitation, servant aussi de magasin, et une case-école où 30 enfants commençaient à balbutier quelques mots de français. Plus tard, nous avons remplacé la case provisoire d'habitation par une belle maison en planches, sur colonnes en fer. Les Noirs l'appellent l'"ombouiré n'itangani" (la grande merveille).

En même temps, nous avons défriché le terrain tout autour de notre maison, et nous avons là, en ce moment, des jardins potagers, des champs de manioc, des bananes, des pistaches etc...

La Mission compte à peine cinq années d'existence, et déjà quelle transformation !

Aujourd'hui, là où ne se trouvait naguère qu'une forêt impénétrable, habitée seulement par les gorilles et les bêtes fauves, on peut admirer une jolie petite cité, moitié européenne, moitié indigène, d'un fort agréable aspect. Elle comprend de vastes plantations, des cases jetées çà et là, qu'habite une population fort animée, et qui augmente de jour en jour. Un gentil clocher à jour domine le tout et semble fier de porter si haut la croix du salut, là où jadis régnait le démon. Dans ce clocher, trois belles cloches se balancent et invitent trois fois par jour les pauvres Noirs à saluer la Reine du Ciel (...)" (6)

Dans ces nouvelles stations, la vie chrétienne de la France rurale était reconstituée. Le nouveau village était construit autour de l'église avec la résidence des Pères, celle des Soeurs, les écoles de garçons et de filles, le dispensaire, les ateliers, les logements annexes. A proximité, se trouvait le jardin ou la plantation. La vie était animée par l'Angélus, la messe dominicale, les cours de catéchisme, mais aussi par les travaux en cours et les oeuvres d'éducation et d'assistance.

La construction du village accaparait les missionnaires. Au début de leur installation, ils n'étaient guère disponibles pour l'apostolat. Le P. Planque le reconnaît dans une lettre :

"Dans ces deux dernières années, les travaux de construction de notre chapelle absorbant tout notre temps, nous n'avons pu vaquer aux oeuvres du saint ministère autant que nous l'aurions désiré. Mais, depuis leur achèvement, nous avons visité successivement toutes les parties du territoire confié à notre zèle. La plupart des villages ont reçu la visite de missionnaires. La bonne semence de l'Evangile est donc répandue partout, et la moisson se prépare. Puisse-t-elle nous donner une abondante récolte pour le Ciel !" (7)

La mission en effet rayonnait sur un territoire plus ou moins vaste; son action se répercutait par des postes de catéchistes installés dans les principaux villages visités par un missionnaire.

Les missions urbaines ressemblaient aux missions de brousse. Les bâtiments construits étaient les mêmes, mais les structures d'accueil plus importantes. Les locaux (dispensaires, écoles) devaient en tenir compte. Le missionnaire était visité ; il ne se déplaçait que fort rarement. Le P. Hacquart, fondateur des stations de Ségou et Tombouctou, donne le récit de ces installations urbaines :

"Nous avons une propriété de 2,5 ha, à 894 m de la porte sud-ouest de la ville. Sur cette vaste propriété, nous avons élevé plusieurs monuments en bâtons et paillassons : logements (6 m²), chapelle, cuisine, dépendances et poulailler (...)" (8)

Concernant les ressources alimentaires, le P. Hacquart estime "que le poste, une fois monté, peut vivre avec 1 200 F par missionnaire annuellement, soit 100 F par mois. Plus tard, quand on aura du monde et qu'on cultivera, on vivra sur place sans trop de peine. Actuellement [1895], la ration nous fournit 500 g de viande, 750 g de pain, le sel, le sucre, le café et 50 cl d'un très bon vin de Bordeaux, le tout 1,70 F par jour et par ration. (...) Le pays fournit assez de ressources pour qu'on puisse s'éloigner des postes et pénétrer dans le coeur du pays".

Il en profite aussi pour évaluer les possibilités économiques de la région :

"Le moyen Niger est d'une richesse inouïe. On peut y faire des rizières à perte de vue. Quant aux troupeaux, on y voit des boeufs par dizaines de mille, et les moutons ne se comptent pas. Ceux qui le représentent comme un pays stérile, desséché, sont des ignorants ou des menteurs. Il y a beaucoup à tirer du Soudan ; viande de conserve, peaux, laine, riz, soie végétale, graisse de karité, coton, caoutchouc, gutta-percha, tout cela y est déjà, sans compter ce qu'on peut y faire avec des essais intelligents et constants. Ajoutez-y la gomme et le commerce du sel qui passe ici en venant du Sahara pour alimenter le Soudan". (9)

A Tombouctou, les missionnaires étaient enfermés dans la ville à cause du manque de sécurité :

"On ne peut faire 500 m en dehors de la ville sans risquer d'être enlevé comme esclave si on est Noir, ou d'avoir la tête cassée si on est Blanc".(10)

Ils étaient donc limités à une mission urbaine, mais la population était si importante et si diverse qu'ils ne pouvaient perdre leur temps :

"A Tombouctou se rassemblent des gens de tous les coins de l'Afrique : Tripoli, Fezzan, Touat, Maroc, Sénégal, Bambaras, Foulbé, Toucouleurs, Haoussa, Mossi, Akir, Touareg, etc. Les indigènes noirs sont des Songhay". (11)

Le premier jour de leur installation, les missionnaires mirent en place un autel et construisirent une chapelle.

"Le Bon Dieu y est bien à l'étroit, note le P. Hacquart, mais il ne tient qu'à Lui de l'élargir. Nous sommes là pour Lui donner tous nos travaux, tous nos instants, tout notre sang". (12)

Le lendemain, ils installèrent le dispensaire et la pharmacie, où les malades ne tardèrent pas à affluer (de 7 à 11 heures et de 15 à 19 heures).

Quelques mois après, pour loger les jeunes esclaves recueillis, les Pères Blancs achetaient trois maisons proches de la leur. Le P. Hacquart les fit abattre, et avec les briques conservées (au nombre de 7 000), construire un nouveau logement. Leur apostolat consistait pour la plus grande partie à accueillir les malades, instruire les jeunes esclaves et discuter avec les musulmans ; en fin de compte, à être présents dans cette ville, carrefour commercial de l'Afrique occidentale.

Les implantations se réalisaient suivant les directives de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Celle-ci confiait à chaque société un territoire à évangéliser, mais il arrivait que les limites encore mal définies suscitent quelques rivalités.

Mgr Hacquart écrivait en 1895 à Mgr Livinhac, supérieur général des Pères Blancs, à propos du Soudan :

"Si je demande beaucoup, ce n'est pas que je ne voie plus rien

au monde que le petit coin de terre où je suis. On comprend que nous soyons venus peu nombreux cette année, c'était très sage mais s'il n'y a pas une rigoureuse prise de possession, surtout du Sud, l'année prochaine, on dira que nous avons intrigué pour enlever aux Pères du St Esprit des territoires qui passaient pour leur appartenir et que nous l'avons fait par ambition stérile, puisque nous n'y entreprenons rien. En conséquence, il faut fonder dans le Sud au moins deux postes, car ils seront éloignés de Ségou (...). Nous sommes bien vus ici, mais avec une certaine curiosité et une disposition à comparer, comme il est naturel quand deux sociétés sont en présence. On préfère, je crois, notre allure un peu décidée, mais on ne nous pardonnerait pas l'excès en ce genre et on serait très mal venu "à faire le zouave", comme on dit en Algérie". (13)

Des négociations s'ouvrirent en 1901 entre les sociétés pour définir leurs territoires apostoliques avec précision. Elles concernaient les Missionnaires d'Afrique, la Congrégation du St Esprit et du St Coeur de Marie et les Missions Africaines de Lyon, les trois sociétés françaises implantées en Afrique occidentale.

Mgr Hacquart, devenu vicaire apostolique, exprimait ainsi son opinion à Mgr Livinhac, en février 1901 :

"Monseigneur et vénéré Père, je suis heureux que nos propositions tombent si bien d'accord avec les désirs des Pères du St Esprit ; c'était du reste à prévoir. Le conseil de Mgr Leroy [Spritain] aura sans doute été accepté, la Propagande n'y verra pas d'inconvénient. Que l'on n'oublie pas aussi de se mettre en règle avec le gouvernement. (...) Et le P. Planque, supérieur général des Missions Africaines de Lyon, agit toujours. S'il finit par réussir, je n'en aurai aucun regret personnel, car, personnellement, je serai plutôt débarrassé d'un tel tracas. C'est la justification de mes clameurs dont je vous fatigue : diviser ce vicariat. J'ai demandé expressément, il y a 18 mois, la disjonction du Haut-Dahomey ; si c'était une juridiction indépendante, le P. Planque n'oserait pas demander sa suppression, étant une partie de mon vicariat, il en demande la cession : voilà la morale de l'histoire (...). Je pressens qu'on nous prendra jusqu'à Say et pendant qu'une mission française cherche à utiliser la voie du Bas-Niger. (...) Après cela, Monseigneur, j'hésite à aller au troisième territoire. (...) Si on nous a enlevé le fleuve au dessus de Say, c'est inutile d'y songer. Pendant dix mois, j'ai exposé ma vie pour étudier ce pays et en prendre possession au nom de la Société et on nous l'enlèverait aujourd'hui ?" (14)

Mgr Hacquart est amer. Toutefois, son souhait devait être exaucé : le vicariat fut divisé en plusieurs juridictions ; son pressentiment fut aussi réalisé : le Haut-Dahomey fut remis aux Missions Africaines de Lyon. En 1901, le partage des territoires d'apostolat était presque définitif : l'étape de la conquête apostolique était révolue (d'où l'amertume de Mgr Hacquart ?) ; le travail patient de l'enracinement l'emportait dans l'apostolat.

EXTENSION APOSTOLIQUE DE LA CONGREGATION DU ST ESPRIT

ET DU ST COEUR DE MARIE

1841 : arrivée des deux premiers missionnaires américains

1842 : la mission est confiée aux Spiritains ; Mgr Barron est nommé premier vicaire apostolique des Deux Guinées.

1843 : le P. Bessieux, seul survivant de la première expédition, inaugure la mission du Gabon.

1846 : fondation de la mission à Dakar.

1847 : Mgr Truffet nommé second vicaire apostolique des Deux Guinées.

1848 : création du vicariat de Sénégal et des Deux Guinées.

1860 : fondation de la préfecture apostolique de Zanzibar.

1863 : division du vicariat de Sénégal et des Deux Guinées :
Mgr Kobès titulaire du vicariat de Sénégal ; Mgr Bessieux titulaire de celui des Deux Guinées ;

création du vicariat du Gabon.

1864 : situation des vicariats de Sénégal et des Deux Guinées :
le vicariat de Sénégal comprend les stations suivantes :

- Dakar, avec son annexe Rufisque ;
- St Joseph de Ngazobil (station agricole) ;
- Joal ;
- Ste Marie de Gambie.

celui des Deux Guinées comprend les stations suivantes :

- Ste Marie ;
- St Pierre (au Gabon) ;
- St Joseph.

EXTENSION DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

- 1858 : vicariat apostolique du Sierra Leone ;
remis aux Pères du St Esprit en 1859 après le décès
des premiers missionnaires et du fondateur.
- 1861 : vicariat apostolique du Dahomey.
- 1868 : vicariat apostolique du Bénin.
- 1880 : vicariat apostolique de la Côte de l'Or.
- 1884 : préfecture apostolique du Haut-Niger.
- 1885 : préfecture apostolique du Delta du Nil.
- 1895 : préfecture apostolique du Liberia.

EXTENSION APOSTOLIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE

1) Fondations dans le Sud algérien : Sahara.

1873 : Biskra, abandonné en 1892.

1875 : Ouargla.

1878 : Metlili, quitté en 1884 ;

R 'dames, abandonné en 1882, après le massacre de
Mareksan (1881).

1879 : Tripoli, abandonné en 1882.

1884 : Ghardaïa.

1892 : El Goléa.

1899 : El Abiod, abandonné en 1902.

2) Fondations au Soudan.

avril 1895 : Ségou-Sikoro.

mai 1895 : Tombouctou.

1896 : Bouyé

1897 : Kati

3) Fondations au Mossi, Gourma et Haut-Dahomey.

1900-1901 : Koupéla (Mossi) ;

Fada n'Gourma (Gourma) ;

Kouand (Haut-Dahomey).

ANNEXES

Mgr Charles-Martial LAVIGERIE

Charles-Martial Lavigerie naquit à Bayonne le 31 octobre 1825, dans le faubourg Saint-Esprit.

Sa mère, née Laure Louise Marie Latrilhe, issue d'une famille bayonnaise, était une femme distinguée. Elle ajoutait à l'éducation la plus solide les agréments de l'esprit. Elle composait des poèmes. On assure que sa bonté égalait son charme.

Son père, Charles Lavigerie, était d'origine angoumoise. Intelligent autant qu'ambitieux, il supportait peu la contradiction. Il semble que la tendresse lui ait un peu fait défaut. Il était contrôleur de la douane de Bayonne.

Les parents du futur cardinal fréquentaient la haute société de la ville, et n'étaient pas très fervents. Ce furent Marianne et Jeannette, les domestiques, qui l'initièrent à la prière. Ce fut peut-être grâce à elles que le petit Charles, dès son âge le plus tendre, voulut être prêtre, et prêtre de campagne. Il ne paraît pas que ses parents l'aient jamais encouragé dans sa vocation.

Charles Lavigerie fut confié au collège St Léon de Bayonne. L'un de ses maîtres, l'abbé Dassance, discerna et confirma la vocation naissante de son élève qui en fit part à sa famille. Après sa première communion, il fut présenté à Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, qu'il assura de son désir de devenir prêtre et paysan. On l'envoya au petit séminaire de Larressore (1839).

La discipline y était un peu rude. Tel professeur de musique, un laïc, parce qu'il avait accepté un gâteau d'une vieille dame, s'était vu refuser l'absolution par un doctrinaire qui en tenait pour Saint-Cyran. Mais le jeune Lavigerie y affirma pourtant son caractère. On rapporte qu'avant d'emboucher la clarinette dont il prenait des leçons, le futur cardinal l'envoya, un jeudi, à la tête de son instructeur.

Charles Lavigerie n'aura passé que dix mois à Larressore. L'année suivante, un ensemble de prétextes, d'économie diocésaine et paternelle, que la Providence utilisa, le dirigea sur Paris, où l'abbé Dupanloup, auquel son professeur de seconde l'avait recommandé, l'accueillit à St Nicolas du Char-donnet.

Il entra au célèbre petit séminaire en 1840, à l'âge de 15 ans. En 1843, il se trouvait au Grand-Séminaire St Sulpice, à Issy, pour sa philosophie. C'est là qu'il devait entendre son premier appel missionnaire. En 1845, il revint à Paris préparer sa théologie, qu'il termina en 1847, à 22 ans. Mgr Affre lui proposa l'Ecole des Carmes. En dix mois, il conquiert son diplôme de bachelier et sa licence es-lettres. Il est ordonné prêtre le 2 juin 1849, des mains de Mgr Sibour. Puis, en moins d'un an, il prépare deux thèses en Sorbonne, l'une latine et l'autre française, reçues à l'unanimité. Trois ans plus tard, il remporte en Sorbonne le doctorat en théologie.

Il devient aumônier des Bénédictines de la rue Monsieur et des Soeurs Augustines de Montrouge, et enseigne le latin à l'Ecole des Carmes. En 1854, il prend place dans la chaire ecclésiastique de la Sorbonne. Il a alors 32 ans. Malgré ses succès et l'admiration de ses condisciples, il ne s'y sent pas dans son élément. "J'étouffe dans cette chaire de Sorbonne", confie-t-il.

L'Oeuvre des Ecoles d'Orient avait été créée par le baron Cauchy, après la guerre de Crimée, pour aider les chrétiens du Proche-Orient. Cette oeuvre avait besoin de sommes considérables. On demanda à l'abbé Lavigerie d'en prendre la direction (1856). En trois ans, il y intéressa un très large public ; premier succès dans sa carrière de quêteur infatigable. Il avait été appelé à cette charge par le maréchal Bosquet, Montalembert, Falloux, Broglie, Séguier, Ozanam. Il avait accepté sur les instances du P. de Ravignan, son directeur spirituel, un jésuite. Les jésuites étaient très influents dans les missions du Moyen-Orient. Il devait toujours leur rester très proche.

En 1860, les habitants des villages chrétiens du Liban furent massacrés par les Druses et les Métualis excités par les agents de La Mecque. Deux cent mille chrétiens moururent au milieu des cruautés les plus odieuses. Deux cent mille autres demeurèrent sans abris, sans nourriture et sans vêtements. Alors Lavigerie, après avoir sensibilisé l'Europe entière à leur misère, partit en Syrie avec les dons recueillis. Partout des comités de distribution furent créés, les orphelins et les abandonnés furent confiés à des religieuses, et le Saint-Sacrifice put de nouveau être offert. A Damas a lieu la rencontre entre Lavigerie et Abd-el-Kader.

Ces trois mois passés au Proche-Orient avaient fait de lui un missionnaire. "C'est là que j'ai trouvé mon chemin de Damas", dira-t-il. Mais Pie IX, prévenu par les lettres reçues des évêques de tous rites et par les vues lumineuses du jeune abbé Lavigerie sur ces contrées parcourues, songea à le faire entrer dans la Congrégation chargée des rites orientaux. Pendant deux années, il eut à Rome la charge d'auditeur de la Rote. "Très Saint Père, je ne suis pas né diplomate, ni juge de murs mitoyens", suppliait-il. Alors, malgré sa jeunesse, le pape nomma Lavigerie évêque de Nancy.

Dans son diocèse de Nancy, auquel il s'attacha de tout son coeur, il s'affirma comme un grand évêque, zélé et réformateur :

- Il visita les prisons, secourut les pauvres, fonda des caisses de retraite pour ses prêtres âgés ;

- Il réorganisa le programme des études depuis les écoles primaires jusqu'au grand séminaire, obligeant prêtres et religieux à prendre grades et diplômes ;

- Il se soucia de la vie spirituelle de ses futurs prêtres, fit prendre aux sous-diacres, avant leur ordination, la résolution de faire chaque jour au moins vingt minutes d'oraison ;

- Il s'appliqua à redonner à la liturgie une grande magnificence, alors que tout ce qui regardait sa vie privée était marqué du signe de la pauvreté.

Lors d'un pèlerinage sur le tombeau de St Martin, il eut un songe. Durant son sommeil, il se vit entouré avec sympathie d'hommes au visage cuivré ou noir, certains drapés de larges vêtements, d'autres à peine vêtus... Six jours après, Mac-Mahon, Gouverneur général de l'Algérie, lui proposait le siège archiepiscopal d'Alger devenu vacant.

Lavigerie vit dans cette proposition comme une réponse au songe qu'il avait eu. Ce diocèse n'était-il pas une porte ouverte sur le continent africain ? "Qui nierait une vocation si frappante que nous voyons la main de Dieu descendre comme dans l'Ancien Testament et pousser au désert le Patriarche ?" (32)

"L'espoir de faire pénétrer le christianisme dans toute l'Afrique fut mon seul motif d'acceptation", expliquera-t-il plus tard.

Sur sa réponse affirmative, après deux jours de réflexion, par bulle pontificale en date du 12 janvier 1867, Charles Lavigerie fut nommé archevêque d'Alger. Il avait 42 ans.

Le 17 juin 1867, un mois après son débarquement à Alger, Mgr Lavigerie dut remettre à la voile, convoqué par Pie IX à Rome pour prendre part à la commémoration du dix-huitième centenaire des apôtres Pierre et Paul. Le nouveau missionnaire repart dans une grande excitation : une épidémie de choléra vient de se déclarer. Il s'arrête à Marseille, à Gênes, à Livourne. Il se plaint, rugit en sourdine. Au comble de la nervosité devant les contretemps qui l'accablent, il quitte brusquement Rome et va rencontrer Napoléon III à Biarritz. Il lui expose son plan d'apostolat en Kabylie, dans le Sahara, le Soudan, les Grands Lacs, l'Afrique équatoriale, qui s'était déjà heurté à Mac-Mahon. L'administration s'est opposée à l'installation de centres caritatifs en Kabylie. Mgr Lavigerie n'entend pas être muselé comme ses prédécesseurs, qui n'ont pu s'occuper que des Français. Il propose à l'Empereur la conquête d'un Royaume qui n'est pas de ce monde, et dont les obligés ne rembourseront rien qu'aux cieux. Napoléon III l'écoute, a l'air de l'approuver, mais le renvoie à Mac-Mahon qu'il n'ose pas désavouer.

De retour à Alger, Mgr Lavigerie se trouvait aux prises avec le choléra. Les gens meurent par milliers. Religieux, religieuses, prêtres, tout le monde est mobilisé pour accueillir, soigner, soulager. Pour comble de malheur, une vague de sauterelles ruine toutes les récoltes. C'est la famine. Le gouvernement impérial, encore conseillé par Mac-Mahon, ne réagit pas, sinon pour éviter que la nouvelle du fléau se répande en métropole. Eternel quêteur, Mgr Lavigerie reprend alors le chemin de l'Europe pour exposer la situation tragique et demander des secours, qui permettront d'ouvrir des camps pour recevoir des adultes (2 000 environ) et des orphelins.

Les plus pressantes épreuves écartées, l'administration voulut exiger le renvoi dans leurs gourbis dévastés des survivants des 1800 enfants que l'archevêque avait pris à sa charge et que leurs parents n'avaient pas réclamés. Mgr Lavigerie les garda, s'occupa de leur éducation et de leur instruction. Seuls les volontaires furent catéchisés et reçurent le baptême. Ce furent les habitants des premiers villages chrétiens, St Cyprien et Ste Monique.

Les rapports entre l'archevêque et le Gouverneur général de l'Algérie ne faisaient donc que s'envenimer. Il était impossible de concilier ces deux caractères, dont aucun ne supportait la contradiction. Le maréchal, militaire et administrateur prudent soucieux de ne pas provoquer de troubles et de maintenir son prestige, supporte mal tout rival qui en cette manière lui jette une ombre. Or le prélat qui a dix-sept ans de moins que lui, est en passe de devenir une sorte de Majesté populaire qui fait brèche au prestige d'un administrateur. De son côté, Mgr Lavigerie, animé par toute la fougue de sa foi, ne peut renier son Christ pour complaire à un bureaucrate indifférent, distant et mondain. Qu'il écrive au Gouverneur général ou à l'Empereur, il le fait de telle façon qu'il leur laisse entendre qu'il est leur pair, un Prince de l'Eglise qui leur sert des leçons à la Bossuet, et il garde le ton du grand seigneur. A Mac-Mahon qui s'opposait aux mesures prises par lui pendant l'épidémie, Lavigerie répond :

"Monsieur le Maréchal, j'étais occupé des soins nombreux que je donne aux orphelins, aux veuves indigènes, à l'hospice que je prépare pour les Européens de la Province d'Alger, lorsque j'ai reçu votre lettre datée d'avant-hier.

J'ai dû en lire, à plusieurs reprises, l'adresse et la signature pour bien me convaincre qu'elle était destinée à un évêque par le gouverneur d'un pays chrétien." (33)

Mais pour donner suite à ses projets apostoliques, pour s'occuper des orphelins, pour continuer à établir les centres caritatifs commencés par les Pères jésuites en Kabylie, il fallait absolument des hommes et des femmes vraiment spécialisés pour ce genre d'apostolat. C'est à ce moment que le supérieur du Grand Séminaire d'Alger présenta à Mgr Lavigerie trois séminaristes qui acceptaient de commencer leur noviciat. Ce furent les premiers Pères Blancs en 1868.

Le 10 mai 1869, Mgr Lavigerie adressa une lettre aux supérieurs des séminaires de France leur demandant l'envoi de sujets : "...des hommes animés de l'esprit apostolique, de courage, de foi, d'abnégation, des hommes qui viennent se joindre aux ouvriers de la première heure...". C'est ainsi que les Pères Blancs commencèrent à être connus en France et très vite dans les autres pays d'Europe et d'Amérique.

Mgr Lavigerie voulait aussi des religieuses missionnaires formées à ses propres vues. Il envoya l'abbé Le Mauff porter son message en France. Les débuts des premières postulantes se firent à Kouba, près d'Alger, sous la direction des Religieuses de St Charles. C'est ainsi que débuta la Congrégation des Soeurs Blanches en 1869.

Mgr Lavigerie se rendit au Concile du Vatican le 6 décembre 1869. Fidèle aux thèses qu'il avait déjà enseignées à Paris, il prit position dès le début pour l'infailibilité pontificale malgré la peine qu'il eut à s'opposer à certains de ses amis, en particulier à son ancien maître, Mgr Maret.

Peu de temps après éclate comme un coup de tonnerre la guerre de 1870. Mgr Lavigerie a aussitôt le pressentiment de ce qui va arriver. C'est bientôt la capitulation de Metz, la chute de l'Empire, l'occupation par les troupes piémontaise des Etats Pontificaux, le pape Pie IX pratiquement prisonnier. La guerre civile gronde en Algérie. C'est le tarissement des ressources, la misère, la famine à nouveau. C'est tragique surtout pour les orphelinats. Mgr Lavigerie court à Paris, à Tours, à Rome, revient à Paris, toujours quêteur. Il trouve de l'aide. Des établissements de Gênes et de Marseille acceptent de recevoir un certain nombre de ses orphelins.

Après la tourmente, c'est la résurrection. Les villages chrétiens prospèrent, avec la fondation de nouveaux foyers. A la même époque, la petite Société des Pères Blancs qui avait été ébranlée par la guerre rouvre son noviciat avec 33 novices. La petite Congrégation des Soeurs Blanches augmente lentement.

C'est ce qui permet aux Pères Blancs de s'installer enfin en Kabylie, où ils fondent plusieurs postes, puis au Sahara. Mgr Lavigerie envoie trois Pères à Laghouat d'où ils rayonnent vers le Sud, y établissant des relations solides. Tout semble ainsi progresser : les orphelinats disparaissent, les Pères Blancs et Soeurs Blanches ont désormais une porte ouverte vers le Soudan. Et pourtant, l'archevêque sent de la part du nouveau gouvernement républicain une opposition de plus en plus prononcée. On lui refuse les crédits dont il a un besoin urgent pour ses oeuvres. Il doit compter sur la charité des catholiques, et recommence donc à mendier une fois encore. Aussi a-t-il songé à donner sa démission de l'archevêché pour se consacrer uniquement à l'évangélisation de l'Afrique. Mais Pie IX n'accepte pas cette démission.

En 1874, la Société des Pères Blancs compte 100 Pères et Frères. Mgr Lavigerie estime qu'elle doit pouvoir commencer à voler de ses propres ailes. Aussi les Pères Blancs réunissent-ils leur premier Chapitre, où ils établissent leurs premières Constitutions avec leurs caractéristiques essentielles : vie commune supposant un minimum de trois personnes, serment de se consacrer à l'oeuvre des Missions d'Afrique selon les règles et sous l'obéissance due aux supérieurs. Le premier Chapitre choisit le P. Deguerry comme vicaire général, qui dirigea la Société pendant une période de six ans sous l'autorité du Fondateur.

Trois Pères sont alors désignés : Paulmier, originaire de Paris, Ménoret, de Nantes, et Bouchaud, de Lyon. Ils doivent atteindre Tombouctou en traversant le Sahara... Ils partent fin 1875... Plusieurs mois s'écoulent sans que l'on reçoive de leurs nouvelles... On sait qu'ils sont passés à In Salah. Bientôt, on apprend qu'ils ont été massacrés ainsi que leur guide. Ce dernier n'a pas eu la tête tranchée, ce qui est bien le signe que les trois Pères sont morts en haine de leur foi. La Société des Pères Blancs avait reçu le baptême du sang.

Ce sang si généreusement répandu marque un nouveau point de départ de l'apostolat de la Société, qui s'élançait désormais hardiment jusqu'en Afrique Equatoriale. Le 4 février 1878, Mgr Lavigerie obtient la création des deux vicariats apostoliques du Nyanza et du Tanganyika. Et bientôt, le sang de nouveaux martyrs parmi les premiers fidèles fut la source de l'éclosion magnifique de ces nouvelles Eglises. Au même moment, les Pères Blancs vont fonder à Ste Anne de Jérusalem un petit et un grand séminaires pour les Eglises grecques melkites.

Tant d'efforts attiraient des honneurs croissants à celui qui était leur initiateur, sans que cela ralentisse son activité et ses ambitions apostoliques. En 1882, il était créé cardinal. L'occupation de la Tunisie par la France le pousse à proposer à Rome tout un plan pour l'établissement du service religieux à peine existant. Mgr Lavigerie, qui avait déjà établi à Carthage un collège et une chapelle desservie par des Pères Blancs en 1876, est nommé administrateur religieux de la Tunisie, puis archevêque de Carthage et Primat d'Afrique en 1884. Dans le diocèse de Constantine, dont il a été administrateur jusqu'en 1881, il a fondé un petit séminaire, et acheté le sommet de la colline d'Hippone, où vécut St Augustin, afin d'y faire construire un sanctuaire en l'honneur du plus grand saint de l'Eglise d'Afrique.

Pour le Primat d'Afrique, la pourpre cardinalice s'effaçait devant celle du sang de ses enfants qui lui étaient plus précieux que des fils selon la chair. A la fin de 1881, il apprenait la mort des Pères Deniaud et Augier, victimes d'une tribu qui voulait se venger de la libération des esclaves par les missionnaires. Peu de temps après arrivait une autre nouvelle : le massacre de la seconde caravane du désert qui comprenait les Pères Richard, Morat et Pouplard. Partis de R'damès le 9 décembre, ils tentaient une deuxième fois la pénétration jusqu'à Tombouctou. Le cardinal ne permettra pas une troisième expérience. Ce n'est qu'après la mort de leur Fondateur que les Pères Blancs et Soeurs Blanches pénétreront au Soudan, à partir de 1895.

Deux grandes épreuves attendaient encore le cardinal, prématurément usé par sa tâche, dans la dernière partie de sa vie. D'abord, la campagne anti-esclavagiste qu'il souhaitait mener depuis longtemps, et dont Léon XIII lui confia la direction en 1888. Elle fut pour lui épuisante à plus d'un titre, car sa santé se dégradait sensiblement, et les contradictions ne lui furent pas épargnées. Quand le cardinal alla rendre compte de sa mission à Léon XIII, ce dernier lui en confia une autre qui allait être la dernière, mais peut-être

la plus dure : celle qui se traduisit par le toast d'Alger (12 novembre 1890). Il allait être frappé par la désaffection de beaucoup de ses amis, et être la cible d'une campagne de presse marquée de la plus grande violence, où ni la droite, ni la gauche ne ménagèrent la calomnie.

Toutes ces luttes avaient ruiné la santé du cardinal. La paralysie le gagnait de plus en plus. A la suite d'une grippe et d'une bronchite, il reçut le sacrement des malades. Ses derniers mois furent une agonie prolongée où se révélaient sa résignation et son courage. Il passait la plus grande partie de son temps à prier et à s'abandonner à la volonté de Dieu. Il s'éteignit le 24 novembre 1892. Il avait à peine 67 ans.

X X
X

Mgr HACQUART

Augustin Hacquart naquit le 18 septembre 1860 en Lorraine, dans le village d'Albestroff, situé entre l'Albe et le Rosenbach.

Il était le dernier né de six enfants, cinq garçons et une fille. Sa mère, profondément chrétienne, était généreuse et énergique. Elle redoutait plus pour son fils les périls de l'âme que ceux du corps. Son père avait un esprit de foi non moins vif et non moins agissant. Il mettait au dessus de tout le règne et le service de Dieu. Dès que le petit commença ses premiers pas, il le conduisait avec lui à l'église. C'est ainsi, à l'ombre de l'autel, que s'écoulèrent les jeunes années de l'enfant.

Au lendemain de sa première communion, il commençait des études de latin avec le curé d'Alberstroff. A la rentrée de 1873, il se présentait au petit séminaire de Pont-à-Mousson, où il était agréé comme élève de quatrième. Il avait à peine treize ans. Il était plein d'ardeur pour les exercices physiques, mais n'apportait pas le même entrain dans l'étude des lettres et des sciences. Selon la pittoresque expression de l'un de ses maîtres, "il économisait pour plus tard". Sa parole volontiers hardie et provocatrice et ses grands yeux noirs pétillants de malice témoignaient déjà de sa forte personnalité.

Son directeur de conscience était l'abbé Mathieu, futur cardinal. Il forma son âme à des habitudes de piété grave et sérieuse et surtout à une dévotion profonde et sereine à la Ste Vierge. Après quatre ans d'études, il fut admis au grand séminaire (octobre 1877). Il exprima son désir de se consacrer aux missions. Ce désir ne cessa de se développer et de se préciser dans le sens des missions africaines.

Le 27 juin 1878, Augustin Hacquart sollicitait son admission au noviciat des Pères Blancs, à Maison-Carrée. Le 19 juillet, l'autorisation de départ lui était accordée par le supérieur du séminaire. Il quitta ses parents sans leur dire où il allait, de peur de se voir refuser leur autorisation. De Marseille, il leur écrivit la lettre qui leur faisait part de son projet. Le 21 septembre, il s'embarquait pour Alger. Il reçut à l'archevêché le chaleureux accueil de Mgr Lavigerie qui le combla des premiers témoignages d'une bienveillance toute paternelle qui ne devait pas cesser de grandir.

Son année de noviciat le fit remarquer de ses compagnons. Un Père Blanc prophétisait :

"Par son entrain, son intelligence large et vive, il se distinguera au premier plan parmi les hommes de caractère et d'action".

En effet, sous des dehors militaires, Augustin Hacquart portait en son âme toutes les délicatesses et les ardeurs de la flamme apostolique. Sa piété, forte et sérieuse, n'avait rien de sensible, et déjà connaissait la vertu rédemptrice de la souffrance. Son ardeur au travail était exemplaire. Il lisait beaucoup, butinant de tous côtés. Malgré une apparente fantaisie, il faisait preuve de netteté, de clarté et de sûreté. Il était brillant. En outre, sa gaieté frappait ses amis.

"Aux heures des récréations et des promenades, rapporte un de ses compagnons, sa verve et son entrain étaient incroyables. Les ressources in-

tarissables de son imagination, ses plaisanteries, ses vives réparties joviales, la finesse et la saveur de son ironie nous charmaient. Déjà, sa parole, plaisante ou sérieuse, était accompagnée d'un tel accent d'autorité et d'un si grand charme de persuasion que l'on en subissait presque involontairement l'influence : mélange de gravité et d'enjouement, de pensées sérieuses et d'idées comiques, soulignées encore par un geste résolu, par le spirituel et malicieux sourire des lèvres et des yeux".

Il fut ordonné prêtre le 8 septembre 1884, en la fête de la Nativité de la Ste Vierge.

Toutes ses qualités, intellectuelles mais surtout humaines, le firent choisir pour enseigner, d'abord au collège St Charles, puis à St Eugène, fondé par Mgr Lavigerie pour la formation des futurs missionnaires.

Il était chargé de la classe d'humanités :

"Cela me donne du travail mais je m'y suis mis tout entier, corps et âme.(...) J'ai de très bonnes relations avec mes confrères, avec les enfants, je les aime bien (...). C'est une oeuvre si intéressante de préparer cette centaine de jeunes gens à devenir missionnaires comme nous !" (28/1/1884). (35)

Il brûlait de partir à la conquête des infidèles du Sahara et du Soudan. Pendant ses vacances, une excursion dans le Sahara l'avait encore rendu plus impatient.

"Cette vie n'est pas ce que j'ai rêvé en venant dans la Mission, écrivait-il à sa confidente, Soeur Augustin, les terres ensoleillées, le mouvement, le grand air, les Arabes, leur belle existence, voilà ce qui me poursuivra toujours tant que je serai ici (...). Pour quoi un autre n'est-il pas à ma place ? Il est vrai que les autres en diraient autant, et voilà ce qui me fait patienter en attendant le désert, l'équateur et le Congo". (36)

Son zèle apostolique et sa soif d'aventure étaient bridés, son tempérament de conquérant, de précurseur s'affermissait dans l'épreuve de l'attente. Son impatience ne le détournait pas de sa tâche présente. Il se dévouait avec entrain à la formation de ses élèves. Du témoignage d'un de ces anciens élèves, il semble qu'il fut un merveilleux professeur, chaleureux, passionnant, exigeant, voire impitoyable : toute tâche exigée était accomplie :

"Comme professeur, le P. Hacquart n'avait point son égal. On allait à ses classes comme à une fête. Il nous amusait toujours beaucoup mais c'était avec lui qu'on apprenait le plus". (37)

Mgr Lavigerie le maintint à ce poste jusqu'en 1883 :

"Voilà une belle occasion de renoncer à votre volonté propre pendant plusieurs années". (38)

Il fut alors chargé de la mission de visiter les classes, et préparait sa licence es-lettres puis le doctorat.

"Quelle vie que de passer des examens et de préparer le doctorat ! Si je n'aimais le cardinal, je n'accepterais pas ce fardeau pour personne autre". (3/4/1889) (39)

Enfin, au chapitre général de 1889, le P. Hacquart fut nommé délégué de la province d'Algérie. Il écrivait à son amie religieuse :

"Notre engagement, c'est de faire chaque jour notre travail pour plaire à Celui à qui nous le devons parce que nous le lui avons voué". (40)

Il est envoyé à Biskra en mission spéciale près du caïd.

L'aventure commença vraiment pour lui en 1891. Il fut nommé supérieur d'un nouvel institut religieux et militaire, les Frères armés du Sahara. Cette expérience dura deux ans, deux ans d'une vie intense consacrée au service de l'Eglise et de la France, deux ans qui achevèrent de le former à la vie rude du Sahara. Il était mûr pour les expéditions, les excursions missionnaires qui devaient ouvrir l'Afrique centrale à l'Evangile.

Il se trouva alors au pays des Touareg Azder (1893-1894), inaugura l'ouverture du Soudan (1894-1895), en fondant les postes de Ségou et de Tombouctou (1895-1896) et repartit au Soudan en 1896-1898.

Le 28 août 1898, il fut sacré vicaire apostolique du Sahara et du Soudan dans la chapelle de Notre-Dame de Sion, à Paris, avec comme évêques consécrateurs le cardinal Richard, Mgr Livinhac, supérieur général de la Société des Missionnaires d'Afrique et Mgr Leroy, supérieur général de la Congrégation du St Esprit. Il prit pour devise "caritas nunquam excidit." Quelques jours après, il reprenait ses courses rapides et ses voyages, fondant de nouveaux postes au Mossi, au Gourma et dans le Haut Dahomey, en 1900-1901.

Le 4 avril 1901, il mourait accidentellement, noyé dans le Niger, alors que les espérances les plus fortes avaient présidé à son élection comme vicaire apostolique. Il n'avait que quarante ans.

X X
X

deuxième partie :

LES RELATIONS DES MISSIONNAIRES

"Comme le Père m'a envoyé, moi aussi
je vous envoie" (Jn 20, 21)

L'efficacité de la mission est engagée par la nature, la qualité des relations qui s'établissent entre les missionnaires et leurs interlocuteurs, autochtones pour la plupart, européens pour certains.

Etablir des relations de confiance, telle est la priorité des missionnaires, mais les obstacles sont nombreux :

Ceux des différences culturelles, religieuses, sociales ; ceux de l'incompréhension mutuelle, des préjugés ; tous ceux qui surgissent des barrières entre continents si dissemblables que l'Europe et l'Afrique.

Nous examinerons comment les missionnaires s'efforçaient "d'appri-voiser" leurs interlocuteurs, qu'ils soient Noirs ou Arabes, avant de considérer le rôle des Européens dans cet exigeant travail relationnel.

Quelle fut la qualité de leurs relations, quel était leur regard sur le Noir, le musulman ou l'Européen ?

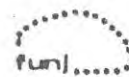
Quelles relations jugeaient-ils prioritaires ? Préféraient-ils entretenir des liens avec les grands, les notables ou les pauvres ?

Quelle situation concrète (choix du poste, etc.) préconisaient-ils et quelle fut leur influence sociale ?

L'AFRIQUE NOIRE AU DEBUT DU 19^{ème} SIECLE



ROYAUMES - états africains



PEUPLES - peuples africains



SAISONNIERS - saisonniers



PERMANENTS - permanents



I LES MISSIONNAIRES FACE AUX NOIRS

Écoutons tout d'abord l'avis d'un prêtre des Missions Africaines de Lyon, en poste au Dahomey, l'abbé Borghero (1863) :

"J'ai remarqué que la nature du Noir n'est nullement méchante en elle-même ; j'ajoute que les excès de barbarie ne dépendent pas d'une volonté endurcie au mal, mais de deux autres causes : l'une est l'empire vraiment diabolique qu'exercent les chefs du fétichisme ; l'autre est cette même nature presque inerte, ou du moins tellement paresseuse, qu'on serait tenté de la croire faite pour suivre une impulsion étrangère : nous appellerons cela faiblesse, car en réalité, quant à l'énergie, le Noir eût-il cent ans, est toujours comme un enfant. Il faut donc le traiter en conséquence, le soustraire aux mauvais exemples, lui ouvrir les trésors de la parole divine sans le laisser influencer par les méchants.

Or, cela n'est possible; ou du moins n'est pas durable, sous des gouvernements païens fondés d'un côté, sur les féticheurs, et de l'autre, sur l'autorité des princes, qui ne sont absolus qu'à l'avantage de ces mêmes chefs de la religion païenne". (1)

Ce texte, s'il tente de donner les raisons pour lesquelles le Noir est difficile à évangéliser, religieuses (emprise du fétichisme) et politiques (princes protecteurs de la religion païenne), révèle clairement comment le Noir est perçu par le missionnaire : "comme un enfant". Cette idée de l'infantilisme noir est très répandue. Sur quoi se fonde-t-elle ?

Sur une approche dévalorisante. En effet, le Noir est décrit comme ayant une "nature presque inerte", "paresseuse". Indolence inéluctable, perçue comme une fatalité, non comme un comportement à comprendre.

En outre, ce préjugé de l'infantilisme nègre se fonde sur une autre idée que le missionnaire développe dans une autre lettre :

"Ce n'est pas que les gens soient dépourvus du bon sens suffisant pour admettre la vérité, mais jamais ils ne se sont conduits d'après le raisonnement ; ils sont si habitués à ne suivre d'autre règle que le penchant des choses sensibles, que c'est à désespérer de les faire agir par la raison. L'homme est ici passif au point qu'il préférera suivre l'impulsion de ceux qui ont une influence sur lui (...) Vous raisonnez avec un homme qui a pour vous quelque estime ou qui vous craint tant soit peu ; dispositions dans lesquelles sont les Noirs envers les Blancs ; dites-lui tout ce que vous voulez, il approuvera tout, il dira oui à tout, tout ce que vous dites sera bien, sera juste. Il ne lui viendra pas à l'esprit de vous faire la moindre difficulté, vous aurez toujours raison." (2)

Ici, il s'agit de sa passivité, et de son incapacité à "raisonner". Pour l'abbé Borghero, le Noir est dépourvu de tout sens critique.

Peut-on envisager dès lors un "apprivoisement" possible ?

En effet, le même missionnaire reconnaît "les immenses difficultés que l'Évangile rencontre dans l'état actuel de nos populations". Mais avant d'examiner le rôle du fétichisme et de la structure sociale, ne conviendrait-il pas d'étudier le type de relations que ces lettres révèlent ?

En insistant sur l'infantilisme caractérisé par l'indolence, la passivité, l'absence de sens critique, la capacité de soumission, la crainte du Noir envers le Blanc, ce missionnaire montre à quel point l'"apprivoisement" est compromis. Lui-même se désole de ce que le Noir ne s'oppose pas à ce qu'il dit et de ce qu'il admet tout. Il attribue

cela à l'absence de capacité de raisonnement. Il faut essayer de voir ce que cette constatation exprime : absence de raisonnement de type occidental ? C'est possible, car la pensée africaine n'est pas dualiste comme la nôtre. Mais cela ne révèle-t-il pas l'incompréhension issue de l'inégalité de la relation ?

En effet, cette absence d'esprit critique paraît imputable à la crainte envers les Blancs que souligne l'abbé Borghero. Cette crainte fonde le rapport entre les deux, même si le Noir a "quelque estime pour le Blanc." De cette crainte découlent la passivité et la soumission. Il vaut mieux ne pas contredire celui qui est le maître. Affirmer que le missionnaire est un maître peut sembler exagéré, mais il est indéniable qu'il se situe de manière supérieure, et responsable de l'autre contre son gré : "le protéger des mauvais exemples et des méchants". Attitude typique du paternalisme, qui, malgré toute sa bonne volonté, se fait craindre et ne peut en aucune façon envisager une relation d'appropriation, car la confiance y est dès le départ exclue.

Le missionnaire prisonnier de sa situation, de ses préjugés, risque d'être inefficace. L'abbé Borghero lui-même avoue l'impuissance de sa mission :

"Si nous sommes impuissants à secouer des âmes engourdies, du moins nous est-il possible de l'imiter (St François Xavier) dans la méthode dont il s'est servi avec tant d'avantage, et de nous tourner vers les enfants. Oui, c'est la seule ressource du missionnaire, et nous tâchons de l'employer de notre mieux".(3)

Constat d'échec devant les difficultés relationnelles, indépendamment des difficultés locales, que la situation du missionnaire contient en elle.

Même en cas de réussite apostolique, ces quelques lignes sont inquiétantes pour l'authenticité de foi, but suprême du missionnaire :

"Nous voyons de nos yeux que si le Noir est disposé à se laisser mettre en esclavage de corps et d'esprit sous l'emprise de ses chefs et de ses féticheurs, il est également prompt à subir le joug de la foi quand il a les moyens de se soustraire à l'un et de vivre librement sous l'autre" (4). Autrement dit, l'adhésion au christianisme ne serait qu'un moyen de se libérer du joug social et religieux traditionnel, une évasion libératrice plutôt qu'une réponse profonde.

Jugement réaliste ou dévalorisant, accompagné d'un manque de confiance et d'un mépris qui n'ose pas s'avouer ? Il n'est pas facile de le dire, mais il montre à quel point l'efficacité, et surtout, la fécondité de la mission est engagée par la nature des relations qui s'établissent entre missionnaires et Noirs.

LE MYTHE DU BON SAUVAGE

Relations difficiles, délicates, mais essentielles. Et aussi chaleureuses, humaines, même si le témoignage du R. P. Meyer, spiritain, envers la reconnaissance, l'attachement des Noirs de Sénégal à leur missionnaire est empreint d'un attendrissement paternel :

"Quelques mots pour dissiper certains préjugés à l'endroit des Noirs. On les accuse d'ingratitude. Ce défaut peut sans doute être attribué à un grand nombre ; cependant, il ne faudrait pas l'étendre à tous. Nos Noirs de Gorée, par exemple, donnent souvent des preuves de la vive reconnaissance dont ils sont animés envers nous. Voici, outre plusieurs traits, ceux qui se présentent à mon esprit, comme plus récents. La nouvelle de la mort de Mgr Kobès produisit la plus vive émotion chez nos chrétiens indigènes ; tous voulurent se rendre alors à Dakar pour vénérer les restes mortels du défunt et assister à ses funérailles. La mer était sillonnée en tous sens par les canots qui les emportaient, et les possesseurs de bateaux, même les mahométans, donnaient passage gratuit à tout le monde. Il était touchant d'entendre nos chrétiens faire, chacun à sa manière, l'éloge du prélat, plusieurs laissaient échapper des larmes. Après les funérailles, nos Noirs ouvrirent aussitôt une souscription dans le but de faire chanter un service solennel et de faire dire des messes pour le repos de l'âme de leur bon pasteur. Une autre preuve de leur gratitude, c'est le bon souvenir qu'ils gardent de leurs missionnaires défunts. A Gorée, on se rappelle toujours des Pères de Régnier et Enjol. Les jours de première communion ou de confirmation, nos wolofs ne manquent jamais de venir remercier le missionnaire qui les a préparés, et comme gage de leur reconnaissance, ils ont l'habitude de lui offrir quelques présents.

Un missionnaire doit-il les quitter pour retourner en France, ils lui expriment leur douleur et leurs regrets, et lui donnent comme souvenir des objets de curiosité, quelquefois d'un prix notable. Plusieurs entretiennent avec lui des rapports épistolaires.

Tout cela montre bien que les Noirs ont du coeur et qu'ils savent témoigner de l'attachement et de la reconnaissance à ceux qui se sacrifient pour leur salut." (5)

L'attachement des Noirs est sincère et s'exprime avec profusion, leur fidélité et leur reconnaissance sont soulignés dans le texte. Le ton du R. P. Meyer est aussi révélateur : "nos chrétiens" exprime l'attitude paternelle de bienveillance et de protection du missionnaire envers le Noir ; attitude première considérant le Noir comme un "grand enfant". Attitude de pasteur qui protège ses brebis au lieu de les éveiller à leur propre responsabilité ; en tout cas, attitude qui éveille l'affection et la reconnaissance des Noirs envers leur "bienfaiteur".

Ainsi, même en cas de réussite évidente, le Noir est encore considéré comme un mineur.

C'est cela que dénonce Mgr Hacquart, Père Blanc, dans une lettre à soeur Augustin, sa confidente, datée du 20 avril 1895. Voici comment il résume l'opinion générale : "Les indigènes sont de bonnes gens, pas méchants du tout, un peu indolents, une race qui n'a pas de grandissimes qualités, mais facile à conduire pour celui qui sait empaumer son monde ; une bande de grands enfants naïfs, crédules, entêtés parfois, et pas toujours raisonnables." (6)

A l'incompréhension et à l'attendrissement paternel, Mgr Hacquart préfère le travail de déblaiement des préjugés dans l'esprit du missionnaire. Ne pas considérer le Noir comme un "grand enfant", même si son comportement, comparé à celui de l'Européen peut sembler naïf, trop simple, pas assez "civilisé", car peu imprégné de "politesse" et de conventions occidentales, trop spontané aussi. Mgr Hacquart, au-delà de sa propre réaction personnelle, considère le Noir comme un homme comme tout le monde dont la pensée et l'expression prennent des formes différentes de celles des Européens ;

"Ne sont-ils pas beaux ? Quelqu'un est beau quand son visage reflète une belle âme avec ces qualités : intelligence, noblesse, élévation de sentiments, générosité, pour ne parler que des qualités naturelles.

Croyez-vous donc que cela ne se rencontre pas chez les Noirs ? Détrompez-vous. Lorsqu'on s'est habitué, qu'on a appris à lire des traits, on rencontre des physionomies très fines, des attitudes tour à tour fières, gracieuses, etc. , et quand on s'en tiendrait à ce point de vue humain, ils sont très attachants. Montons plus haut, et essayons de les dégrossir, d'avoir leur confiance, de les ouvrir ; dans les débuts surtout, on suit les progrès de jour en jour, c'est une conquête par degrés qui a bien aussi son attrait. Mais vous savez que j'ai des raisons plus hautes de leur porter intérêt, et tout cela réuni, je n'éprouve aucune gêne à dire que je les aime, en bloc, mais là, de tout mon cœur. Non pas pour leur perfection actuelle, mais pour celle qu'ils sont capables d'acquérir, et que nous sommes venus leur donner". (7)

L'apostolat de Mgr Hacquart est oeuvre de charité, non pas de propagande. Une charité qui sait découvrir les richesses de l'autre, lui faire confiance, et qui ne cesse de vouloir le faire grandir : telle la charité chrétienne en acte, dépourvue de tout sentiment de supériorité ou de mépris. Telle est la seule efficace pour l'annonce de l'Évangile. Encore faut-il que les préjugés déblayés dans l'esprit du missionnaire le soient aussi dans celui de ceux auxquels il s'adresse pour "préparer la bonne terre" :

"C'est par le contact avec les indigènes que l'on peut faire tomber les idées fausses dont on les prévient contre nous ; contact direct avec nous, et, plus facilement encore, contact indirect, par les indigènes élevés chez nous, gagnés à notre influence et connaissant parfaitement les desseins généreux et désintéressés de la France". (8)

Sans s'attarder ici sur les "desseins généreux et désintéressés de la France", il faut souligner la conscience de l'impérative nécessité d'une vie relationnelle authentique et franche dont témoigne Mgr Hacquart. Vie relationnelle exigeante pour le missionnaire, car lui enjoignant non plus "d'ouvrir les trésors de la parole divine", mais avant tout à démasquer en lui-même les préjugés et l'incompréhension, à connaître l'autre afin de mieux assurer la fondation de son apostolat. Vie relationnelle novatrice aussi, car tendue vers la formation d'une élite chrétienne capable de devenir le meilleur instrument d'un apostolat indigène autonome. Enfin, travail d'apprivoisement qui préfère, avec patience, "préparer la terre", que de semer, dans une terre emplie de préjugés et de malentendus, travail de mise en confiance qui exige persévérance et patience. L'apostolat était en jeu.

QUELLE RELATION ?

Impérative nécessité d'une vie relationnelle. Mais à qui s'adresse-t-elle, comment se pratique-t-elle ?

Dans la mission de l'abbé Borghero, les missionnaires des Missions Africaines de Lyon semblent s'attacher avant tout à entretenir les meilleures relations avec les notables. Logés, en 1861, dans le fort portugais, ils sont perçus par la population comme des dignités reçues par le roi : "Tout servit à frapper les indigènes et à nous donner une véritable importance". Le prestige est premier : "Dans le fort portugais, nous nous sommes trouvés, à notre insu, placés parmi les grands personnages

du royaume, du moins aux yeux du peuple, qui nous croit les grands amis du roi, puisque nous habitons sa maison, et qu'on nous rend les mêmes honneurs qu'aux princes du pays". (9)

Seulement, ce prestige, s'il revêt les missionnaires d'une indiscutable considération, n'enlève en aucune façon la crainte et la méfiance du peuple : "On nous regardait avec une certaine défiance, et l'on n'était pas sans crainte à notre sujet. Chacun se demandait ce que nous allions devenir, car dans un pays où tout dépend du roi, on ne saurait jamais arrêter une idée, porter un jugement, avant que la parole royale ait prononcé son arrêt (...) Il est vrai que nous avons été proclamés amis du roi, mais ce n'était là que du provisoire". (10)

Amitié bien fâcheuse pour l'indépendance du missionnaire : accepter son logement, c'était accepter une totale soumission au roi, et envisager la mission comme une application du principe "cujus regio, hejus religio". Ce à quoi la bienveillance du roi semblait encourager les missionnaires :

"Il accéda à toutes nos demandes, nous confirma la possession du fort portugais, nous donna pleine liberté en matière religieuse envers les chrétiens, nous assura de sa protection et, à différentes reprises, nous exprima sa satisfaction de notre arrivée dans ses Etats". (11)

Mais la liberté que le roi accordait en matière religieuse concernait seulement les chrétiens. Nulle part n'est affirmée une volonté d'évangélisation des indigènes. En outre, l'abbé Borghero ne mentionne pas un zèle apostolique particulier de la part des missionnaires. Il semble se résoudre à une cohabitation sans heurts :

"Vous avez vu que le christianisme est admis au Dahomey, mais pour les indigènes, il ne fait que représenter le culte du Dieu suprême, dont ils ne s'inquiètent guère (...) Le fétichisme est assez éclairé pour comprendre que si l'on admettait la connaissance de Jésus-Christ et que l'on permit son culte, les chrétiens finiraient par tout occuper. D'un autre côté, il serait impossible de supprimer toute espèce de relation avec le Dieu suprême, dont une certaine connaissance est généralement répandue. On s'est donc attaché à un moyen terme, en permettant une espèce de déisme". (12)

Etrange impasse pour des chrétiens, et plus encore pour des missionnaires, dont l'abbé Borghero a pourtant conscience, lorsqu'il s'écrie peu après : "Qu'est-ce que la connaissance de Dieu sans Jésus-Christ ? (...) C'est toujours le cas de répéter les reproches de St Paul : "Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme tel".

D'autre part, les seuls contacts directs avec la population semblent se limiter aux dignitaires, et même de manière fort superficielle :

"Entrer dans le fort avec accompagnement de soldats en armes, c'est le plus grand honneur que les indigènes puissent recevoir de nous. Aussi n'y a-t-il que le Jévoghan qui puisse y aspirer en sa qualité de représentant du roi. Les autres chefs n'entrent pas, mais se présentent à l'entrée du fort ; nous les recevons de nos fenêtres, et nous échangeons

de là nos signes de compliments : c'est une étiquette de rigueur ; si nous descendions à la porte, nous leur ferions un honneur qui ne leur est pas dû, d'après les usages du pays". (13)

Les missionnaires sont totalement respectueux des usages du pays, des coutumes et des hiérarchies sociales. Mais n'en sont-ils pas prisonniers ? En fait, sous prétexte de révérence envers le pouvoir local, ils contribuent à leur propre impuissance. Revêtus du prestige et de la considération que leur confère leur situation, ils sont en mauvaise posture pour entrer en contact direct avec la population. Ce prestige a pour conséquence la crainte dont parle l'abbé Borghero. L'instruction des enfants est le seul recours et la seule possibilité d'avenir pour la mission.

C'est cette même crainte des Noirs envers les Blancs que Mgr Truffet, spiritain, second vicaire apostolique des Deux Guinées, en 1847, avant l'arrivée des Missions Africaines de Lyon au Dahomey (1861), soulignait : "Les chefs et la grande majorité redoutent la France et les Européens. Le roi me l'a dit confidentiellement ; pendant que les missionnaires paraîtront appuyés sur quelque influence temporelle, ou chercher autre chose que Dieu, on se défiera d'eux. On veut voir en eux de vrais envoyés du Ciel ; à cette condition, les coeurs s'ouvriront". (14)

Attaché avant tout à l'indépendance du missionnaire, Mgr Truffet rejette "l'aide des influences profanes", que ce soit l'appui des gouvernements européens, ou la recherche de la faveur des notables du pays, et surtout le prestige qui accompagnait souvent le missionnaire, s'il était fondé sur la science et la richesse. Toutefois, Mgr Truffet, s'il se méfiait des "relations mondaines", ne les méprisait pas pour autant. A Dakar, il fréquentait Eliman, il recevait les autres chefs, mais il n'allait pas les voir, alors qu'il entrait dans les cases les plus pauvres :

"On doit la vérité à tous ceux qui la demandent, mais ce sont les plus pauvres surtout qui doivent être l'objet de nos soins". (15)

En même temps, il veillait à ce que ses relations avec les notables soient les plus cordiales possibles, mais sans jamais se lier au point d'en être prisonnier :

"Nous avons toute liberté de prêcher en public ou en particulier. Je reçois tous les jours plusieurs Noirs qui me visitent de leur propre mouvement. Soleiman n'a pas manqué un jour à me rendre sa visite. Il est aussi éclairé sur le christianisme qu'on peut l'être sans baptême". (16)

Et lorsque les Annales de la Propagation de la Foi portaient tort à un notable, il protestait : "Je suis fâché que le numéro des Annales de la Propagation de la Foi publié en mars dernier ait inséré des lettres qui donnent une si chétive et si fausse idée des gens de Dakar, et en particulier d'Eliman. Ce chef est plein de sagacité, il entend la liberté de conscience certainement mieux que la plupart de nos jurisconsultes et magistrats de France. Son neveu, Soleiman, nous sert en partie d'économiste auprès des indigènes". (17)

C'est cette politique, axée sur l'indépendance de la mission et le service des plus pauvres, que ses successeurs devaient reprendre à leur compte : Mgr Kobès et Mgr Bessieux ont perpétué cette exigence apostolique essentielle aux yeux de Mgr Truffet. Cette politique avait d'ailleurs été inaugurée par lui-même à l'encontre des missionnaires en poste, et, semble-t-il, conformément aux désirs du roi local, Eliman :

"Des prédicateurs du mahométisme avaient réveillé la ferveur dans ce royaume de marabouts. La conduite des missionnaires fut un peu dure ; ils se souvinrent malheureusement qu'ils étaient Européens et que les autres étaient Noirs. Aussi Soleiman lui-même cessa de voir les missionnaires. Chose singulière, le roi Eliman lui-même dit de continuer à les visiter; parce que ces premiers missionnaires doivent n'être que des disciples, et que le maître de la vraie parole doit venir après. A mon arrivée, les esprits se sont calmés ; la défense faite aux enfants a été levée implicitement : les Noirs viennent en foule [à l'école] chaque jour".(18)

Quand ce sont les indigènes qui rappellent aux missionnaires l'exigence apostolique de service et leur vocation de disciples !

SE FAIRE TOUT A TOUS

S'agissant de la mission des Pères Blancs au Sahara et au Soudan, Mgr Hacquart transmet le propre témoignage des indigènes :

"Dans les observations faites sur notre compte, il y en a deux principales : la première, c'est que nous sommes réellement ici (Tombouctou) pour les indigènes, que nous les recherchons, que nous les accueillons, que nous les fréquentons à peu près exclusivement, que nous voyons les Blancs juste ce qu'il faut, que nous allons rarement au poste, etc...

La seconde, que, tout en recevant les notables, conformément à leur rang, les pauvres, les esclaves, les ignorants ne sont pas repoussés de chez nous, mais reçus amicalement.

Ces deux remarques sont sincères et exemptes d'esprit de flatterie. C'est la note caractéristique (...) Nous avons donc le commencement d'une excellente position, la confiance augmente, l'influence viendra et sera mise au service du bien que nous voulons faire". (19)

Il serait vain de voir dans ce texte une quelconque complaisance, car Mgr Hacquart est un homme exigeant et humble, mais plutôt le témoignage d'une réussite apostolique basée sur le respect de la hiérarchie sociale, l'indépendance par rapport aux activités coloniales et la priorité donnée aux pauvres qui s'accompagnait d'excellentes relations avec les dignitaires :

"Le naba [de Koupéla] a dépouillé toute solennité, il vient à la mission en ami, cause sans réserve, demande des conseils et en donne, il conduit les Pères à la chasse et leur fait tuer des lièvres. Dans la vallée est son jardin ; il y va en bon propriétaire, nous prend en passant ; et nous allons cueillir une potée de haricots verts", chose bien rare au Soudan". (20)

Cette familiarité est exceptionnelle, et tient en grande partie à la personnalité dépourvue d'apparat de Mgr Hacquart, qui, selon son biographe, M. Marin, "par sa charité, sa patience, par son grand air d'autorité et d'intelligence, peu à peu, conquiert l'esprit et le cœur des indigènes, qui le regardent comme l'un d'entre eux".

Mais quel travail d'apprivoisement au préalable ! L'évolution des relations est soulignée par Mgr Hacquart :

"A la curiosité s'est mêlée la sympathie, et aujourd'hui, nous ne sommes plus des suspects ni des indifférents pour la population. Les notables viennent souvent nous saluer et causer avec nous, même ceux dont on redoutait l'hostilité à notre égard".(21) Il souligne en outre :

"L'on vient beaucoup nous voir. Je soigne pas mal de malades (la plupart esclaves noirs) chez nous ou à domicile, ou même en pleine place publique. Les Arabes viennent volontiers faire un bout de causerie

en amis, sans apparat. On cause des choses du pays, et je fais mon apprentissage de Tombouctien". (22)

Avant tout, se faire Tombouctien parmi les Tombouctiens, apprendre à vivre, à sentir comme eux. Mgr Hacquart et ses compagnons rejoignent ainsi les principales intuitions de leur fondateur, Lavigerie; du R. P. Libermann, fondateur de la nouvelle Congrégation du St Esprit, et de Charles de Foucauld dans son ermitage au Sahara : "Vivre autant que possible comme eux, tâcher d'être en amitié avec tous, riches ou pauvres, mais aller surtout et d'abord aux pauvres." (23) Intuition et exigence fondamentale des missionnaires fidèles à l'exhortation de l'Apôtre : "Se faire tout à tous afin de les gagner tous à Jésus-Christ". Conception paulinienne de l'apostolat qui consiste en un apprivoisement réciproque, en une assimilation réciproque. Exigence apostolique qui réclame une ferveur et un esprit de foi toujours en éveil, comme le rappelait Lavigerie à ses missionnaires d'Afrique équatoriale en 1879 :

"Rien n'est plus lamentable que de voir des missionnaires traiter avec aigreur et amertume ces pauvres populations, ne relever que leurs défauts, et, quand ils en parlent ou en écrivent, ne pas trouver à dire en leur faveur un seul mot de pitié (...) C'est tout le contraire que nous trouvons chez les premiers apôtres ; je veux dire l'expression de la plus tendre charité, d'une inaltérable patience et d'une volonté ferme à faire entrer la lumière de l'Evangile dans les esprits et les cœurs. Ce qu'il faudra donc, c'est être pénétré de l'esprit de foi et, derrière ces misères, ces ignorances, voir uniquement des âmes rachetées par Notre-Seigneur et marquées de son sceau divin. Alors, on pourra les aimer véritablement, malgré tout, on pourra les respecter, ce qui est nécessaire, car pour les relever à leurs propres yeux, il faut les traiter avec amour et respect". (24)

L'OBSTACLE DE LA RELIGION TRADITIONNELLE

Un apostolat aussi exigeant est délicat, parce qu'il est étroitement lié à la nature des relations qu'entretiennent missionnaires et Noirs, mais aussi à cause des difficultés provoquées ou accentuées par l'organisation sociale et religieuse. Nous avons vu que l'abbé Borghero, des Missions Africaines de Lyon, attribue la difficulté de sa mission à "l'emprise diabolique qu'exercent les chefs du fétichisme" et à "l'autorité des princes qui ne sont absolus qu'à l'avantage de ces mêmes chefs de la religion païenne". Que ce soit au Dahomey ou en Sénégambie (le Soudan étant dominé par l'Islam), les missionnaires sont d'accord pour dénoncer l'emprise du fétichisme. Il convient de voir de quoi il s'agit.

Ce terme de "fétichisme" désigne la religion traditionnelle des populations africaines. Il est impropre, si l'on considère que le fétiche n'est pas une divinité, mais un support concret de puissance magique. Le "fétichisme" doit donc être compris comme le terme global désignant pratiques religieuses et magiques des populations africaines. Cette notion correspond à la saisie abrupte de la religion africaine décrite comme païenne, idolâtre, hostile au christianisme. Rares sont les missionnaires qui dépassent cette opposition simpliste entre le "fétichisme" et le christianisme. Voici par exemple un jugement de Mgr Kobès :

"Dans les deux Guinées règne partout un affreux fétichisme, avec un cortège de superstitions ridicules, dégradantes, et parfois cruelles.

la métempsycose, la polygamie, le divorce, les sacrifices humains et même souvent l'anthropophagie sont consacrés par la religion. Pour comprendre la force et l'influence des idées et des pratiques superstitieuses de ces peuples, il est à remarquer qu'elles font partie intégrante de leur état social, et que les fétichistes, pas plus que les Mahométans, n'établissent aucune distinction entre l'ordre politique et l'ordre religieux. C'est au nom du fétiche que les chefs gouvernent, qu'ils jugent les litiges, qu'ils règlent le commerce, et même l'usage des aliments". (25)

Mgr Kobès s'attache aux manifestations extérieures du fétichisme (divorce, polygamie), en soulignant les aspects les plus scandaleux (sacrifices humains, anthropophagie). Réaction compréhensible et légitime, mais qui se réduit à cette saisie extérieure du phénomène religieux, critique et négative. Aucune compréhension de l'intérieur n'est amorcée (le pouvait-il ?) mais au contraire un constat d'hostilité et d'horreur, souvent exprimé par le terme "diabolique" dans les écrits des missionnaires, et qui souligne l'absence de distinction entre les ordres politique et religieux :

"Le silence le plus complet est gardé par les féticheurs sur tout ce qui concerne leur caste. Ils ont su se rendre maîtres absolus du pays, inspirer à tous la plus grande terreur, et tenir les rois eux-mêmes sous la plus entière dépendance".(26)

Ne s'agit-il pas de ce que l'abbé Borghera appelle "despotisme oligarchique" ? Despotisme des féticheurs. Mais qui sont-ils ? :

"C'est le corps des prêtres des idoles, formant une caste à part, et organisés de la manière la plus formidable qu'on ait jamais vue. Cette caste compte autant, sinon plus, de femmes que d'hommes. Les novices des deux sexes passent plusieurs années dans des maisons spéciales pour se former à des pratiques et à une langue connues seulement des féticheurs".(27)

Ce despotisme est entretenu par la terreur qu'éveillent les sacrifices humains. Le R. P. Planque, en 1893, témoigne de leur importance pour le maintien du pouvoir des féticheurs sur la société et sur les chefs :

"Il y a chez eux ce caractère particulier qu'en tout et pour tout, ils ordonnent des sacrifices humains. Ils proclament tout haut que ces sacrifices sont la sauvegarde du pays, que l'Etat serait anéanti sans eux, et ils agissent en conséquence. Malheur au roi même qui ne voudrait pas suivre leur inspiration ! Ghézo, le grand-père de Béhangin, avait eu des idées de réforme. Il avait régné quarante ans, pendant lesquels, peu à peu, il avait diminué le nombre des victimes. On dit même que son intention était d'abolir les sacrifices humains. Il était du moins parvenu, dans les dernières années de son règne, à n'immoler qu'une centaine de victimes humaines, et il réservait pour cela les coupables qui avaient mérité condamnation. Les féticheurs réclamaient de lui, sans pouvoir l'obtenir, le rétablissement des anciennes coutumes. Il mourut, mais l'opinion publique attribue sa mort au poison du féticheur. Avant d'introniser Gléglé, son successeur, ces monstres lui ont imposé le rétablissement des coutumes. Il a tenu sa promesse et depuis ce moment, les sacrifices humains ont été plus nombreux et plus horribles que jamais. Les missionnaires n'ont jamais vu de leurs propres yeux ces horribles sacrifices. Cependant, bien des détails sont venus à leur connaissance, détails qui font frissonner d'indignation. En rapports fréquents avec des personnes qui en avaient été bien des fois les témoins, ils ont connu par elles toutes les espèces de sacrifices, avec les rites observés de chacun". (28)

L'existence de ces sacrifices ne peut être niée, même si, comme le dit le R.P. Planque, son témoignage est de seconde main. Mais ce témoi-

gnage évoque aussi à quel point le despotisme des féticheurs était puissant et contraire au désir des populations ; la lutte entre le roi, autorité politique dont dépend l'éthique dans la société, et le féticheur, autorité religieuse assoiffée de pouvoir, est révélatrice de la désapprobation populaire, puisque le peuple soupçonne le féticheur d'avoir empoisonné le roi réformateur. C'est pourquoi il est trop simple de présenter l'hostilité du fétichisme envers le christianisme comme une réaction de défense de la culture et de l'identité africaines. Sinon, comment comprendre que l'autorité politique traditionnelle du pays se heurte aussi aux féticheurs ?

Ne vaudrait-il pas mieux envisager l'hostilité du fétichisme contre le christianisme comme une manifestation violente de haine envers une présence et un message qui risquaient de détruire les pouvoirs et les privilèges des féticheurs ? Les féticheurs n'ont-ils pas recouru à l'amalgame en disant que toute la société traditionnelle était menacée, alors que la leur, et seulement la leur, l'était ?

La lutte des missionnaires contre le fétichisme, et ce qui lui était directement lié, l'esclavage, apparaît comme une oeuvre civilisatrice : débarrasser l'Afrique de ces fléaux dont les populations elles-mêmes voulaient se libérer :

"En s'emparant du Dahomey, la France a bien mérité de l'humanité. Désormais, le sang des sacrifices humains ne coulera plus sur cette terre qui en a été si souvent rougie ; les razzias ne se feront plus dans ces nombreuses tribus qui en étaient les tristes victimes ; on ne verra plus ces longues files d'hommes et de femmes conduits, la chaîne au cou, vers le navire qui doit les emmener, loin de leur pays, pour travailler au profit du maître auquel ils ont été vendus, à beaux deniers comptant. Et maintenant, le roi d'Oyo et les tribus d'Eghas surtout vont vivre débarrassés de la crainte perpétuelle des razzias. La région va se repeupler, et les cultures reflourir. Le Dahomey lui-même entrera dans cette voie, car la population est bonne et laborieuse. Ce n'était qu'à contre-cœur qu'elle se voyait appelée à opérer des razzias, mais il fallait obéir. Il y aura peut-être, tout d'abord, un peu d'hésitation dans la crainte de voir revenir Béhangin. Les féticheurs ne manqueront pas d'entretenir une certaine appréhension, mais tout cela s'évanouira complètement, quand auront disparu du pays les chefs de guerre, et surtout le corps des féticheurs. Il faut, en effet, absolument détruire l'organisation de ces derniers pour éviter les complots et les surprises. Je ne crois pas qu'il y ait un pays nègre mieux disposé que la Côte des Esclaves à recevoir la civilisation et les idées chrétiennes. Au loin déjà, dans l'intérieur, on estime les missionnaires comme des hommes qui font du bien à tout le monde. On les appelle en plus d'un endroit. Des rois nombreux ont envoyé des ambassades au supérieur de la Mission du Bénin. Jusqu'ici, nous n'avons pu satisfaire que celui d'Oyo, mais il y a dans ces demandes une indication très caractéristique". (29)

Oeuvre civilisatrice provoquée par l'indignation du chrétien devant les sacrifices humains, l'esclavage, le despotisme des féticheurs, oeuvre qui concourt à l'extension de l'évangélisation, désirée, réclamée, et non imposée. Exemple de ce que les missionnaires, en réagissant face aux détresses, peuvent réussir dans leur mission, en servant patiemment et silencieusement, mais efficacement, l'Évangile.

Toutefois, si l'oeuvre civilisatrice se révèle comme un moyen direct et puissant d'évangélisation, évangélisation et civilisation sont étroitement liées ; car comment annoncer l'Évangile à quelqu'un sans d'abord se soucier de son sort ? L'oeuvre civilisatrice comporte des

ambiguïtés évidentes : que signifie "apporter la civilisation et les idées chrétiennes", lorsque, comme le fait le R. P. Planque, on attribue cette mission à une nation colonisatrice (ici, la France) ? L'oeuvre des missionnaires ne risque-t-elle pas de se heurter aux détournements des nationalismes ? Comment "civiliser" sans être conduit à "occidentaliser" ? L'étude de la lutte contre l'esclavage pourra nous éclairer.

LA PLAIE DE L'ESCLAVAGE

Le fléau que rencontre le missionnaire en Afrique, c'est l'esclavage. Il ravage toute l'Afrique occidentale, il est devenu un élément essentiel de l'économie de ces contrées. Fléau si ancré que la lutte apparaissait gigantesque. Lors d'une cérémonie de départ de missionnaires, Lavigerie dresse un tableau tragique de l'esclavage africain, avec son éloquence habituelle :

"De tous les points de l'immense continent, qui s'étend des limites de notre France africaine aux provinces anglaises du Cap, s'élève, depuis des siècles, un long cri de douleur, où se rencontrent et se mêlent les souffrances les plus cruelles de l'humanité : des mères, à qui des ravisseurs farouches arrachent leurs enfants pour les conduire à la servitude..., des peuplades paisibles, surprises, la nuit, dans leur sommeil, et qui voient mettre en feu leurs demeures, massacrer tout ce qui résiste, et traiter le reste sur les marchés où l'homme se vend comme du bétail ; de longues troupes de captifs, hommes, femmes, enfants, succombant à la faim, à la soif, au désespoir, agonisant lentement dans les déserts, lorsqu'on les abandonne, déjà à demi-morts, pour épargner leur maigre nourriture, ou tombant sous les coups du maître lorsqu'il veut un exemple pour terrifier le troupeau qui est devenu sa proie ; des créatures humaines, livrées sans défense à la rage et à la débauche ; et tout cela, multiplié, chaque jour, par l'avarice, par la vengeance, par les guerres. Chaque année, plus d'un million d'hommes subissent ce sort effroyable, et dans des conditions telles que l'un des témoins de cette traite infâme a pu dire que l'on accumulerait toutes les horreurs, sans jamais arriver à la vérité, lorsqu'il s'agit de l'esclavage africain".(30)

Il est certain que devant l'ampleur de cette barbarie, les premiers missionnaires arrivés en Afrique durent se sentir découragés. Mais les fondateurs de congrégations, Libermann, Lavigerie, se donnèrent pour première tâche de libérer l'Afrique de l'esclavage qui y était si anciennement enraciné. Sans leurs efforts persévérants, il n'aurait sans doute pas disparu si vite.

L'une des toutes premières à s'attaquer à ce vaste problème fut Mère Javouhey, fondatrice des Soeurs de St Joseph de Cluny. Première missionnaire arrivée au Sénégal, en 1820, elle entreprit de créer des maisons d'éducation par le travail et l'instruction religieuse, des Noirs, esclaves ou affranchis :

"J'éprouve un besoin extrême de travailler à leur bonheur. Si vous saviez comme jusqu'à présent, on a pris de moyens pour arriver à ce noble but. Ils sont bons, simples ; ils n'ont de malice que celle qu'ils tiennent de nous." (31)

C'est cet exemple qui encourage l'ardeur de Libermann, bouleversé par les misères du monde noir, et qui l'incite à fonder son institut missionnaire, et à le fusionner avec la Congrégation du St Esprit, insérée dans les colonies françaises,

En 1868, bien que l'esclavage ait été officiellement aboli en 1848, Lavigerie reprenait la croisade, car le fléau sévissait toujours en Afrique. Des régions entières menaçaient d'être dépeuplées, et les routes suivies par les marchands d'esclaves se reconnaissaient aux ossements dont elles étaient fardées. Des bandes armées venaient du Maroc, de l'Egypte et du Soudan, de Zanzibar et d'Arabie pour se jeter sur les villages. Alertées, les puissances européennes avaient à diverses reprises essayé de mettre un frein à ces hécatombes, et le khédive d'Egypte avait envoyé deux expéditions à cette fin dans le haut Nil. Mais toutes ces mesures s'avéraient inefficaces devant l'importance du trafic, dont les ramifications innombrables se trouvaient à tous les échelons.

En sa qualité de primat d'Afrique, le cardinal Lavigerie était la personne la plus indiquée pour intervenir officiellement auprès du St Siège. Ayant appris que Léon XIII préparait une encyclique à ce sujet à l'intention de l'empereur du Brésil, il lui envoya une lettre, en date du 16 février 1888, dans laquelle il faisait état de la situation en Afrique. Lorsque l'encyclique In pluribus parut au mois de mai, le cardinal put y retrouver une partie de sa propre lettre.

Quelques jours plus tard, il arrivait à Rome à la tête du pèlerinage d'Afrique, composé de Noirs, d'Arabes et d'Européens, encadrés par ses Pères Blancs. Avec le sens de la mise en scène qui le caractérisait, le cardinal plaça ses pèlerins de telle sorte que les Noirs se trouvaient au milieu, bien en vue dans leurs costumes nationaux. Dans l'allocution à Léon XIII, il s'écria en montrant les Noirs :

"Ils ont laissé dans l'intérieur de leur immense continent tout un peuple, leur propre peuple ; voué à ces effroyables misères : cent millions d'hommes, de femmes, d'enfants, condamnés à une telle mort".(32)

Lavigerie se vit confier aussitôt par le pape le soin de commencer sans délai une campagne anti-esclavagiste. Parti de Rome le premier juin, il se mit immédiatement à l'oeuvre. En France, il intéressa la presse au mouvement, et rencontra les milieux officiels, qui, quoique anticléricaux, se rallièrent à ses propositions. Le premier juillet, il parla en chaire à St Sulpice, maître en tête, devant une église comble. En Angleterre, il fut reçu à Londres, au Princess Hall, où il exposa la situation devant un vaste public : au premier rang, le cardinal Manning, Lord Granville, et plusieurs évêques anglicans. Au cours de son discours, il rappela les paroles inscrites sur la tombe de Livingstone, à Westminster, et ajouta :

"Je ne puis rien faire de plus que de souhaiter que les bénédictions les plus abondantes du ciel descendent sur tous ceux, quelsqu'ils soient, Anglais, Américains ou Turcs, qui contribueront à faire disparaître de ce monde la plaie affreuse de l'esclavage".(33)

A Bruxelles, il parla à Sainte-Gudule, le jour de l'Assomption, et fonda un comité anti-esclavagiste. D'autres comités se fondèrent un peu partout en Europe; en Allemagne, en Espagne, en Italie.

Mais sa santé déclinait rapidement, ce qui l'obligea à ralentir ses activités. Le 8 novembre 1889, une conférence internationale pour l'abolition de l'esclavage s'ouvrait à Bruxelles, alors que le cardinal s'était retiré à Biskra, et que des esclavagistes, prenant l'offensive en Ouganda, arrêtaient les missionnaires catholiques. Malgré ses nombreuses occupations diocésaines, deux questions retenaient son attention : soutenir ses missionnaires en Afrique centrale, et encourager la formation de comités anti-esclavagistes.

L'année suivante, sa santé s'étant améliorée, il partit pour la France. Il assista au congrès anti-esclavagiste de Paris, qui venait compléter celui de Bruxelles. De nouveau, il parla à St Sulpice où, pour la dernière fois, il s'adressait à la France :

"Pour moi, je vais rentrer dans mon Afrique, pour n'en plus sortir, et lui donner ce qu'il plaira à Dieu de me laisser encore de courage contre les années". (34)

Mais quelle était donc cette situation terrible qui engagea Mgr Lavigerie à s'y consacrer corps et âme et à appeler le monde civilisé à se joindre à sa lutte ?

L'ENRACINEMENT DE L'ESCLAVAGE

"Il est impossible, écrit le primat d'Afrique, de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu (...) La traite maritime a été supprimée, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est accrue sur certains points. Dans le Nord et l'Est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les Noirs qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage (...) Voilà pourquoi, dans les régions de l'Afrique dont je parle, les mahométans sont à la tête de ce commerce. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins qui pénètrent pour leurs brigandages dans les pays des nègres idolâtres.

Les Etats barbaresques, l'Algérie elle-même, l'Egypte, Zanzibar, le Soudan mahométan, sont le point de départ de ces tristes expéditions. Souvent, elles se bornent à la chasse de quelques individus isolés. Mais souvent, ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles sont cernés tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Presque jamais, les Nègres ne se défendent". (35)

Les marchands d'esclaves et leurs pourvoyeurs considéraient dès lors les missionnaires comme leurs premiers adversaires, car ils les trouvaient de plus en plus sur leur chemin, qui défendaient les Noirs contre leurs criminelles entreprises. Ils comprenaient que la règle de l'Evangile serait la fin de leurs richesses, et n'épargnèrent rien pour l'empêcher de se propager.

Le P. Planque, au Dahomey, souligne le caractère implacable de la lutte :

"L'esclavage est tellement enraciné dans les habitudes du pays qu'il serait impossible de l'abolir sans détruire l'organisation de la société." (36)

En effet, le Dahomey vivait du commerce des esclaves inauguré par les Européens au XVI^{ème} siècle, grâce à qui, d'acte de brigandage à l'origine, la traite devint un véritable commerce avec les rois africains. Les rois en étaient venus à organiser les razzias, dont les victimes étaient des villageois, ou même les habitants d'une ville...

Ces sociétés, qui avaient intégré l'esclavage comme un échange commercial, l'avaient également imprimé dans leurs mentalités. Le témoignage du P. Borghero est à cet égard très éclairant :

"Dans la langue du pays [le Dahomey], les noms de Blanc, de Chrétien, sont synonymes de Seigneur, de Libre ; tandis que Noir ou Païen équivaut à serviteur, esclave. Au Dahomey surtout, on appelle Blancs tous les chrétiens, fussent-ils d'ailleurs noirs comme de l'ébène".(37)

La réalité sociale se révèle à travers les mots employés : la présence blanche et l'influence du christianisme sont puissantes non pas comme force de libération, mais comme source d'accentuation du clivage social. Les chrétiens sont ceux qui sont libres, et comme la liberté semble réservée aux Blancs, les esclaves noirs affranchis sont appelés paradoxalement "Blancs". Un exemple de ce que la disparition de l'esclavage n'est pas évidente dans les mentalités : le Noir perd son identité lorsqu'il devient libre !

Cette société marquée profondément par la traite a institutionnalisé l'esclavage. Au Dahomey, un code juridique progressivement élaboré reconnaît la réalité de l'esclavage et l'inscrit dans la vie sociale :

"Le maître a grand soin de son esclave, car il se dit "l'enfant ne me coûte rien, l'esclave est le fruit de mon travail, de mes économies, de mes privations ; il m'a coûté cher". Il suffit que le maître comprenne ses intérêts pour être porté à protéger celui qui fructifie à son profit. Il arrive alors très souvent que l'esclave fait partie de la famille, comme les enfants du maître, et préfère son état à la liberté, car livré à lui, il ne saurait trouver aisément une subsistance assurée. Au Dahomey, le gouvernement protège l'esclave qui, en cas de mauvais traitements, est en droit de réclamer auprès des autorités ; et celles-ci peuvent obliger un maître à mieux remplir son devoir, ou même lui soustraire son esclave".(38)

Manière d'organiser l'insupportable, d'institutionnaliser l'inacceptable.

Qu'envisager dès lors comme action qui puisse débarrasser la société de ce fléau, de ces exploiters, sans la bouleverser de fond en comble ? Comment, en d'autres termes, la régénérer sans la détruire ?

UN INSTRUMENT DE COMBAT : LES FRERES ARMES DU SAHARA

Pour le R. P. Planque comme pour Mgr Lavigerie, seule la charité chrétienne peut être efficace et faire reculer le fléau.

"On a fait de belles théories et l'on en fait encore chaque jour de nouvelles pour parvenir à civiliser l'Afrique et abolir l'esclavage ; mais tous ces efforts deviennent stériles et n'aboutissent qu'à des mots sonores, tant qu'on s'obstine à vouloir se tenir en dehors du christianisme", affirme le P. Borghero.(39)

Il ajoute ensuite :

"L'esclavage est une plaie sociale qui provient de l'absence de tout ce que le christianisme enseigne : l'amour du prochain, les devoirs mutuels des supérieurs et des inférieurs, l'obligation du travail comme expiation et comme remède du premier péché et de ses conséquences. Otez ces principes, il ne reste plus que la haine de son semblable, l'injustice du plus fort et du plus rusé, l'oisiveté, avec tous les désordres qu'elle enfante". (40)

Selon les missionnaires, par ces principes que le christianisme enseigne, dont il offre la pratique concrète, par son enracinement en Dieu qui est tout amour, il apparaît comme la force la plus puissante qui puisse s'attaquer à l'esclavage, si elle s'allie à tous les autres humanistes.

Exercer la charité chrétienne, telle est l'exigence pour tous ceux qui veulent combattre l'esclavage. Mais de quelle manière ?

L'expérience des Frères armés du Sahara, fondés par Mgr Lavigerie en 1891 est très intéressante à cet égard. Elle montre comment le christianisme et la discipline militaire peuvent s'allier dans un objectif précis comme celui-là.

Même si cette expérience n'a pu se poursuivre, elle portait en elle les traits principaux de la lutte contre l'esclavage, à la fois patriotique et chrétienne, telle que la concevait Lavigerie.

Les Frères armés du Sahara n'étaient ni une congrégation religieuse, ni un détachement militaire, mais un groupe de volontaires à double vocation religieuse et militaire. Il s'agissait d'une "milice sacrée", placée sous la juridiction spirituelle des missionnaires d'Alger, et sous l'autorité temporelle d'un commandant, assisté de deux lieutenants. Le règlement prévoyait aussi bien les exercices militaires que les exercices religieux, et tous les détails de vie matérielle et spirituelle. Ils n'avaient pas à diriger d'opérations armées, ni à exercer d'action officielle autour d'eux (cela revenait aux autorités militaires), ni à se faire missionnaires.

Mgr Lavigerie précisait leur tâche dans une lettre du 2 juillet 1891, écrite à l'occasion du sacre de Mgr Toulotte, chef de la mission du Sahara :

"Je veux le dire ici, le monde n'a jamais vu d'entreprise plus désintéressée, plus noble, plus patriotique, plus chrétienne.

Ce que veulent les Frères armés du Sahara, c'est de consacrer leur dévouement, leurs forces, leurs ressources, leur vie même à la rédemption des malheureux qui souffrent dans les oasis où l'esclavage les laisse mourir. Faire part aux infortunés de ce qu'ils possèdent, travailler pour eux, leur apprendre à travailler eux-mêmes et à pourvoir à leur propre subsistance, les élever ainsi jusqu'à la civilisation chrétienne, tel est le but que poursuivent nos pionniers admirables (...). De fanatisme, ils n'en montreront pas davantage. Ils laisseront aux missionnaires la charge de prêcher la foi chrétienne avec la prudence et la charité dont ils donnent, depuis tant d'années, l'exemple. Provoquant, eux, les hommes de la prière, l'admiration, la reconnaissance et le respect des musulmans, et ne joignant à l'amour de Dieu que l'amour de leur patrie et le sacrifice de leurs susceptibilités les plus légitimes.



Arch. P. Blancs, Rome

LES FRERES ARMES DU SAHARA

Car ces frères ont fait humblement et noblement savoir aux chefs de notre armée que, si elle pénètre un jour dans les profondeurs du Sahara, ils n'y veulent être jamais que les auxiliaires dévoués de ceux que la France armera officiellement pour sa cause". (41)

Leur vocation consistait donc à secourir les victimes de l'esclavage, non à les évangéliser, encore qu'ils eussent pleinement conscience que c'est ainsi, par l'exemple de la charité avant tout, que l'évangélisation s'effectue. Cette oeuvre singulière s'inscrivait bien dans la perspective d'un service de la charité ; d'ailleurs, la désignation du P. Haquart comme responsable au plan spirituel souligne ce double souci évangélique et caritatif.

Leur vocation et leur principale obligation consistaient en effet à restreindre, puis à supprimer les misères et les hontes de l'esclavagisme africain. Comment ?

- en défendant les populations contre les ravisseurs et les trafiquants d'esclaves (sorte de police du Sahara) ;
- en recueillant les esclaves enlevés ou échappés des caravanes faisant la traite ;
- en créant des centres-refuges pour les victimes de l'esclavage, destinés à devenir des centres agricoles.

C'était là une oeuvre qui réclamait des hommes éprouvés et sûrs, soulignait Mgr Lavignerie :

"L'oeuvre à laquelle j'invite ces auxiliaires est une oeuvre de courage, mais encore plus d'abnégation. Je ne veux que des hommes qui se résignent à vivre pauvres dans les travaux et les fatigues, sans récompense humaine, sans traitement, sans solde, se contentant tout comme les Apôtres du vêtement et des aliments qui soutiendront leur vie. Consacrant tout ce qu'ils ont d'intelligence, d'ardeur, d'énergie à l'accomplissement d'une oeuvre qui intéresse leur patrie, l'humanité, et par suite de l'avenir, la religion, les âmes".

Vie rude partagée entre la prière, le maniement des armes et le travail. Un travail essentiel de mise en valeur de la terre :

"Il faut à la terre du désert des hommes qui l'étudient, qui la travaillent, qui la cultivent, qui l'ouvrent là où la nature a su emmagasiner ses eaux, et qui joignent à l'exercice de la charité envers les pauvres et les malades, envers tous les déshérités, les arts utiles à la vie. C'est ainsi que les Frères armés du Sahara pourront créer des centres destinés à attirer peu à peu les populations errantes, esclaves, fugitifs, nomades mourant de faim et qui ne trouvent point ailleurs dans le Sahara de travail". (42)

Ces centres agricoles, en participant à la fixation de populations jusqu'alors nomades, contribuèrent à leur survie en exploitant les ressources locales :

"On plante et on sème toutes les plantes que l'expérience a montré déjà, dans les oasis existantes, pouvoir réussir au Sahara. On y crée surtout ce qui donnera la prospérité et l'aisance aux générations futures : la création de palmeraies". (43)

En comptant sur la sagesse et le savoir-faire des indigènes :

"Les indigènes, souligne le P. Hacquart, ont pour tous les détails de la culture, de la fécondation, de la cueillette, de la conservation des dattes, un savoir-faire que les Européens acquièrent difficilement". (44)

Il fallait donc recevoir d'eux les connaissances nécessaires pour inaugurer ces centres agricoles destinés à devenir des lieux de refuge à court terme, des villages habités à long terme.

La tâche était immense, et le P. Hacquart, jusque là professeur à St Eugène, s'exclame :

"Moi, qui sors de mes livres, me voilà bien logé, achetant maintenant des briques, louant des ânes, commandant maçons, menuisiers, Français, Arabes et soldats des compagnies de discipline que l'administration militaire nous loue, dirigeant les différents chantiers d'ouvriers".(45)

Il s'agissait d'un véritable bouleversement, d'un élan créateur parfaitement organisé.

La communauté comprenait cinquante hommes répartis en cinq groupes inégaux d'infirmiers, artisans, agriculteurs, intendants et cuisiniers, chasseurs, organisés de telle sorte que l'auto-suffisance était assurée, et leur vocation remplie le plus efficacement possible.

L'efficacité des Frères armés du Sahara était si grande qu'elle inquiéta le gouvernement français. M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, déclara à Mgr Lavigerie que le gouvernement ne pouvait ni se servir des Frères armés, ni favoriser en rien l'oeuvre qu'ils avaient entreprise. Pourquoi donc ? Peut-être à cause de l'originalité de l'entreprise, indépendante des projets politiques, mais en même temps fidèle au patriotisme. Une entreprise qui gênait l'administration française, dans la mesure où elle ne pouvait totalement la contrôler, où elle ne lui était pas soumise :

"De toutes parts, on se les représente réunis à Biskra en une troupe nombreuse et redoutable, et d'autant plus dangereuse qu'elle était indépendante", note Mgr Toulotte. (46)

En outre, lors du traité de Berlin (1892), les puissances européennes se partagèrent le continent africain. Il devenait évident qu'un ordre militaire, fondé par Lavigerie, né en Algérie, ne serait pas toléré dans les pays ne dépendant pas de la France. Aucun gouvernement ne permettrait à des gens armés, indépendants des autorités coloniales, mais tous Français, de venir faire la police anti-esclavagiste dans ses possessions africaines.

Ainsi, devant le refus du gouvernement français de s'assurer la collaboration des Frères armés du Sahara, parce qu'ils étaient indépendants de lui, et l'opposition des autres nations, parce qu'ils étaient Français, Mgr Lavigerie dut prendre la décision de licencier sa petite équipe, le 22 octobre 1892.

Décision douloureuse pour tous.

"A la fin de mai, je recevais l'ordre de ramener mes hommes à Biskra, quel triste voyage !", s'écrie le P. Hacquart.

Ainsi, l'expérience a échoué, parce que trop indépendante et trop patriotique à la fois. Ce paradoxe était la conséquence de l'originalité de l'entreprise, qui se consacrait au plus urgent, la lutte contre l'esclavage, indépendamment des querelles et des intérêts nationaux.

Mgr Hacquart, quelques années après, se résignait à la domination des colonialismes nationaux en Afrique, en affirmant à une assemblée de la Société anti-esclavagiste de France :

"En rendant hommage aux nobles dévouements que j'y ai rencontrés, j'avoue, l'épreuve faite, que je ne serais pas disposé à recommencer (...) Il vaut mieux de toutes façons, dans nos colonies, que le gouvernement assure lui-même la police aux abords des frontières". (47)

Fallait-il compter encore sur les nations ? N'étaient-elles pas capables seulement de discours et d'expéditions armées, les uns et les autres peu efficaces contre l'esclavage ?

"Sous prétexte qu'il ne faut pas aller trop vite, écrivait Mgr Hacquart en 1899, il semble qu'il ne faille rien faire du tout qu'abriter sous les plis de notre drapeau les horreurs et toutes les hontes de la traite". (48)

D'ailleurs, l'esclavage était justifié par des discours d'un cynisme rare :

"Les captifs, mais ce sont les gens les plus heureux du monde. Cette race est faite pour être esclave, ceux qui ne le sont plus cherchent à le redevenir. On oublie, s'indigne Mgr Hacquart, que ce n'est pas du tout libérer des captifs, qu'il faudrait ensuite leur procurer une situation matérielle et les moraliser : un mouton mis en liberté au milieu d'une forêt tombe dans la gueule du loup ; concluez-en qu'il est créé pour être dévoré et que c'est là son suprême bonheur. Voilà la logique du raisonnement". (49)

L'inefficacité est accompagnée d'hypocrisie :

"Pour concilier les horreurs, que tout le monde connaît, avec la théorie en honneur "que les esclaves sont si heureux au Soudan", on a imaginé la distinction subtile des captifs de traite et des captifs de case ; les premiers sont voués à toutes les souffrances, les seconds sont de vrais coqs en pâte. Or, en pratique, que peuvent bien être les captifs de case, dans un pays désolé par les guerres de race, de tribus à tribus, de village à village ? Quel est le captif qui vit et meurt dans la case qui l'a vu naître ? (...) Y a-t-il un maître qui hésite à se défaire avantageusement d'un captif, comme un éleveur donne un cheval à la remonte, ou un boeuf à la boucherie ? (...) Nous connaissons beaucoup de captifs, très peu sont nés à Tombouctou. Nous en connaissons beaucoup dont les enfants ont été vendus aux commerçants du Maroc, du Touat, d'In-salah, de Ghadamès. Où sont donc les captifs de case ?" (50)

En fin de compte, seuls les missionnaires se dressaient contre l'esclavage, véritablement, en dénonçant l'indifférence, le cynisme et l'hypocrisie de leurs compatriotes.

LA SEULE ARME : L'EVANGILE

Et pour eux, la meilleure manière, la seule infailible, de lutter contre l'esclavage, était l'évangélisation :

"Tous les genres d'esclavage se donnent la main, écrit Mgr Truffet, vicaire apostolique des Deux-Guinées, le 14 février 1847, l'esclavage de l'erreur abaisse les âmes et les prépare à celui du fouet. Le Souverain Pontife m'envoie prêcher la Sainte Doctrine dans les Deux-Guinées, y établir le règne de Dieu, de la charité et de la liberté par la prédication de la sainte Doctrine de Jésus-Christ. C'est le moyen le plus sûr et le moins dispendieux de fermer les marchés où se vend la chair humaine vivante". (51)

Seule une transformation profonde peut permettre la disparition de l'esclavagisme, non des interventions superficielles. La condition matérielle est ici étroitement liée à la situation spirituelle. Mgr Hacquart l'exprime dans une lettre adressée au cardinal Ledochowski, du 8 novembre 1900 :

"J'ai cru entrer dans les intentions de Votre Eminence en ne faisant pas de l'anti-esclavagisme une oeuvre purement humanitaire, rendant un esclave à la liberté, mais aussi une oeuvre catholique, en la tournant de la façon la plus efficace à la propagation de la foi : c'est d'ailleurs encore la meilleure manière d'arrêter l'esclavage à sa source".(52)

Les missionnaires entreprenaient alors, dans la mesure de leurs moyens, de racheter des esclaves pour les sauver dans leur corps et dans leur âme :

"Profiter de toutes les occasions pour racheter les esclaves Mossi, tribu noire soumise aux Arabes, et de les rendre à leur pays, à mesure qu'ils seront capables d'y faire le bien". (53)

En effet, en rachetant des esclaves, les missionnaires formaient de nouveaux chrétiens, capables d'évangéliser à leur tour.

Au Soudan, les jeunes gens étaient souvent vendus par leurs parents, qui se procuraient ainsi la nourriture qui leur manquait. Le rôle du missionnaire était alors de protection :

"Il était de notre devoir d'en préserver le plus grand nombre possible, et nous en avons reçu cinquante-huit, non pas dans les conditions ordinaires, mais en les rendant à leurs familles dès que celles-ci pourraient les nourrir, (...) au profit de l'évangélisation, car après avoir passé quelques mois à la mission et retournés dans leurs villages, ces jeunes gens forment un excellent noyau de catéchumènes, et secondent efficacement l'action des missionnaires qui les visitent".(54)

Le missionnaire, à la fois, libère et relève le captif, ou celui qui était promis à la captivité, et le restitue à sa complète humanité. Une humanité qui était méprisée par la littérature esclavagiste, contre laquelle s'insurgeait Mgr Hacquart, en dénonçant les idées qu'elle faisait pénétrer dans les esprits : clichés simplistes qui permettent de se donner bonne conscience, de s'attendrir facilement, ou de rester indifférent :

"Sur la foi des auteurs, il y a d'abord le type poétique du captif qui pleure sa case natale, le clair ruisseau dont l'onde pure désaltérerait sa soif, les tendresses de la vie de famille à laquelle une main cruelle est venue l'arracher soudain ; celui-là exhale sa douleur en strophes de

Lamartine et la chante en s'accompagnant de la lyre, ou tout au moins le refrain sur la flûte champêtre : habituellement, il meurt à vingt ans, de nostalgie ou de poitrine, c'est un mélange d'idylle et d'élégie très touchant à coup sûr, de Paul et Virginie. Malheureusement, cette poésie n'a ni rime ni raison.

On trouve aussi dans les livres le type féroce : c'est l'esclave gonflé de ressentiment et d'amertume, qui se venge de l'injustice du sort sur tout ce qui l'approche ; c'est la bête fauve qu'il faut dompter et terroriser, sous peine d'être dévoré ; c'est l'esclave assassin, empoisonneur, qui apporte toutes les calamités dans la demeure de son maître. Ce type a été créé pour les romans à sensation, dont la scène est le type du bon nègre, épais, naïf, mais simple et dévoué à son maître, qui le paye en retour, le considérant comme un grand enfant, ami de la maison.

Pour celui-là, il faut le regretter sincèrement, c'est encore un personnage imaginaire. Oui, bien sincèrement, et quel que soit le charme qui s'attache à ces créations idéales, il vaut mieux reconnaître que les captifs sont des hommes comme les autres".(55)

L'ironie décapante de Mgr Hacquart est nécessaire pour détruire tous les préjugés que nous avons rencontrés envers la figure du Noir, accentués ici dans la figure de l'esclave, dans la mesure où la rapport Noir/Blanc est plus étroit, plus sensible, et donc plus révélateur de la mentalité du Blanc envers le Noir : le mépris qui s'exprime dans l'idéalisation romantique permet une distance sentimentale de bien mauvais goût ; la monstruosité, elle, permet de rester insensible avec tentative de justification. Dans tous les cas, le même refus de respecter l'autre en tant que personne.

Mgr Hacquart ne niait pas les défauts des esclaves. Il les comprenait, non comme un trait particulier à leur "nature" d'esclaves, mais comme un caractère simplement humain :

"S'ils font tort à leurs maîtres, ils seront châtiés, c'est toute la morale qu'on leur a inculquée (...). Ils cherchent à en faire le moins possible, à se soustraire au contrôle de celui qui les exploite, à le tromper par tous les moyens : ils sont donc à l'occasion menteurs, voleurs, paresseux. Sans nous flatter, il faut avouer que ces tendances sont très humaines, et qu'il ne les faut réserver ni aux captifs, ni à la race noire. Ceux de nos ouvriers qu'on a réussis à déchristianiser valent-ils beaucoup mieux ? (...) Non, quoi qu'on dise, ils ne sont ni des animaux, ni des démons, et tout dégradés qu'ils soient parfois, quand on leur gratte leur grossière écorce, on retrouve les traits de l'homme formé à l'image de Dieu".(56)

II LES MISSIONNAIRES FACE A L'ISLAM

LA MENACE ISLAMIQUE

Les missionnaires, en luttant contre l'esclavage, se heurtaient à la présence musulmane. C'était en effet le musulman qui était le plus souvent trafiquant de chair humaine. L'islam était donc lui-même considéré comme un fléau pour l'Afrique, un obstacle à l'évangélisation, mais avant tout à la civilisation.

Lutter contre l'esclavage, c'était en même temps déclarer la guerre à l'islamisme. Lavigner le dit expressément :

"Dans le Nord et l'Est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associé à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Et pour le dire en passant, la destruction de l'esclavage est le coup le plus terrible que l'on puisse porter au mahométisme. La société musulmane telle qu'elle est organisée, ne peut en effet vivre sans esclaves". (1)

C'est pourquoi les plus fréquentes réactions devant l'islam de la part des missionnaires étaient l'hostilité et la dénonciation du danger qu'il constituait pour l'Afrique. Avant d'être une religion soeur du christianisme, l'islam constituait une menace qu'il fallait combattre.

Voici par exemple l'opinion qu'en donne le P. Barbier, missionnaire en Guinée :

"Si dégénéré qu'il soit, l'islamisme ne fait pas moins d'incessantes conquêtes en Afrique ; il y est encore à sa période d'accroissement ; par conséquent, au règne du sabre et de la plus farouche intolérance, et s'il continue d'être libre de sa marche, il envahira tout ce vaste continent ; mais peut-être le verra-t-on un jour, grossi d'innombrables peuplades de l'intérieur qu'il aura coalisées, refluer de nouveau sur l'Europe pour rétablir son ancienne puissance et son prestige d'autrefois. Cette croisade de la barbarie contre la civilisation serait le signal d'une mêlée sanglante et terrible. des faits récents attestent que cette tendance vit toujours dans le coeur de nos musulmans". (2)

Ce jugement, qui paraît excessif, révèle combien la mentalité missionnaire, si elle témoigne d'une réaction compréhensible face à la barbarie réelle de l'esclavage, est imprégnée de l'idéologie chrétienne occidentale ; toute civilisation autre que chrétienne est impossible, et considérée comme une menace face à cette civilisation chrétienne.

Cette invasion islamique en Afrique, le P. Barbier en explique l'origine :

"La religion du prophète de La Mecque nous est venue du Nord, par émigrations successives, tantôt colportée par des tribus commerçantes, et le plus souvent imposée par le glaive. En général, ces tribus suivaient la grande route des fleuves ; c'est pour cela que nous voyons toutes les rives du Sénégal couvertes de musulmans, ainsi que celles de la Gambie, du Rio Grande, etc... Le plus ordinairement, c'était le fusil sur

l'épaulé et le sabre au poing que s'opéraient ces invasions, qui faisaient tout plier sur leur passage et frappaient impitoyablement du cimeterre tout ceux qui refusaient de faire salam. La guerre fut la force probante de Mahomet ; elle est encore celle de ses fougueux disciples". (3)

Et le P. Barbier, pour illustrer ses propos, cite l'histoire suivante :

"En 1854, Omar s'annonça comme l'envoyé de Dieu. Ce fanatique revenait de faire, à travers le grand désert du Sahara, un pèlerinage à La Mecque, quand le souffle d'en-Haut se répandit sur lui, et lui ordonna de parler. Dès lors, il prit le nom d'Alaquy, c'est-à-dire Pèlerin. Sa mission était de lever une armée nombreuse dans le Haut Kaarta, puis de descendre tout le cours du Sénégal, de massacrer en chemin, suivant les prescriptions de l'esprit qui l'inspirait, tous les Blancs, ces ennemis du livre sacré ; de piller tous les comptoirs, d'occuper enfin la ville de Saint-Louis, et d'y installer le siège de son empire. Voici ce qu'il écrivait aux Noirs de Bahel :

"En pillant les comptoirs de Médine et de Makrana, je n'ai pas violé ma promesse de respecter les biens des traitants. Ces marchandises appartiennent aux Européens, je les conserve pour vous ; il est temps que vous deveniez riches à votre tour, que ces Blancs ne s'engraissent plus de vos sueurs, et qu'ils descendent au rang assigné aux chrétiens par notre sainte loi. Venez donc à moi, et bientôt, je vous ramènerai triomphants à Saint-Louis".

Du milieu des Blancs massacrés et de leurs comptoirs en cendres, l'inspiré devait continuer sa marche triomphante pour tout soumettre à Mahomet. Cette course sanglante, il l'a commencée avec succès, et aujourd'hui qu'il est à la tête d'une puissante armée, fanatisée par ses discours, il est aux prises avec les Bambaras, peuples idolâtres et belliqueux, qui ne veulent pas reconnaître sa mission. Je ne sais qui sortira vainqueur de la lutte". (4)

Ce récit dénonce la violence de la conquête, et en révèle aussi les motivations. Cette guerre contre les Blancs appartient à ce que l'islam appelle "guerre sainte" (dijihad). En effet, la motivation religieuse (convertir à l'islam) est étroitement liée à la motivation sociale (délivrer les Noirs de leurs exploités). La conquête d'Omar est oeuvre de libération, violente et sanglante envers les oppresseurs. Elle a lieu au nom d'une exigence de civilisation, de justice sociale et de liberté. Le P. Barbier souligne surtout la violence et le fanatisme. Ce dernier terme se retrouve souvent dans les écrits des missionnaires.

Ce terme de fanatisme exprime l'intolérance, la violence de l'islam vu par les missionnaires. S'il manifeste une certaine incompréhension, il faut essayer d'analyser pourquoi ce jugement est si fort et si fréquent dans l'esprit des missionnaires.

En effet, si l'islam en son essence fait preuve d'une grande tolérance, et si le respect mutuel et la concorde sont des valeurs islamiques comme chrétiennes, il n'en reste pas moins qu'au XIX^{ème} siècle, comme aujourd'hui, la réalité de l'islam est marquée par ce que les

Européens appellent fanatisme.

Fanatisme que le fondamentalisme musulman, dans sa violence à l'égard des autres religions et sa volonté d'imposer un respect littéral de ses codes moraux. Ce fondamentalisme d'ailleurs s'appuie sur la Sunna, la tradition du prophète, et non sur le Coran. Les libéraux musulmans dénonçaient et condamnaient "la religion grossière fabriquée par un certain nombre de scélérats aux seules fins de plumer de nouveaux adeptes", en désignant par là les marabouts qui régissaient la vie quotidienne des gens. Le fanatisme musulman dont parlent les missionnaires n'est donc pas seulement un signe de la difficulté de comprendre l'islam de leur part, mais aussi une réalité interne à l'islam, dénoncée même par des musulmans.

Toutefois, ce sentiment du fanatisme musulman n'exclut pas la recherche d'une meilleure compréhension et d'une mise en confiance. L'hostilité n'est pas générale dans l'esprit des missionnaires.

D'une manière générale, l'attitude du missionnaire vis-à-vis de l'islamisme résulte de celle des musulmans. Mgr Kobès, vicaire apostolique de la Sénégambie, s'il participe à l'attitude de méfiance, reconnaît deux types de comportement musulman :

"Presque tout le Sénégal, la Sénégambie et le Soudan sont envahis par la religion de Mahomet. Il est à observer cependant que les musulmans qui habitent la côte sont moins fanatiques et moins cruels que ceux de l'intérieur. Les premiers, et surtout ceux d'entre eux qui nous voient de plus près, frappés de la conduite désintéressée et irréprochable des missionnaires, avouent naïvement, au risque de contredire les docteurs et le texte du Coran, que ces Blancs ne peuvent manquer d'aller au ciel. Quand ceux de l'intérieur, au contraire, viennent nous trouver, et qu'ils nous entendent prêcher une autre vie que celle de Mahomet, ils nous disent aussitôt : "Si vous parliez ainsi dans notre pays, nous vous trancherions immédiatement la tête". Aussi, les voyageurs ne peuvent-ils pénétrer au milieu d'eux qu'à la condition de pratiquer l'islamisme, et c'est ce que font malheureusement les Européens, quand ils entreprennent ces voyages".(5)

Ainsi, une autre relation possible apparaît, grâce à la proximité et à la fréquentation mutuelle : celle de se connaître, et même de s'estimer. Malheureusement aussi, l'image que les Européens donnaient de leur propre religion ne facilitait pas l'admiration et la sympathie des musulmans. Nous avons vu les raisons de la conquête d'Omar : combattre la richesse et la domination des Européens. Bien des témoignages musulmans concordent : l'Européen est un païen. C'est ce que dit Mgr Hacquart, Père Blanc :

"Pour eux, les chrétiens sont des hommes qui ne prient pas, et qui, par conséquent, ne connaissent pas Dieu. Honte pour nous de leur donner ce scandale". (6)

Dès lors que le missionnaire donne un autre témoignage, il éveille la sympathie et l'estime, mais cela, dans le meilleur des cas : celui de la tolérance et de l'ouverture réciproques.

LE REGARD DES MISSIONNAIRES : DEGENERESCENCE ET HYPOCRISIE

Quelle compréhension les missionnaires avaient-ils de l'islam, dans la mesure où ils l'abordaient avec un regard favorable ?

Les témoignages recueillis dans les trois missions se rejoignent sur les mêmes points : la dégénérescence de l'islam et l'hypocrisie des marabouts.

Dégénérescence de l'islam d'abord. La foi comme le culte semblent peu vivants.

"Ce serait une erreur, écrit le P. Barbier, de penser qu'ici (la Guinée), les Noirs suivent en tous points, comme les Arabes de l'Algérie, ou les vrais croyants de la Turquie, les prescriptions du Coran. A mesure que les disciples se sont éloignés de leur berceau, leurs traditions primitives se sont corrompues, et nos Guinéens n'ont de commun avec les musulmans de ces pays que la formule de la prière (salam) et l'excès du fanatisme". (7)

Le P. Meyer confirme : "Sept à huit cent mahométans à Gorée, moins de cent Noirs qui ne professent aucune religion. Le mahométisme est plus ou moins altéré par toutes sortes de pratiques superstitieuses et de coutumes idolâtriques. Les adeptes de ce culte sont généralement d'une ignorance crasse ; les marabouts eux-mêmes ne sont pas instruits, et pour la plupart, toute leur science consiste à savoir lire et écrire l'arabe".(8)

Ignorance et ritualisme dépourvu de sens, telle semble être la réalité de l'islam parmi les Noirs. Mais il faut cependant noter que même en Algérie, l'authenticité de la foi est mise en doute par les observateurs français.

On pensait assez généralement vers 1870 que les citadins musulmans étaient désormais assez négligents dans leur pratique religieuse, tandis que les ruraux ignoraient plus ou moins les principes de leur foi. "Il est rare, écrivait le colonel Lapasset, de rencontrer parmi les habitants des tribus un musulman pouvant réciter les prières obligatoires. Toute leur pratique consiste à jeûner pendant le Ramadan, et pour les plus pieux, à réciter sur chaque grain d'un chapelot : "Dieu est grand, Dieu est miséricordieux". (9)

Affirmations téméraires, semble-t-il, qui nous invitent à être prudents devant les jugements de nos missionnaires : dans quelle mesure ont-ils pu pénétrer la profondeur de la vie religieuse ? D'ailleurs, Mgr Hacquart est fort admiratif devant la ferveur des Arabes du Sud saharien, et note bien que ce sont eux qui se scandalisent de l'impiété des Européens.

De toute façon, en ce qui concerne la foi islamique des Noirs, sujet de préoccupation pour les missionnaires chrétiens, elle apparaît superficielle, et semble une conformité imposée par l'habileté et le prestige des marabouts.

Le deuxième point sur lequel s'accordent les missionnaires est l'ascendant du marabout, qui est à la fois chef religieux et maître de la vie quotidienne de ses fidèles. La réalité de son emprise est fort éloignée de sa vocation de chef religieux.

"Le marabout, écrit Mgr Hacquart pour le pays Mossi, se préoccupe peu que Dieu soit connu et la loi observée. L'important pour lui est d'avoir des adeptes, qui l'entretiennent grassement, et des gens qui au besoin obéissent à un mot d'ordre ; il ne cherche pas de conversions, mais des enrôlements, il n'est pas le représentant d'une religion, mais d'une affiliation". (10)

L'emprise du maraboutisme ressemble à celle que nous avons rencontrée pour le fétichisme noir : une caste de chefs religieux, qui imposent une organisation sociale et des coutumes, et deviennent des arbitres vénérés.

"Comme le Coran, écrit le P. Barbier, est aux yeux de la multitude la source de toute science et de toute sagesse, le marabout, qui est censé le connaître devient le savant et le sage par excellence, pour des gens qui ne savent pas l'arabe. De plus, il possède le secret d'imposer, par son extérieur, une sorte de vénération pour sa personne ; car il sait bien que tout parle aux yeux des peuples, surtout des peuples ignorants et grossiers, et c'est par ce prestige que commence son influence". (11)

L'aspect extérieur du marabout et son comportement sont tout entiers ordonnés pour cette influence, pour frapper les esprits. Le P. Meyer dresse ainsi le portrait typique d'un marabout :

"On les reconnaît dans les rues à leur démarche fière, et à un grand sac de cuir suspendu à leur cou, et destiné à recevoir leur argent. Quand, de plus, vous voyez ces personnages munis d'une corne de boeuf servant de tabatière, d'un cahier de papier à gris-gris, la tête couverte d'un chapeau à larges bords et les mains pourvues, l'une d'un long bâton, l'autre d'un satala , il n'y a plus le moindre doute sur leur qualité : ce sont incontestablement des marabouts". (12)

Leur comportement s'inscrit dans la même visée : en imposer :

"Sa démarche est lente et grave, son air austère, quoique sa physionomie soit empreinte d'une expression habituelle de douceur et de bienveillance. Il parle peu et affecte de le faire par sentences. Il fait toujours régulièrement salam, et pour que tout le monde le sache bien, il a soin de se coller sur le front une large empreinte de sable. (...) La nuit, il appelle à la prière, il frappe l'imagination du Noir par son "Allah" ou "Akouba" maintes fois répété, ou par la formule sacramentelle des vrais croyants, la "Alla Allah".... Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. Ce silence mélancolique, ce ciel étoilé, ce chant religieux qui plane sur la terre assoupie, cette voix qui trouble seule, imposante et majestueuse, le recueillement de la nature, tout parle et saisit (...)" (13)

Saisissement devant une attitude solennelle et devant la beauté de la prière (en arabe, langue non comprise des gens du lieu). Saisissement devant le mystère et la majesté ; c'est sur ces qualités que joue le marabout.

Le P. Meyer dénonce cette hypocrisie :

"Ces hommes orgueilleux et fourbes rappellent singulièrement les Pharisiens de l'Évangile. On les voit se tenir longtemps le Coran entre les mains, dans une humble posture, à la porte de leur case, afin de capter la confiance des simples. Grâce à leurs actes multipliés d'hypocrisie, ils parviennent à acquérir sur les Noirs un ascendant irrésistible, et ils en profitent pour les exploiter et s'enrichir en les dépouillant". (14)

Le marabout est aussi fort habile à utiliser les croyances noires, ainsi l'usage des fétiches, afin de s'enrichir :

"Une des industries qu'ils pratiquent avec le plus de succès, dans ce but, c'est la vente des gris-gris. Le gris-gris n'est autre chose qu'un morceau de papier sur lequel les imposteurs, avant de l'envelopper dans un labeau d'étoffe, ont écrit quelques caractères arabes dont ils ne comprennent point le sens. Selon eux, les uns préservent de la maladie, les autres de la dent des bêtes, ceux-ci du feu, ceux-là de la balle de l'ennemi, d'autres enfin sont des remèdes efficaces contre toutes sortes de maux. Ils les livrent à un prix en rapport avec le soi-disant pouvoir qu'ils leur suppose. J'ai pu voir quelques uns de ces ridicules grimoires monter jusqu'à cent francs". (15)

L'imprégnation de l'islam est telle dans la société africaine que même les fétichistes du Soudan font les fêtes musulmanes, sans s'inquiéter de leur signification ou du souvenir qu'elles rappellent. Les mois, la façon de diviser le temps, la journée, tout est musulman.

En ce qui concerne la famille, le marabout exerce un pouvoir important, laissant la femme dans un rôle subordonné :

"Ici, la femme doit savoir broyer le mil dans un pilori pour en faire le kous-kous. Voilà toute son éducation. Créée à l'image de l'homme, l'os de ses os et la chair de sa chair, à elle cependant le mépris, la souffrance et les outrages ; à elle une vie semblable, pour l'intelligence et le cœur, à celle des animaux sauvages des forêts. Pauvre créature déshéritée ! Elle sera toujours la servante, l'esclave, la victime de l'homme", s'écrie le P. Barbier. (16)

Quant à l'éducation des enfants, le marabout semble s'appliquer à leur apprendre l'arabe pour pouvoir faire les prières et lire le Coran, et à leur enseigner les gestes nécessaires pour la prière : un apprentissage formel qui semble bien correspondre au jugement de Mgr Hacquart :

"Le marabout ne cherche pas des conversions, mais des enrôlements, il n'est pas le représentant d'une religion, mais d'une affiliation". (17)

LES CONFRERIES MUSULMANES

Affiliation réalisée entièrement dans la confrérie. La confrérie se développe surtout dans les pays déjà musulmans, ceux d'Afrique du Nord. Elle rassemble les croyants en vue de les aider à marcher dans la bonne voie qui conduit à Dieu, et de soulager leurs infortunes terrestres.

Les affiliés par initiation se devaient entre "frères" (khouân) aide et protection : ils s'exhortaient mutuellement à marcher dans la voie initiatique révélée par le cheik fondateur pour atteindre à la sainteté. Le mouvement du confrérisme se développa au début du XIX^{ème} siècle dans la résistance à l'exploitation turque, puis à la conquête française. Certaines de ces confréries ne furent pas seulement des congrégations ou des tiers-ordres religieux, mais aussi de véritables organisations politico-religieuses, contrôlant parfois une région. D'ailleurs, c'est cet aspect qui fut le plus souligné par les officiers français en Algérie, et le terme de "fanatisme" doit être compris comme l'expression de la crainte de la résistance, voire de la rébellion.

"L'esprit patriotique, qui ne pouvait se résigner à une soumission sans réserve, chercha à ses espérances un nouveau point d'appui. Il crut l'avoir trouvé dans les sociétés secrètes", écrivait le général Hanoteau.(18)

Mais il semble que l'assimilation des confréries musulmanes à des sociétés secrètes politiques est trop rapide : la pratique réelle de la foi musulmane n'intéressait guère l'administration française. Selon un auteur musulman, on a exagéré le rôle et l'influence politique de ces confréries, dont l'importance était relative : en 1882, 5,4 % des musulmans étaient rassemblés en confréries. En outre, l'interprétation traditionnelle qui fait de ces confréries un refuge politique et de l'adhésion confrérique une forme de protestation ou de résistance méconnaît son essence, qui est proprement religieuse. Le confrérisme est avant tout un mouvement mystique, qui s'est parfois engagé dans la lutte pour l'indépendance, mais il est fort imprudent de penser que les insurrections avaient pour origine l'action d'une confrérie. D'ailleurs, en même temps que les confréries se développaient, des musulmans engagés dans la lutte contre la domination française les condamnaient. Elles étaient alors surveillées, divisées, utilisées par l'administration anticléricale française, et bientôt anesthésiées :

"L'intransigeance des sectes a fait place à un opportunisme très souple", écrivait le gouverneur Lutaud. (19)

Vers 1914, selon l'opinion générale des milieux officiels français, les marabouts et les confréries représentaient désormais le plus ferme soutien de l'action coloniale, mais un soutien appelé à disparaître, à cause de l'usure des confréries utilisées comme instrument d'encadrement des masses rurales au profit du pouvoir. Un proverbe l'exprimait crûment :

"User d'un marabout, c'est l'user".

La presse jeune algérienne dénonçait ainsi les marabouts :

"Cette catégorie d'exploiteurs de l'ignorance et de la superstition", reprenant des termes des administrateurs coloniaux ; "fanatiques imposteurs". (20)

Les libéraux musulmans, de leur côté, déploraient "le grand nombre de musulmans algériens aveuglés par le culte des superstitions". Leurs critiques rejoignent celles des missionnaires et confirment leurs appréciations sur la dégénérescence de l'islam, le pouvoir du marabout fondé sur l'ignorance des fidèles. Mais en même temps, les libéraux musulmans préparaient une rénovation de l'Islam, une purification, que les missionnaires ne pressentaient pas.

LE BETON ARMÉ ISLAMIQUE

Les missionnaires étaient surtout sensibles à la force de l'islam, au bloc social et culturel qui saisit la vie de l'adepte.

"Dans une sphère plus large, écrit Mgr Hacquart, témoignant de l'emprise de l'islam chez les peuples noirs du Soudan, l'état social, le droit, le coutumier, la jurisprudence, les successions, tout est réglé d'après la loi appuyée sur le Coran, de sorte que, sans s'en douter, tous ces pauvres Noirs sont dans les mains du marabout : c'est lui qu'il faut consulter, c'est lui qui donne les solutions : il tient la ficelle qui fait mouvoir le monde. Voilà, à mon avis, quel sera le principal obstacle à l'évangélisation, plus sérieux que la foi au prophète, plus sérieux même que la morale du Coran". (21)

La principale menace que constitue l'islam pour les missionnaires n'est donc pas contenue dans sa doctrine, sa foi, mais surtout en son application sociale : l'islam apparaît comme un bloc compact, inébranlable, qui concerne toutes les cellules de la société. Système d'autant plus redoutable qu'il est fondé sur une religion non dépourvue de grandeur et de majesté.

Cependant, l'exemple des musulmans semble peu édifiant :

"Quoique les mahométans de Gorée ne soient pas hostiles à notre religion, écrit le P. Meyer, et qu'ils ne la combattent pas ouvertement, ils ne laissent pas de faire du mal à nos chrétiens, par la dissolution de leurs moeurs. Comme l'île est petite, les habitants, surtout les indigènes, sont pour ainsi dire entassés les uns sur les autres, et les chrétiens sont par le fait même mêlés aux mahométans. Ce contact forcé est ce qu'il y a de plus fâcheux, et nous sommes obligés d'en combattre à tout instant l'influence pernicieuse. De plus, les marabouts courent de tous côtés, entrent dans toutes les maisons, et se fauillent partout pour semer la zizanie et propager le vice et la corruption". (22)

Aux marabouts, le christianisme, en tant que religion concurrente, inspire une véritable aversion, Mais ils reconnaissent l'aspect civilisateur du christianisme. Paradoxe : les chrétiens reconnaissent l'islam, du moins sa noblesse, en critiquant avec violence ses "erreurs", et condamnent sa présence sociale ; les marabouts rejettent la foi chrétienne, et apprécient sa présence ! :

"Les marabouts sont animés contre le christianisme d'une aversion qu'on ne peut se figurer. Leur parle-t-on de recevoir le baptême, les voilà tout aussitôt qui protestent énergiquement par leurs gestes et disent : "Oh non ! Je me laisserai plutôt couper la tête !" Quoiqu'ils aient le baptême en horreur, ils ne nous sont pas pourtant hostiles. Ils nous donnent au contraire des marques d'affection et d'attachement, ils nous saluent, nous serrent la main, s'entretiennent volontiers avec nous (...) Ils comprennent que notre religion est vraiment une religion civilisatrice, aussi quelques uns d'entre eux ont-ils bien soin d'envoyer leurs enfants chez les Frères et les Soeurs, pour recevoir une instruction et une éducation qu'ils sont incapables de leur donner eux-mêmes". (23)



PANORAMA D'AGRI

Cet exemple illustre comment l'attitude d'hostilité peut être dépassée. L'hostilité étant souvent une défense contre une menace, et non contre la religion en tant que telle. Les marabouts de Gorée reconnaissent et apprécient la présence chrétienne, mais voudraient circonscire son domaine à celui des Blancs : "Ils disent que la religion chrétienne est bonne pour les Blancs, mais non pour les Noirs ; que du reste, leurs croyances et leurs pratiques sont bonnes également, et que dès lors, ils n'ont pas besoin de changer de culte". (24)

Tolérance réciproque, partage des "clientèles" et consensus. Mais une véritable rencontre avec l'islam est-elle possible ?

UN EXEMPLE D'APPRIVOISEMENT

C'est cette rencontre que souhaite ardemment Mohammed ben Rahal, musulman algérien de double culture :

L'Européen avait "intérêt à s'attacher l'islam par des bienfaits car, s'il ne se civilise pas par lui et pour lui, il se civilisera malgré lui et contre lui (...) Le XX^{ème} siècle verra la solution du problème par une catastrophe ou la paix. Catastrophe si la chrétienté persiste dans son hostilité envers l'islam ; paix si elle lui tend la main et l'aide à se relever". (25)

Ce texte s'inscrit dans le cadre de l'Algérie coloniale, où la relation entre l'islam et l'Europe était brûlante, et montre l'enjeu des rapports entre l'islam et le christianisme. Indépendamment de toute volonté politique, de tout idéal de colonisation, les missionnaires ont-ils su s'ouvrir à l'islam, et dépasser leur premier réflexe de défense et d'hostilité ?

L'expérience missionnaire de Mgr Hacquart est pour cela fort importante. Père Blanc, formé dans un pays musulman, l'Algérie, missionnaire auprès des tribus arabes du Sahara, puis des peuples noirs du Soudan, il a vécu ainsi une longue fréquentation avec les musulmans. S'il considérait personnellement la doctrine musulmane comme "une erreur religieuse, un obstacle à la vraie civilisation, une ennemie de l'influence française", il était fort éloigné du fanatisme. En effet, il distinguait d'une part la religion, d'autre part, les personnes :

"Je n'ai qu'une entière charité à l'égard des musulmans, et ce m'est un devoir bien facile de considérer suivant la belle maxime du P. Gratry, en chacun d'eux, "un frère possible, si, sans le frapper du glaive, on l'environnait de lumière". (26)

Pour lui, c'est la présence amicale qui compte avant toute autre considération, doctrinale, idéologique et politique. Cette présence amicale n'exclut pas pour autant la lucidité sur les hommes : "Mais pourquoi veut-on qu'un imbécile qui a lu le Coran devienne un phénix ?", ou encore, en parlant de la ville de Léo, dans la Gourma : "Léo est un lieu de passage pour le commerce entre le Mossi et les grands marchés de Noirs de Kola. C'est aussi une raison pour laquelle les musulmans y ont fondé une colonie et embauché un petit nombre de braves Gourounsi. Quoiqu'en dise certaine légende, l'islamisme ne les a rendus ni intelligents, ni civilisés". (27)

Regard dur, sans indulgence, semble-t-il. Mais cette vision des gens sans complaisance ne paralysait pas la chaleur humaine de Mgr Hacquart, qui savait véritablement se faire aimer des musulmans, grâce à une intégration totale de lui-même au milieu d'eux :

"Tu es Arabe, lui disaient-ils souvent, tu t'habilles comme nous, tu parles comme nous, tu manges notre nourriture, tu nous aimes comme tes enfants : sidi marabout, Dieu te fera entrer dans son paradis". (28)

Elle se loint, la méfiance, l'hostilité envers l'étranger. Et pourtant, selon tous les témoignages, il n'était pas facile d'être appri-voisé par les tribus nomades du Sahara. Or, le P. Hacquart a su devenir l'un d'entre eux, véritablement. Lui-même exprime cette fraternité profonde qu'il éprouve au contact des musulmans du Sahara. Après son retour forcé avec les Frères armés du Sahara, il demeure à Alger, et souffre de nostalgie :

"Je soupire après le départ, car cette vie presque civilisée me pèse lourdement. J'en suis venu à préférer à toute autre compagnie celle de ces braves nomades, dont le caractère, malgré les erreurs et les vices de l'islam, a des côtés si chevaleresques et si attachants". (29)

Son adoption n'est pas superficielle, mais engage toute son identité, transformée au contact de l'islam et des musulmans. En prenant un nom arabe, Abdoullah (serviteur de Dieu), le P. Hacquart montre à quel point son intégration est profonde.

"A la vérité, écrit M. Marin, son biographe, on le croirait Arabe, à voir son visage brun, ses traits nerveux, son courage et surtout la résistance de son corps robuste, que ni fièvres, ni fatigues ne parviennent à dompter". (30)

D'ailleurs, aux courses de méhari, il rivalise avec les meilleurs caïds du Sahara... Son adoption est si totale que ses amis musulmans lui promettent la conversion à l'islam :

"Tu ne mourras pas sans la grâce de l'islam ; au fond du coeur, tu es déjà musulman".

Et à ce suprême compliment, il répondait : "Certainement, au fond du coeur, je suis musulman (en arabe, musulman veut dire "qui se confie en Dieu"), musulman de la religion du Christ ; quand j'entrerai en paradis, je souhaite de t'y rencontrer : que Dieu éclaire les siens et montre sa voie à ceux qui ont le coeur droit". (31)

Cette adoption, cette amitié, favorisent l'évangélisation :

"Les Arabes, les vrais Arabes du Sud, ne sont pas aussi loin qu'on le pense de reconnaître la vérité. Il faut la leur présenter sans les blesser ni les choquer (...) mais après cela, ils nous respectent, nous aiment et ont en nous une confiance qui est un grand pas en avant". (32)

Le P. Hacquart fuyait la controverse, la confrontation stériles, et préférait la présence amicale. Ne s'accordait-il pas avec ces mots du P. Libermann à ses missionnaires de Guinée, en mai 1846 ? :

"Prenez garde à vous avec les Mahométans ; ne leur parlez pas contre Mahomet, n'allez pas trop brusquement : vous risqueriez de ruiner

tout. Suivez la marche que vous vous étiez tracée d'abord, c'est-à-dire d'acquérir leur confiance". (33)

Le P. Hacquart ne cherchait pas à critiquer la foi des musulmans, ou certains aspects de la doctrine coranique. Il savait que c'est sur un accord, une sympathie, que l'on peut avancer. En outre, il savait qu'avant d'être une doctrine, le christianisme annonce une Personne, le Christ, et que sa religion ne se démontre pas à l'aide de raisonnements, d'idées. Il ouvrait le Nouveau Testament et l'offrait à la curiosité et à la soif de ses amis.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il s'entendit dire que le Sermon sur la Montagne était "le plus pur, l'archi pur de l'islam, aussi pur que le Coran !" Cette admiration qu'éveillait l'Évangile dans le cœur des musulmans n'était-elle pas le meilleur point de départ de l'évangélisation ?

Et surtout, Mgr Hacquart savait à quel point la conscience des vrais musulmans était interpellée par le témoignage de la charité. Que ce soit dans le Sermon sur la Montagne, le texte peut-être le plus lumineux de l'Évangile, ou dans l'exercice quotidien et concret (soin des malades), les musulmans reconnaissaient des valeurs fondamentales de l'islam qui étaient incarnées par les missionnaires. De là leur admiration, leur estime, leur accueil fraternel, mais aussi leur étonnement :

"Nous sommes pour eux des êtres inexplicables", note un jour le P. Hacquart. (34)

Et si dans le Sahara, la réputation des Pères Blancs se propage vite, "on commençait à parler du grandissime Marabout (Mgr Lavigerie), et de ses grands et petits marabouts de Biskra et d'Ouargla, plus vers le Sud. On commençait à savoir qu'ils étaient venus poussés uniquement par le désir de répandre les bienfaits de la charité, de la paix et de la liberté". Et ces nouveaux marabouts ne cessaient de déranger la conscience musulmane, habituée à ne voir en l'Européen qu'un païen, un exploiteur, un étranger.

Toutefois, Mgr Hacquart apparaît exemplaire dans son attitude paulinienne d'adaptation et d'établissement de relations fondées sur la confiance. Il fait oeuvre de précurseur au Sahara, voire dans toute l'Afrique occidentale. Face à l'islam, ce sont les relations d'hostilité et de méfiance qui prévalent.

L'hostilité prédomine toujours face à l'islam, comme en témoignent ces mots de Mgr Lavigerie :

"La religion musulmane est vraiment le chef-d'oeuvre de l'esprit du mal. Elle donne aux plus profonds besoins de l'homme une sorte de satisfaction par la portion de vérité qu'elle conserve, et en même temps, elle ouvre à ses passions toutes les barrières, elle légitime tous les désordres des sens, elle défie la force brutale. Le mahométisme ne peut périr que de lui-même, par ses excès, qui sont les conséquences de ses doctrines, et par la mort qu'il porte partout avec lui". (35)

Mgr Hacquart, proche des Arabes du Sud, considérait lui aussi la doctrine musulmane négativement, la qualifiant "d'erreur religieuse".

Ainsi, l'islam, même par ceux qu'il a attirés et fascinés, est considéré d'un oeil très critique. Ses ombres et ses déficiences sont mises en avant. Les missionnaires soulignent la médiocrité, l'ignorance, le fatalisme, le fanatisme, la xénophobie, et font ainsi quelquefois le jeu des colonialistes, convaincus de la supériorité occidentale. Mgr Lavigerie, dans un discours consacré à L'armée et la mission de la France en Afrique, voit dans l'islam un monde de ténèbres que la civilisation et l'évangélisation doivent sauver. Il faut, dit-il, porter secours "aux descendants des antiques races africaines ensevelies depuis de longs siècles dans les ténèbres de la barbarie et de la mort" (36), c'est-à-dire l'islam esclavagiste et dominateur.

Ainsi, l'ouverture dont témoigne Mgr Hacquart concerne les relations avec les musulmans. Il n'était pas encore venu le temps où l'effort de compréhension entre les deux religions prendrait le pas sur l'anathème.

CRIER L'EVANGILE PAR TOUTE SA VIE

L'évangélisation en pays musulman semble donc être bien compromise. Le missionnaire ne sait comment attaquer ce bloc socio-culturel, et son action même exemplaire est souvent vouée à l'échec ; Mgr Hacquart n'a pas converti un seul musulman.

Mgr Truffet, en liens avec des marabouts bien avant Mgr Hacquart, témoigne de la difficulté d'évangéliser les musulmans :

"Les marabouts qui restent dans leurs villages respectifs semblent généralement pacifiques et sincères. Les marabouts vagabonds, qui jouent le rôle de sorciers sont fort redoutés du peuple et même des autres marabouts. Leurs fourberies et la polygamie des riches nous seront vraisemblablement des obstacles sérieux". (37)

L'échec de l'évangélisation est apparent, dans la mesure où les missionnaires ne parviennent à baptiser que des adultes ou des enfants moribonds. Mais la difficulté stimule les missionnaires, et au lieu de rester en poste, comme dans certaines régions noires, ceux-ci sont poussés à opposer "une propagande chrétienne vraiment apostolique".

L'islam encourage l'apostolat chrétien dans ce qu'il a de plus dynamique et de plus évangélique : "Il nous faut, écrit de Gorée le P. Meyer, visiter les Noirs, soit pour affermir les chrétiens (en contact fâcheux avec l'islam), soit pour gagner à Dieu les âmes encore ployées dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition". (38)

Devant l'impossibilité de convertir les masses musulmanes, l'Eglise établit alors avec l'islam un dialogue sur le plan humanitaire, lui apportant le témoignage d'une présence de charité, vivant côte à côte avec lui et contribuant au développement des collectivités et à la formation des élites. C'est un apostolat de charité qui est préconisé et mis en pratique, remarquable par sa profondeur et son aspect évangélique.

En quelque sorte, l'islam exige du missionnaire qu'il soit cohérent et qu'il vive ce qu'il annonce. C'est ce que les Pères Blancs comprirent en adoptant cette attitude paulinienne illustrée par Mgr Hacquart. Attitude qui ne semble pas porter de fruits quantifiables (nombre de conversions), mais nous avons vu l'admiration éveillée dans le coeur des musulmans. N'était-ce pas un prémice d'une véritable rencontre avec le christianisme, et donc d'un arrêt de l'extension de l'islam, sujet d'inquiétude des missionnaires chrétiens ?

"La véritable barrière à l'islam, écrit Mgr Hacquart, c'est que la vérité catholique s'empare des esprits, qu'elle soit loyalement répandue dans des coeurs tout neufs".(39)

Evidence qu'il n'est pas facile de réaliser. Seul le témoignage de vie interpelle les musulmans.

C'est ce que Charles de Foucauld, ermite au Sahara, et reconnu par les Pères Blancs, devait comprendre en fondant son apostolat sur l'adoration, prioritaire et critère de l'homme religieux pour le musulman, et sa conséquence, qui est le service du prochain.

"Je veux crier l'Evangile par toute ma vie", disait Charles de Foucauld. Lui-même éprouva l'aridité de l'apostolat chrétien en pays musulman, si rayonnante et influente fut sa présence : en quinze ans de séjour, il ne fit aucun catéchumène, et en dehors des enfants moribonds qu'il baptisa secrètement, il n'administra le baptême qu'à un enfant de trois ans racheté de l'esclavage, et à une vieille négresse de Béni Abbès. Aussi en était-il arrivé aux mêmes conclusions que celles des Pères Blancs :

"Il faut d'abord acquérir leur estime par une vie exemplaire et simple, ensuite obtenir leur amitié par la bonté, la patience, les petits services de la charité de toute sorte qu'on peut rendre à tous".

"Etre discret, réservé, sans empressement excessif, de manière à les attirer à soi plutôt que d'aller à eux".

"Eviter les discussions théologiques ; il y entrerait plus de curiosité que de bonne volonté ; répondre brièvement sans accepter la discussion".

"Tâcher de se faire questionner, et les amener à parler les premiers de ce dont on veut les entretenir".

"Il est assez difficile d'avoir des conversations religieuses avec les gens des oasis sahariennes ; elles risquent de devenir aigres et de creuser entre eux et nous un fossé au lieu de resserrer la charité. Le mieux est de s'en tenir aux conseils courts et répétés sur la religion naturelle et la morale chrétienne".

L'essentiel, toujours, est la charité :

"Prendre le contact, se faire aimer, inspirer l'estime, confiance, amitié". (40)

Charité qui réclame une patiente abnégation et un don total de soi.

Charité qui fuit les controverses théologiques et s'applique à éveiller l'admiration.

Charité qui conduit à être un serviteur parmi les autres.

Ainsi, Charles de Foucauld, dans une vie toute évangélique, ne réussit pas plus que ses frères Pères Blancs à convertir des musulmans.

Toutefois, lorsque l'empreinte de l'islam est si forte, le témoignage d'un homme comme Charles de Foucauld ouvre la rencontre entre chrétiens et musulmans. L'évangélisation n'est pas forcément conversion, mais découverte réciproque et dialogue. Charles de Foucauld est un exemple admirable de cette présence chrétienne, questionnante pour la conscience musulmane.

Comme Mgr Hacquart et les Pères Blancs, il fut un précurseur. Il n'est pas possible de parler de l'échec de l'évangélisation, car il est d'autres fruits que ceux de la comptabilité missionnaire : l'ouverture, l'estime réciproques entre l'islam et le christianisme, le dialogue entre les fils d'un même Père.

Allons un peu plus loin dans la découverte de ce témoin de l'Évangile en terre d'islam.

LE MARABOUT CHRÉTIEN

Le "moine missionnaire" que fut Charles de Foucauld a certainement constitué pour l'islam une interpellation puissante.

Interpellation en offrant aux musulmans le témoignage d'une vie évangélique authentique : humilité, douceur, charité, service des autres.

Interpellation aussi en contestant le modèle du maraboutisme. En se faisant serviteur de tous, il se distingue des marabouts musulmans, qui bénéficiaient d'un statut social unique, et à qui étaient dûs des devoirs et des services (corvées, contributions financières).

A l'ascendant du cheikh sur les fidèles, à l'attitude hiératique, il préfère l'attitude du frère et du serviteur.

Aux relations marquées par la révérence, la soumission des adeptes à leur maître, il oppose une fraternité simple et concrète :

"Je veux habituer tous les habitants : chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère universel. Ils commencent à appeler la maison "la fraternité" (la Khaoura, en arabe), cela m'est doux". (41)

Accueil et service lui sont essentiels, après l'adoration :

"Les pauvres soldats viennent toujours à moi. Les esclaves remplissent la petite maisonnette que l'on a pu leur faire construire. Les voyageurs viennent tout droit à "la fraternité". Les pauvres abondent. Tous les jours, des hôtes à souper, coucher, déjeuner". (42)

Le visage de "l'ami de Dieu" qu'il donne est celui de la charité et non plus celui de la crainte révérentielle. La sainteté de Charles s'exerce au ras du sol, au service de ses frères, sans cérémonie, sans

parti pris de mystère, sans prétention au pouvoir surnaturel. Elle conteste ainsi directement le prestige maraboutique, tout en faisant oeuvre d'apostolat.

"C'est l'évangélisation, non pas par la parole, mais par la présence du Très Saint Sacrement, l'offrande du Saint-Sacrifice, la prière, la pénitence, la pratique des vertus évangéliques, la charité, une charité fraternelle et universelle, partageant jusqu'à la dernière bouchée de pain avec tout pauvre, tout hôte, tout inconnu se présentant, et recevant tout humain comme un frère bien aimé". (43)

Efficacité concrète de la charité, de la bonté, pour agir sur les esprits et les coeurs, pour ouvrir le chemin à l'Évangile :

"Les Frères et les Soeurs doivent être un Évangile vivant : les personnes éloignées de Jésus, et spécialement les infidèles, doivent, sans livres et sans paroles, connaître l'Évangile par la vue de leur vie. L'exemple est la seule oeuvre extérieure par laquelle ils puissent agir sur les âmes tout à fait rebelles à Jésus, qui ne veulent écouter les paroles de ses serviteurs, ni lire leurs livres, ni accepter leur amitié, ni communiquer en aucune manière avec eux".

"Tant de défiances, de préjugés, de différences de moeurs, parfois tant de haine et de mépris les tiennent éloignés de nous que, pour pouvoir faire du bien à leurs âmes, il faut commencer par aller à eux, être bon pour eux".

"Ainsi, nous devons, pour travailler au salut des âmes, aller à elles, nous mêler à elles, vivre avec elles dans un contact familial et étroit". (44)

Ne pas prêcher l'Évangile, mais le vivre pour l'annoncer, être un vivant témoignage de charité évangélique, telle est l'interpellation chrétienne que Charles de Foucauld a pu réaliser en terre d'islam. Un tel témoignage ne pouvait qu'impressionner les musulmans, qui reconnaissaient des valeurs fondamentales du pur islam :

- confiante remise de soi à Dieu ;
- simplicité ;
- recherche de perfections morales ;
- tentative de rendre la société plus juste et plus fraternelle ;

tout en pressentant la source de ce témoignage : l'imitation de Jésus-Christ.

Charles de Foucauld à la fois, les rappelait à la pure tradition de l'islam, et les questionnait, en leur donnant la vivante image d'une autre foi ; celle en Jésus, le Christ et le Rédempteur de l'homme.

Frère universel, il le fut réellement. Il a su gagner la confiance et l'estime des Touareg, ce peuple fier, austère, difficile à apprivoiser. Il était adopté et reconnu comme une grande autorité morale. Mais, même s'il réussit à se lier d'amitié avec Moussa, le jeune chef des Touareg du Hoggar, une certaine réserve subsista.

Ses jugements envers les musulmans du Sahara, du Maroc et de l'Algérie témoignaient, selon M. Ali Mérad, d'une certaine incompréhension. (45) Il les traitaient parfois d'infidèles et de païens, comme d'ailleurs les Touareg hostiles à la présence française. Certes, extérieurement, la pratique religieuse était irrégulière, le rituel non élaboré, la ferveur semblait peu évidente. Or, souligne M. Mérad, ces nomades, s'ils n'avaient pas une conscience religieuse très poussée, étaient attachés à l'essentiel. Malgré sa fascination de l'islam, Charles de Foucauld n'aurait pu pénétrer dans toute sa profondeur la conscience religieuse musulmane.

En outre, il restait l'ami des officiers supérieurs chargés de la police du désert et de la défense du front Sud du Sahara algérien. Il restait l'ancien militaire attaché au prestige de la France, et convaincu de sa mission civilisatrice, désintéressée et généreuse. Pour lui, la culture et la civilisation françaises paraissaient indispensables à l'évolution des moeurs et des mentalités. Il concevait l'oeuvre coloniale comme une mission d'émancipation humaine :

"Il faudrait que tout le pays fût couvert de religieux, de religieuses et de bons chrétiens restant dans le monde, pour prendre contact avec ces pauvres musulmans, pour les rapprocher doucement, pour les instruire, les civiliser, et enfin, quand ils seront des hommes, en faire des chrétiens. Avec les musulmans, on ne peut pas faire d'abord des chrétiens et civiliser ensuite, la seule voie possible est l'autre, bien plus lente : instruire et civiliser d'abord, convertir ensuite".

La priorité est celle de la civilisation, non pas pour la gloire de la France, mais pour leur "passage à l'Evangile". Charles de Foucauld demeure missionnaire, avant d'être l'ami des militaires français.

C'est cette situation inconfortable, ambiguë, qui lui valut de la part de Moussa une certaine réserve.

Sa solidarité avec le régime colonial et son idéal de civilisation lui valurent à la fois la réserve des Touareg, et celle des colonisateurs français, qui se désintéressaient du progrès social et matériel du peuple. Il était en fait seul dans un contexte dur. Il prêchait pour l'instauration d'une paix juste et de relations humaines généreuses, lorsque le réalisme colonial, méprisant envers la population indigène, l'emportait. Il prêchait pour le dialogue, alors que la réalité coloniale conduisait à l'affrontement des deux communautés, l'une, fière de son passé et jalouse de son indépendance, l'autre, puissante, grisée par le sentiment d'être pionnière, et sourde aux aspirations des indigènes.

Il multipliait les appels et les mises en garde à l'administration coloniale, convaincu que, si elle ne réalisait pas une politique de justice et de civilisation, elle courait à sa perte. Il contestait la tranquillité des militaires, qui se refusaient à lutter contre le régime féodal maintenu par les petits chefs berbères et arabes. Il prenait parti contre l'esclavage, et pour les petites gens contre les seigneurs et les chevaliers musulmans, lorsque l'armée se gardait de porter atteinte aux structures sociales.

Ainsi, envers tous, il se trouvait isolé, bien qu'estimé et admiré. Le capitaine Dinaux reconnaissait dans un rapport au gouverneur général l'influence de Charles de Foucauld :

"La réputation de sainteté du Père, les résultats qu'il a déjà obtenus dans la guérison des malades, feront plus, pour l'extension de notre influence et le ralliement à nos idées, qu'une occupation permanente du pays". (46)

Récupération politique d'un homme charismatique ?

En tout cas, chacun reconnaît que Charles de Foucauld constituait une présence interpellante tant pour les musulmans que pour les Européens.

Pour les musulmans, dans la mesure où il témoignait authentiquement de l'Évangile en terre d'Islam.

Pour les Européens, dans la mesure où il les exhortait à donner l'exemple des vertus évangéliques, et celui d'une France au service de l'émancipation des populations indigènes et de la civilisation.

Ces Européens auxquels il assignait une mission civilisatrice, qu'ils soient militaires ou civils, étaient dans toute l'Afrique colonisée les interlocuteurs des missionnaires. Charles de Foucauld fut une mauvaise conscience des Français du continent, une sorte d'aiguillon pour l'honneur de la France et celui du christianisme, deux termes qu'il ne pouvait séparer. Mais il fut assez isolé,

Quelles furent donc les relations des missionnaires avec leurs compatriotes européens, militaires ou civils ?

X X
 X

III LES MISSIONNAIRES FACE AUX EUROPEENS

Lorsque les missionnaires traitent de leurs relations avec leurs compatriotes européens, on remarque à la fois une grande proximité due à l'origine, à la culture communes, mais souvent une réelle déception.

L'EUROPEEN FLEAU DE L'AFRIQUE

Tous les témoignages des missionnaires concordent : presque tous les Européens, commerçants, petits Blancs et officiers mènent une vie licencieuse et n'ont pour ainsi dire aucune pratique religieuse.

Charles de Foucauld se désole de ce que les musulmans ne voient dans les Européens "qu'exploiteurs injustes, tyranniques, et donnant l'exemple du vice".

Mgr Truffet, sans hésiter, considère l'Européen comme "le fléau des côtes de l'Afrique" "Partout, écrit-il, où le mahométisme ou des obstacles vigoureux ne l'arrêtent, il apporte l'ivrognerie et des vices honteux, dont, au dire d'Eliman, les Noirs n'avaient pas l'idée avant la fréquentation des étrangers".(1)

Mgr Truffet dresse en effet un désastreux bilan de la fréquentation des Noirs avec les Européens au Sénégal. Le premier obstacle à la mission, ce sont les Européens. Voici ce qu'il écrit en 1847 :

"En Europe, beaucoup de personnes se trompent sur l'influence des idées européennes comme préparation au christianisme. Dakar, où je réside actuellement pour m'acclimater, est située à un lieu de Gorée. Eh bien, il n'y a pas encore un seul indigène chrétien, bien que les habitants soient en rapports continuels avec les Français depuis près de 200 ans. Ni les idées, ni la langue, ni le costume, ni l'architecture n'ont changé en rien. Tout ce qu'ils ont reçu des Européens est l'amour de l'argent, l'usage du fusil et celui du tabac.

Ajoutez-y l'abus de l'eau de vie que vendent les Européens dans les endroits où l'Alcoran ne l'arrête pas ; et vous savez ce qu'a obtenu l'Europe pour la civilisation de ce pays. Des Noirs dignes de foi m'ont assuré avoir entendu dire des Européens leur dire qu'ils ne croyaient, eux chrétiens, ni aux prêtres, ni à l'Evangile".(2)

Les Européens constituent donc une présence néfaste, corruptrice et athée, une présence directement hostile au travail des missionnaires :

"Le contact des Européens ne les a (les Noirs) pas améliorés, loin de là. En effet, étant en rapport de commerce avec eux, ils acquièrent tous les vices de peuple civilisé" constate le P. Bessieux au Gabon en 1847.(3)

Le point de vue des autorités était souvent identique : Méquet, commandant de l'Aube au Gabon, écrivait au P. Bessieux le 22 janvier 1847 :

"Car je crains beaucoup que vous ne perdiez votre temps et vos peines au milieu d'une population en contact direct avec les Européens, qui leur ont inoculé tous leurs vices. C'est ce qui est arrivé partout où le commerce a précédé la civilisation morale et religieuse. Les négociants, en effet, se montrent peu soucieux des conséquences morales de leurs transactions ; ils poussent à la vente, et peu importe si le rhum abrutit les populations, pourvu qu'on les paie bien".(4)

En 1854, Mgr Kobès considère encore la présence des Européens comme un obstacle pour l'oeuvre de civilisation et d'évangélisation :

"Parlerai-je de l'influence funeste des Européens dans leur contact avec les indigènes ? Ce qui devrait être classé en premier lieu parmi les moyens de civilisation et que je suis obligé de signaler comme un des obstacles les plus forts contre lesquels nous avons à lutter, c'est la présence d'un grand nombre d'Européens sans foi et sans moeurs (...)

Ce scandale serait moins malheureux, si une pareille conduite ne donnait pas lieu au musulman d'attribuer les oeuvres de l'individu à la religion qu'il professe. C'est ainsi qu'il nous dit souvent : "Comment veux-tu que j'embrasse ta voie ? Je vaudrais mieux que tes Blancs : ils ne prient jamais, ils disent qu'il n'y a pas de Dieu, et ils n'y croient pas". On a beau opposer à cette objection la conduite des Européens qui, par une honorable exception, sont fidèles à leurs devoirs religieux, l'exemple du mal produit toujours une impression plus forte que le bien".(5)

Mgr Hacquart, dans le Souf, constate la même désastreuse influence, et cela à la fin du siècle (1893) .

Dans les trois missions, et à toutes les époques du siècle, le discours est le même : l'Européen est un agent corrupteur, un fléau pour la mission.

L'ironie de Mgr Hacquart en témoigne :

"Les Souafa sont raisonnables, peu fanatiques, facilement assimilables : la preuve, c'est qu'à Guéman même, on vend déjà de l'absinthe dans les cafés (...), donc ils se civilisent et gagnent beaucoup à notre contact".

Et cette phrase qui en dit long sur le problème : "Oh ! que je voudrais voir des missionnaires tout seuls au Souf pendant vingt ans. Je ne serais pas trop surpris qu'au bout de ce temps, la zaouïa fût transformée en collégiale".(6)

LE MINISTERE AUPRES DES COLONS

Les missionnaires se plaignent constamment de la médiocrité, de la tiédeur religieuse des colons. Mais n'en étaient-ils pas aussi responsables ?

En effet, transplanté en milieu étranger, le colon, s'il ne bénéficiait pas d'un encadrement religieux solide et efficace, semblait vite se laisser aller à des séductions multiples. Mais, au fond, ce que dénoncent les missionnaires n'avait-il pas sa racine dans les motivations mêmes des colons, venus faire fortune, et non pas devenir des saints !

Toutefois, les missionnaires prirent peu à peu conscience de l'importance de leur rôle auprès des colons. Leur service, d'abord négligé, envers eux, s'organisa sous la forme paroissiale, semblable au service métropolitain.

Le P. Limbour, spiritain, témoigne de l'apparition de cette nouvelle cible apostolique en milieu colonial :

"L'action du missionnaire, qui, primordialement, n'avait pour but que les pauvres Noirs, a dû opérer un mouvement de réversion, et se diriger avec autant et plus de sollicitude sur ceux qui sont déjà, par leur baptême, les enfants de Dieu et de la Sainte Eglise. Les indigènes ne seront pas négligés pour cela, mais les Européens, dont la foi et les mœurs vont rencontrer tant de pièges et de dangers dans ces malheureuses régions, trouveront aussi les secours religieux nécessaires au salut de leurs âmes.

C'est la pensée qui, à l'occasion du jubilé de 1901 porta Mgr Kunemann, vicaire apostolique de la Sénégambie et préfet apostolique du Sénégal, à faire venir de Paris, pour la première fois, dans l'histoire de ces missions, un prédicateur destiné surtout aux villes maritimes de Saint-Louis, de Gorée, de Dakar, de Rufisque. Des démarches accomplies auprès des négociants, des militaires, des employés des diverses administrations, les invitant à suivre les instructions du jubilé, eurent un plein succès".(7)

Zèle ponctuel, mais quelle était l'action quotidienne de ces apôtres auprès des colons ?

Tout d'abord, l'accueil de ceux qui débarquaient :

"Les uns à la recherche d'une situation.; les autres, marins et militaires, obéissant à la loi du sort et suivant le drapeau ; ceux-ci attirés par l'ardeur des découvertes, le goût des aventures ; ceux-là par le commerce, les travaux industriels et l'espoir souvent trompé de faire fortune, tous offrant une proie facile à la fièvre, sans que ce dernier article ait toujours figuré dans le programme, encore qu'il soit le plus assuré de tous". Un monde divers et complexe s'offrait donc au zèle des missionnaires, un monde peu prédisposé à recevoir leur protection !

Ceux-ci comptaient sur les difficultés matérielles pour approcher les colons, les servir, et enfin, les influencer :

"A l'arrivée de ces chercheurs divers, le missionnaire, qui a appris leur débarquement, s'empresse d'aller à leur rencontre et de faire leur connaissance. Il s'intéresse à leurs entreprises, il les aide à se procurer des logements dans de bonnes conditions, il leur prodigue de bons conseils d'hygiène, de morale, de religion ; il les invite à venir à la mission, à l'église, aux offices. Après l'installation à terre, les visites continuent avec discrétion, avec dévouement".(8)

Ainsi, la prise de contact était directe, franche, Le missionnaire se mettait au service du colon fraîchement arrivé et tentait de l'appeler à la pratique religieuse. Le P. Limbour reconnaît le succès d'un tel accueil :

"Nous ne connaissons pas d'exemple que ces avances du zèle apostolique aient été mal accueillies. Si tous n'y répondent pas, il en reste au moins une impression bonne qui produit ses fruits aux jours, hélas ! trop vite arrivés, de la maladie et du découragement".

En effet, c'est à ces occasions que le missionnaire devenait le recours du colon dans la détresse. Il en avait conscience, et il semble qu'il protégeait son influence avec ardeur ! Le récit suivant du P. Limbour met mal à l'aise. On a l'impression que le colon affaibli devient un jouet, une proie convoitée. L'apostolat semble plus une chasse qu'un apprivoisement respectueux :

"Le malade est loin de sa patrie, en proie aux fièvres et aux autres maladies de l'Afrique, sans parler des grands fléaux du choléra et de la fièvre jaune. Les soins médicaux lui sont prodigués avec intelligence et dévouement (...) et pourtant le terrible mal l'emporte trop souvent : la jeunesse et les forces n'y feront rien. Le malade serait alors seul, égarant sa pensée découragée sur sa famille absente, oublieux souvent de son âme et de son éternité. Ici apparaît la figure de l'envoyé du ciel. Il a la vérité sur les lèvres, la consolation dans le cœur, la charité dans l'âme. Les secours efficaces de son ministère inspirent le courage, raniment l'espérance et purifient les consciences, relèvent, soutiennent et sanctifient les âmes. Le malade a vite découvert son meilleur ami. C'est Dieu qui l'envoie pour ramener à Lui le pauvre égaré (...)".

Et puis, si le pire venait à arriver, le missionnaire poursuivait son oeuvre de consolation :

"Le missionnaire écrira à la famille. Ce ne sera plus la formule froide et désolante de l'officiel (...) L'aumônier s'attachera à intéresser et à consoler la famille par le récit de la maladie, des derniers moments dont il a été le témoin, des volontés et des sentiments suprêmes dont il a reçu la confiance. C'est que le prêtre a qualité et grâce d'état pour consoler, ouvrir le ciel à ceux qui partent, et pour le montrer à ceux qui restent". (9)

Faut-il conclure de ce texte que les colons indifférents ou rebelles n'étaient accessibles que dans l'épreuve ? Ce témoignage est le seul que nous ayons pu trouver concernant l'action des missionnaires auprès des colons. Les écrits des missionnaires sont beaucoup plus prolixes lorsqu'il s'agit des responsables civils ; le colon, simple particulier, semble bien négligé. La vie paroissiale reconstituée dans les colonies est-elle si peu vivante qu'elle ne retient pas davantage le zèle des apôtres brûlants de foi partis pour annoncer l'Evangile aux populations d'Afrique ?

LES FRERES ENNEMIS : L'ETAT ET L'EGLISE

L'influence des autorités civiles, notamment les gouverneurs coloniaux, semble avoir été aussi néfaste que celle des colons.

Mgr Truffet, au Sénégal, colonie française, souligne dans sa lettre de 1847 déjà citée au cardinal préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, la distorsion, voire l'opposition qui existait entre la politique du gouvernement et l'oeuvre des missionnaires :

"Je prévois que malgré toute notre modération, les Européens, surtout le gouvernement français, nous serons un grave obstacle. Les Français, comme individus, sont généreux, et peuvent nous être utiles. Dès qu'ils représentent les préjugés et les tendances de l'autorité civile, ils sont tracassiers et absurdes. Ils voudraient qu'une mission fût une propagation commerciale". (10)

En outre, Mgr Truffet et Mgr Lavigerie, l'un au Sénégal, l'autre en Algérie, au milieu et à la fin du siècle, dénoncèrent la sollicitude de l'autorité civile pour la religion adverse : l'islam.

"Ce qui est difficile à croire, écrit Mgr Truffet en juillet 1847, ce qui est pourtant vrai, c'est que la propagande du gouvernement civil se fait au profit du mahométisme contre le christianisme. Les gouverneurs du Sénégal ont déployé un luxe de magnificence dans les édifices qu'ils ont élevé à l'ismamisme, tandis que le matériel du culte chrétien est chétif, soit à Gorée, soit à Saint-Louis". (11)

Mgr Lavigerie, pour sa part, dénonça la politique de Napoléon III à l'égard de l'islam, dont l'intention était de favoriser l'évolution des musulmans en restreignant le prosélytisme chrétien. La politique impériale tenait compte de la compacité du bloc socio-culturel musulman, bloc que Mgr Lavigerie désirait attaquer, et qui, selon lui, garderait toujours la population étrangère à l'Europe comme à l'Eglise. Il s'opposait au monopole des Bureaux arabes, les seuls habilités à rencontrer les musulmans, et aux pratiques restrictives envers l'apostolat chrétien, interdit auprès des musulmans.

Dans les deux cas se dessine la trame de ce conflit : la rivalité entre l'Etat et l'Eglise.

Mgr Truffet la décrit ainsi :

"Les derniers gouverneurs se sont surtout appliqués à rendre méprisables les insignes de l'épiscopat dont ils redoutent l'établissement canonique. Ils ont donné une crosse épiscopale au grand marabout de Saint-Louis, distinction inconnue chez les mahométans, et le grand marabout paraît dans les rues avec cet emblème profané. On a parodié d'autres cérémonies pontificales". (12)

Mgr Lavigerie lui aussi ne cessa de combattre pour la liberté d'action de l'Eglise, son indépendance apostolique. En effet, le souci d'utiliser l'Eglise était constant dans les territoires coloniaux.

Le P. Limbour souligne que l'élan colonial au Sénégal prenait en compte l'action civilisatrice du missionnaire sur les indigènes, et aussi son rôle moralisateur envers les colons, garantissant "la paix et la sécurité publiques".

Aux yeux du gouvernement, le missionnaire devenait directement l'auxiliaire de la politique coloniale, celui sur lequel on peut compter pour fortifier, préserver le moral des colons et les encourager dans leur tâche.

S'agissait-il d'un travail apostolique ? Il est permis d'en douter ! Le directeur des Colonies, écrivant un rapport au ministre en 1843, exprime sans ambages la pensée des milieux officiels :

"Voici le résumé des conditions auxquelles ce supérieur (Liber-mann) s'engage à procurer au Département de la Marine des missionnaires, non seulement pour nos comptoirs d'Afrique, mais encore pour nos nouvelles possessions voisines de Madagascar. L'envoi de bons missionnaires n'est pas moins nécessaire qu'à la côte de Guinée comme élément de civilisation et par conséquence comme auxiliaire de notre politique".(13)

Et le même haut-fonctionnaire, après avoir exposé les dispositions concernant les relations de l'administration coloniale et des missionnaires, rappelle que ceux-ci, tout en demeurant placés sous la juridiction spirituelle et la discipline ecclésiastique des évêques in partibus ou vicaires apostoliques, ayant action sur eux à raison de leur résidence respective, devaient rendre compte de leurs travaux à l'autorité coloniale. Cette exigence était formulée au nom du succès de l'oeuvre religieuse elle-même.

Les relations entre l'autorité civile et les missionnaires étaient en effet clairement définies par l'administration coloniale.

En voici un exemple concernant les missions guinéennes :

"Le nombre des missionnaires attachés à chaque station ne pourra être moindre de trois ;

Lorsqu'un missionnaire sera mis à la disposition du Département de la Marine, il sera alloué au supérieur de l'association une indemnité payée de mille francs ;

Le traitement des missionnaires sera de 1 500 francs par an (...)"

En cas de voyage, tout est prévu également :

"Les missionnaires obtiendront le passage gratuit avec admission à la table de l'Etat-major ou de capitaine. Le passage des frères convers sera accordé avec la simple ration de bord".

Ensuite, les devoirs réciproques entre l'autorité civile et le clergé sont précisés :

"M. Le gouverneur de cette colonie sera invité à faire préparer dans les comptoirs et installer aussi bien que le permettront les ressources du pays, tant pour le logement du personnel religieux du comptoir que pour la célébration de l'exercice du culte (...)

L'entretien des maisons et chapelles sera également à la charge du gouvernement. Les missionnaires et frères seront, en cas de maladie, soignés gratuitement par les officiers de santé de l'établissement ;

L'administration coloniale sera chargée de faire distribuer aux missionnaires dans les localités où cela sera praticable, des instruments, soit de culture, soit de professions manuelles et mécaniques afin de les mettre à la portée d'en enseigner l'emploi aux indigènes ;

MM. les missionnaires recevront aussi de l'administration partout où cela sera jugé nécessaire les moyens d'ouvrir des classes pour l'instruction morale et l'enseignement élémentaire des enfants du pays". (14)

Cette tutelle civile sur l'action du clergé missionnaire semble bien intéressante pour les besoins matériels et même spirituels de la mission (aide à l'enseignement).

Mgr Hacquart acceptait cette tutelle dans la mesure où elle ne portait aucun préjudice à la mission. Dans une lettre au ministre des Colonies, il le remercie de sa sollicitude :

"Votre Excellence m'offre de transformer en une subvention pour école, la somme qui nous est actuellement allouée et me demande s'il m'est possible d'agréer cette proposition.

Le concours du gouvernement de la colonie est une marque d'intérêt bienveillant, je l'accepte avec gratitude, quelle qu'en soit la forme, j'aurais mauvaise grâce à récuser la condition passée du contrôle de l'administration locale sur nos écoles : il ne s'y passe rien de mystérieux, et l'accord avec MM; les commandants de cercle ne me semble présenter aucune difficulté". (15)

Mais n'oublions pas les plaintes de Mgr Truffet, qui dénonçait l'exploitation de la mission par l'autorité coloniale pour servir les intérêts commerciaux.

Mgr Truffet, au delà des avantages matériels, prenait en compte la dépendance que constituait cette situation pour le travail apostolique.

Toutefois, le directeur des Colonies déjà cité semble garantir la liberté d'action des missionnaires :

"Les supérieurs des missions auront toute liberté pour la direction, le déplacement ou le remplacement des missionnaires. Ils pourront accorder aux missionnaires la permission d'aller, à l'intérieur, prêcher la parole divine aux naturels".

Deux phrases cependant marquent les limites de cette liberté d'action :

Concernant la liberté de direction, elle est assurée aux supérieurs "en se concertant à cet égard avec les gouverneurs ou commandants de nos possessions".

La liberté de mouvement des missionnaires l'est "sauf à en donner également avis aux administrateurs coloniaux, qui, de leur côté, seront invités à prêter à ces pieuses excursions l'appui de leur autorité et de leur influence". (16)

Liberté toute relative ! Le contrôle de l'administration civile s'exerçait même dans le travail apostolique.

LE CONTROLE DU PERSONNEL

Le personnel lui-même était surveillé. Tous les missionnaires, avant leur départ et sur place, faisaient l'objet d'un contrôle de bonne moralité et de "civisme", c'est-à-dire de fidélité au gouvernement.

Prenons l'exemple de M. Vidal, préfet apostolique du Sénégal. Le chef du service administratif note à son sujet :

"capable, intelligent, ferme, bonnes manières, zélé, susceptible dans ses rapports avec l'autorité. Ses rapports avec moi personnellement ont toujours eu lieu, néanmoins, de la manière la plus amicale. S'exagère l'importance de sa position". (17)

Cette dernière phrase pourrait révéler un caractère orgueilleux, mais ne pourrait-on pas comprendre aussi que ce missionnaire crée des problèmes à l'autorité civile, en prenant au sérieux sa fonction ecclésiastique ? Ce que peut laisser entendre la phrase précédente : "susceptible dans ses rapports avec l'autorité".

Le gouverneur du Sénégal, M. Baudin, estime quand à lui :

"M. Vidal me semble un homme de bien, qui a le désir de contribuer à la civilisation des peuplades africaines. Malheureusement, une susceptibilité un peu trop grande en tout ce qui touche à son caractère de prêtre, mais j'espère que nous nous entendrons toujours. S'il s'élève quelque conflit entre nous, il sera facile à régler, parce que nous en avons le désir l'un comme l'autre". (18)

Ce jugement rejoint le précédent. Ce missionnaire semble donc faire preuve d'esprit d'indépendance et d'exigence, ce qui n'est pas pour satisfaire l'autorité civile.

De plus, l'autorité pouvait user de son pouvoir pour la nomination ou le renvoi d'un missionnaire, lorsqu'il ne réalisait pas ce qu'on attendait de lui.

Ce fut le cas de l'abbé Guyard, qui fait l'objet d'une correspondance entre le ministre des Colonies et celui de l'Instruction publique et des Cultes.

Considéré en 1847 par le directeur du ministère des Colonies comme "un peu ardent à l'endroit des changements et des innovations", alors qu'il était vice-préfet apostolique de la Guadeloupe, l'administration locale ne pouvait le suivre, "limitée qu'elle est par le budget ou l'intérêt des communes".

En 1850, l'abbé Guyard, devenu préfet apostolique du Sénégal, est menacé d'être "démis" de sa charge. Une dépêche ministérielle du 26 octobre, adressée au ministre de l'Instruction publique et des Cultes, traite son cas.

Le texte commence par l'exposé de la conception civile de la mission vis-à-vis du clergé :

"Le clergé au Sénégal, à raison des dangers divers du climat et des moeurs locales, a autant besoin de discipline que de fervente initiative. L'unité d'esprit et de direction n'y est pas moins indispensable en présence de populations à conquérir à notre nationalité et à notre foi, et auprès desquelles les divisions ostensibles ou la conduite sans règle suffisante qui se remarquent parfois parmi nos prêtres ne peuvent que paralyser les efforts faits dans les sentiments d'un apostolat bien compris.

La discipline ne s'obtient que sous l'influence d'une autorité respectée ; l'esprit d'initiative et de ferveur ne peut être vérifié et rendu utile que sous cette impulsion. L'unité, enfin, est indispensable pour tirer tout le parti possible de ressources, et notamment de personnel dont on peut disposer". (19)

Le ministre des Colonies insiste sur l'unité du clergé pour qu'il soit efficace et puisse remplir son rôle : "conquérir à notre nationalité et à notre foi". Il ne distingue pas l'oeuvre missionnaire de l'influence française. C'est pourquoi il veille avec jalousie à la discipline et à la ferme direction du clergé, ainsi qu'à son unité. Or, il ne semble pas que l'abbé Guyard soit celui qui remplisse bien ces exigences. La division régnait entre le clergé colonial sénégalais et la mission de la côte d'Afrique.

En outre, l'abbé Guyard, "dans des réclamations pleines d'exagération sur l'insuffisance numérique de son clergé, vient de fournir, par le ton déplacé des observations qu'il m'envoie, la preuve d'un esprit dont il paraît difficile que puisse sortir le bien que l'on avait voulu se promettre de son envoi récent dans la colonie". (20)

La faiblesse numérique et même qualitative du clergé colonial était une réalité confirmée à la même époque par le P. Libermann, supérieur des Spiritains, dans une lettre qu'il écrivait au ministre des Colonies le 4 mars 1850, où il mettait en relation le trop faible recrutement de ce clergé avec sa réputation encore médiocre :

"Si (...) on continuait à accepter des prêtres peu dignes, le clergé français y verrait une persévérance à faire fausse route, et les hommes zélés continueraient à porter leurs vues ailleurs". (21)

De même que le P. Libermann, l'abbé Guyard se plaignait de l'insuffisance de son clergé, et demandait auprès de l'autorité civile un plus grand nombre de prêtres, ce qui lui était refusé. Le ministère de la Marine et des Colonies n'appréciait pas cet esprit apparemment trop ardent pour se satisfaire des directives officielles et des moyens qui lui étaient donnés. Dans une formule subtile, sa démission est réclamée :

"M. le préfet apostolique du Sénégal (l'abbé Guyard), en mettant le gouvernement en demeure de satisfaire à ses demandes, semble disposé à résigner ses fonctions pour rentrer en France si ses vues rencontraient un accueil incomplet (...). Cette offre implicite de la part de M. l'abbé Guyard serait, je le crois, à saisir avec empressement". (22)

Ainsi, l'autorité civile régissait le clergé et le dirigeait.

Nous sommes dans une colonie ; tout est subordonné à l'intérêt colonial. Dans une lettre du ministre de la Marine et des Colonies à celui des Cultes, datée du 30 mai 1851, l'utilisation du clergé au service des intérêts français est clairement exprimée :

"Sur toutes les parties du littoral (il s'agit du Sénégal) où l'action de nos missionnaires pourra se faire accepter des indigènes, ce sera bien réellement au profit des intérêts français qu'elle fructifiera".(23)

Cette conception du catholicisme, reconnu comme un instrument utile pour l'ordre social et moral, n'était pas propre à l'autorité coloniale. Elle reflétait celle qui se manifestait alors en métropole, tant dans les milieux civils que dans le clergé, et selon laquelle "le catholicisme est l'école de toutes les vertus, publiques et privées, parce qu'il est l'école de la piété, qui est utile à tout". (abbé Migne) (24)

L'abbé Guyard lui-même avait conscience de cette dimension utilitaire et reconnaissait à l'autorité civile le droit de jouer son rôle comme elle l'entendait. Il n'excluait pas en effet une collaboration avec les autorités coloniales, et lors de sa première mission en Guadeloupe, on avait reconnu qu'il était toujours disposé à seconder le gouvernement dans ses vues de moralisation.

Mais cette collaboration précédait l'évangélisation ; en aucune façon elle ne devait servir d'autres desseins que ceux de la mission :

"Nous ne sommes mis au service d'aucune passion, ni d'aucun parti ; nous n'avons pris ni drapeau, ni emblèmes particuliers, tenant à l'honneur d'être et de paraître ce que nous sommes auprès de vous, c'est-à-dire le député de Jésus-Christ, et le représentant parmi vous du Prince des Pasteurs (le pape).

(...) C'est au nom de Jésus-Christ que nous voulons enseigner, reprendre, exhorter, corriger, détruire, fonder et dispenser enfin les sacrements et les mystères de Dieu. En un mot, la mission dont nous avons été chargés est toute apostolique".(25)

Voilà qui est clair et ferme !

Cette attitude intransigeante explique peut-être les difficultés que l'abbé Guyard rencontra en Guadeloupe, où il était accusé d'être trop proche des créoles, et ensuite au Sénégal, où son exigence apostolique devait lui encourir le mécontentement de l'administration coloniale.

Ainsi, les relations de part et d'autre étaient délicates, tant les aspirations étaient différentes et contradictoires. L'autorité civile cherchait à établir une collaboration efficace avec les missionnaires, servant ses desseins patriotiques. Les missionnaires se méfiaient du contrôle civil et des atteintes à la pureté de leur apostolat. Cependant, tous les missionnaires que nous avons rencontrés se sont efforcés de conserver des relations cordiales avec les représentants de l'Etat, dans l'obligation où ils se trouvaient d'entrer en rapport avec eux. La charité évangélique ne pouvait leur dicter une autre attitude, comme le montre le champion de l'indépendance et de l'intégrité de l'Eglise qu'était Mgr Truffet, vicaire apostolique au Sénégal :

"Cependant, nous vivons en paix avec tout le monde, avec les Blancs, avec les Noirs, pleins de charité pour les individus et de réserve

pour les gouvernements : nous nous occupons seulement des âmes, et nous ne cherchons leur salut que par des moyens approuvés de la Sainte Eglise".(26)

Dans une perspective un peu différente, Mgr Hacquart était lui aussi conscient de l'importance des relations avec les pouvoirs civils, comme en témoigne son biographe, M. Marin :

"Il pensait aussi qu'il était nécessaire d'entretenir avec les autorités françaises les plus excellentes relations. Les Français de nos possessions africaines sont en spectacle au monde musulman. Le défaut d'entente, ou seulement l'absence de cordialité, entre enfants de la même patrie, ne peut que nuire à l'influence française, soit à l'oeuvre d'évangélisation".(27)

Ainsi, préserver la cordialité des rapports avec les autorités, entretenir l'entente avec elles, pour la crédibilité de la mission, tels étaient les soucis de Mgr Hacquart, qui étaient aussi ceux de beaucoup de ses confrères dans l'apostolat africain.

LUTTE POUR L'INDEPENDANCE

Il n'est pas toujours évident que l'influence française soit liée à l'oeuvre d'évangélisation, que la solidarité d'intérêts entre l'Etat et l'Eglise existe, que l'accord soit possible entre leurs représentants... Mgr Truffet, conscient de l'exigence de cordialité, n'était pas moins intransigeant sur ce qui touchait l'oeuvre missionnaire.

Il refusait ce qu'il appelait "l'aide des influences profanes", c'est-à-dire l'appui des gouvernements européens.

Il voulait bien accepter des aumônes de la part des gouvernements et les remercier par des prières, mais la coopération devait s'arrêter là. Sinon, les missionnaires seraient considérés par les autres nations, et surtout par les indigènes, comme des agents politiques, et non comme des apôtres.

Mgr Truffet était bien plus sensible que Mgr Hacquart à l'indépendance et à l'intégrité du missionnaire qu'à son appartenance à une communauté culturelle et politique.

Pour Mgr Hacquart, vivre en "enfants de la même patrie" n'était pas sans importance. Il faut souligner qu'il était surtout en relation avec des militaires français, et guère avec des civils. Les rapports avec les militaires étaient différents, et les intérêts plus proches, nous le verrons.

Quoiqu'il en soit, pour Mgr Truffet, les missionnaires se devaient d'être des apôtres de l'Evangile uniquement. Il ne fallait pas exposer la liberté de l'Eglise d'Afrique sous prétexte de protection, et risquer de renouveler les abus causés en Inde par le droit de patronage des Portugais. Les rapports avec les gouvernements devaient être courtois (sans plus), mais il fallait rester sur ses gardes pour prévenir dès le début toute tentative de pression sur l'administration ecclésiastique.

Ce souci d'indépendance et d'intégrité, Mgr Truffet ne cessa de le défendre. Il refusait ce qui était courant dans d'autres missions, et que même des missionnaires authentiques, tel Mgr Hacquart, devaient plus tard accepter : les relations avec les grands du pays, et la réputation de science des missionnaires.

Il redoutait en effet que les missionnaires parussent savants aux yeux du peuple, et s'opposait pour cela à l'étude de l'arabe et aux discussions avec les marabouts. Il souhaitait que l'on évitât de choquer les infidèles, et voulait surtout que l'on partît de ce qu'ils avaient en commun avec les Européens, tout cela avec une infinie patience. Il faisait de la pauvreté, entendue dans tous les sens du mot, y compris la pauvreté d'esprit, une condition essentielle de l'apostolat.

Esprit excessif pour certains, esprit paulinien et franciscain pour d'autres, Mgr Truffet ne pouvait s'accomoder de compromission ni de tièdèur apostolique.

En fait, il semble que Mgr Truffet, bien plus que ses successeurs spiritains ou autres, ait eu conscience du danger d'être les auxiliaires des gouvernements coloniaux. Veiller à la bonne entente, soit ; mais la cultiver n'était pas forcément nécessaire, lorsqu'elle risquait de porter préjudice à l'intégrité du missionnaire, qui, à aucun prix, ne devait passer pour un agent colonial.

"Les Noirs nous regarderont toujours comme des espions du gouvernement, tant que nous en recevrons un subside quelconque. Ils savent bien nous dire que nous venons soumettre leurs esprits à notre volonté pour les livrer à la France. Tout ce que je viens d'écrire a été dit par Mgr Truffet devant toute la communauté une multitude de fois", écrivait le P. Arragon au P. Libermann le 30 décembre 1847. (28)

En dissociant l'oeuvre de colonisation de celle de la mission, Mgr Truffet faisait preuve d'une lucidité exceptionnelle, contrairement à Mgr Hacquart, qui témoignait en 1897 de sa croyance en l'accord possible entre la mission de la France et celle de l'Eglise :

"Je suis disposé à raconter qu'on peut être à la fois bon citoyen et bon chrétien, même prêtre ou missionnaire". (29)

Mgr Hacquart a en effet lui-même participé à une mission coloniale. En septembre 1893, il partit au sein d'une mission scientifique, commerciale et politique dont le but était de renouveler le traité signé avec les Touareg Agdzer en 1862. Au bout de quatre jours, la rupture se produisit. La mission avait été mal préparée, et l'escorte était composée de bandits. Mgr Hacquart refusa alors de prendre la direction de la mission, la jugeant incompatible avec son caractère de prêtre et de missionnaire, mais repartit peu de temps après avec trois militaires pour la même mission politique. On comptait sur sa connaissance de la langue et des tribus sahariennes. Son avis n'était guère favorable :

"Ma conviction personnelle est que nous arriverons aux Touareg, que nous y serons accueillis amicalement et que nous reviendrons sains et

saufs, s'il plait à Dieu, après avoir coûté beaucoup d'argent et fait en fin de compte assez peu de choses. Oh ! que les affaires humaines sont petites et mesquines et méprisables quand on les voit de près". (29)*

Il eut pourtant un rôle prépondérant dans les négociations avec les Touareg Agdzer. Celles-ci se déroulèrent sous forme de meeting. Le P. Hacquart prenait la parole en arabe, Ald-en-Nabi répétait en tamachek ; la foule discutait ; Kounni dirigeait le débat, résumait les avis, et donnait au Père les conclusions.

Aux négociations publiques, Kounni préférait les entretiens seul à seul. Le rôle de médecin que remplissait le missionnaire y conviait naturellement, et sous prétexte de consultations, tous deux purent longuement causer ensemble sur les intérêts et les dispositions des Touareg et de leurs divers voisins. Le lendemain de cette longue discussion entre le P. Hacquart et Kounni, les Touareg, au nombre de plus de cent, se réunirent pour délibérer solennellement. Leur djema discuta phrase par phrase et ratifia les termes d'une convention écrite destinée au gouvernement français, par laquelle ils reconnaissaient que le traité de Ghadamès était toujours valable et qu'en accordant leur protection à la France, ils lui offraient l'ouverture vers le Soudan.

Mgr Truffet, lui, avait déjà constaté la dépravante présence du colonialisme, et en 1847, l'idéologie coloniale n'était pas encore élaborée, comme en 1897 : la réalité était brute, sans fard et sans justification. Cinquante ans plus tard, par contre, le témoignage enthousiaste de Mgr Hacquart sur la colonisation française dans le Sahara-Soudan établit un saisissant contraste. Il avait pourtant reconnu la mesquinerie et la petitesse des affaires humaines, mais comparant les postes militaires français du Soudan et les postes anglais du Sud Soudanais, Mgr Hacquart est catégorique :

"Lorsqu'on séjourne dans l'un de nos postes du Soudan, on remarque une quantité d'affaires, de questions, qui sont soumises à l'officier-commandant ; il n'a pas cinq minutes de répit ; c'est à peine si on le laisse prendre ses repas, et encore. On ne peut donc qu'être frappé, par comparaison, du calme qui règne dans un poste anglais. L'officier n'est presque pas dérangé de toute la journée ; s'il n'y a pas d'action militaire, la consigne semble être de laisser les indigènes au gouvernement de leurs chefs, et de ne s'occuper que du rendement de la douane". (30)

Les Français, eux, se sont faits reconnaître par le roi du pays et ont respecté son pouvoir, lui offrant même leur appui. La politique de la France consistait à surveiller, à contenir les agissements de la colonie anglaise voisine et à favoriser le mouvement commercial.

L'activisme français contrastait avec la tranquillité anglaise. Etait-il vain ?

Mgr Hacquart estime que "si le système adopté par les Anglais laisse à leurs officiers et à leurs fonctionnaires plus de loisirs, il n'est pas téméraire de remarquer que leur isolement les empêche d'acquérir sur les indigènes cet ascendant personnel si grand dans nos colonies ; que l'action individuelle, l'action, y sont moindres, et que l'activité, l'initiative, y sont moins encouragées et développées, faute d'aliment.

Aussi trouve-t-on rarement chez eux les petites merveilles qu'un officier industriel s'est ingénié à réaliser et qu'on vous montre avec une légitime fierté. Le poste extrême du Gourounsi anglais existe depuis

près de trois ans ; il ne possède pas l'embryon d'un jardin potager, on n'y consomme que des conserves".

Se dépenser pour l'aménagement, l'embellissement de sa résidence temporaire, y rendre la vie plus supportable à soi et aux autres, c'est infailliblement s'y attacher. "Je doute, poursuit Mgr Hacquart, que l'on rencontre, dans le cadre colonial anglais, autant de fanatiques de la Côte de l'Or que nos troupes de la Marine comptent de fanatiques du Soudan. Après cela, il est vrai que nous ne savons pas coloniser !" (31)

L'arrachement sera certainement plus facile aux Anglais. Faut-il reprocher à ces militaires français de prendre à coeur leur travail et de s'attacher aux lieux qu'ils ont administrés ? La colonisation, comme le rappelle Mgr Truffet, est une affaire commerciale et politique. Mais n'oublions pas tous les idéaux et les efforts humains qui l'ont forgée et en ont fait une entreprise, à la fois grande et dramatique. Au début, cette entreprise fut méconnue et incomprise, comme le disait Francis Garnier, de retour du Mékong en 1873 :

"On reste singulièrement impressionné de la profonde indifférence de l'opinion pour tout ce qui se rattache à ce côté de la grandeur nationale. Il semble qu'il n'y ait aucun lien apparent entre ces intérêts lointains que l'on vient de défendre et cette puissante métropole qui, repliée sur elle-même, paraît ne pas songer à chercher au dehors un aliment à l'activité inquiète qui la dévore". (32)

De son côté, Flaubert notait dans son Dictionnaire des idées reçues, à l'article Colonies (nos) : "s'affliger quand on en parle". (33)

L'absence de "conscience coloniale" semblait en effet caractériser l'opinion française. Mgr Truffet, à la différence de Mgr Hacquart, vivait dans un contexte d'indifférence, voire d'opposition (dépenses inutiles) à l'expansion coloniale. Il était l'un des premiers à prendre contact avec la réalité coloniale des premiers aventuriers, agriculteurs et militaires, sans qu'elle devienne encore un enjeu national et un thème idéologique.

Toutefois, la souveraineté française ne cessait de s'étendre en Afrique, en Asie et dans le Pacifique.

La Monarchie de Juillet, en décidant après force hésitations de continuer la conquête de l'Algérie, commencée en 1830 sous Charles X, mettait le doigt dans un engrenage dont elle ignorait les tenants et les aboutissants. La colonisation fut en quelque sorte forcée, dépourvue de dessein réfléchi et délibéré. L'impossibilité de revenir en arrière, d'abandonner les positions conquises, la nécessité de nouvelles extensions pour protéger et consolider ce qui avait été précédemment acquis ont joué un rôle décisif.

"Après un premier débarquement, écrit un haut-fonctionnaire colonial, le pays occupé, il est impossible de s'en retirer. On y reste parce que l'on y est, parce que l'on ne veut pas perdre le bénéfice escompté des sacrifices déjà accomplis, parce que l'on est retenu par la considération des intérêts nationaux et indigènes, parce qu'enfin l'honneur des armes et le prestige du drapeau s'y trouvent engagés". (34)

Le Second Empire poursuit l'oeuvre d'expansion, poussé par les intérêts commerciaux et le souci du prestige national. Mais en l'ab-

FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET 1895

Programme

13 JUILLET

A 6 heures du soir. Salve de vingt et un coups de canon. *A 7 heures et demie du soir.* Retraite aux flambeaux.

14 JUILLET

A 5 heures et demie du matin
Salve de vingt et un coups de canon.

A 7 heures du matin
Revue des troupes de la garnison et tir au canon.
Réception des autorités civiles.
Secours aux indigents.
Tamtams et danses.

Courses.

- | | |
|--|--|
| 1 ^o Courses à ânes (1000 mètres). | 3 ^o Courses de chameaux (4 kilom. environ).
<i>Départ de Mouso-Bongo ;
arrivée, place du Marché, en passant à l'est
du fort Bonnier.</i> |
| 1 ^{er} prix . 10 fr. ; | 1 ^{er} prix . Une pièce de guinée ; |
| 2 ^e — . 5 fr. ; | 2 ^e — . Une demi-pièce de guinée ; |
| 3 ^e — . 2 fr. 50 c. | 3 ^e — . 5 fr. |
| 2 ^o Courses de bœufs porteurs. | 4 ^o Course à pied (400 mètres) avenue Carnot. |
| 1 ^{er} prix . Une demi-pièce de guinée. | 1 ^{er} prix . Une demi-pièce de guinée ; |
| 2 ^e — . 5 fr. | 2 ^e — . 5 fr. ; |
| | 3 ^e — . 2 fr. 50 c. |
| | 5 ^o Course en sac. |
| 1 ^{er} prix 10 fr. ; | |
| 2 ^e — 5 fr. ; | |
| 3 ^e — 2 fr. 50 c. | |

Jeux divers.

Cuvette d'eau.	Plat de farine.
Cruche cassée.	Jeux de ciseaux.
Corde de traction.	Pluie de cauris.

De 3 heures à 7 heures du soir,
L'Association philharmonique de Tombouctou fera entendre
les meilleurs morceaux de son répertoire.

A 7 heures et demie.
Bal public.

sence de toute volonté coloniale, c'est l'engrenage des occupations qui contraignit l'Etat à devenir une puissance coloniale : il se voyait obligé d'organiser et de mettre en valeur les territoires conquis. La rivalité avec l'Angleterre, les initiatives privées, les intérêts commerciaux et religieux ont été les grands moteurs de l'expansion coloniale, et non une idéologie définie.

La III^e République reprit à son compte ce que des pionniers avaient inauguré et élaboré dans l'indifférence générale. Ces pionniers étaient des explorateurs, des militaires ou des missionnaires, et parfois aussi quelques nouveaux capitalistes, industriels ou hommes d'affaires, d'inspiration saint-simonienne ou de formation socialiste, favorables à l'expansion coloniale, qui offrait un vaste domaine à leur génie organisateur.

Mais ce furent surtout les militaires et les missionnaires qui ouvrirent cette grande aventure.

En effet, les militaires jusqu'en 1870 étaient les grands responsables de la politique coloniale. Ils prirent eux-mêmes les initiatives : le général Faidherbe en 1855 entreprit la conquête du Sénégal. L'Algérie resta sous leur contrôle jusqu'en 1870. Les militaires avaient en effet une conception précise de leur action ; non pas seulement maintenir l'ordre, mais encourager le développement du pays, l'administrer et le gérer en bonne entente avec les indigènes.

Les missionnaires, eux, ne séparaient pas leur mission évangélicisatrice de la mission civilisatrice dont les militaires étaient des agents importants. Mgr Lavignerie, archevêque d'Alger, disait lors de son départ de la métropole, en 1867 :

"Je vous quitte, pour porter mon concours à la grande oeuvre de civilisation chrétienne qui doit faire surgir des désordres et des ténèbres d'une antique barbarie une France nouvelle". (35)

Il témoigne de l'exigence civilisatrice contenue nécessairement dans l'oeuvre d'évangélisation.

Il est indéniable que la conception missionnaire a alimenté l'idéologie coloniale, lui offrant un dessein prestigieux : celui de civiliser d'autres peuples, de les relever de la barbarie, de les moderniser. L'exigence civilisatrice lui offrait ainsi une justification glorieuse, car la distance entre l'idéal proposé par les missionnaires et la réalité coloniale était grande. Rares sont les missionnaires qui ne devaient pas en être dupes. Mgr Hacquart lui-même croyait sincèrement à la mission civilisatrice de la France, sans doute réelle dans les discours et les intentions, bafouée dans la réalité de lutte commerciale issue des rivalités nationales.

Au sortir de la guerre de 1870, l'opinion française, préoccupée par la reconquête du prestige national, embrassait ces germes semés depuis longtemps, et entreprenait une nouvelle croisade, coloniale, cette fois.

Francis Garnier, dans un ardent plaidoyer publié en 1864 en faveur du maintien de la France en Cochinchine, utilise les arguments qui devaient constituer le coeur de l'idéologie coloniale qui fleurit après 1870 : celle d'une France destinée à être "porteuse de lumière", instrument de civilisation et de progrès :

"Un pays comme la France doit-il se proposer exclusivement pour but l'extension de son commerce, et se contenter de ce mobile unique, l'appât du gain ? Cette nation généreuse dont l'opinion régit l'Europe civilisée et dont les idées ont conquis le monde a reçu de la Providence une plus haute mission, celle de l'émancipation, de l'appel à la lumière et à la liberté des races et des peuples encore esclaves de l'ignorance et du despotisme". (36)

Vocation éternelle de la France, que Mgr Lavignerie défendit aussi de son éloquence puissante.

Vocation civilisatrice qui cependant n'empêcha pas le colonialisme d'être un impérialisme, que Mgr Truffet, préservé de tout discours colonialiste, pressentit et dénonça, sans employer le mot, ce qui était impossible en 1847 :

"Ces pauvres côtes de l'Afrique sont désolées par les prétentions cupides des diverses puissances maritimes de l'Europe". (37)

LA CIVILISATION SELON LES MISSIONNAIRES

Le terme de civilisation est ambigu : il peut désigner des réalités bien différentes.

Dans la bouche de Mgr Lavigerie, qui a longuement réfléchi au rapport entre civilisation et christianisme, il désigne bien autre chose que cet impérialisme qui se déploya et s'organisa dans la seconde moitié du siècle, que ce colonialisme étranger aux préoccupations des populations indigènes.

L'exigence civilisatrice, en fait, s'oppose aux mascarades de civilisation que constituent :

- une civilisation matérielle sans âme, nécessairement précaire :

"Ils auront beau remuer la terre et la couvrir de moissons, creuser les mines et en retirer de l'or : s'ils n'élèvent pas plus haut leurs pensées, ils n'aboutiront qu'à une hâtive décrépitude, s'ils n'ont pour diriger, pour élever, pour fortifier les âmes, des principes vrais, généreux et justes, leur civilisation, qu'elles en soient d'ailleurs les apparences, ne sera qu'éphémère". (Mgr Lavigerie, vers 1860) (38)

- une civilisation moderne étouffante, emprisonnant l'homme et sa soif de liberté, qui n'est qu'un dressage et un affadissement des hommes et des peuples appelés "civilisés", celle que dénonce avec fougue Mgr Hacquart :

† ("Les Blancs délivrent les nègres de l'esclavage et s'asservissent eux-mêmes aux exigences de la civilisation. L'homme est esclave de la pierre. Oh ! sainte liberté ! Les sauvages sont plus hommes que nous. Je prie tous les jours pour l'extension de la sauvagerie et l'extinction de la civilisation, bourreau de l'humanité". (39)

- une civilisation impérialiste, méprisant et ignorant les coutumes et les aspirations indigènes, imposée par la cupidité et les intérêts commerciaux.

Que signifie donc le terme de "civilisation" pour Mgr Lavigerie ?

L'exigence civilisatrice essentielle : "Je ne puis me défendre de penser que la Providence ne nous a établis sur cette terre d'Afrique que pour nous faire, une fois de plus, les missionnaires de la civilisation et de la foi chrétiennes", dit-il en 1869 à la mission du Sahara. (40)

"Civilisation chrétienne", dit-il parfois. Qu'entend-il par là ?

Mgr Lavigerie emploie cette expression pour défendre l'action de l'Eglise, faire sentir la nécessité de cette action, faire comprendre que civilisation et évangélisation sont inséparables.

L'usage de ce terme est donc apologétique et s'inscrit dans le grand débat du siècle sur la valeur humaine du christianisme et le rapport de l'Eglise et du monde moderne.

M. Xavier de Montclos, dans un livre consacré à l'analyse historique et idéologique de cette notion de "civilisation chrétienne", (41) l'étudie particulièrement pour Mgr Lavigerie. Il distingue trois axes dans le christianisme occidental, autour desquels se forme la pensée de Lavigerie.

Un premier, pour lequel le christianisme est l'unique fondement de la civilisation. Cet axe appartient à la tradition intransigeante du catholicisme français.

Un second, pour lequel le christianisme est facteur suréminent de civilisation.

Et enfin, un troisième, pour lequel le christianisme respecte la valeur propre des civilisations, et qui est issu de la tradition libérale.

Pour les intransigeants, il n'y a de civilisation que chrétienne ; pour les libéraux, le christianisme est un facteur de progrès dans la société, mais il est d'autres religions qui peuvent être ferments de progrès et de civilisation.

Un représentant de cette tendance, l'abbé Maret, dans l'Ere nouvelle, conçoit l'influence du christianisme comme devant "faire passer régulièrement et pacifiquement les sociétés à cet état de liberté et d'égalité civiles et politiques, à cet état de justice et de charité que nous appelons la démocratie chrétienne". (42)

Mgr Lavigerie chemine entre la théologie intransigeante et la théologie libérale. Cependant, dès sa jeunesse, il fut hostile au traditionalisme intransigeant. Il lui paraissait important d'aller au devant du monde moderne, et de reconnaître la valeur propre des différentes cultures.

Après 1870, il insista sur l'illusion d'une morale sociale indépendante. Il rappela que l'Eglise est la source de toute vraie civilisation, et que le refus de se référer aux principes chrétiens, voire l'indifférence à leur égard conduit à une société non viable.

Ce jugement n'est pas original à ~~Mgr~~ Lavigerie. Il est fréquent dans l'esprit des missionnaires affrontés à ce problème de la civilisation. Ainsi, souvenons-nous de ces mots de l'abbé Planque, supérieur des Missions africaines de Lyon, au sujet de la lutte anti-esclavagiste, en 1863 :

"On a mis la philanthropie à la place de la charité chrétienne et il n'est pas étonnant qu'on soit toujours dérouté. L'esclavage est une plaie sociale qui provient de l'absence de tout ce que le christianisme nous enseigne : l'amour du prochain, les devoirs mutuels des supérieurs et des inférieurs, l'obligation du travail comme expiation et comme remède du premier péché et de ses conséquences. Otez ces principes, il ne reste plus que la haine de son semblable, l'injustice du plus fort ou du plus rusé, l'oisiveté avec tous les désordres qu'elle enfante (...)"(43)

Rappelons-nous aussi Mgr Truffet, qui ne cessa de dire que seule la charité peut relever, élever, civiliser :

"La civilisation (...) c'est l'application des principes sociaux, c'est-à-dire de la charité, de l'ordre et de la liberté consacrés par l'Evangile, à un peuple dont elle rectifie et élève les idées et les mœurs".(44)

La charité chrétienne, les principes chrétiens sont pour eux les véritables ferments de civilisation. Sans eux, toute construction s'avère fragile et vaine.

C'est pourquoi Mgr Lavigerie se rallia à Léon XIII, convaincu que

l'ouverture au monde moderne ne signifie pas abdication des principes chrétiens, mais au contraire exige de l'Eglise qu'elle remplisse sa mission directrice et de gardienne de la civilisation.

Toutefois, Mgr Lavigerie, influencé par sa référence à la chrétienté médiévale et par ses rêves patriotiques, ne se détacha pas vraiment du mythe de "civilisation chrétienne". Tout en reconnaissant la diversité des cultures, les valeurs propres à chaque civilisation, il concevait difficilement des formes politico-religieuses différentes de celle de la chrétienté occidentale.

Dans sa pratique apostolique, après avoir renoncé au principe d'assimilation en Algérie et préconisé celui d'adaptation aux cultures, conformément à la conception paulinienne de la mission, Mgr Lavigerie envisagea des formes d'organisation sociale proches de l'idéal de chrétienté, sous l'espèce d'un "royaume chrétien" d'Afrique équatoriale.

Cependant, l'idéal de "civilisation chrétienne" est davantage invoqué pour justifier l'action sociale de l'Eglise, c'est-à-dire l'action civilisatrice inséparable de sa mission évangélisatrice (lutte anti-esclavagiste, suppression de la barbarie, de structures sociales injustes...)

L'Eglise est un ferment pour toutes les sociétés et exige toute sa liberté d'action, tel est le sens de la lutte de Mgr Lavigerie.

L'ALLIANCE DU SABRE ET DU GOUPILLON

L'exigence de liberté d'action, d'indépendance de l'Eglise par rapport aux autorités est permanente chez les missionnaires, même si parfois elle n'est pas si vive.

L'exigence de cordialité envers les représentants de l'Etat n'est pas moins urgente, du fait même de la tutelle et du contrôle des autorités sur la mission.

Cette contradiction fut le lot des missionnaires en territoires coloniaux : il fallait préserver l'intégrité et la liberté d'action de la mission dans un cadre contraignant.

Il semble toutefois que les relations avec les militaires furent plus faciles que les rapports avec les autorités civiles. Les missionnaires ne cessent de faire des reproches aux civils, de dénoncer leur mesquinerie, leur indifférence envers les populations, lorsqu'ils encouragent et louent les militaires.

Mgr Hacquart, par exemple, oppose directement l'attitude des deux autorités :

"Nous tombons dans un milieu ami, et au lieu d'administrateur qui parle des Bounioulis [sobriquet donné aux Noirs en Afrique occidentale, signifiant noir en wolof] avec un souverain mépris, nous avons la satisfaction de trouver des officiers qui s'intéressent à leurs fonctions, étudient la langue, les traditions, les usages de leurs administrés, s'en font des amis et non des victimes". (45)

L'association de l'action du militaire et de celle du missionnaire est exaltée par la presse métropolitaine.

Lors de la prise de Tombouctou par le général Bonnier, en 1873, un rédacteur du Journal des Débats, organe du "juste milieu", commente :

"(...) Quelle victoire si nous savons nous en servir ! Nous devons savoir nous en servir. Une expédition que le monde politique ne soupçonnait pas se préparait pour aller prendre possession de ces nouveaux pays ouverts à la civilisation. Elle devait être toute pacifique et toute bienfaisante ; sa mission lui étant donnée par l'Eglise ; la charité et la prière allait être ses armes et elle n'avait pas d'autre but que la conquête des âmes". (46)

La conquête militaire s'effectuera donc au service de l'Eglise, de la mission !

Louis Veillot, dans un article de l'Univers, du 3 février 1875, loue l'oeuvre entreprise :

"Déjà, cette année, les premiers flots de bénédiction atteindront Tombouctou, et pénétreront plus loin. Ce ne sont plus quelques voyageurs isolés et furtifs, quelques maigres caravanes pour la curiosité et le trafic, qui passeront et ne laisseront rien de bon à leurs hôtes d'un jour ; ce sont des missionnaires qui apportent à toute une race l'Evangile et la liberté attendue deux mille ans. A présent, il est permis d'espérer que le siècle ne s'achèvera pas sans qu'une église catholique s'élève à Tombouctou, et encore ailleurs... Il y aura des églises, un clergé, des écoles, des hôpitaux, des hommes libres, une industrie, un monde. De là partiront les missionnaires. Cela n'était pas faisable à la main laïque. La main laïque fait des sénateurs, des députés, des soldats. La main ecclésiastique fait autre chose, Dieu merci".(47)

Veillot, dans cet article, subordonne la conquête militaire à l'oeuvre missionnaire, qui viendra relever le pays et étendre le règne du christianisme. La colonisation, oeuvre temporelle, est au service de l'oeuvre spirituelle qu'est la mission. Celle-ci, souligne-il, est bien plus efficace que l'action des civils. Il justifie ainsi et défend l'action de l'Eglise et sa primauté par rapport aux autres agents civilisateurs.

Durant l'expansion coloniale, le missionnaire, tantôt précédait le soldat, tantôt le suivait. Ensemble, ils ont pacifié l'Afrique, combattu l'esclavage et la traite. L'idéal militaire et l'idéal missionnaire, s'ils sont différents, se complètent. Mgr Lavigerie, dans un discours à la cathédrale d'Alger, en 1875, associe les deux vocations :

"Ne vous étonnez pas de ces choix de la Providence. Avec les apôtres de la vérité, les hommes de guerre sont ceux que Dieu associe le plus visiblement à son action dans le monde. Aux premiers, il amplifie les desseins de sa miséricorde, aux seconds, les arrêts de sa justice.

Lorsqu'une nation s'arme pour servir les grandes causes de l'humanité et de la justice, lorsqu'elle porte avec elle la lumière et le nom de Jésus-Christ jusque dans les régions barbares, lorsque, dans le sentiment élevé du devoir, elle s'impose le sacrifice de ses trésors et de son sang pour arracher un peuple à la mort, il faut proclamer, dans une si généreuse entreprise, une action supérieure à celle de l'homme, et confesser, avec le Prophète [Ezéchiel] que c'est Dieu qui inspire ces courages désintéressés.

A ces traits, qui ne reconnaîtraient l'histoire de notre conquête africaine, et si jamais la France a reçu une mission d'En-Haut, quand fut-elle plus évidente ?" (48)

Mgr Lavigerie justifie la conquête coloniale par une mission supérieure, providentielle, qui concerne à la fois les militaires et les missionnaires, et leur assigne un objectif commun : la civilisation.

Charles de Foucauld, ancien officier, souligne lui aussi la parenté des vocations : le militaire est au service de l'oeuvre civilisatrice, premier pas et préparation de l'oeuvre missionnaire, du moins son auxiliaire indispensable. Le rôle des soldats est d'émanciper les populations et de travailler à leur progrès moral et intellectuel, ne cessait-il de leur rappeler. Et lorsque les militaires préféraient conserver des structures sociales injustes, il le leur reprochait. Toutefois, c'est à eux qu'il accordait sa confiance, et non aux autorités civiles.

L'attitude de Mgr Hacquart était la même. L'efficacité des militaires était incomparable en face de la bureaucratie civile :

"J'ai déjà vu le ministre des Colonies, mais tout n'est pas réglé ; il faudra que j'y retourne dans quelques jours : sainte bureaucratie ! Manquer de tout, être en face du danger, ce n'est rien ; avec de l'énergie et la grâce de Dieu, on tombe et on s'en tire ; mais, être paralysé devant des feuilles de papier auxquelles il manque le griffonnage d'une signature ou un informe cachet quelconque, cela me donne envie de tout briser". (49)

Le jugement sur les militaires est tout différent :

"A Ouargla, il n'y a d'Européens que cinq officiers et quelques zéphyrus. (...) Ces messieurs s'honorent en montrant aux indigènes que nous aussi, nous avons une foi, une prière et un culte. Même, la droiture de leur caractère et l'élévation de leurs sentiments suffiraient à nous les conquérir. L'armée est encore, Dieu merci, riche en hommes de coeur faits pour nous comprendre. Naturellement, les indigènes, qui ont profondément le respect du sabre et du galon, prennent le ton sur eux et sont en excellentes avec nous." (50)

Pourtant, Mgr Hacquart n'était pas dupe de la complexité de la société militaire, et il prévenait ainsi sa soeur :

"Parmi les militaires, il y a ceux de la guerre et ceux de la marine ; ceux-ci sont de la flotte ou de l'artillerie, ou de l'infanterie ; autant de castes, autant de systèmes ; aussi, quand on te rencontrera quelque chose, commence par te réserver". (51)

Mais lui-même et ses compagnons ont toujours veillé à établir de bonnes relations avec les militaires.

"Le commandant supérieur et les chefs de bataillon ou d'escadron du Sahara sont avec nous sur le pied de l'amitié. J'y vais comme chez moi", écrit-il en février 1891. (52)

Ce n'était pas simplement par affinité, mais pour l'intérêt même de la mission : les militaires, responsables de la sécurité et de la paix du territoire, autorisaient ou non l'implantation d'un nouveau poste de mission. Mgr Hacquart reconnaît tout ce qu'il doit à la sympathie et au concours bienveillant des chefs de l'armée.

Du côté militaire, on vantait les qualités de Mgr Hacquart et la collaboration fructueuse qui s'établissait entre l'armée et les missionnaires. Le général de Trentinian, ancien gouverneur militaire du Soudan,

dans une lettre consacrée à l'éloge de Mgr Hacquart, juste après sa mort accidentelle (juin 1903), écrit :

"Par sa nature d'élite et son intelligence supérieure, Mgr Hacquart s'était acquis, de bonne heure, la sympathie de tous les officiers du Soudan. En apportant à son entreprise un courage infatigable, un esprit de tolérance agrandi par son amour de l'humanité et une déférence impeccable à l'égard des représentants du gouvernement, il sut gagner l'estime des vaincus comme des vainqueurs, il devint un des ouvriers les plus précieux de l'oeuvre civilisatrice que poursuit la France en Afrique occidentale. Je me suis fait un devoir d'aider Mgr Hacquart dans l'accomplissement de sa grande et noble tâche (...)" (53)

Cette estime réciproque et cette collaboration ne constituent pas un exemple isolé. Mgr Hacquart, proche des militaires par son goût de l'action et du commandement, rencontra souvent une efficace coopération. Le colonel Péroz, commandant du troisième territoire militaire Sinda-Tchad, lui facilita l'établissement d'un poste de mission dans son commandement. Voici quel échange de services fut négocié :

"Avant tout, le colonel veut, pour lui et ses officiers et soldats la possibilité des secours religieux. Il veut, ensuite, pour la dignité du nom français, que le culte catholique et ses ministres soient installés chez lui, en face du culte musulman, sans aucune infériorité. Il prend la mission et son installation à sa charge, et veut les mettre, église et école, sur le pied qui convient aux vainqueurs du pays, imposant à tous le respect dont ils entourent la religion et tout ce qui la traduit à l'extérieur. Il veut que les missionnaires le renseignent, l'éclaircent, le conseillent, et j'ai éprouvé ici que ce ne sont pas de vaines assurances". (54)

Une coopération étroite s'instaurait donc, dont le premier bénéficiaire était l'honneur de la France. Mais que demander d'autre à un militaire, soucieux avant tout du prestige du drapeau ? C'était au missionnaire à veiller à son intégrité et à son indépendance lorsque, comme ici, les intérêts semblaient s'accorder...

D'ailleurs, Mgr Hacquart, tout en étant attaché à entretenir les meilleures relations avec les militaires, était conscient de l'exigence d'indépendance pour la mission. Indépendance à l'égard des pouvoirs locaux, qu'ils soient indigènes ou français. Lors de l'implantation d'une mission, ce critère est considéré comme un des plus importants, en même temps que celui de la sécurité.

"J'ai pensé, écrit-il de Ségou à un officier le 2 août 1900, qu'il fallait nous mettre dans un fief indépendant, et mes préférences furent pour Koupéla, après avoir étudié les archives de la résidence, avec ses documents confidentiels". (55)

Toutefois, cette coopération remarquable avec l'armée rencontrait des obstacles, et même des incidents dommageables :

"J'allai à Tenkodogo, écrit Mgr Hacquart, où l'adjudant commandant le poste me fit prisonnier. A l'entendre, on ne pouvait pas circuler sans des fusils, je ne pouvais aller plus loin. J'étais convaincu, au contraire, que la patience était une arme meilleure que les fusils (...). Après Dieu, ma sauvegarde a été de n'avoir pas de fusil, dont la vue affole ces pauvres gens et leur fait faire des sottises". (56)

Deux mentalités s'opposent ; l'une belliqueuse et méfiante, l'autre pacifique. Ce conflit montre les limites de la collaboration. Les méthodes

militaires ne sont pas celles de la mission. Si elles sont efficaces aux yeux des militaires, elles sont néfastes à ceux de Mgr Hacquart. C'est pourquoi, malgré toutes les affinités, l'estime réciproque, Mgr Hacquart savait préserver son indépendance. Il lui fallait obtenir la protection, la collaboration de l'armée, tout en gardant les mains libres, tâche délicate qu'il sut remplir apparemment.

Cette collaboration elle-même, si avantageuse à la mission, comme le reconnaissaient les envoyés de l'Évangile, fut mise à rude épreuve à la fin du siècle et au début du suivant. Les relations entre militaires et missionnaires étaient en effet soumises à la conjoncture politique métropolitaine.

L'IMPACT DE L'ANTICLERICALISME

Depuis l'avènement des radicaux en 1899, la France subit une violente politique anticléricale, voire antireligieuse.

En effet, depuis 1879, la III^e République se dressait contre l'autorité de l'Église, son influence et son action. A l'origine, si l'anticléricisme fustigeait les excès cléricaux et les alliances politiques de l'Église avec les forces conservatrices, c'était une lutte pour sa propre identité et sa propre survie. Mais vite, l'anticléricisme devint le fer de lance d'une idéologie républicaine hostile au christianisme et à l'enseignement chrétien en particulier.

Les sociétés missionnaires, inquiètes de leur recrutement et de leur sécurité, cherchèrent refuge dans les pays rhénans. Les Pères Blancs arrivaient en Allemagne en 1890. Les Pères du St Esprit y revinrent après l'avoir quittée en 1873. En 1896 s'y réfugièrent les missionnaires du Sacré-Coeur, en 1900, les Maristes, puis les Picpusiens.

A partir de 1899, les attaques contre les congrégations enseignantes, considérées comme des asiles de réaction, accentua l'exil. Certaines des congrégations interdites trouvèrent un abri dans les missions, où elles fournirent une aide appréciable pour les sociétés missionnaires françaises empêchées de se renouveler.

En 1905, la loi de séparation de l'Église et de l'État aggravait la situation des missionnaires. La République ne reconnaissait ni ne salariait aucun culte.

Au Sénégal, l'application de la loi entraîna le départ des Frères de Lammennais, l'abandon des services hospitaliers par les Soeurs de St Joseph de Cluny, la suppression des subsides et secours divers. Le P. Limbour, en poste au Sénégal, se plaint de ce que les aumôniers ne soient plus admis dans les colonnes militaires. Auparavant, rappelle-t-il, sous les généraux Faidherbe, Pinet, Laprade, Brières de l'Isle, avec les amiraux de Villeneuve, Portet et Bouët-Villaumez, les missionnaires accompagnaient les colonnes et visitaient les garnisons. L'armée, qui était jusqu'alors le refuge des fils des grandes familles catholiques et le bastion des valeurs chrétiennes, ce qui expliquait en grande partie les bonnes relations et l'attraction réciproque entre les militaires et les missionnaires (Charles de Foucauld et Mgr Hacquart), subit alors elle-même l'influence anticléricale, à la suite d'une sévère épuration opérée par les républicains (affaire des fiches).

Dès lors, les missionnaires ne peuvent plus offrir les secours religieux aux soldats, ni même soigner les blessés.

Ce fut, comme le résume Gabriel Lebras, à la fois pour l'Eglise métropolitaine et les missions françaises, "l'étape d'un grand recul et d'un grand réveil".

- un "grand recul", car l'Eglise était spoliée de tous ses biens ; les congrégations religieuses persécutées, exilées ; les missions dépourvues de ressources ;

- un "grand réveil", car l'Eglise sauvait son indépendance à l'égard de l'Etat par le refus des associations cultuelles (Vehementer Nos) et surtout parce que pauvre, elle perdait sa majesté pour acquérir plus de rayonnement.

Pour les missions, la Séparation constitua une nouvelle étape : celle du passage à l'âge adulte, à l'autonomie, ce qui accélérât la formation et l'installation d'Eglises indigènes. Elle provoqua en outre un nouvel essor, dans la mesure où elles prirent l'habitude de ne compter que sur elles-mêmes.

X X
X

"Si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien" (St Paul, 1 Cor, 13, 3)

Les relations des missionnaires sont inégales quant à leur qualité d'adaptation et de compréhension. Le regard européen se manifeste à travers des jugements abrupts ou des types de relations bien caractérisés.

Les qualificatifs de "superstitions" ou d'"idolâtries" appliqués aux religions indigènes révèlent une transposition un peu étroite de jugements européens issus de la Contre-Réforme selon lesquels les pratiques paysannes de piété étaient des superstitions. Dans les jugements où le Noir est considéré comme inférieur par son intelligence ou son esprit critique, où le musulman est décrit comme un adversaire irréductible, le sentiment de supériorité, le mépris parfois, sont sous-jacents. Enfin, la séparation marquée entre enseignants et enseignés, la relation bienveillante, paternaliste, paralysante à long terme témoignent de la difficulté de l'adaptation et du service apostolique. Les comportements nés de la mentalité européenne, hiérarchique et pédagogique, se perpétuent dans la mission.

Cependant, nous avons rencontré aussi des exemples de dépouillement et d'humilité. L'adaptation dont firent preuve Mgr Truffet, Mgr Hacquart et leurs compagnons, tant par le partage de la condition matérielle des indigènes que par l'apprentissage et la pratique de leur langue, la sympathie, la compréhension spirituelle qu'ils ont manifesté suffisent à nuancer notre jugement. S'il apparaît que la mentalité de supériorité restait présente, les expériences poussées d'adaptation et d'amitié prouvent que les exigences apostoliques des fondateurs s'incarnaient parfois heureusement sur le terrain. La sève apostolique primitive coulait à nouveau dans la mission pour une fécondité encore lointaine, comme le montrent les lignes suivantes :

"Tu veux discuter avec l'autre ? Commence par gagner sa sympathie, et si tu veux gagner sa sympathie, commence toi-même par lui donner ton amitié. Ainsi, l'autre t'apparaît-il comme un adversaire, un étranger, un ennemi, ne perds pas un instant à le considérer comme tel, recueille-toi, prie et regarde-le comme un ami, un frère". (1)

Ce fut cette attitude qu'adoptèrent Mgr Hacquart et ses compagnons. La fécondité réelle de leur apostolat témoigne de la vérité et de la profondeur de leur action missionnaire.

troisième partie :

L'APOSTOLAT DES MISSIONNAIRES

"Jésus parcourait toutes les cités et les villages, enseignant, prêchant l'Évangile et guérissant" (Mt 9, 35)

Nous avons vu dans le chapitre précédent l'environnement humain des missionnaires, les relations que leur apostolat devait prendre en compte ; relations de confiance qu'ils devaient éveiller, faire naître ou, au contraire, relations d'hostilité qu'ils devaient éviter, dont ils devaient, parfois, se protéger.

Nous avons rencontré les difficultés, les ambiguïtés mais aussi les réussites lorsque la confiance s'établissait.

Cette étape de l'apprivoisement est un prélude à l'apostolat proprement dit. Elle constitue la préparation à l'évangélisation. Parfois, cependant, l'action du missionnaire y était réduite pour longtemps...

L'apostolat des missionnaires consiste en effet en deux tâches principales :

- le service de charité : soin des malades, confié souvent aux religieuses ;

- l'enseignement : éducation des enfants et prédication.

Ces œuvres s'ordonnent toutes à une même finalité : l'annonce de l'Évangile. Celle-ci comporte des conditions préliminaires : tout d'abord, l'apprentissage de la langue pour comprendre et être compris ; ensuite les qualités indispensables de persévérance et de prudence ; enfin, l'obligation de la prière, âme de tout apostolat. Cette œuvre dépend aussi étroitement des liens, des relations qui s'établissaient entre les missionnaires eux-mêmes.

Nous examinerons en premier lieu ces exigences qui fondent l'apostolat en Dieu seul ; puis les relations si déterminantes entre missionnaires ; enfin, nous étudierons la pratique apostolique de ces missionnaires.

I UN APOSTOLAT ARIDE

A) LES EXIGENCES APOSTOLIQUES

Pour l'ouvrier apostolique, la première nécessité, avant d'agir, de visiter les malades, de prêcher, est de comprendre et de se faire comprendre.

L'apprentissage de la langue est un impératif, et souvent une rude épreuve. Le jeune missionnaire, ardent, impatient, doit affronter un exigeant et patient travail qui contient ses élans d'apôtre et le dresse pour le dur travail apostolique qui l'attend.

Mgr Lavigerie exigeait de ses missionnaires qu'ils apprennent leur nouvelle langue en six mois :

"La connaissance de la langue indigène est indispensable pour la prédication (...) Dès qu'ils seront désignés pour la mission, ils devront consacrer à cette étude tous leurs moments de loisir. (...) Je désire que, dès que la chose sera possible, et au plus tard six mois après l'arrivée de la mission, tous les missionnaires ne parlent plus entre eux que la langue des tribus au milieu desquelles ils résident". (1)

Dans les missions spiritaines, la règle est semblable :

"Nous attachons une telle importance à la connaissance de la langue qu'en plusieurs de nos Missions, ce souci a déjà formé parmi nous des traditions et des usages. Ainsi, au Gabon, où les nouveaux Pères arrivent d'habitude en octobre, on les prévient, dès leur débarquement, qu'ils auront à donner le sermon le jour de Pâques, à la grand-Messe.(2)

Ainsi, regardons les apprentis missionnaires à la tâche ! :

"A chaque nouveau confrère qui leur arrive, les anciens de la Mission [du Gabon] donnent toujours la même invariable consigne : "Prenez votre carnet et descendez dans la cour". Au milieu des enfants qui jouent, il apprendra le mot qui veut dire la maison, l'arbre, l'eau, l'air, la rivière, la pirogue, le vent, la pluie, le soleil... Il prononcera convenablement celui qui signifie la tête, le corps, la bouche, le menton...

Quelle que soit la bonne volonté d'un débutant, cette première étude du rudiment est toujours une pénible, une terrible corvée, qui laisse loin derrière elle nos anciennes classes de latin, de grec, ou de langues européennes vivantes.

D'abord, ce travail s'accomplit dans le temps de l'acclimatation. On sue jour et nuit. On s'éponge d'une main, tandis que l'on écrit de l'autre. On ne connaît rien ni personne : il faut tout demander, et on n'est pas capable de faire sans accident un voyage d'une journée, seul ou avec une équipe.

Mais surtout, la langue indigène, quelle qu'elle soit, inflige à nos habitudes de pensée une telle série de contradictions, que pendant des semaines et des mois, on se trouve dans une totale obscurité. Multipliés à l'envie pour les objets concrets et connus, les mots sont lamentablement réduits pour les opérations de l'esprit (...) Ce n'est que beaucoup plus tard que, sous cette pauvreté littéraire et spirituelle du langage africain, nous découvrirons des trésors très secrets. Pour le moment, on est dans le noir absolu, on n'y voit goutte.

Le coeur mal remis des séparations dont il saigne encore, on aimerait plonger son esprit dans les distractions salutaires d'une étude qu'on voit ici indispensable, mais on est en présence d'un état de choses

On entend des gamins qui s'apostrophent dans cette langue hermétique, décourageante, on voit des gens qui viennent vous adresser des requêtes : en dépit d'une gesticulation toujours abondante, on ne saisit rien (...).

On veut répondre, mais on brouille les accords, on se bute à un temps de verbe qui n'existe pas, on cherche un mot qui ne veut pas venir. Les Noirs écoutent, attentifs, respectueux (...)

On enrage d'en venir sans cesse à l'interprète, après s'être juré qu'on s'en passera.

Un jour, brusquement quelquefois, le rideau se soulève, et une lueur apparaît au sein de cette ténèbre. On commence à comprendre. On est compris ! C'est une joie profonde, quelque chose comme la liesse d'un examen passé, d'où l'on sort admis. Je me souviens nettement, après vingt-cinq ans, du jour, de l'heure où je fis ma première phrase pahouine correcte. C'était au bord de la mer, à Libreville, un matin de janvier. On embarquait. La pirogue se trouvant trop alourdie, je dis quelque chose dans le genre de ceci : "Otez ces deux cases et remettez-les dans la case. Nous les prendrons dans un second voyage". Si des gens de la Mission eussent compris ce langage, je ne m'en serais pas réjoui sans réserve, car tous savaient un peu de français, et ils eussent pu suppléer en devinant. Mais je m'adressais à un Fan authentique, à un homme du village, canotier d'occasion. Il entendit cet avis, fit un signe de tête affirmatif et sans me faire répéter, déplaça l'excédent de la charge. Quel bon voyage je fis ce matin-là !" (3)

Dans la mission des Pères Blancs, un enseignement mutuel entre les Pères plus anciens et les jeunes s'instaure. Le P. Hacquart en témoigne avec son humour habituel :

"Le P. Ficheux qui montre de remarquables aptitudes pour le bambara est élu professeur à l'unanimité et prend possession de sa chaire, c'est-à-dire de sa couchette, d'où tombera un enseignement pas du tout soporifique". (4)

Plus loin, il estime : "Nous sommes très fort en bambara, une langue splendide qui compte bien deux mille mots, si du moins le manuel du capitaine Binger est complet". (5)

Cet apprentissage si difficile révèle combien l'exigence paulinienne de la mission était vivante. Le souci d'adaptation à la culture des indigènes, d'intégration, fondait la pratique apostolique et en était le gage de réussite, ce pourquoi les missionnaires se consacraient avec tant d'ardeur à l'étude des langues indigènes. Mgr Lavigerie, à ses missionnaires d'Afégat, ordonne que "l'un [d'eux] soit appliqué pendant une heure ou deux par jour à la composition d'un dictionnaire, au moyen de ses conversations avec les indigènes et des questions qu'il leur adressera sur la valeur des différents mots". (6)

Les missionnaires de la Sénégambie s'attaquent à la même étude, et voici quel est le résultat de leurs travaux. A Dakar, ont été édités en 1864 :

- un dictionnaire français-wolof ;
- un abrégé de grammaire ;
- les Evangiles de tous les dimanches et fêtes en wolof ;

- les principales prières en wolof (Pater, Ave Maria, Credo, Confiteor) ;
- un catéchisme pour enfants français-wolof ;
- un catéchisme pour adultes français-wolof ;
- un catéchisme pour enfants du Gabon en mpouwé ;
- une grammaire mpouwée. (7)

Tous les ordres s'appliquèrent à l'étude des langues africaines et à un travail de traduction nécessaire pour leur apostolat (prières, catéchismes).

Mgr Lavigerie ordonnait à ses missionnaires de composer en langue vulgaire un petit catéchisme de sept à huit pages, puis de traduire les Saints Evangiles.

Mgr Truffet, avec l'aide de Soleiman, qui possédait parfaitement l'arabe et le wolof, obtint une traduction fidèle du Pater, de l'Ave Maria, du Credo et du Décalogue.

Ainsi, en fixant par écrit des langues menacées par le colonialisme occidental et en perpétuant leur usage dans la prédication, les missionnaires contribuèrent à leur protection et à leur sauvegarde.

A ce souci d'intégration culturelle se joignait une grande curiosité.

Mgr Hacquart étudia par exemple l'origine du nom de la ville de Tombouctou :

"Quant à Tombouctou, son nom étant difficile à présenter en arabe, on en a fait un mot berbère. En fait, en langue soudanaise, son nom signifie "bas-fond" (bâtie au milieu des cuvettes qui prolongent le marigot). C'était trop simple, voici une origine historique : les Touareg venaient depuis longtemps commercer à cet endroit avec les Noirs des bords du fleuve. Ils résolurent d'y construire une ville afin d'avoir un pied à terre et des magasins. Le fait est à noter, c'est peut-être la seule ville construite par des nomades (...) qu'ils peuplèrent de leurs captifs.

Or, au bout d'un certain temps, comme une de leurs captives avait un talent culinaire tout à fait exceptionnel, on prit l'habitude de revenir de très loin, pour faire un souper fin chez la bonne vieille, qui s'appelait Timbouctou. Et comme la ville n'avait pas reçu de nom, on disait "je vais voir Timbouctou", si bien que le nom est resté à la ville". (8)

L'exemple montre comment l'étude du nom de Tombouctou introduit Mgr Hacquart dans des découvertes multiples ; linguistiques, origines possible du mot ; géographiques, description du site ; historiques, origine du peuplement ; anecdotiques, très savoureuses ! Ainsi, un grand désir de mieux connaître leurs futurs fidèles animait les missionnaires et les encourageait dans l'étude des coutumes, des traditions et des usages des populations indigènes. Avec certains militaires, ils inaugurèrent l'ethnologie africaine.

Mgr Truffet informait le P. Libermann de leur recherche :

"Nous avons l'intention de faire des investigations consciencieuses sur les idées et les pratiques religieuses, sur le climat, sur le caractère, sur les ressources intellectuelles et physiques de ces régions inexplorées ou visitées superficiellement". (9)

Certains se spécialisaient dans la géologie, l'hydrographie, la cartographie. Chacun sait que Charles de Foucauld laissa une importante oeuvre scientifique.

D'autres s'intéressaient à la faune et à la flore locales, étude qui permit une meilleure connaissance écologique, si souvent négligée pendant l'ère coloniale.

Les missionnaires ouvrirent donc ce monde inconnu à la connaissance. Leurs motivations profondes étaient celles d'apôtres, et non celles de savants : ils étaient animés du désir de mieux connaître, de mieux comprendre pour évangéliser. Certains témoignages sont cependant imprégnés d'une vision occidentale. La compréhension, l'interprétation des traditions et des coutumes indigènes sont parfois discutables. Le travail de dépouillement de sa propre vision n'est pas facile. Il exige une longue fréquentation, une longue intégration, accompagnées d'un sens très grand de l'accueil et de l'écoute.

Tous les missionnaires ne témoignent pas toujours d'un tel esprit, trop sûrs qu'ils sont de la culture dans laquelle ils ont été formés.

Mais ces études et travaux révèlent la profondeur de l'exigence paulinienne de dépouillement, d'écoute, pour une intégration personnelle dans la culture des indigènes.

Quelles étaient les autres exigences essentielles pour l'oeuvre apostolique ?

La tâche qui attendait les missionnaires exigeait charité, mais aussi persévérance et prudence.

Les supérieurs ne cessaient d'exhorter leurs apôtres à la persévérance. La lutte contre le découragement est présente dans presque toutes leurs lettres, car après l'enthousiasme des débuts, la mission s'avérait une oeuvre aride, semée de déceptions et d'échecs.

Les quelques réussites apostoliques n'étaient d'ailleurs guère solides. Il fallait constamment conforter les nouveaux convertis, les exhorter à une vie véritablement chrétienne, et les préserver de ce qui pourrait ébranler leur foi ou les corrompre, tâche immense !

En outre, les moyens matériels et spirituels semblaient bien minces, par rapport à l'urgence de la mission.

Mgr Hacquart témoigne dans une lettre de la difficulté de la vie du missionnaire :

"Le sort du missionnaire, au Japon, chez les Peaux-Rouges ou chez les Nègres, c'est d'être chargé de réaliser des résultats avec des moyens naturellement insuffisants. Et je ne dis pas seulement la régénération des âmes, ce grand oeuvre, évidemment hors de proportion avec tout ce que l'homme peut mettre en action, mais, puisqu'il s'agit de vertu visible, je parle surtout de l'extérieur des oeuvres, de leur organisation, de leur vie, de leur marche naturelle. Les ressources matérielles manquent d'abord, ou sont déplorablement disproportionnées à ce qu'il faudrait pour créer et alimenter une mission : elle s'impose pourtant, tous les signes providentiels sont là, et l'ouvrier apostolique se trouve pressé comme dans un étou entre le "Vahe mihi, si non evangelizevera", et une impuissance naturelle qui le désole. Avec le peu qu'il a, il se met à l'ouvrage sans laisser paraître son anxiété, avec des prodiges d'épargne, des peines infinies, l'ingéniosité qu'inspire la misère, il jette son filet, et souvent il aboutit dès le début, sinon à une pêche miraculeuse, du moins à des succès qui le consolent et l'encouragent. Dieu ménage sa faiblesse, mais le Calvaire n'est pas entièrement gravi : tout ce sur quoi il comptait se dérobe tour à tour. Il allait attaquer l'ennemi avec toute sa vigueur, la maladie l'arrête ; l'auxiliaire qu'il s'était ménagé ne réussit qu'à éloigner par sa maladresse les premiers catéchumènes ; les âmes qu'il croyait prévenues de la grâce, après quelques mois de ferveur, tombent dans la mollesse, l'indifférence, ou tournent furieusement au démon. Ou bien la liberté de l'Évangile est entravée par les alarmes de l'erreur menacée [l'islam] , par les mesquines tracasseries d'un pouvoir jaloux ; ou encore, lorsque le missionnaire étend la main pour cueillir, la voix de l'obéissance l'appelle à défricher un autre point plus ingrat.

Que faire alors ? se décourager ? se révolter ? ". (10)

Mgr Lavigerie considérait le découragement comme le fléau des missionnaires. Il le combattait avec force, car le découragement était le pire de tout ; il arrivait toujours à cause d'illusions ou d'une foi trop faible pour surmonter les obstacles et les dégoûts. Le primat d'Afrique rappelait constamment à ses missionnaires que leur vocation n'était pas un chemin de facilité ! :

"La première [précaution morale] est de se préparer à souffrir au-delà de toute mesure et de faire appel à leurs sentiments de foi, de confiance en Dieu, aux grandes pensées de leur apostolat et des résultats immenses qu'il doit avoir, afin de se mettre au dessus de ces misères journalières. Quand un prêtre part volontairement, il doit se résigner d'avance à supporter les maux inséparables de sa mission, et de ne pas faire de toutes ses lettres des suppléments aux lamentations de Jérémie. St Paul parle de ses souffrances, mais on sent que dans toutes ses souffrances, il surabonde de joie". (11)

Joie parfaite de l'Apôtre qui s'était donné totalement au service de l'Évangile ! Car, en effet, les tribulations vécues par les missionnaires d'Afrique sont les échos frappants de celles endurées dix-huit siècles auparavant par St Paul. Mais lui savait s'en réjouir et en tirer gloire :

"Ils sont serviteurs de Christ ? (Je vais dire une folie !) Moi, davantage. Bien plus par les labeurs, bien plus par les emprisonnements, surabondamment par les plaies, souvent par des périls de mort. Cinq fois, j'ai reçu des Juifs les quarante coups moins un ; trois fois, j'ai été battu de verges, une fois, j'ai été lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage ; Il m'est arrivé de passer un jour et une nuit dans l'abîme ! Voyages fré-

quents, dangers des rivières, dangers des brigands, dangers de ceux de ma race, dangers des nations, dangers à la ville, dangers au désert, dangers en mer, dangers parmi les faux frères ! Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité ! Et sans parler du reste, mon obsession de chaque jour, le souci de toutes les Eglises ! Qui est faible, que je ne sois faible ! Qui est scandalisé, qu'un feu ne me brûle ! S'il faut se vanter, c'est de ma faiblesse que je me vanterai (...)

C'est donc avec grand plaisir que je me vanterai surtout de mes faiblesses, pour que repose sur moi la puissance du Christ. C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les détresses, dans les persécutions et les angoisses pour Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort". (12)

Seulement, cette joie exige un tel dépouillement, une telle pauvreté intérieure, que bien rare est le missionnaire qui échappe à un découragement profond. André Bellesort, dans Nos missionnaires tels que que je les ai vus, témoigne de cette aridité terrible de la mission, de l'ingratitude et de la dureté de l'apostolat, qui éveillent la nostalgie du pays natal et la tentation de fuir... :

"Si dures que soient les premières années, il y en aura toujours une plus dure que les autres, une année critique par excellence, ordinairement la sixième ou la septième, une année d'acédie, comme disent les théologiens, ou de cafard, comme ils disent.

Tout à coup, la confiance qu'on avait dans ses forces, dans sa mission, dans ses amis, dans la Providence, chancelle. Une immense lassitude vous énerve. Le monde se décolore. La curiosité des choses et des êtres se retire et vous abandonne échoué sur une grève déserte, où les souvenirs du passé, les images de la France vous obsèdent (...)

Je me rappelle un jeune missionnaire qui était attaqué de ce mal. La nostalgie le dévorait. Il habitait une grande ville où sa chrétienté ne comptait pas plus d'une vingtaine de membres, et il avait perdu tout espoir de l'augmenter. Il était allé supplier son évêque de le nommer à un poste où il n'endurerait pas un aussi mortel isolement, où il n'aurait pas un sentiment aussi vif de son inutilité. "Est-il donc inutile, lui répondit l'évêque, que le Saint-Sacrifice de la messe soit accompli sur un point de plus au monde ?" Cette réponse l'avait fort ébranlé. Quelques mois plus tard, je le revis. Il avait un autre visage, un air allègre que je ne lui connaissais pas. La crise était terminée". (13)

Joie parfaite du serviteur inutile qui ne peut que se réjouir d'être au service du Royaume ! :

"Vive la joie quand même !, s'écrie le P. Hacquart après ses cris de découragement. Eh oui, vive la joie ! parce que, malgré les traverses, le règne de Dieu s'étend.

Vive la joie ! puisque, sur les sacrifices des artisans de l'oeuvre, le succès se montre tous les jours plus apparent, puisque l'Eglise s'accroît, puisque les âmes sont rachetées. (...) Vive la joie ! puisque la moisson est abondante et que les greniers du Père de famille s'emplissent. Lorsque tout semblait perdu, tout est gagné. Comment ne pas se réjouir ? (...)

C'est une surprise continuelle, surprise qui est pour le missionnaire une école de surnaturel, aux leçons de laquelle il n'échappe

pas un seul jour, et il faut qu'il soit bien mauvais élève s'il n'en retire pas au moins deux principes, guides de sa vie.

Le premier, c'est qu'il travaille pour un Maître qui veut le résultat de ses travaux plus ardemment que lui-même ; le second, c'est que ce Maître, tout en exigeant l'emploi des moyens naturels, déjoue constamment nos vues, et fait jaillir le succès d'une manière qui nous oblige à confesser que nous sommes des serviteurs inutiles, et que lui-seul en est l'auteur véritable". (14)

Cette joie est celle de l'Apôtre qui sait qu'il ne peut compter que sur une seule force, celle de Dieu.

Cette joie est pour certains missionnaires un joyeux devoir, ainsi, Mgr Retord, vicaire apostolique du Tonkin occidental en 1840, dont le témoignage pourrait illustrer la pensée de quelques uns des confrères africains de sa génération. Mgr Retord savait que toutes les grandes actions s'accomplissent dans la joie, et c'est pour entretenir cette sainte joie au coeur de ses missionnaires qu'il avait institué l'Ordre des "Gueusards".

Voici quelques extraits du règlement de cet ordre sublime :

"Un gueusard devra, pour être digne de ce nom :

- aimer Dieu et le prochain ;
- conserver la gaieté et le sang-froid envers et contre tout ;
- bien travailler, autant que possible sans tomber malade ;
- ou ne pas se laisser prendre, ou s'il est pris, ne pas manquer son coup (c'est-à-dire ne pas échapper au martyre)". (15)

A la persévérance, au don total et joyeux de soi, une autre qualité est indispensable; la prudence.

Des périls multiples menaçaient les missionnaires : l'insalubrité des lieux, les dangers des voyages, des conditions médiocres, voire franchement insuffisantes, pour le logement et la nourriture...

Cependant, les supérieurs, après les premières hécatombes de leurs missionnaires, les exhortaient à la sagesse.

Nous avons vu comment l'implantation de la mission était choisie en fonction de la salubrité des lieux et du rayonnement apostolique.

Quant aux conditions matérielles de vie, ils leur recommandaient de ne pas se refuser le nécessaire sous prétexte d'ascèse, ou de se jeter dans des dépenses superflues.

Mais parfois, des supérieurs eux-mêmes ont encouragé l'excès. Ce fut le cas, notamment, de Mgr Truffet. Le régime alimentaire qu'il s'imposait et imposait à ses compagnons était très frugal et mal équilibré. Mgr Truffet est mort en décembre 1847, quelques mois après avoir commencé son apostolat au Sénégal. L'alimentation défectueuse en serait la cause.

Le P. Arragon a rendu compte du régime alimentaire de la mission de Mgr Truffet à ses supérieurs spiritains métropolitains, en notant qu'il

"n'est pas nécessaire d'être nourri comme les Blancs, la nourriture des Noirs telle qu'ils la mangent suffit". L'exigence d'adaptation commence en effet par le plus simple, l'alimentation. Toutefois, Mgr Truffet exigeait bien plus que l'adaptation à la nourriture indigène. Le P. Arragon poursuit :

"Je dis telle qu'ils la mangent, car je n'appellerai pas nourriture des Noirs un kous-kous bouilli dans l'eau pure". (16)

Voici le régime imposé par Mgr Truffet, et qui contribua à l'affaiblissement de la mission tout entière et provoqua la mort de son chef :

"Toujours la même cuisine, kous-kous à l'eau et farine de mil à l'eau avec un peu de lait, et du riz cuit à l'eau avec du poisson rôti ou du canard. Point de vin, toujours de l'eau pure, jamais de soupe si nécessaire pour nos estomacs de France, presque jamais de légumes, et le tout mal préparé. Avec la même nourriture bien préparée, nous serions assez bien". (17)

Au premier abord, ce régime ne semble pas si frugal, et même on soupçonne le P. Arragon d'avoir d'excessifs soucis de confort dans ses difficultés à s'adapter à la nourriture indigène : il réclame de la soupe bien française, et il se plaint de ne boire que de l'eau. Mais l'absence de légumes, de laitages, et surtout la mauvaise préparation apportent une autre note : ce n'est pas la frugalité qui est en cause, mais l'équilibre nutritif du régime alimentaire et la préparation culinaire.

Ainsi, les recommandations des supérieurs en ce qui concerne les conditions matérielles sont essentielles. Ces apôtres sont des hommes comme les autres, qui doivent s'adapter avec précautions à un autre pays plus ou moins hospitalier, auquel ils ne sont pas préparés, où ils ont à accomplir des tâches épuisantes, et où on ne peut donc d'emblée imposer une ascèse alimentaire mal inspirée et mal conduite, ou même pis, ignorer délibérément les règles les plus élémentaires de la nutrition.

Les supérieurs devaient surveiller aussi le zèle de leurs apôtres. En effet, ceux-ci, par insouciance ou volonté d'héroïsme, ignoraient trop souvent les plus élémentaires précautions, comme s'ils cherchaient le martyre. Mgr Lavigerie est très ferme sur ce point :

"S'ils [les supérieurs] sont libres de s'exposer et de se sacrifier eux-mêmes, ils ne le sont pas d'exposer et de sacrifier leurs inférieurs, même lorsque ceux-ci le demanderaient (...).

En un mot, ils doivent prendre des dispositions véritablement paternelles pour sauvegarder autant que possible, de toute façon, par les précautions de la prudence, par l'alimentation, par les soins, la santé de leurs confrères. Je ne leur serai jamais plus reconnaissant que lorsqu'ils auront ainsi évité un danger ou une souffrance à l'un de mes enfants". (18)

Le cœur du fondateur est en effet préoccupé de la solidité de chacun de ses apôtres et de la réussite de la mission ; il lutte contre l'esprit d'héroïsme et la présomption qui accompagnaient souvent l'ardeur du zèle exceptionnel des premiers volontaires, brûlant d'annoncer l'Évangile malgré tous les dangers.

En outre, la prudence devait s'exercer dans l'apostolat lui-même. Un zèle dépourvu de délicatesse pouvait tout compromettre. Une maladresse,

une imprudence commises, et la confiance pouvait être irrémédiablement blessée. La précipitation n'est pas un gage de réussite.

Mgr Truffet, s'il était excessif pour le régime alimentaire de sa communauté, témoigne d'un esprit apostolique sage et rempli de foi :

"Je crois que nous sommes obligés de procéder lentement, si nous voulons agir solidement. Ne nous pressons point d'évangéliser en grand, de faire de la grande agriculture, de faire des catéchismes dans des langues que nous ne connaissons que très imparfaitement, à peu près, peut-être un peu moins que nous ne connaissons le sol et ses habitants. Généralement, nous combinons trop ; et nous ne laissons pas agir Celui qui seul connaît les hommes et l'avenir". (19)

Les supérieurs exhortaient leurs missionnaires à la prudence, car ils envisageaient l'oeuvre de la mission dans son aspect général, recensant méthodiquement les besoins de l'Afrique tout entière. Les ouvriers apostoliques de la base voulaient trop souvent "faire du zèle", et envisageaient de grandes réalisations, dont le temps montrait le manque de solidité. Dure leçon pour la présomption de missionnaires, qui se trouvaient ramenés malgré eux à plus d'humilité. Nécessaire leçon pour tremper par les épreuves ces âmes encore mal enracinées, et dont l'orgueil était la cause directe de brusques découragements.

Les recommandations de prudence, de patience, de sagesse étaient essentielles pour équilibrer ce que le zèle des missionnaires pouvait comporter d'esprit d'aventure, d'héroïsme, alors que le véritable zèle apostolique se nourrit de patience, de délicatesse : moins exaltant, il est plus exigeant, car il est toute charité, tout don silencieux.

Le vrai zèle apostolique jaillit du coeur, il naît de l'amour de Jésus-Christ, et ne peut donc se nourrir que de la prière. La nécessité de la prière est constamment rappelée par les fondateurs, le P. Libermann comme le P. Planque ou Mgr Lavigerie.

"Celui-là seul qui sait prier, sait vivre", affirmait St Augustin, Père de l'Eglise d'Afrique.

C'est fort de cette certitude vitale que Mgr Lavigerie enseignait que "parmi les obligations de la vie apostolique, il importe de placer avant tout celle de la prière".

La prière est en effet l'âme de tout apostolat. Voici comment Mgr Lavigerie exhortait la mission du Sahara à cette vie intérieure indispensable, le premier avril 1880 :

"Vous voilà sur le champ de bataille, au milieu de toutes les préoccupations, de toutes les difficultés, de toutes les nécessités de la vie. Ne vous laissez pas ensevelir, comme il peut arriver trop facilement à des missionnaires, dans les choses extérieures et matérielles. Rappelez-vous que vous êtes des apôtres, et que pour des apôtres, il faut d'abord être des hommes de Dieu. Mais comment vivre de la vie divine, si on n'entretient pas cette vie en soi ? Vous êtes en danger de vous perdre, si vous ne faites pas passer en tête de vos préoccupations les moyens pratiques d'entretenir et d'augmenter en vous la vie spirituelle". (20)

Pour Libermann aussi, le missionnaire devait être l'homme de l'essentiel, de la simplicité des moyens, de l'enracinement en Dieu seul, source nécessaire de toute vie spirituelle, et donc apostolique :

"Il n'y a que le Christ qui puisse nous éclairer. Ne vous attachez pas à la multiplicité des pratiques, mais uniquement à perfectionner le "fond" intérieur de votre âme". (21)

Il n'est pas possible en effet de continuer à travailler courageusement et volontairement à une oeuvre difficile, souvent ingrate, si l'on ne vit pas intensément de l'amour de Dieu, si on ne le laisse agir en soi et transfigurer cette vie si dure qui, sans Lui, serait dépourvue de sens. Les Constitutions des Missionnaires d'Afrique insistaient sur cette obligation apostolique :

"Il est certain qu'un missionnaire fidèle à la pratique de l'oraison se maintient dans l'esprit de sa vocation, tandis qu'il la perdra, s'il ne fait plus oraison". (22)

Par la prière, le missionnaire reconnaît son impuissance et recourt à Dieu pour son apostolat. Si c'est le missionnaire qui travaille, c'est Dieu seul qui donne l'accroissement et la fécondité ;

"Car sans moi vous ne pouvez rien faire" (Jn 15, 5).

Par la prière, il acquiert les qualités de persévérance, de patience, de prudence, et surtout la joie et la charité. C'est en s'enracinant dans la prière que la charité peut jaillir avec constance et abondance, c'est grâce à elle que les missionnaires pouvaient témoigner leur charité auprès des indigènes.

Mgr de Marion-Brésillac, fort de cette conviction, exhortait ses missionnaires à une véritable charité envers les indigènes, non pas due mais spontanée, gracieuse au sens le plus profond du terme :

"On peut aimer les indigènes de deux manières. D'abord, en tant que la charité chrétienne nous en fait un précepte rigoureux. Cet amour, tous les missionnaires l'ont. (...) Mais on aime ainsi plus par la raison que par le coeur (...). [L'amour] d'affection est beaucoup plus rare, on peut même dire qu'il est très rare parce qu'il doit être parfaitement désintéressé, vu qu'il est comme impossible qu'il y ait réciprocité". (23)

La charité étant surnaturelle, il fallait aux missionnaires s'enraciner en l'amour de Jésus-Christ.

Nous avons vu, en outre, que la prière, en terre d'Islam, est le signe du croyant. Les musulmans reconnaissent d'abord l'homme de Dieu au fait qu'il prie. La prière est pour eux le premier témoignage ; il précède celui de la charité.

L'exemple de la charité, pour sa part, constitue le signe spécial auquel les païens reconnaissent le caractère surnaturel de la mission des premiers apôtres : "Voyez comme ils s'aiment"...

C'est pourquoi l'exhortation à la charité fraternelle est constante, conformément à la recommandation de l'apôtre d'Ephèse : "Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres" (1 Jn 4, 7). Voici l'appel que Mgr Lavignerie lançait à ses missionnaires en 1878 :

"Je recommande à tous mes enfants (...) de conserver entre eux, et intérieurement, et extérieurement, la charité fraternelle. Ils feraient un mal horrible, et empêcheraient certainement la conversion des infidèles, si on les voyait brouillés ou divisés entre eux, et à plus forte raison, si on les entendait se disputer l'un avec l'autre. Au contraire, ils gagneront facilement les coeurs par le spectacle d'une parfaite union". (24)

Cette union est celle-là même que le Christ demandait à ses disciples pour qu'ils soient ses témoins. Elle est le signe qui caractérise les apôtres.

"Soyez non pas seulement unis, mais un. C'est la seule grâce que Notre-Seigneur, au moment de les quitter, demandait à son Père pour ses Apôtres, sachant que celle-là amènerait toutes les autres, et par suite la conversion du monde : "Qu'ils soient un comme nous sommes un, afin que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé" (Jn 17, 23). C'est la seule grâce que je demande pour vous, la loi essentielle que je vous laisse, celle qui vous assurera la victoire sur tous vos ennemis, sur tous les obstacles qui se dressent devant vous". (25)

Mgr Laviverie en effet désirait qu'en tout ses missionnaires fussent des hommes de Dieu, et non seulement des médecins ou des enseignants. En exerçant la charité, en prêchant, les missionnaires devaient être embrasés d'amour, et mus par le souci de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Sinon, ils ne seraient jamais que des "touristes".

Au P. Deniaud, responsable de la mission du Tanganyika, Mgr Laviverie écrivait le 22 novembre 1879 une lettre implacable :

"Mes chers enfants, vous n'êtes pas des explorateurs, vous n'êtes pas des voyageurs ordinaires, et cependant, vous avez l'air de calquer en tout vos procédés et vos impressions sur ce que font les Stanley ou des envoyés de la Société de Géographie de Belgique. Vous êtes des apôtres, vous n'êtes que cela, ou tout du moins le reste ne doit venir que par surcroît (...).

Je vous aime tendrement, mes chers enfants ; mais je préférerais vous savoir morts que de vous voir manquer à l'esprit de votre vocation, et devenir des espèces de Robinsons africains, comme je vous l'ai dit quelquefois. Sursum corda ! C'est le cri que je vous envoie à travers l'espace pour réveiller vos âmes". (26)

Le fondateur veille à ce que ses fils spirituels soient vraiment des ouvriers apostoliques, des pêcheurs d'hommes remplis de foi et de charité, ne travaillant que pour la gloire de Dieu. Cette admonestation paternelle du chef des Missionnaires d'Afrique souligne la spécificité de la vocation du missionnaire, elle en montre la vraie grandeur et en définit les exigences.

Les fondateurs en effet ne masquaient pas la réalité de la vie missionnaire. Ils formaient leurs apôtres à l'amour de la Croix. Cet amour devait les fortifier dans les difficultés, les épreuves, les aider à combattre le découragement et les sentiments d'inutilité ou d'échec. Mgr de Marion-Bré-sillac faisait de la Croix la compagne du missionnaire. Son langage, comme plus tard celui de Mgr Laviverie, est énergique et radical :

"C'est la Croix qui attire aux missions... Quel avantage aurions-nous d'être missionnaires si nous ne savions qu'un de nos plus précieux avantages est d'avoir à souffrir?" (27)

Le missionnaire est un amant de la Croix ; il va là où le Seigneur l'a conduit et demeure malgré l'ingratitude, l'aridité, l'inutilité apparente

de sa tâche.

"Il porte sa croix dans la patience, dans la prédication continue, quand bien même elle semble stérile, dans ses persévérants efforts". (28)

Mgr Lavigerie, au moment du départ de chacun de ses missionnaires, leur écrivait ces mots : "Visa pro martyrium". Certains pensaient au martyre sanglant, le désiraient, tellement leur ardeur était puissante mais aussi bien présomptueuse. Mais le vrai martyre du missionnaire était sa vie quotidienne et non la mort brutale souhaitée !

Sans l'amour de Dieu, sans une confiance totale en Dieu, qui procurent la force, l'abnégation, la persévérance nécessaires à l'apostolat, celui-ci était impossible.

Mais comme le savaient bien ces apôtres à qui leurs supérieurs ne cessaient de le rappeler :

"Rien n'est impossible à Dieu".

X X
X

B) LES RELATIONS ENTRE LES MISSIONNAIRES

Les exigences de la vie apostolique visaient la communion d'esprit et de coeur, l'union entre les missionnaires pour une plus grande efficacité. C'est en effet de la qualité des relations entre responsables, supérieurs des instituts missionnaires ou supérieurs sur le terrain, et missionnaires placés sous leur autorité que dépendait la fécondité apostolique.

Observons quelles furent ces relations entre les missionnaires eux-mêmes.

L'obéissance si souvent rappelée par Mgr Lavigerie souligne la nécessité d'une grande souplesse dans l'exécution des directives et aussi d'une grande communion d'esprit et de coeur entre supérieurs et subordonnés. La direction comme l'exécution exigeaient une grande attention et une grande confiance.

L'équilibre entre l'obéissance et la confiance n'était pas toujours facile à trouver. Certains responsables semblaient préférer user de leur autorité de façon absolue que de faire confiance à leurs missionnaires : c'était le cas de Mgr Truffet. D'autres associaient obéissance et confiance dans une collaboration hiérarchique certes, mais attentive aux avis des confrères même subordonnés : c'était le cas de Mgr Hacquart.

Mgr Truffet se plaint dans une lettre au P. Libermann, supérieur de la Congrégation du St Esprit, de ce que "le missionnaire [ait] une furieuse tendance à être à la fois pape et roi malgré la pureté de son orthodoxie et de son zèle. Que les idées justes sont nécessaires dans les missions ! Sans cela, la piété s'allie avec l'arbitraire et ne sert qu'à sanctionner des plans d'homme, au lieu de servir à l'exécution des pensées de la Sainte Eglise".

Ces exigences exprimées par Mgr Truffet justifiaient à ses yeux le jugement très dur qu'il portait sur ses compagnons :

"Les missionnaires manquent rarement d'énergie mais les idées chrétiennes et l'abnégation sont bien rares (...). Quand je suis arrivé ici, tout le monde se mêlait de tout. Les Frères étaient au courant des matières réservées ou qui doivent l'être dans toute administration et dans toute mission. Tout le monde avait son mot sur les embarras et la marche des affaires. "Il n'y a rien à faire" était la conclusion générale". (29)

S'il réagissait contre une certaine anarchie due à un mauvais partage des responsabilités, Mgr Truffet semblait faire peu confiance à ses compagnons pour l'organisation de la mission. Il préférait un gouvernement centralisé et hiérarchisé. Cet autoritarisme lui valut des rancunes et réduisit sûrement son influence pourtant authentiquement apostolique.

Mgr Hacquart, à l'opposé, témoigne d'un autre type de relations. Son autorité était caractérisée par une réelle fraternité. Elle était toute empreinte de douceur, de bonté, nous rapportent ses compagnons. Elle n'était pas exempte de fermeté et d'exigence mais au lieu de l'absolue et froide autorité de Mgr Truffet, Augustin Hacquart savait se faire obéir sans que cela fût in-

supportable ou trop dur pour les autres... La confiance devait se trouver au coeur de cette relation.

Parfois, de véritables liens d'amitié se tissaient entre les supérieurs et les missionnaires. Mgr Lavigerie portait une affection unique, toute paternelle, au P. Hacquart. Dès la première rencontre, Augustin Hacquart étant alors novice, les deux hommes s'étaient reconnus. Tous deux se ressemblaient. Tous deux avaient une âme d'apôtre, sensible, généreuse, avec parfois la même impétuosité et la même impatience. Tous deux étaient des hommes d'action, l'un, déjà usé par ses travaux sans trêve, l'autre, bouillant, impatient de l'aventure apostolique, admiratif de cet athlète qu'avait été le cardinal :

"Je l'aime autant que je l'admire et il n'y a aucun de nos supérieurs avec qui je m'arrange aussi bien qu'avec lui". (30)

Un Père Blanc témoigne ainsi de leur amitié :

"On aurait dit qu'en même sang coulait dans leurs veines. Quand ils se trouvaient ensemble, on voyait dans leur attitude, on lisait dans leurs yeux qu'ils étaient faits pour se comprendre". (31)

Le cas de Mgr Lavigerie et de Mgr Hacquart est peut-être exceptionnel. En tout cas, il témoigne de la communion de coeur et d'esprit entre les ouvriers de la mission, à quelque niveau qu'ils soient, indépendamment de leurs tâches.

Le fondateur des Missions Africaines de Lyon, Mgr de Marion-Brésillac, eut la chance de rencontrer en la personne du P. Planque, son premier collaborateur, un homme zélé, efficace. Leurs tempéraments si dissemblables s'harmonisaient dans un accord supérieur, en vue du but à atteindre. Mgr de Marion-Brésillac était l'aîné de treize ans du P. Planque, mais surtout, il était l'évêque, le missionnaire ayant déjà l'expérience du grand large. Il était pour le P. Planque le fondateur habilité par l'autorité romaine. Pour le fondateur, le P. Planque était le prêtre pieux, solidement formé, capable de former les autres, et que tout son passé désignait pour devenir sans retard le directeur du séminaire en formation des Missions Africaines.

Leur collaboration s'avéra fructueuse. Dès leur première rencontre, Mgr de Marion-Brésillac notait : "impressions des plus favorables", et il lui confiait dès le début la responsabilité de sa Société.

L'entente entre missionnaires de forte trempe favorisait la collaboration apostolique. Elle servait la Mission.

Parfois, cependant, des divergences, des oppositions se levaient.

Le P. Hacquart fut en contradiction avec son supérieur immédiat, Mgr Toulotte, vicaire apostolique du Soudan. Leurs vues sur l'apostolat différaient sur les plus utiles moyens de prosélytisme ou d'influence morale du missionnaire d'Afrique en face des indigènes et des Européens. Les niveaux de responsabilité différents expliquent en partie ces divergences. L'un était un administrateur enfermé dans son bureau ; l'autre était l'exécutant, responsable sur le terrain, plus proche de la réalité concrète mais aussi moins conscient de l'intérêt général de la mission. En outre, les différences de tempérament durent jouer un rôle non négligeable dans leur opposition. M. Martin dresse un éloquent portrait de Mgr Toulotte. Celui-ci, avant d'être nommé vicaire apostolique du Sahara et du Soudan, avait été professeur d'arabe à Maison-Carrée, assistant du supérieur général et supérieur du séminaire arabe de Notre-Dame d'Afrique.

"Dans chacun de ces postes, il donna l'exemple de la patience et de l'humilité, du dévouement le plus absolu et surtout de l'obéissance (qualités, il est vrai, qui n'étaient pas les principales du P. Hacquart, énergique et entier, volontiers indépendant).

Il était de complexion et de santé délicates mais de grande stature, de physionomie imposante et agréable, de caractère froid mais aimable, ses blonds cheveux, sa barbe blonde, sa parole douce, son fin sourire un peu triste, sa figure sérieuse provoquaient l'attention et le respect. Nourri depuis longtemps des Ecritures, il y avait puisé avec une ardente piété le goût de la méditation et du travail silencieux et solitaire. L'étude était sa passion. Il préférait à toute société celle des livres (livres arabes, d'histoire, de linguistique et d'archéologie). Mgr Toulotte ainsi semblait plus fait pour la vie studieuse du bénédictin que la vie incertaine et imprévue de l'apôtre toujours en route". (32)

Le contraste était radical entre cet homme à l'univers livresque et le P. Hacquart pour qui les relations humaines étaient prioritaires, et dont le tempérament bouillant ne pouvait se résigner à la vie sédentaire de professeur qui fut la sienne à St Eugène.

Cette opposition de tempérament mais aussi de conception n'est pas redoutable. Bien plus le sont la rivalité et le conflit d'autorité.

Le P. Libermann établit une convention avec Mgr Truffet, définissant leurs pouvoirs respectifs. Signée le 18 mars 1847, elle réglait les relations entre le vicaire apostolique et la Société. Libermann, alerté par les ennuis qu'avait eu le P. Colin, fondateur des Maristes, avec le vicaire apostolique de l'Océanie, avait préparé à Rome, en sa compagnie, un règlement qu'il avait soumis à la Propagande en 1846. De là était issue la convention. Elle stipulait une parfaite union entre l'évêque et la communauté, d'une part, le Supérieur général et ses représentants locaux, d'autre part.

Il n'y avait pas d'incompatibilité entre leurs fonctions et leurs devoirs résultant de leur double qualité de missionnaires et de membres d'une communauté mais l'évêque conservait l'intégralité du pouvoir dans l'administration du vicariat tandis que le Supérieur général conservait la direction intérieure des communautés. Le P. Libermann nommait des supérieurs particuliers. Pour Dakar, ce fut le P. Arragon, mais Mgr Truffet se considéra en fait comme supérieur religieux.

"Mgr Truffet, rapporte le P. Levasseur, un des premiers compagnons de Libermann, regardait la mission de Guinée comme lui appartenant, comme lui étant donnée par Rome et non pas à la Congrégation. Elle n'était pour lui qu'une source de prêtres, dont il devenait à peu près le maître dès qu'ils arrivaient en Afrique et qui ne devaient conserver avec nous qu'un rapport d'origine. De telles idées tendent directement à la ruine de la Congrégation". (33)

Ces lignes sont sévères. Il faut savoir qu'elles étaient destinées à Mgr Kobès qui avait repris les idées d'indépendance de Mgr Truffet. C'est pourquoi la réalité est sûrement forcée.

Les vicaires apostoliques, tels Mgr Truffet puis ses successeurs, Mgr Bessieux et Mgr Kobès, dépendant de Rome, se voulaient indépendants de toute autre autorité. Mgr Truffet d'ailleurs refusa d'accepter la convention signée par Libermann et le gouvernement français. Il désirait se réserver le choix des postes de mission, au lieu de se les voir imposer par l'autorité coloniale.

Mgr Ces rivalités d'autorité portent en elles la question de l'indépendance apostolique. Le Supérieur du Séminaire désirait garder la direction du personnel mais, comme il était bien plus lié à l'Etat que le vicaire apostolique, celui-ci s'en défiait et essayait de préserver son indépendance, tant à l'égard du Supérieur général que de l'Etat. Mgr Bessieux et Mgr Kobès choisirent la même ligne que Mgr Truffet. Il fallut le caractère conciliant de Libermann pour éviter le pire. Le problème fut finalement réglé à Rome par une négociation entre Mgr Kobès et le P. Lannurien, directeur du Séminaire français de Rome. Le conflit juridictionnel était résolu.

Les relations entre missionnaires étaient fécondes lorsque ceux-ci savaient dépasser leurs différences de tempérament, de culture, d'origine sociale. La mission était en effet un apprentissage intense de la vie fraternelle. La communion d'esprit et de cœur, si indispensable pour l'apostolat, naissait de leur même vocation, du même zèle, du même but.

Les oppositions, les contradictions, bien plus que des heurts normaux entre des personnes trop différentes, soulevaient parfois les principales questions de la mission : celle des méthodes apostoliques et celle de l'indépendance vis-à-vis de toute autre autorité, coloniale en particulier. Les relations entre missionnaires étaient ainsi le reflet de l'efficacité apostolique et la garantie nécessaire à la vigilance missionnaire.

X X
X

II LA PRATIQUE APOSTOLIQUE

A) L'EXERCICE DE LA CHARITE

Le pape Pie IX exhortait les missionnaires à se conformer à l'exemple de Jésus pour leur apostolat :

"Que les hérauts de l'Évangile se rappellent que leur devoir est de ne pas s'approcher des indigènes de façon différente de celle qui fut employée par le divin Maître, lors de son ministère dans le monde : Jésus avant d'enseigner les foules avait l'habitude de guérir les malades". (1)

C'est pourquoi le soin des malades, le service des pauvres, des démunis n'est pas un préliminaire à la prédication mais constitue déjà une prédication vivante de l'Évangile. L'exercice de la charité, en même temps qu'il ouvre à la confiance, témoigne par des actes de l'amour de Dieu que le missionnaire doit faire connaître aussi par la Parole.

Le soin des malades constituait une part importante de l'apostolat des missionnaires. Lors de l'installation d'un poste, ils construisaient tout d'abord un dispensaire puis, lorsqu'ils avaient les ressources nécessaires ou lorsque le dispensaire existait déjà, servaient dans un hôpital.

Le dispensaire était un lieu indispensable pour la mission. Il attirait les indigènes et en même temps qu'il introduisait soins et hygiène, il facilitait les contacts. Il n'est pas facile de déterminer son influence sur la vie quotidienne des gens, mais il est certain qu'il devint un lieu de rencontre, de discussion, de dialogue entre les missionnaires et les indigènes.

Les missionnaires, d'ailleurs, ne se contentaient pas d'accueillir les malades et de les soigner mais allaient dans les villages visiter ceux qui avaient besoin de leurs soins. Ce service était en même temps le moyen privilégié de faire connaissance. Mgr Hacquart le montre lorsqu'il parle de sa vie à Ouargla :

"Sur trois missionnaires que nous sommes ici, nos exercices réguliers une fois terminés, deux montent à cheval et s'en vont dans les tribus soigner les malades. Ce soin, c'est une charité mais aussi un prétexte pour aller chez eux faire connaissance, s'engager dans de longues causeries et leur donner de bons conseils. Il s'établit bientôt une vraie confiance et on peut leur faire beaucoup de bien.

Celui qui reste à la maison fait de même, les indigènes viennent, on les soigne, on leur cause, les bons rapports s'établissent, on fait aimer et bénir notre sainte religion". (2)

Dans la plupart des postes, les Pères Blancs ouvrirent des dispensaires où les malades ne tardaient pas à affluer. A Tombouctou, au Soudan, trente à cinquante malades, de toutes les conditions, se présentaient chaque jour. Pour les esclaves, les missionnaires savaient qu'il leur fallait trois remèdes : de bonnes paroles, le remède à leur mal et le remède à leur faim.

Lorsqu'un hôpital était construit par le gouvernement civil, français ou anglais, son service était le plus souvent confié aux religieuses.

Ainsi, en Gambie, elles avaient tellement gagné la confiance des indigènes et même des protestants que le gouvernement anglais leur confia l'hôpital. A Biskra, dans le Sahara, un hôpital avait été construit par le gouvernement français. Le directeur en reconnaît le parfait fonctionnement. Le personnel est constitué de Soeurs Blanches, infirmières et ouvrières apostoliques indispensables, personnel dévoué et bénévole :

"L'absence de frais permet seule de vivre avec une population de 80 malades et un prix de journée aussi modique. Il ne pourrait en être de même d'un hôpital, même destiné aux indigènes, et qui serait tenu par des laïques". (3)

Les Soeurs Blanches tenaient en outre des dispensaires dans chacun des six postes où elles étaient établies. Les femmes et les enfants recevaient, soit à domicile, soit chez les Soeurs, des soins efficaces. En temps d'épidémies, surtout, elles faisaient d'interminables séances de vaccination ou de sérummisation que les indigènes n'auraient pas si facilement accepté de la part d'autres opérateurs.

LES RELIGIEUSES, DES APOTRES A PART ENTIERE ?

Dans toutes les missions, le rôle des religieuses est essentiel. Il en est peu question dans les écrits des missionnaires. Mais il faut se rendre compte que les services tels que les soins médicaux, dans les dispensaires ou à domicile, l'enseignement, la formation manuelle étaient, dès que la mission le pouvait, assurés par elles.

Ces services permettaient aux missionnaires de se consacrer à la prédication, à l'instruction des jeunes garçons (celle des jeunes filles étant réservée aux religieuses).

Les Soeurs étaient réclamées par les missionnaires et attendues avec impatience. Elles leur apportaient une aide efficace mais il était nécessaire que la mission fût assez riche pour pouvoir les accueillir. Le P. Lorber, des Missions Africaines de Lyon, se désole de ce que son poste au Liberia ne puisse le faire :

"Quant à l'instruction des filles, il n'y a rien de spécial pour elles à Libéria. Toutes les écoles sont mixtes. On envie à Sierra Leone le bonheur d'en posséder. Nous voudrions pouvoir dire qu'elles vont arriver. Le jour où nous serons à même de pourvoir à leur entretien, il en sera ainsi. Quand sera-ce ? C'est le secret de Dieu !" (4)

Mais, si elles étaient sollicitées et réclamées, les Soeurs n'étaient pas considérées, le plus souvent, comme des ouvrières apostoliques à part entière, mais comme des auxiliaires. La supériorité masculine s'affirmait, alors que les religieuses étaient souvent plus nombreuses que les missionnaires et qu'elles témoignaient de la charité chrétienne plus efficacement parfois.

Le plus souvent, les instituts missionnaires faisaient appel à des ordres féminins hospitaliers ou enseignants qui venaient remplir les tâches qui leur étaient confiées : Soeurs de l'Immaculée-Conception de Castres, dites Soeurs Bleues, ou Franciscaines Missionnaires de Marie (en Afrique du Nord surtout). La Congrégation de St Joseph de Cluny, fondée par Mère Javouhey en 1806, était la préférée des Spiritains. Mère Javouhey avait désiré mettre sa Congrégation au service des Noirs. En Afrique, les Soeurs de St Joseph de Cluny avaient pris racine au Sénégal en 1818, au Sierra Leone en 1823. Mère

Javouhey avait toujours pris soin d'établir une collaboration suivie avec l'administration coloniale, mai n'hésitait pas à tenir tête à ceux qui négligeaient les principes évangéliques. Elle voulait prouver à ses contemporains que l'on pouvait apporter la civilisation chrétienne aux Noirs sans les assujettir à une classe dominante qui viendrait les exploiter. Elle eut donc à faire face à de nombreux adversaires.

Lorsqu'elle rencontra le P. Libermann, ils furent tout de suite unis par leur commun idéal et leur ardent zèle missionnaire. En 1848, lorsque le P. Libermann s'installa au séminaire du St Esprit, il fit appel à son expérience. Dès 1822, Mère Javouhey avait essayé d'intéresser des ecclésiastiques aux oeuvres du Sénégal, et particulièrement à l'établissement d'un petit séminaire destiné à former des prêtres noirs. Les Soeurs reçurent en France des enfants noirs mais les difficultés ne tardèrent pas à surgir (tuberculose, rigueur de l'hiver). Sur dix-huit Africains, trois entrèrent au séminaire du St Esprit pour faire leur théologie. Ordonnés vers 1841, ils partirent pour le Sénégal, mais ne purent s'y intégrer. Le malaise créé par le climat anticlérical et l'absence d'organisation ecclésiastique rendirent leur tâche impossible. Ils furent obligés de s'expatrier en 1853. Cette initiative se soldait par un échec, mais elle traçait la voie de l'apostolat des Noirs par les Noirs. Le P. Libermann s'en était bien rendu compte, et il entretint avec Mère Javouhey une collaboration spirituelle suivie pour cette oeuvre.

Mère Javouhey formait au service des Noirs des éducatrices et des hospitalières qui étaient avant tout des religieuses solides :

"Il faut à la Congrégation des âmes vraiment religieuses ayant l'esprit de Notre-Seigneur, sachant s'oublier elles-mêmes pour ne s'occuper que des intérêts de Dieu, qui soient en un mot des âmes de sacrifice". (5)

Elle les destinait particulièrement à l'éducation des enfants :

"Attachez-vous spécialement aux enfants. C'est par là, mes chères filles, que vous parviendrez peu à peu à civiliser chrétiennement ces pays. (...) Ces pauvres enfants, quand vous les aurez bien élevés et qu'elles aimeront le bon Dieu, ce sont elles qui réussiront le mieux à éclairer leurs parents, leurs amis, leurs connaissances". (6)

Mère Javouhey expérimentait déjà ce que Mgr Lavigerie devait formuler plus tard : l'évangélisation de l'Afrique par les Africains, et particulièrement les femmes.

LES ORDRES FEMININS COMPLEMENTAIRES

Les fondateurs des instituts missionnaires masculins éprouvèrent le besoin de fonder leur propre ordre féminin. Ils avaient pris conscience de l'impuissance du missionnaire à pénétrer auprès des femmes noires ou musulmanes et de les évangéliser. Il fallait donc faire appel à des religieuses formées tout spécialement pour cela, ce qui n'était pas le cas des congrégations féminines qui avaient été appelées en Afrique jusqu'alors.

Mgr Lavigerie créait en 1869 la Congrégation des Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, ou Soeurs Blanches.

Le P. Planque, Supérieur des Missions Africaines de Lyon, fondait en 1876 la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame des Apôtres.

Mgr Lavigerie considérait les Soeurs comme "les plus puissants missionnaires du peuple africain", qui ne se proposaient rien de moins que "d'entreprendre l'oeuvre à laquelle tous les hommes, même les plus forts et les plus apostoliques ont échoué : celle de convertir l'Afrique". (7)

Quelle vaste ambition et quelle confiance en la femme !

S'il avait fondé presque en même temps deux sociétés missionnaires, l'une masculine, l'autre féminine, c'est parce qu'il avait entrevu l'importance de la "femme-apôtre". Dans l'ordre pratique et surnaturel, elle possède une efficacité unique :

"Ce que les hommes ne peuvent pas, les femmes le peuvent. On les admet avec facilité, même avec joie. Les malades espèrent d'elles un secours car elles sont pour eux des médecins d'un ordre surnaturel. Ils croient à leurs remèdes et encore plus à leur puissance auprès de Dieu. Les pauvres femmes recluses [musulmanes] y trouvent, dans l'ennui mortel de leur vie, la satisfaction d'une curiosité enfantine, elles ne veulent plus les laisser sortir (...)" (8)

Mais se sont surtout les qualités morales et spirituelles des "femmes-apôtres" qui les font considérer par Mgr Lavigerie comme les meilleurs missionnaires du peuple africain :

"C'est surtout la supériorité morale de la femme chrétienne et de la religion qui parle à ces femmes. (...) Elles voient, sans pouvoir l'expliquer, les chrétiennes, non seulement égales, mais supérieures à l'homme par la générosité, la délicatesse, la foi vive, le courage que cette foi leur inspire, la charité tendre qu'elle met dans leur coeur, l'honneur qui les entoure. C'est ainsi qu'il est facile aux Soeurs d'inspirer la confiance et d'arriver par elle, avec la grâce de Dieu, à la régénération morale et à la conversion chrétienne". (9)

Cette confiance forte en la religieuse missionnaire témoigne d'une conception ancrée sur la reconnaissance du charisme apostolique de la femme et aussi sur la réalité sociale. Mgr Lavigerie, tel un stratège, visait la femme en tant qu'elle soude et bâtit la société : "Par les femmes, on a la famille, par la famille, la société", écrivait-il.

Cette approche relève plus de la vision spirituelle de la société que de la réalité sociale apparente. Si la famille était considérée, dans la civilisation occidentale chrétienne, comme la cellule de base, le noyau formateur de la société, et si la femme y était vouée à la famille, celle-ci n'existait pas sous cette forme en pays musulman et noire (polygamie). L'un des objectifs prioritaires des missionnaires à cette époque, la formation de familles chrétiennes, heurtait souvent de plein fouet les coutumes sociales indigènes.

Cependant, Mgr Lavigerie entrevit que même dans une autre structure sociale, la femme, bien que méprisée, jouait en fait un rôle essentiel : c'est elle qui élève les enfants, c'est donc elle qui bâtit directement la société à travers l'éducation des jeunes. C'est pourquoi, par les Soeurs Blanches, en atteignant les femmes, il s'efforçait d'assurer la véritable conversion de l'Afrique.

Le P. Planque fut sensible aux mêmes aspects et y répondit de manière semblable. Il comprit que l'évangélisation de la femme africaine ne pouvait se faire que par l'intermédiaire d'autres femmes. Mais où trouver des Soeurs ? Sur le conseil du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, le

P. Planque s'adresse aux Soeurs Franciscaines de la Propagation de la Foi. Elles avaient été fondées en 1836, à Couzon-au-Mont-d'Or, par le jeune curé de la paroisse, l'abbé Jean-François Moyne, et comme leur nom l'indique, elles étaient en liaison étroite avec le mouvement de la Propagation de la Foi créé par Pauline Jaricot.

Ce fut donc à Couzon, en 1867, que le P. Planque vint solliciter leur concours. Sa demande frappa vivement la communauté. Depuis le temps que les Franciscaines de la Propagation de la Foi vivaient de leur idéal, une large fenêtre s'ouvrait enfin. La réponse faite à sa demande fut tout de suite affirmative. Dès le mois de mars 1867, trois Soeurs de Couzon allaient au Séminaire des Missions Africaines. On allait envisager la création d'un noviciat particulier pour la formation des Soeurs destinées aux missions.

Les quatre premières religieuses s'embarquèrent à Marseille le 28 janvier 1868 sur le voilier Maris Stella. A Pâques, elles s'installèrent à Porto-Novo et sans retard se mirent au travail. L'une d'elles écrivait : "Je suis tout à la fois maîtresse d'école, infirmière, notaire". Elles avaient de petits pensionnaires, quelques petites filles qui leur avaient été données et quelques enfants arrachés à l'esclavage. Avec l'école, elles s'occupaient du dispensaire et de la visite des malades à domicile.

En 1872 et 1874, de nouveaux renforts furent envoyés. Tout semblait devoir marcher à souhait lorsque des conflits de juridiction apparurent : les Soeurs avaient leurs Supérieures, le P. Planque et ses missionnaires constituaient une seconde autorité. Les religieuses tenaient à leur esprit franciscain. Une organisation nouvelle s'imposait. Le P. Planque sollicita l'avis de son protecteur, le cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande. Celui-ci l'invita à créer son propre ordre féminin. Les Soeurs de Couzon pourraient choisir entre les oeuvres de leur propre Congrégation et la nouvelle fondation. Onze d'entre elles firent leur choix en faveur de cette dernière. A travers ces tiraillements naquit la Congrégation des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame des Apôtres. Les Franciscaines de la Propagation de la Foi offrirent leur tradition et furent ainsi le berceau de la nouvelle Congrégation. Les activités des Soeurs furent variées : enseignement primaire et secondaire, catéchèse, soin des malades, animation féminine dans les villages, enseignement ménager, animation pastorale.

Dans l'ensemble, les activités des Soeurs dans les missions constituaient un élément civilisateur important (soins médicaux, éducation) qui inaugura l'évangélisation des indigènes par eux-mêmes : ce furent en effet les Soeurs qui incitèrent de jeunes indigènes à devenir elles-mêmes des apôtres. A partir de ces congrégations féminines naquirent un grand nombre de congrégations africaines autonomes.

X X

X

OEUVRES DES SPIRITAINS

Vicariat de Sénégalie (1864)	POSTE	PERSONNEL	OEUVRES
	Dakar	missionnaires du St Esprit Soeurs de l'Immaculée- Conception Soeurs indigènes	10 écoles en 1874 (200 élèves) Institution du St Coeu de Marie : - une école primaire ; - une école d'arts et métiers ; - un séminaire-collège
	Joal	deux missionnaires	une école et un dispensaire
	Ste Marie de Gambie	deux missionnaires six soeurs de l'Immaculée- Conception	une école (60 élèves)
	St Joseph de Ngazobil	(colonie agricole)	une école
(1874)	Gorée	7 Frères de Ploërmel Soeurs de St Joseph de Cluny	école de garçons (200 école de filles (150 une crèche un hôpital militaire
Vicariat des Deux-Guinées (1864)	Ste Marie	3 missionnaires	école primaire (90 à 100 élèves) établissement d'appren- tissage de métiers ma- nuels
	St Pierre	missionnaires et soeurs de l'Immaculée-Conception	hôpital institution pour jeunes filles (50 élève
	St Joseph	un Père y passe de temps en temps	
Préfecture apost. de Zanzibar		2 prêtres 6 religieuses de la Congrégation des Filles de Marie (indigènes)	un hospice une école un établissement d'apprentissage

OEUVRES DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

- en 1862, première école au Dahomey ; 150 élèves.

- en 1900, personnel : 168 missionnaires et 87 religieuses
45 postes principaux,
avec
 - 71 écoles (5 658 élèves, dont 1 500 filles) ;
 - 1 crèche ;
 - 7 hôpitaux ;
 - 32 dispensaires ;
 - 31 orphelinats, avec 868 orphelins ;
 - 9 refuges pour vieillards ;
 - 2 léproseries.

nombre de convertis : 30 000

X X
 X

OEUVRES DES PERES BLANCS ET SOEURS BLANCHES AU SAHARA

PERES BLANCS

POSTE	FONDATION	PERES	ORPHELINS	ECOLIERS	ELEVES EN ATELIERS	CHRETIENS	CATECHUMENES
Ouargla	1875	4	12	90	362	11	3
Ghardaïa	1884	3	-	85	-	8	16
El Goléa	1892	4	81	39	15	31	36

SOEURS BLANCHES

POSTE	FONDATION	SOEURS	ORPHELINS	MALADES SOIGNES			ELEVES	
				HOPITAL	DISPENS.	DOMICILE	OUVROIRS	ECOLES MENAGERES
Laghouat	1871	10	-	416	6 200	600	155	31
Ghardaïa	1892	8	8	-	9 600	800	100	-

Former un peuple chrétien indigène, indépendant et responsable, tel est le but fondamental de l'apostolat missionnaire. Le moyen privilégié pour l'éveil humain et religieux des indigènes, c'est l'enseignement. L'éducation devenait le noeud de l'oeuvre missionnaire, et particulièrement, celle des enfants, qui seule pouvait former des hommes, des chrétiens et de futurs apôtres.

Il s'agissait de "donner aux jeunes nègres de l'Afrique l'éducation qui leur permettra d'exercer avec le moins de frais possible pour la Mission, le plus d'influence possible dans leur pays et parmi leurs compatriotes", indiquait Mgr Lavigerie en 1879.

Mgr Bessieux, vicaire apostolique des Deux-Guinées, avait considéré auparavant l'enseignement comme le ministère le plus précieux : par l'école, on pouvait introduire le catholicisme, former des chrétiens, et préparer peu à peu les éléments d'un clergé indigène.

En effet, la formation du clergé indigène constituait l'horizon de l'apostolat. Encore lointain pour ces missionnaires, il était considéré comme la tâche prioritaire. L'Instruction apostolique de Grégoire XVI, en 1845, assignait cet objectif à ceux qui devaient alors oeuvrer à la restauration des missions (cf. premier chapitre). Mgr Kobès, en 1864, rappelait l'urgence de cette tâche :

"Il importe que nous tournions tous nos efforts du côté de la formation d'un clergé indigène et que nous employions tous les moyens possibles pour arriver à ce résultat, difficile sans doute, mais qui pourra seul donner la stabilité et du développement aux premiers succès des missionnaires européens". (10)

L'avenir de la mission dépendait de la capacité des missionnaires à s'effacer et à former un encadrement apostolique. Leur enseignement visait à la fois la formation d'hommes et de chrétiens initiés aux connaissances fondamentales comme aux techniques pour qu'ils fussent armés devant les divers aspects de la civilisation moderne qui, déjà, avaient commencé à transformer l'Afrique en profondeur avec la colonisation européenne, et celle d'apôtres, susceptibles de prendre le relais des missionnaires et d'influencer la société tout aussi profondément, qu'ils soient prêtres, religieux ou laïcs, afin d'en faire une société chrétienne.

Nous examinerons en premier lieu l'enseignement élémentaire et technique, en second lieu l'enseignement religieux et la prédication.

B) L'ENSEIGNEMENT ELEMENTAIRE ET TECHNIQUE

L'EDUCATION DE L'ENFANCE

Comment et d'où venaient les enfants scolarisés ?

Le plus souvent, ces enfants étaient des orphelins ou de jeunes esclaves en fuite, recueillis par les missionnaires ou les religieuses.

Dans certaines missions, spiritaines particulièrement, les enfants étaient envoyés par les parents eux-mêmes, familiarisés avec les missionnaires et intéressés par l'ascension sociale que l'instruction des enfants pouvait apporter.

"Les N'Komis, écrit le P. Buléon dans le vicariat des Deux-Guinées en 1892, ne nous ont pas voué leurs sympathies sans avoir au préalable fait notre connaissance. A notre arrivée, ils se montraient défiants. Nous étions pour eux des étrangers. On n'osait guère nous confier des enfants, et encore ne le faisait-on qu'avec réserve.

Aujourd'hui, toute crainte a disparu, et on nous les envoie très volontiers. Si nos ressources étaient suffisantes, nous en aurions bientôt plus de quatre-vingt. Leur chiffre en ce moment s'élève à quarante-neuf. Notre local et nos moyens ne nous permettent pas d'en accepter davantage. Nous nous efforçons de garder ces enfants le plus longtemps possible, afin de les familiariser avec les habitudes de vie chrétienne et fonder sur eux notre petite chrétienté naissante". (11)

En d'autres occasions, les enfants envoyés à l'école en parlaient à leurs camarades et les amenaient à suivre les instructions des missionnaires : le bouche à oreille était le meilleur instrument de recrutement.

La mission de Sénégambie s'honorait de la présence des fils des familles les plus influentes du pays, entre autres le fils du roi Denis, ou des plus puissants chefs de la contrée, et du fils du souverain de Loango, empire assez étendu au sud de la mission. Mais, si les fils des puissants, et parfois même des marabouts profitaient de l'enseignement des missionnaires, l'éducation était ouverte à tous et le plus souvent gratuite.

Le pouvoir des colons, propriétaires d'esclaves, freinait toutefois le recrutement des élèves. Les maîtres ne voulaient pas que les esclaves aillent à l'école, ce qui semblait une atteinte au droit exclusif de propriété. En effet, dès qu'il demandait le baptême, l'esclave ne pouvait être vendu ; il acquérait les mêmes droits que les fils du maître. Mgr Truffet note qu'il a dû faire une visite à un propriétaire influent de l'île pour lui donner des nouvelles de son fils, étudiant à Paris. En échange de quoi ce propriétaire accorda à la mission l'affranchissement et l'éducation d'un jeune Noir de huit ans.

Les enfants scolarisés choisissaient les métiers techniques ou commerciaux de leurs compétences, selon leurs désirs... et les vues des missionnaires ou bien étaient orientés vers le sacerdoce.

Les missions spiritaines soignèrent particulièrement l'éducation des enfants. Mais cette instruction rencontrait parfois l'hostilité générale. A Dakar, l'école ouverte par les missionnaires quelques mois avant l'arrivée de Mgr Truffet avait été dispersée par la volonté des parents, qui défendaient à leurs enfants de fréquenter les missionnaires et surtout leur maison. Mgr Truffet, face à cette situation difficile, estima qu'il

valait mieux ne pas l'ouvrir. A Dakar, affirmait-il, "les parents n'enverront leurs enfants à l'école des missionnaires que quand les parents eux-mêmes seront convertis. Ailleurs, l'école sera une introduction au catholicisme, ici, elle ne peut être qu'une suite".

Le travail d'appriivoisement était donc plus délicat et sûrement plus long, car l'école fut toujours l'instrument efficace pour se faire connaître et influencer les indigènes.

Cependant, Mgr Truffet réussit à établir une école pour la formation de futurs prêtres. Les élèves appartenaient à divers points de la côte, mais aucun n'était de Dakar, à cause de l'emprise des marabouts, qui s'opposaient au baptême et à l'éducation de l'enfance.

Malgré ces difficultés, les missionnaires offraient un enseignement structuré et complet :

"Nous avons huit élèves étudiant pour l'état ecclésiastique. Ils sont dociles et pieux. J'ai partagé leur journée entre les exercices de piété, l'étude du latin combiné avec leur langue maternelle, les arts mécaniques où ils s'exercent à l'ombre durant la chaleur, et l'agriculture, à laquelle ils s'adonnent le soir de cinq à sept heures. Ils ont chacun un jardin. M. Chevalier, ayant pour second M. Lamoise, est chargé de ce singulier Petit Séminaire, composé d'enfants qui deviennent successivement sacristains, acolytes, écoliers romains et wolofs; artisans, pêcheurs et agriculteurs". (12)

L'éducation ne négligeait jamais la formation technique. Cette première formation devait bien vite se spécialiser. A Dakar, un établissement connu sous le nom d'Institution du St Coeur de Marie renfermait à la fois une école primaire, une école professionnelle d'arts et métiers et un séminaire-collège pour préparer les éléments d'un clergé indigène. En 1864, elle comptait huit élèves, dont deux prêtres indigènes. Une communauté féminine fondée le 24 mai 1858 par Mgr Kobès se consacrait à l'éducation des jeunes filles indigènes et au soin des malades.

Dans le poste de Joal se trouvaient deux missionnaires en 1864. Leur temps était consacré à diriger la petite paroisse, à faire l'école aux enfants, à instruire quelques infidèles, à soigner les malades et à visiter les villages environnants.

A Sainte-Marie de Gambie, colonie anglaise, deux communautés s'adonnaient à l'éducation des enfants ; celle des Spiritains et celle des Soeurs de l'Immaculée-Conception. L'enseignement se faisait en wolof et en anglais. L'école était fréquentée par soixante élèves environ. La lecture, le calcul et l'écriture, matières fondamentales étaient enseignés dans la langue de la colonie. Le gouverneur anglais semblait satisfait de la présence des missionnaires spiritains. En 1863, il leur avait alloué un subside supplémentaire de 2 000 F pour les écoles.

Dans le vicariat apostolique des Deux-Guinées, les missionnaires desservaient trois stations : Ste Marie, St Pierre, St Joseph au Nord. Les enfants étaient environ 90 à 100. A St Pierre se trouvait une communauté de religieuses de l'Immaculée-Conception. Elles s'occupaient de l'hôpital établi par le gouvernement, et dirigeaient une institution pour 50 jeunes filles. St Joseph était dépourvue de la présence stable de missionnaires. Un des Pères de Ste Marie y allait de temps en temps.

Dans le vicariat de Sénégal, tenu par Mgr Kobès, les écoles étaient en 1874 au nombre de dix. Il y en avait six pour les garçons et quatre pour les filles. Environ 200 enfants y recevaient l'instruction élémentaire. Presque tous étaient à la charge de la mission, pour le logement, la nourriture et l'habillement.

A Gorée, les missionnaires disposaient de deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. L'école des garçons était tenue par les Frères de Floërmel, au nombre de sept. L'enseignement y était gratuit et comptait environ 200 enfants, presque tous indigènes, auxquels on enseignait le français. Le wolof y était en effet interdit. Le programme des classes comprenait la langue française, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, l'histoire sainte, l'histoire ancienne et moderne, le dessin linéaire et la musique instrumentale. Les élèves fréquentaient l'école jusqu'à 16-17 ans. En sortant, ils obtenaient des places très lucratives dans l'administration ou les maisons de commerce.

Le soir, une école spéciale pour les adultes mahométans était organisée. On y enseignait principalement la lecture, l'écriture et le calcul.

L'école des filles, gratuite elle aussi, était dirigée par les Soeurs de St Joseph de Cluny. Elle comptait à peu près 150 enfants. On leur apprenait le français, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, et on les formait aux travaux d'aiguille.

Outre cette école, il y avait une crèche tenue par deux Soeurs de St Joseph. Son but était de tirer de la misère les petites orphelines qu'on y pourrait accueillir, pour leur donner "des habitudes d'ordre, de piété et de travail, et faire d'elles de bonnes ouvrières ou de bonnes servantes", écrit le P. Meyer. L'administration fournissait aux Soeurs une allocation. Le prix des ouvrages exécutés par les enfants était également affecté à la crèche. Celle-ci comptait une cinquantaine de petites filles.

Tous les enfants qui fréquentaient les écoles étaient catholiques, à l'exception d'un petit nombre, et constituaient ainsi une pépinière de jeunes chrétiens dont certains choisissaient le sacerdoce ou la vie religieuse.

Dans les Missions Africaines de Lyon, les écoles étaient ouvertes à tous ceux qui voulaient les fréquenter. Au Dahomey, contrairement aux ministres anglais, qui n'enseignaient qu'en anglais, les missionnaires catholiques adoptèrent la langue portugaise, qui était la plus répandue dans le pays. Ce choix contraste avec l'attitude des Spiritains, qui enseignaient dans la langue coloniale (français ou anglais).

La première école s'ouvrit en 1862. Il y avait 150 inscrits. Le programme comportait de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique et une instruction religieuse. L'influence du missionnaire sur l'enfant scolarisé était forte, comme le rapporte l'abbé Borghero :

"La parole du missionnaire est pour lui un oracle. Il se plie sans peine à tout ce que l'on indique. La difficulté n'est donc pas de faire admettre à un jeune homme les principes religieux, mais bien de lui offrir les moyens de l'instruction religieuse. En Europe, même où le christianisme anime tout et saisit l'homme dès sa naissance, le plus grand nombre perdrait

l'avantage de l'instruction, si les parents ne veillaient pas sur leurs enfants. (...) On sait aussi que ceux-là deviennent plus pieux qui ont reçu les premiers germes de la Foi sur les genoux de leur mère, la première éducation sous les yeux de leur père". (13)

C'est pourquoi, en l'absence de familles chrétiennes, les missionnaires établirent un internat, où les enfants étaient protégés et susceptibles d'être plus influencés par les missionnaires.

"Tirés du milieu du paganisme et recueillis dans l'enceinte de notre fort, écrit le P. Borghero, ils mènent une vie parfaitement chrétienne, aussi bien réglée que dans un couvent parmi les peuples fidèles. Ils ne connaissent les superstitions du pays que pour les détester et en inspirer l'horreur aux autres. On comprend qu'ils soient dans le cas de recevoir une bien meilleure instruction que les externes, livrés à eux-mêmes, et que l'influence exercée sur eux par notre parole et par nos exemples est beaucoup plus entière. Il n'y a pas deux ans qu'ils sont avec nous, et déjà, ils nous rendent des services importants. Ils nous aident dans l'instruction religieuse des enfants et nous servent d'interprètes dans les trois langues indigènes qu'outre le portugais, on parle à Whydah. Leur conversation amène aux pratiques religieuses leurs condisciples externes, qui peu à peu se laissent gagner par des enfants semblables à eux". (14)

Les enfants élevés dans le cadre de l'internat constituaient ainsi le noyau sur lequel les missionnaires comptaient pour influencer leurs compatriotes et répandre l'Évangile.

L'enseignement des Spiritains et des Missionnaires de Lyon se caractérise par l'influence du système scolaire métropolitain : usage du français, choix des matières... En même temps, ils faisaient preuve d'une certaine adaptation aux conditions locales : apprentissage des métiers manuels et des techniques agricoles.

Les missions des Pères Blancs, elles, veillaient particulièrement au respect des cultures indigènes et à l'adaptation dans la société. Le souci d'une éducation respectueuse de la langue et des habitudes indigènes n'est pas exempt des autres ordres, comme le montre Mgr Truffet :

"Nous voulons nous dépouiller de tout ce qui n'est qu'européen, pour ne garder que les pensées qui sont les vraies et seules bases des chrétiens anciennes ou naissantes, les pensées de l'Église qui sont celles de l'Esprit de Dieu". (15)

Mgr Truffet fut l'un des rares Spiritains à témoigner d'une telle fidélité à l'esprit de son fondateur, le P. Libermann, esprit inspiré de St Paul. La vie intérieure intense dont il était animé fut sa garde.

Les Pères Blancs, dans leur majorité, vivaient de cet esprit paulinien inscrit au cœur même de la Société des Missionnaires d'Afrique. Mgr Lavigerie veilla sans cesse à ce que l'éducation matérielle des jeunes fût africaine. C'est pourquoi il ordonnait en avril 1880 :

"On leur apprendra à lire et à écrire dans la langue de leur pays, dont on figurera les sons, soit par des lettres latines, soit, si ces lettres ne peuvent pas les figurer, par des signes conventionnels que les Pères inventeront. Mais ce que je viens de dire suppose que la langue africaine sera écrite ; et en effet, c'est là qu'il faut en venir le plus tôt possible. (...) Pour cela, on se mettra immédiatement, dans chaque mission, à la composition d'un dictionnaire et d'une grammaire. Chacun devra s'intéresser à cette étude. Mais cependant, un rédacteur spécial du dictionnaire et de la grammaire sera désigné pour la rédaction". (16)

La mission de Mgr Hacquart resta fidèle aux directives du cardinal :

"On leur enseigne, rapporte-t-il en 1898 au Soudan, la lecture et l'écriture du songhay, du français et de l'arabe et les éléments de l'arithmétique, tout en veillant à ce qu'ils n'oublient pas les langues indigènes qu'ils savent parler". (17)

Ne pas élever les indigènes à l'européenne, telle est l'exhortation permanente de Mgr Lavigerie. En ce sens, il défendit aux missionnaires de donner aux enfants un costume européen, des lits européens, des habitudes européennes, une nourriture européenne. Il tenait à ce que l'on respectât les habitudes extérieures des jeunes Noirs.

Il y avait en effet deux manières de les influencer et de les éduquer. Le supérieur des Pères Blancs refusait la manière humaine, celle qui s'appliquait aux transformations extérieures, celle qui formait des "Européens à peau noire" ;

"Celle des civilisateurs philanthropes, de ceux qui disent, comme on l'a répété à la conférence de Bruxelles [1890], que pour changer l'Afrique, il suffit de leur enseigner les arts et les métiers de l'Europe. C'est croire que, lorsqu'ils seront logés, vêtus, nourris comme nous, ils auront changé de nature. Ils n'auront changé que d'habit. Leur coeur sera aussi barbare, plus barbare même, car il sera corrompu et fera servir à sa corruption ce qu'il aura appris des secrets de notre luxe et de notre mollesse". (18)

La manière apostolique était tout autre. Elle s'adressait au coeur et à l'intelligence. Elle transformait l'intérieur et conservait l'extérieur indigène. Elle s'inspirait de l'exemple des premiers apôtres :

"Ils ont cherché à changer les coeurs, et une fois les coeurs changés, ils ont renouvelé le monde. C'est là ce qu'il faut faire à leur exemple (...). Qu'aurait-on pensé de St Pierre et de St Paul s'ils avaient voulu faire des Hébreux des premiers néophytes de Rome ? Et que dirions-nous de St Irénée, s'il avait voulu faire des Grecs des enfants de Lyon ? Ce serait l'absurdité même." (19)

Cette règle paulinienne d'adaptation et de respect des cultures constituait l'intuition fondamentale de Mgr Lavigerie :

"Vouloir donner le Christ, mais sans imposer ses coutumes, son genre de vie ou sa liturgie". (20)

Il fut ainsi un pionnier qui dépassa la conception d'une politique colonisatrice et missionnaire à sens unique. Mgr Lavigerie comptait sur les Africains pour la transformation de l'Afrique, il comptait sur les jeunes convertis pour son évangélisation, la formation d'un clergé et d'un laïcat autochtones :

"Les missionnaires devront être surtout des initiateurs, mais l'oeuvre durable doit être accomplie par les Africains eux-mêmes, devenus chrétiens et apôtres (...) et non pas devenus français et européens. Ce serait un contresens que d'en faire des Européens et des Français. Ils seraient, par là même, d'autant moins aptes à l'oeuvre qu'ils doivent accomplir". (21)

L'éducation ne devait pas seulement respecter les principes pauliniens ; elle devait former des jeunes capables de faire face aux transformations de leurs pays, de les dominer et de les orienter. Au Soudan, Mgr Hacquart prévoit la transformation de la société provoquée par l'expansion coloniale :

"Avant cinquante ans, le pays sera sillonné en tous sens par des agents de l'administration, des commerçants, etc ; dans la population indigène, l'influence, la prépondérance iront à ceux que leur éducation aura initiés au nouvel état du pays ; ils seront les intermédiaires nécessaires entre les chefs et la masse.

Les enfants de la mission seront d'autant plus privilégiés qu'ils seront plus solidement instruits et perfectionnés dans leur méthode du travail. Ce serait une souveraine maladresse de prétendre les tenir, de parti pris, en dehors du mouvement, puisque, au contraire, ils peuvent être appelés à le diriger". (22)

Mgr Hacquart refusait de créer une société chrétienne isolée des transformations économiques et sociales, repliée sur elle-même et inadaptée. Il préconisait la formation d'une élite chrétienne ouverte et responsable qui puisse véritablement agir dans la société nouvelle :

"De population noire isolée, vivant dans la simplicité primitive, il n'y en aura bientôt plus au Soudan ; il faut renoncer à cette chimère et former pour les différents degrés de l'échelle sociale, selon l'aptitude de chacun, des hommes cultivés, à l'esprit largement ouvert, et par dessus tout foncièrement chrétiens". (23)

C'est pourquoi l'éducation des Pères Blancs visait la formation d'agents administratifs et de catéchistes tout à la fois. En dehors de l'instruction, les élèves étaient "appliqués aux travaux manuels, métiers utiles et cultures". La formation technique était inséparable de la formation intellectuelle et spirituelle. L'avenir de la mission était lié à ce réalisme novateur. Elle devait former les néophytes à une foi adulte, agissante, concrète, capable d'affronter les nouvelles réalités historiques. Elle devait contribuer en même temps au développement économique et social et au développement spirituel.

Cette conception était nouvelle, pionnière. Si d'autres missionnaires s'attachèrent à la formation technique des indigènes, ils le concevaient seulement comme une aide à la mission et un apprentissage de métiers immédiatement utiles : menuisiers, charpentiers, maçons, etc... Peu d'entre eux considéraient la formation d'une élite chrétienne comme une nécessité pour l'avenir de la mission. Pour Mgr Hacquart, il ne suffisait pas d'initier les indigènes aux travaux manuels ; il fallait leur donner véritablement les moyens de prendre leur avenir en mains, et pour cela, former des cadres, des administrateurs, des ingénieurs, des techniciens, capables d'entreprendre les travaux nécessaires et adaptés au pays. Ces vues audacieuses de Mgr Hacquart devaient se réaliser après 1919, où des cadres indigènes commenceront à être formés par les écoles chrétiennes d'arts et métiers.

Pour l'instant, les objectifs des missionnaires restaient plus modestes. Ils se bornaient généralement à initier les indigènes aux arts et aux techniques modernes.

LA FORMATION ARTISANALE ET TECHNIQUE

L'introduction des métiers manuels était envisagée comme une oeuvre éducative qui visait à l'autonomie et à la prise de responsabilité de l'indigène, dans l'esprit duquel le travail manuel était déconsidéré.

Mgr Truffet, en demandant au P. Libermann de lui envoyer plusieurs frères, souligne que le travail manuel était ressenti comme un déshonneur, car il était réservé aux esclaves dans les possessions européennes. Les Noirs de condition libre ne voulaient pas assumer les tâches qui étaient le partage des esclaves. En donnant l'exemple du travail manuel et en l'introduisant chez les Noirs, les missionnaires assuraient l'autonomie de la mission et le réhabilitait aux yeux des indigènes.

Mgr Hacquart, dans une instruction aux missionnaires, souligne les mêmes aspects : souci de l'indépendance matérielle de la mission, et souci éducatif envers les indigènes :

"Le travail doit amener progressivement un certain bien-être, à condition d'être sérieux et bien dirigé. Ce bien-être sera doublement nécessaire, d'abord parce qu'il exemptera la mission de charges paralysant son extension, ensuite parce que vous n'avez jamais sans cela une chrétienté digne de ce nom : vous avez un ramassis de miséreux ne jouissant d'aucune considération, n'exerçant aucune attraction sur l'extérieur, et ne trouvant pas où placer le respect de soi-même. (...) Que faut-il pour y échapper ?

Je l'ai dit : les mettre à même de se suffire sans recourir à la main-d'oeuvre étrangère, en introduisant parmi eux tous les métiers utiles ; et, pour l'agriculture elle-même, essayer dès maintenant des cultures plus productives que celles des denrées locales. Ne m'objectez pas qu'ils n'en ont pas l'habitude - je vous répondrais que c'est à cause de cela qu'il faut la leur donner - ni qu'ils ne voudront pas : ils voudront tout ce que vous voudrez, avec un peu de pression, et surtout avec votre exemple. C'est votre exemple surtout qui les entraînera : commencez donc les premiers ; ils comprendront que vous y trouvez votre avantage et ils accepteront de vous imiter". (24)

Sans cesse, les missionnaires sollicitaient la venue de Frères-artisans pour former les indigènes :

"A Ségou, il faudrait quatre missionnaires, réclame Mgr Hacquart à Mgr Livinhaç en 1895, dont un Frère maçon ou menuisier : la population est très dense dans la région, l'oeuvre des captifs libérés semble devoir y prendre de l'extension, trois Pères et un Frère me semblent indispensables pour mener de front une installation sérieuse et les sorties nécessaires pour faire la mission". (25)

Les demandes de Frères-artisans se renouvelaient dans presque toutes les lettres aux supérieurs. Les besoins étaient immenses, et les ouvriers de la moisson peu nombreux.

Cette formation artisanale et professionnelle correspondait aux vues de l'administration coloniale. Mgr Hacquart écrit au ministre des Colonies, le premier mars 1901 :

"(...) M. le Gouverneur général de l'Afrique occidentale estime que nous ne propageons pas suffisamment les connaissances pratiques pouvant servir la cause de la colonie". (26)

L'administration souhaitait développer les aptitudes des indigènes pour favoriser l'économie des colonies, et elle espérait pouvoir pour cela compter sur les missionnaires.

A Dakar, en 1854, avait été fondée une maison centrale d'études et d'arts professionnels. Ce fut le premier exemple de la contribution des missionnaires au développement économique et social. Mgr Kobès présente ainsi la nouvelle institution :

"Le but de cette institution est de former les enfants, dès leur bas-âge, à une vie morale et chrétienne, et de les initier progressivement à un certain degré de civilisation, en rapport avec la simplicité de leurs moeurs et de leurs habitudes. Elle a de plus un but spécial, celui de nous créer des aides dans l'oeuvre de la Mission, comme des artisans, des instituteurs et même des prêtres". (27)

Les missionnaires ne se bornaient pas à la formation. Ils furent aussi les premiers entrepreneurs au service des indigènes.

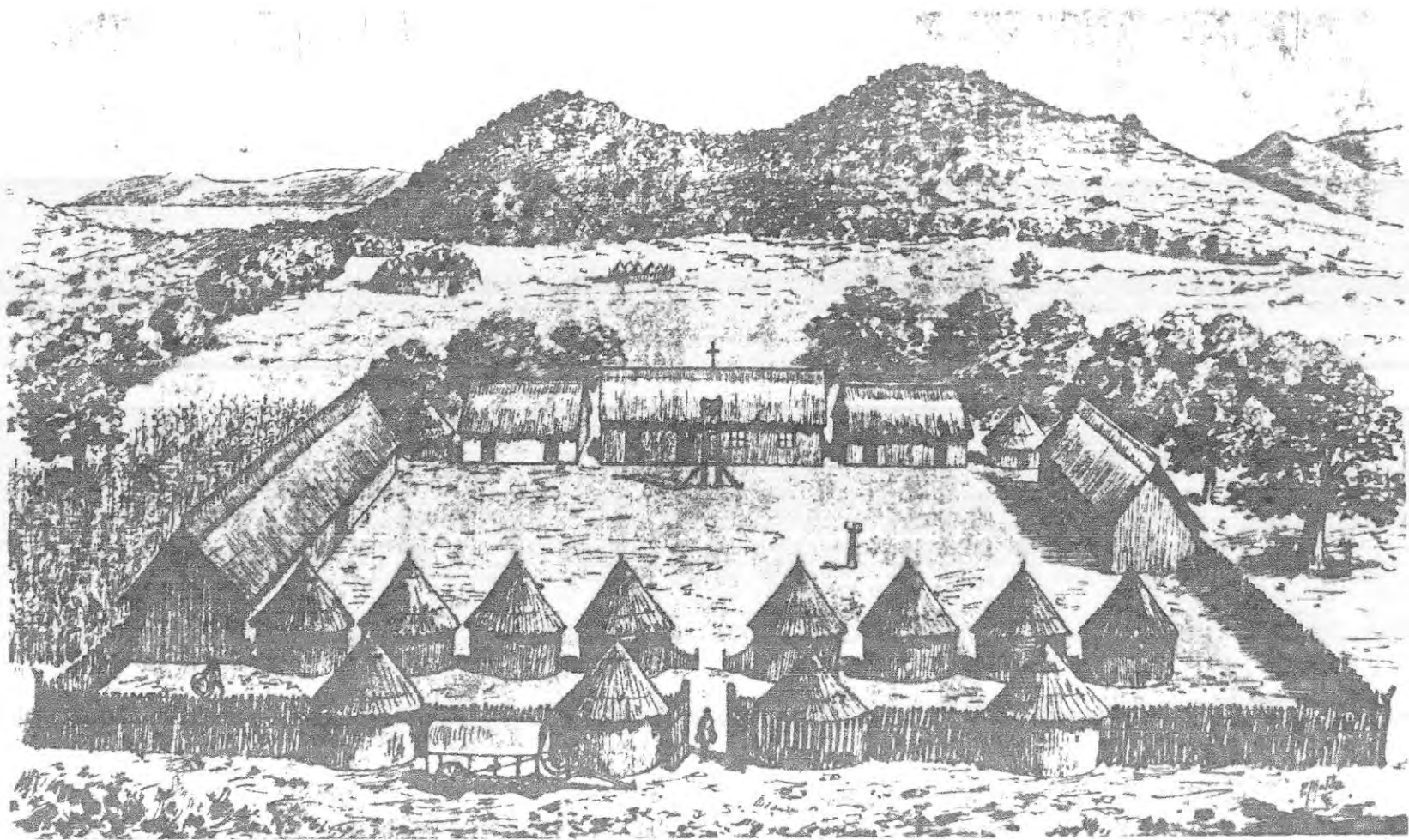
Dans la mission du Sahara et du Soudan, ils furent les premiers à forer un puits artésien. La première noria à moteur installée dans le Sud fut celle du jardin des Pères de Ghardaïa. Les Soeurs Blanches, dans le Sahara créèrent des ouvriers, ateliers consacrés à la filature de la laine, à la fabrication de tapis (pour les femmes) ; d'autres consacrés au tissage de burnous et de djellabas (pour les hommes). Ces ateliers permettaient aux indigènes de rester au pays, leur procuraient de quoi vivre, et surtout, de l'avis des missionnaires, évitaient les licences entraînées par l'oisiveté. En outre, le travail donnait à la femme une considération sociale qu'elle ne possédait pas.

Dans les autres missions spiritaines et des Missions Africaines de Lyon, les missionnaires étaient aussi tour à tour artisans, ingénieurs et agriculteurs. La mise en valeur des ressources apparaissait urgente, car elle permettait aux indigènes de combattre la misère et la famine, et aussi de préserver leur indépendance.

Les Spiritains, à St Joseph de Ngazobil, fondèrent une véritable colonie agricole. Mgr Kobès en avait eu l'idée en 1849, de concert avec le P. Libermann ; mais on fut obligé, par suite de l'hostilité du roi de Sine, de suspendre les premiers essais. Lorsque le Sénégal devint possession française, en 1855, Mgr Kobès demanda au gouvernement une concession de 1 000 ha pour y fonder un grand établissement agricole. La crise industrielle cotonnière, causée en Europe par les guerres d'Amérique, donnait à la culture du coton une actualité particulière. Les Noirs attirés sur la colonie agricole furent soustraits à l'influence des marabouts, et formés au travail et à la vie de famille. Le modèle colonial se réalisait dans la mission.

Dans le vicariat apostolique des Deux Guinées, à la station de St Pierre, les Spiritains avaient constitué un petit village de Noirs chrétiens, appelé Libreville. Au nombre de 400 environ, tous faisaient bénir leur mariage par l'Eglise, et formaient donc des familles régulières. Les Noirs rassemblés constituaient ainsi une mini-chrétienté, toute indigène.

Ces deux exemples montrent à quel point le modèle de la chrétienté et le modèle colonial ont pu influencer les missionnaires. Les Spiritains ne furent pas les seuls à vouloir créer de nouvelles sociétés chrétiennes. Mgr Lavigerie, lui aussi, avait favorisé la formation de villages chrétiens et de centres agricoles. Ces isolats devaient fournir



LE VILLAGE CHRÉTIEN, CADRE D'UN PREMIER ÉTABLISSEMENT MISSIONNAIRE EN AFRIQUE NOIRE, AU XIX^e SIÈCLE

(Reproduction d'un admirable dessin à la plume et au crayon dû au P. Mahler, de la Congrégation du Saint-Esprit).

des ressources régulières, contribuer au développement économique des sociétés, et soutenir l'apostolat. Mais les villages chrétiens constitués sur le modèle colonial des centres agricoles étaient perçus comme des auxiliaires de la colonisation. Leur rayonnement apostolique dès lors était compromis. C'est pourquoi Mgr Lavignerie opta pour une évangélisation dans la pâte sociale, au sein de la structure existante, en atteignant premièrement, nous l'avons vu, les femmes. C'est alors le principe paulinien d'adaptation qui prévalut chez les Missionnaires d'Afrique.

Toutefois, ces villages chrétiens ne furent pas une expérience stérile. Ils permirent la formation d'une pépinière chrétienne solide, capables d'évangéliser les populations environnantes, et eurent parfois une indéniable efficacité apostolique ;

"Frappés de l'exemple de ces familles chrétiennes et des bénédictions que Dieu se plaît à leur accorder, rapporte un Père spiritain des Deux Guinées en 1864, plusieurs indigènes des tribus voisines sont venus s'établir au milieu d'elles. La plupart des jeunes gens qui sortent des écoles des missionnaires préfèrent également s'y fixer, plutôt que de retourner dans leurs villages païens. Aussi cette population va grandissant chaque jour, et par son accroissement contribue aussi à la propagation de l'Évangile". (28)

On pouvait s'interroger sur l'avenir historique de telles sociétés un peu utopiques, exclusives et isolées de l'ensemble social.

Qu'elles aient constitué à l'origine un exemple et un appel, cela est certain. Mais leur développement posait la question qu'avait soulevée avec audace et lucidité Mgr Hacquart : était-il possible d'évangéliser la société africaine en profondeur en constituant des contre-sociétés ?

X X

X

C) L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Le village chrétien avait été conçu comme un ferment d'évangélisation, une présence chrétienne concrète. S'il constituait une communauté homogène et pouvait exercer un certain rayonnement par son originalité et son unité, la société environnante s'habituaît vite à son existence.

Les missionnaires comprirent qu'ils devaient l'envisager comme un lieu de formation de futurs apôtres indigènes qui se disperseraient au milieu des leurs. Ces nouveaux catéchistes seraient des instruments directs d'évangélisation. C'est dans cette vue que la formation de catéchistes indigènes, en outre de celle des prêtres, fut jugée indispensable.

Le ministère de la prédication achevait et complétait celui de l'éducation. Il réalisait en plénitude la vocation missionnaire : enseigner le christianisme, éveiller à la foi, ouvrir à l'amour de Jésus-Christ.

Cette oeuvre, si passionnante fût-elle, requérait des missionnaires une instruction rigoureuse et fervente, et des catéchumènes un cheminement patient et exigeant, afin que l'Évangile s'enracinât dans les coeurs et se réalisât dans les vies.

LA CATÉCHÈSE

Dans son livre intitulé L'oeuvre par excellence, Entretiens sur le catéchisme, paru en 1868, Mgr Dupanloup souligne l'urgence de l'éducation religieuse des enfants. Il n'est pas sûr que ce texte ait influencé les missionnaires. Mais le langage de Mgr Dupanloup est aussi celui de certains missionnaires qui se sont consacrés à l'éducation et à l'instruction religieuses des enfants. A travers le style imagé, sachons découvrir l'enthousiasme et l'ardeur apostoliques :

"Ces âmes, ce sont de jeunes plantes, de tendres fleurs, trop souvent abattues vers la terre par des souffles funestes, et desséchées avant le temps. Eh bien, on verse sur elles, au catéchisme, pour les ranimer, pour relever leurs tiges vers le ciel, l'eau pure de la doctrine, la douce rosée de la grâce, et avec quelle aimable avidité ils la boivent ! et comme ils en sont vite et entièrement pénétrés !

Avez-vous vu boire un enfant qui a soif ? C'est la même chose au catéchisme : les enfants boivent véritablement nos paroles, s'en désaltèrent et leurs jeunes âmes rafraîchies et vivifiées se relèvent vers Dieu et les choses éternelles.

Ah ! seulement, il importe de le bien entendre, ce n'est pas une eau troublée, bourbeuse qu'il faut verser, mais une eau pure, jaillissante, cette eau de la parole vive, de la grâce céleste, dont notre Seigneur dit qu'elle s'échappe du coeur et des entrailles.

Et c'est alors qu'on voit éclore et s'épanouir en eux les plus aimables vertus : dans les natures qui étaient bonnes, ce sont souvent des prodiges de piété et de ferveur ; et dans celles qui étaient viciées, ce sont les transformations les plus touchantes.

Messieurs, je ne connais pas pour un prêtre de plus grand bonheur que d'être l'instrument de ces merveilles (...)

Aimez donc, Messieurs et bien-aimés Coopérateurs, aimez ce doux ministère ; étudiez-le, sachez à fond l'art sacré ; car il y a un art simple et divin, une science profonde du catéchisme : surtout, mettez-y toute votre âme et votre coeur et rien dans votre vie ne sera jamais plus béni de Dieu".(29)

C'est à cet art sacré, auquel les missionnaires se consacraient, qu'ils s'efforçaient de former quelques apôtres indigènes.

C'est cet art sacré qui encourageait le travail linguistique (traductions de catéchismes en langues vernaculaires) et favorisait l'approfondissement doctrinal.

C'est cet art sacré qui rassemblait des villages entiers et faisait du missionnaire comme du catéchiste indigène un messager et un pèlerin.

Le témoignage du P. Aupiais, décrivant la visite d'un missionnaire dans un village noir, nous fait saisir concrètement comment se vivait le catéchisme. A cette occasion, tout le village se rassemblait autour de l'apôtre.

La scène est sûrement idéalisée par le souvenir et la volonté du missionnaire d'exalter son oeuvre. Mais laissons-nous prendre un moment, et nous comprendrons mieux ce que représentait un catéchiste pour les Noirs, et quelles relations s'établissaient entre le catéchiste et ses auditeurs :

"Quand un village entier des environs demande à être admis au catéchuménat, le missionnaire s'y rend plusieurs fois par semaine à la tombée de la nuit, et la séance de catéchisme a lieu en plein air, devant la case du chef de famille. Tout le monde est là, les petits enfants dans la pousière, les adolescents juchés un peu partout ; les jeunes gens et les hommes assis gravement, pendant que les jeunes filles se tiennent à genoux, assises sur les talons, et que les femmes bercent debout les bébés attachés à leur dos".

Voilà l'auditoire. Tous les âges et les sexes sont réunis, mais ne se confondent pas ; la structure sociale du village se maintient pendant la prédication. Et puis le missionnaire partage sa joie d'être au milieu d'eux tous :

"Que de fois j'ai enseigné le catéchisme de cette manière. Ce souvenir reste l'un des meilleurs de ma vie de missionnaire. Comme il était consolant aussi de pouvoir se dire le soir, vers une certaine heure, qu'à ce moment, dans de nombreux villages d'un rayon de vingt à vingt-cinq kilomètres, des groupes d'indigènes se trouvaient pieusement réunis autour de leur catéchiste pour prier et apprendre la doctrine chrétienne ; dans combien de régions d'Afrique le coucher du soleil ne provoque-t-il pas ces réunions "d'hommes de bonne volonté" pour lesquels le Christ est venu sur la terre". (30)

Le catéchisme n'était pas la seule oeuvre susceptible d'évangéliser ; un métier vécu de façon authentiquement chrétienne pouvait témoigner aussi efficacement. Mgr Lavigerie conseillait à ses missionnaires d'enseigner à leurs jeunes la médecine. Cet état les honorait, leur donnait de l'influence.

"Que l'on se représente ce que pourraient des médecins chrétiens et vraiment apôtres par le coeur, que l'on se représente ce que pourraient ces médecins devenus les aides des missionnaires (...).

Du reste, en agissant ainsi, les Missions Africaines ne feraient que pratiquer le moyen marqué par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même à ses apôtres pour assurer les fruits de leur apostolat : "Curate infirmos et dicite illis : appropinquavit in vos regnum Dei" (Lc 10, 9) (Guérissez les malades et dites aux gens : le Royaume de Dieu est proche)". (31)

LA PREDICATION

Tous les indigènes, futurs prêtres, futurs catéchistes ou laïcs pratiquants bénéficiaient d'une instruction religieuse approfondie, rigoureuse et graduée, qui les préparait d'abord au baptême.

Les élèves étaient répartis en catéchumènes, néophytes et confirmés, dans les missions autres que celles des Pères Blancs. Chez les Pères Blancs, les néophytes étaient divisés en postulants, catéchumènes et fidèles.

Dans les Missions Africaines de Lyon, l'abbé Borghero indique les exigences que chaque étape comporte et le contenu général de l'enseignement religieux :

"A mesure que l'instruction avance, on tâche de leur inspirer l'horreur des superstitions du fétichisme auxquelles ils sont exposés et sollicités continuellement et avec instance". (32)

Cet enseignement veille d'abord à les détourner de l'environnement culturel hostile à la foi chrétienne, du moins à les en protéger. Voici la définition des étapes :

- les catéchumènes doivent savoir par coeur le Pater, l'Ave Maria, le Credo, les commandements de Dieu et de l'Eglise et ce qui regarde le baptême ;

- les néophytes doivent savoir en plus ce qui concerne les sacrements et pénitence et de confirmation ;

- les confirmés doivent savoir ce qui concerne les sept sacrements, surtout l'Eucharistie, et les vertus et les pratiques du chrétien.

L'instruction, d'apparence formelle, insiste sur les formules de prières et les commandements de la religion. Le coeur même de la foi, la confiance en un Dieu d'amour révélé en Jésus-Christ, le Rédempteur, n'est pas explicitement mentionnée, mais on peut supposer que le missionnaire le soulignait dans son enseignement.

Mgr Hacquart, lui, met l'accent sur l'essentiel dans son enseignement catéchétique. "La charité est la base de notre sainte religion", indique-t-il d'abord. Ensuite, il fait saisir ce qu'est la prière, les préceptes du Décalogue et l'amour de Jésus-Christ. La charité étant au coeur, tout est éclairé et remis à sa place.

Mgr Lavigerie, lors d'une cérémonie de départ de missionnaires, leur indique quel devra être le contenu de leur prédication :

"Ce qu'il faut donc, c'est faire comprendre à ces populations, hélas ! dégradées, l'impiété de leur erreur ; c'est leur apprendre que l'homme est le frère de l'homme, que Dieu, en le créant, lui a donné la

liberté de son âme et la liberté de son corps, que Jésus-Christ les lui a rendues, lorsque le monde était courbé sous un universel esclavage, et qu'il n'a pas cru acheter trop cher la restauration de cette liberté sainte en la payant du prix de son sang.

Allez à mes fils, allez leur enseigner cette doctrine. Dites-leur que ce Jésus, dont vous leur montrerez la Croix, est mort sur elle pour porter toutes les libertés du monde, la liberté des peuples contre le joug de la tyrannie, la liberté des consciences contre le joug des persécutions, la liberté des corps contre le joug de l'esclavage." (33)

La doctrine présentée par Mgr Lavigerie est christocentrique et insiste particulièrement sur la Rédemption. Ce qui est remarquable, c'est le lien qu'établit le cardinal entre la Passion du Christ et les luttes pour les libérations, qu'elles soient politiques (tyrannies) ou sociales (esclavage). Mgr Lavigerie propose une doctrine authentiquement chrétienne qui ne dissocie pas l'action divine de l'action humaine, le mystique du social et du politique, chose assez rare à toute époque...

D'ailleurs, les accents de ce discours sont politiques. Mgr Lavigerie prend parti, comme chrétien, comme disciple du Christ. Il lutte pour la libération effective des esclaves. L'oeuvre rédemptrice est en effet incarnée dans l'histoire et se continue à chaque époque ; le chrétien est un homme engagé dans l'histoire, sinon il trahit l'Incarnation et la Passion du Christ.

Il existe cependant plusieurs manières de présenter la doctrine chrétienne. Mgr Lavigerie incitait ses missionnaires à présenter surtout les "aspects surnaturels", et non ce qui est d'ordre naturel. Par surnaturel, il entend la réalité mystique du christianisme, ce qui constitue son originalité, sa spécificité et sa grandeur : la relation avec Dieu par Jésus-Christ, qui introduit l'homme dans une vie nouvelle, créatrice, la vie même de la Trinité, et qui par là même construit le Royaume, moment ultime où tous seront rassemblés en Dieu.

Contrairement aux esprits occidentaux, trop portés à l'aspect philosophique et raisonnable, il fallait offrir aux esprits neufs des indigènes l'essentiel et donc avoir soi-même une foi surnaturelle assez grande "pour compter sur l'intervention directe de Dieu et oser Lui demander des miracles. De la foi, beaucoup de foi, c'est tout ce qu'il faut pour les obtenir", rappelait Mgr Lavigerie. (34)

La prédication en effet ne consiste pas à convaincre l'autre raisonnablement, mais à l'attirer, à lui faire partager un émerveillement et un amour. C'est en mettant le cap sur l'essentiel que l'autre peut être séduit. Mgr Hacquart en était convaincu, lui qui connaissait la rectitude d'âme, la simplicité de coeur des indigènes, qui les rendaient sensibles aux richesses exposées par les missionnaires.

Cependant, le chemin de la conversion était marqué par un long catéchuménat chez les Missionnaires d'Afrique.

LE CATECHUMENAT DES PERES BLANCS

La préparation au baptême était plus longue chez les Pères Blancs que chez les autres ordres missionnaires. Mgr Lavigerie imposait aux futurs chrétiens un catéchuménat de quatre ans, conformément à la Tradition de l'Eglise la plus ancienne.

"J'ai exposé à la Sacrée Congrégation de la Propagance un plan qui consiste dans le rétablissement, approprié aux circonstances actuelles, de la discipline appliquée, dès l'origine, par l'Eglise, vis-à-vis des païens, et les Pères savent que ma pensée a été hautement louée et approuvée". (35)

Voici les étapes préconisées par Mgr Lavigerie :

- les postulants, à qui on ne faisait connaître de la doctrine que ce qui était de nature à gagner les esprits par la splendeur même de la vérité. C'est l'étape de la religion dite naturelle : existence de Dieu, immortalité de l'âme, distinction du bien et du mal - loi morale telle que l'enseigne le Décalogue - peines et récompenses de l'autre vie. Quant au culte, les postulants n'étaient point admis à participer à l'Eucharistie et aux offices ;

- les catéchumènes, auxquels on enseignait ce qui regarde les mystères chrétiens : la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption. Les catéchumènes n'étaient admis qu'aux prières préparatoires de la Messe, jusqu'au moment où le Saint Sacrifice commençait. Ils étaient considérés comme chrétiens, mais on ne les appelait pas encore des fidèles. On ne devenait fidèle que par la réception du baptême.

- les fidèles avaient reçu le baptême et étaient initiés à tous les mystères chrétiens et tous les sacrements. Ils devaient s'engager à remplir tous les devoirs des chrétiens.

Les néophytes passaient deux ans dans l'ordre des postulants puis deux ans encore dans celui des catéchumènes. Le baptême n'était ainsi conféré qu'après quatre ans de catéchuménat.

Mgr Lavigerie en appelait à la prudence de ses missionnaires. Ils ne devaient donner le baptême qu'une fois assurés de la conviction et de la volonté profondes du catéchumènes : quatre ans d'attente et de persévérance devait être une épreuve assez longue pour acquérir cette certitude. Ces exigences se justifiaient pour éviter à la Mission des apostasies trop nombreuses :

"En observant ces préceptes, souligne Mgr Lavigerie, on atteindra le but essentiel, qui est de sauver les âmes, et on évitera le péril de voir la Mission péricliter et retourner à chaque instant en arrière par les apostasies ; les apostats, en effet, surtout les grands et les puissants, deviendraient les plus dangereux ennemis de la Mission". (36)

Toutefois, les règles n'étaient pas rigides quant au contenu de l'instruction religieuse. Les missionnaires adaptaient leur prédication à ceux qu'ils entretenaient de la doctrine chrétienne. S'ils estimaient qu'ils pouvaient prêcher rapidement la doctrine surnaturelle du christianisme, ils ne s'attardaient pas à l'étape de la religion naturelle. Les missionnaires devaient savoir répondre à l'attente des coeurs.

Pour cela, il était nécessaire de connaître les indigènes et de distinguer entre eux. Mgr Hacquart à Tombouctou analysa les différents groupes sociaux pour établir les prédications les plus adaptées. Il partageait en trois groupes la population de Tombouctou, selon les dispositions intérieures probables à l'égard du christianisme :

- les "gros bonnets", chefs, caïds, imans,...

- le menu peuple des Tolba et des petits propriétaires ;

- les infimes, c'est-à-dire les captifs et hommes de condition libre vivant péniblement de leur travail.

"Le premier groupe, note Mgr Hacquart, n'est pas fanatique. Il compte des gens intelligents, à idées plus larges que les marabouts musulmans, moins rapaces que ces derniers.(...) Bien que frottés à la gent arabe, ils ont moins de préjugés contre les Blancs, en vertu de cet axiome universellement accepté au Soudan que "du nord vient la lumière". Les Arabes en effet ne font pas faute de leur raconter les merveilles de la civilisation septentrionale en en gardant une bonne partie de la gloire. (...) On dirait qu'ils ont fabriqué tout ce qu'ils apportent, que les procédés scientifiques n'ont plus de secret pour eux, et ils regardent avec compassion les arts primitifs du Soudan.(...) Ils sont tous très respectueux, très courtois, et montrent un véritable intérêt à s'entretenir des choses du christianisme. Mais (...) ils ont à un haut degré les préjugés de caste, et sont sujets au scandale pharisaïque (...). Ils nous accorderaient probablement plus de considération si nous leur appartenions davantage et si nous étions moins à la disposition de tous ceux qui se présentent". (37)

Cette volonté d'accaparement nuisait au service des malades et à la mission. Des malades n'osaient pas se présenter quand un tel n'avait pas quitté la pharmacie. Les missionnaires durent alors recourir à une ruse de guerre : un coup de seringue mal dirigé aspergeait les pieds ou les habits du visiteur importun, aussitôt suivi de mille excuses. Ainsi, les indiscrets firent leurs visites à la maison. Leur volonté dominatrice se heurtait à la résistance des missionnaires et à leur réelle action évangélique. Ce premier groupe n'était pourtant pas le pire.

Le second groupe inspirait à Mgr Hacquart plus de reproches :

"Bien plus ingrats sont les médiocres, les jeunes Tolba [Noirs islamisés ayant totalement oublié leur culture d'origine et soumis aux envahisseurs musulmans, Foulbé, Toucouleurs, enfin Touareg]. C'est là qu'on trouve l'islamisme dans la fleur d'orgueil et sa sottise suffisance. Quelle peste que ces gens pleins d'eux-mêmes et de leur demi-science, dédaignant et méprisant tout le monde ! Ce qui les attirait chez nous dès le début, c'était la curiosité et le désir de nous prendre en défaut.(...) A leurs yeux, si les missionnaires exercent la charité avec désintéressement, ce sont de pauvres infidèles dont Dieu se sert pour favoriser ses préférés, les sectateurs de l'islam ; notre mérite n'est pas d'être bienfaisants, c'est d'exercer la bienfaisance à l'égard des musulmans (...). Selon eux, ayant étudié l'islam, nous avons voulu le connaître parce que sa beauté nous séduisait, mais Dieu n'a pas daigné nous éclairer jusqu'au bout, et nous continuons à croupir dans toutes nos erreurs, malgré la vérité qui creve les yeux." (38)

Ces Tolba, perpétuels serviteurs, professaient donc avec intolérance l'islam et manifestaient plus de sectarisme que de curiosité positive envers les missionnaires.

Le troisième groupe est celui que préférait Mgr Hacquart : c'était celui des malheureux, des déshérités, des captifs. Ceux-ci vivaient sous l'emprise musulmane mais tellement superficiellement qu'il était facile aux missionnaires de les atteindre. "Ces esclaves ne sont pas plus musulmans que chinois", affirme Mgr Hacquart.

En les interrogeant sur leur religion, les missionnaires obtenaient cette réponse : "On nous a appris à faire ainsi, nous ne savons pas pourquoi". Ignorants, ils savaient seulement que la suprême convenance était de croire en Dieu et en son prophète. Là se bornait leur éducation religieuse. Mgr Hacquart estimait alors que les conversions s'obtiendraient par la seule comparaison d'avec les musulmans, le travail de la grâce, et une prédication allant à l'essentiel. C'est d'eux qu'il parle lorsqu'il prévoit que l'Évangile atteindra en premier lieu les humbles et les petits.

En outre, la suppression de l'esclavage était considérée comme l'événement qui provoquerait de multiples conversions. Délivrés du joug musulman, ces captifs embrasseraient la religion de ceux qui les soignaient et luttèrent pour leur libération. Pour l'heure, Mgr Hacquart et ses compagnons préparaient le terrain par la charité et de bonnes paroles, sans rien précipiter.

A Ségou, autre poste soudanais, l'apostolat se présentait mieux. Un officier revenant de Tombouctou comparait les deux missions en 1897 :

"Un peuple de négrillons pullule à Ségou ; ce sont les nombreux captifs, déjà libérés par les Pères. Les anciennes paillettes ont fait place à de vastes cases circulaires. Les Pères sont très contents ; ces populations bambaras de Ségou leur donnent beaucoup plus d'espoir et déjà de résultats que les gens de Tombouctou en donneront d'ici longtemps. Là-bas, comme en tout pays musulman, les Pères seront toujours limités à une politique d'influence et au soin des malades. A Ségou, ils pourront bien plus vite faire véritablement oeuvre de mission."(39)

La prédication devait ainsi s'adapter aux circonstances locales, tenir compte de l'emprise musulmane et envisager alors un rythme et un contenu différent selon les cas.

L'étape de préparation était beaucoup plus longue en pays musulman, la prédication plus directe, plus rapide en pays noir, protégé de l'influence musulmane. La structure sociale de la ville (Tombouctou) ou de la région exigeait aussi une adaptation de la prédication. Un enseignement plus intellectuel pour les classes cultivées était préférable, un enseignement plus surnaturel pour les classes "défavorisées" le plus souhaitable.

Mgr Lavigerie invitait ses missionnaires, dans une société divisée en une multitude de tribus vivant à l'état patriarcal, à gagner l'esprit des chefs. Il indiquait qu'en gagnant un seul chef de tribu, on ferait plus pour l'avancement de la Mission qu'en gagnant isolément des centaines de pauvres Noirs. Une fois les chefs convertis, ils entraîneraient tout le reste après eux.

Cette conception missionnaire relève de la stratégie militaire. Elle prend en compte la réalité sociale mais néglige la gratuité et l'intériorité du travail de la grâce...

Mgr Hacquart, qui entreprenait aussi une analyse sociale approfondie afin d'aborder ceux qui étaient le plus susceptibles de recevoir l'Évangile, faisait moins confiance aux puissants et aux savants pour l'accueil de la Parole qu'aux "humbles et aux petits".

Les missionnaires conçurent d'abord leur apostolat de manière exclusive et métropolitaine ;

Exclusive dans la mesure où ils s'efforçaient de former des villages chrétiens homogènes, poursuivant leur rêve de construire de nouvelles chrétientés. Ils reproduisaient ainsi les structures sociales de l'ancienne chrétienté occidentale. L'instruction visait à couper les jeunes chrétiens de la société par le biais de l'internat (mission du P. Borghero).

Métropolitaine dans la mesure où l'enseignement était en français et comportait un programme basé sur les matières enseignées en France (missions spiritaines).

Le recours systématique à l'école introduisit des modèles culturels occidentaux et un code de moralité chrétienne intransigeant et étranger aux coutumes des indigènes.

Mais avec le temps et l'expérience, les missionnaires s'appliquèrent à mettre au point des méthodes d'apostolat plus efficaces et plus adaptées. Ce fut la formation de catéchistes indigènes, auxiliaires apostoliques indispensables qui suppléaient les missionnaires dans les villages pour l'éducation et l'instruction religieuse.

Issu des schémas métropolitains, l'enseignement missionnaire s'adapta aux conditions locales (langues, coutumes, civilisation matérielle). Les Pères Blancs, après quelques tentatives de fondation de villages chrétiens, semblables à ceux des autres congrégations, profitèrent de l'expérience de leurs prédécesseurs. En outre, grâce à l'esprit profondément apostolique de leur fondateur, ils surent, bien plus que les autres missionnaires, évangéliser les indigènes tout en respectant leur culture, les structures et les habitudes sociales.

L'abandon des premières fondations artificielles d'isolats chrétiens annonçait le passage à une étape décisive, celle de l'évangélisation de tous les Africains au sein même de la société. L'apostolat se dépouillait de ce qui appartenait à la culture occidentale. Dans leur effort d'adaptation aux réalités africaines, les missionnaires témoignaient de l'indépendance de la foi chrétienne par rapport à la civilisation européenne et de l'universalité du christianisme. Ils pouvaient être "tout à tous", comme le disait St Paul, et assuraient ainsi la naissance de nouvelles Eglises responsables. Ce qui était la seule bonne manière de répondre à l'appel de Jésus :

"Allez donc, de toutes les nations, faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit". (Mt 28, 19)

X X
X

III LA CONCURRENCE ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

Les lettres des missionnaires catholiques relèvent souvent l'hostilité qui règne entre eux-mêmes et les ministres protestants. Les relations se sont en effet définies en termes de compétition et d'affrontement. La mission protestante antérieure à la mission catholique s'est trouvée combattue sur son terrain, aux sens propre et figuré. La lutte s'exprime sur le plan doctrinal, mais elle était d'abord territoriale. Une véritable course d'influence s'était instaurée.

Cette rivalité était accentuée par l'ingérence des nationalismes. Les missions protestantes surtout bénéficiaient d'un soutien important de leur nation d'origine.

La concurrence apostolique encourageait l'affirmation des différences. Les catholiques défendaient leur identité avec fierté, d'autant plus que l'ultramontanisme progressait dans les milieux catholiques.

Nous examinerons d'abord l'influence des nationalismes dans cet affrontement, puis l'expression doctrinale et cultuelle de celui-ci, qui était souvent fort dommageable pour la crédibilité de ces missionnaires qui se voulaient disciples du même Jésus-Christ.

L'INGERENCE DES NATIONALISMES

Les Missions Africaines de Lyon, implantées en territoire colonial anglais, apportent un exemple précis de la concurrence apostolique, encouragée par le gouvernement britannique.

Lors de la prise de la colonie de Sierra Leone en 1804 par les Anglais, ceux-ci avaient envoyé immédiatement des ministres. En 1859, l'almanach méthodiste comptait 30 chapelles wesleyennes, 2 autres prêches, 363 agents, payés ou non, 3 993 écoliers, 13 105 adeptes wesleyens et d'autres sectes encore.

Mgr Marion de Brésillac, vicaire apostolique du Sierra Leone, devant cette situation, écrivait en 1859 aux Conseils centraux de l'OPF :

"Vous serez heureux d'apprendre que la mission de Sierra Leone a été ouverte avec succès (...). Quand on pense qu'il y a, dans ce malheureux continent, des peuples entiers qui n'ont jamais entendu la Bonne Nouvelle et qui la recevraient avec joie ; que d'autres ont été abandonnés depuis des siècles, après avoir reçu un commencement d'évangélisation que le malheur des temps a rendu insuffisant ; qu'il en est d'autres, enfin, chez qui les ministres de l'hérésie se sont introduits avant nous, tout coeur vraiment catholique ne se laissera-t-il pas émouvoir par l'espoir que le Séminaire des Missions Africaines de Lyon pourra, dans un temps donné, devenir un puissant instrument de la miséricorde divine en faveur de tant de malheureux ?" (1)

Cette influence protestante que voulaient réduire les missionnaires catholiques était soutenue, alimentée par des ressources fournies par les nations d'origine. Dans plusieurs localités, rapporte Mgr Kobès, les sectes recevaient la protection de leurs gouvernements. Etablies dans les colonies anglaises et au Libéria, elles étaient patronnées puissamment par l'Angleterre et les Etats-Unis. Les établissements protestants disposaient d'immenses revenus.

Les missionnaires catholiques français, certes plus nombreux, ne cessaient de faire appel à l'Oeuvre pour la Propagation de la Foi. Sous la III^e République, ils ne pouvaient guère compter sur le gouvernement anticléricale. C'est cette situation inégale que regrettait Mgr Hacquart :

"L'Allemagne et la Belgique sont remplies d'oeuvres particulières qui donnent leurs ressources exclusivement aux missions des pays allemands ou au Congo belge (...). A mon dernier voyage en Lorraine, une dame d'oeuvres, allemande, m'a supplié d'aller à Metz enlever le consentement de l'évêque pour établir une oeuvre spéciale des missions allemandes. J'y suis allé deux fois ; mes confrères de l'Afrique orientale allemande en profitent et je m'en réjouis : mais mes oeuvres n'en ont pas reçu un pfennig ni un lavabo. Voilà comment la charité reste surtout catholique en France et se nationalise au dehors. Ce n'est pas un reproche, mais une constatation". (2)

Mgr Hacquart souligne l'esprit "catholique", universel, des missionnaires français mais doit reconnaître que Rome souhaitait le partage du "monde barbare" entre chaque nation, qui prendrait à tâche de civiliser son morceau en le christianisant.

"La France, conclut Mgr Hacquart, fera toujours plus que sa part, mais il serait juste qu'elle ne négligeât pas son bien en améliorant celui des autres". (3)

Cette ingérence des nationalismes, au fond, compromettait l'apostolat. Mgr Truffet, si vigilant sur la question de l'intégrité du missionnaire, tenait à se démarquer de ces compromissions avec les intérêts nationaux :

"Dites au roi de Cayor, avec simplicité et calme, que nous sommes envoyés par Dieu et par son représentant, le grand pape de tout le monde, et non par la France ou l'Angleterre, pour annoncer la bonne nouvelle, le salut éternel à ceux qui croiront en Jésus-Christ et recevront son divin baptême". (4)

En soulignant l'attachement à la papauté et l'indépendance à l'égard des nationalismes, Mgr Truffet apportait le témoignage de la spécificité catholique que rappelait aussi Mgr Lavigerie :

"L'apôtre, ne l'oubliez jamais, c'est exclusivement l'homme de Dieu et des âmes. S'il veut être autre chose, il n'est rien qu'un souffle qui passe et une cymbale retentissante". (5)

Ces expressions pauliniennes nous montrent la nécessaire indépendance de l'apôtre à l'égard des ambitions, des querelles mondaines, et soulignent l'esprit catholique de l'apostolat. Voici ce que disait Mgr Lavigerie en 1890, aux missionnaires prêts à partir, lorsque l'Afrique était la proie des ambitions impérialistes :

"Vous allez vous trouver au milieu des compétitions, des divisions, des passions, souvent légitimes, de toutes les nations engagées dans les querelles d'où dépend l'avenir africain. Ne prenez jamais parti pour quelque cause que ce puisse être ; ne soutenez aucun intérêt que celui de la foi et de l'humanité (...) ; donnez à tous également le concours de votre charité ; ne laissez jamais mêler ni votre cause, ni votre nom à des intérêts humains ; si l'on vous en accuse contre toute vérité, protestez encore, n'acceptez pas qu'on méconnaisse en vous des hommes vraiment apostoliques, c'est-à-dire sachant embrasser dans un même amour, dans un égal amour toutes les nations d'ici-bas". (6)

La spécificité de l'apôtre, c'était pour Lavigerie sa catholicité, sa faculté de s'élever au dessus de l'attachement à sa patrie et à confondre toutes les nations dans le même amour. L'apôtre ne reniait pas pour autant ses racines, mais contrairement aux protestants, soutenus par leurs nations, ils étaient moins tentés de se soucier de l'intérêt national. Mgr Lavigerie, il est vrai, alliait à l'esprit catholique son patriotisme, mais pour lui, la France, protectrice des missions, l'était pour toutes, universellement.

LA SPECIFICITE CATHOLIQUE

L'identité catholique s'exprimait sur le plan doctrinal et dans la manifestation du culte.

La prédication des Missions Africaines de Lyon affirmait son caractère catholique. La doctrine se voulait la doctrine de l'Eglise. Les ministres protestants, de leur côté, déclaraient qu'ils n'aimaient guère leur doctrine, mais qu'ils n'avaient rien à dire contre eux, rapporte un missionnaire.

Le P. Lorber, en poste au Libéria, traduit ainsi la "propagande" protestante, une prédication qui s'attachait à caricaturer le dogme catholique :

"Les pauvres âmes abusées et ignorantes ne connaissent notre sainte religion que par les ministres protestants, qui pouvaient à l'aise déblatérer contre les prêtres catholiques.

D'après eux, nous ne connaissons pas Dieu, nous adorons la Ste Vierge, nous brûlions les Saintes Ecritures, etc... Le purgatoire était une invention des papistes et la confession une monstruosité. La Bible tenait lieu de tout. On faisait croire à ces pauvres gens que Notre-Seigneur en avait donné une à chacun de ses apôtres en leur disant : Voilà toute la doctrine qu'il faut prêcher ; tout est renfermé dans ce livre !

Et le sixième commandement de Dieu ; et les questions de justice et de restitution. Ah ! nos ministres sont faciles là-dessus. "Tuez, volez, soyez impudique, mais dites après : Seigneur, ayez pitié de moi, et tout est fini, vous êtes justifié". Quel abîme pour les âmes !

On ne peut réellement voir le protestantisme à l'oeuvre sans laisser échapper de son coeur ce cri du Pater appelant le règne de Dieu : Ad-veniat Regnum tuum !

Une autre plaie misérable est celle du divorce. La doctrine protestante l'autorise en certains cas. Aussi, à Libéria, quand un homme est fatigué de sa femme, il la renvoie avec ses filles, garde les garçons et

se remarie. De là, deux familles, c'est-à-dire désunion, haine acharnée, misère affreuse". (7)

Le prêtre catholique, lui aussi, use de simplifications : "la Bible tenait lieu de tout". Mais dans ce réquisitoire, il souligne les points essentiels de l'affrontement : fidélité à la papauté, culte de la Vierge Marie, sens mystique des sacrements disparu dans le protestantisme (Mariage et Pénitence ici), conception différente de la justification (le protestantisme minimise la responsabilité de la personne par rapport à la grâce divine), importance de la liberté dans le catholicisme, et enfin attachement exclusif à l'Écriture chez les protestants.

Quelle possibilité apostolique s'ouvrirait alors au missionnaire catholique ?

La lutte ouverte comportait des risques, surtout celui de perdre la crédibilité devant les indigènes, étonnés de voir des apôtres du même Seigneur se combattre.

Les missionnaires catholiques préféraient s'appuyer sur l'attirance de la vérité, la cohérence, la luminosité de la doctrine catholique :

"Les préjugés sont à peu près dissipés, la vérité se répand, écrit le P. Lorber, la lumière se fait, les missionnaires sont estimés et leur doctrine goûtée. Beaucoup sont convaincus que nous avons la vérité pour nous (...). Il nous faut donc prier et demander au Bon Dieu des grâces puissantes de conversion et de persévérance". (8)

La dévotion à Marie constituait une différence sensible pour les indigènes. Les ministres protestants caricaturaient le culte marial et en détournaient le sens mais les Noirs ne restaient pas indifférents à cette présence représentée par des tableaux ou des images :

"Nous sommes assiégés toute la journée, rapporte l'abbé Reymond à Mgr Marion de Bresillac, au Sierra Leone, par les curieux qui veulent voir la Virgin Maria et le crucifix qui sont sur notre autel provisoire. Ce tableau qu'on nous donna à Lyon quelques jours avant notre départ est admiré. Oh ! puisse Marie toucher leur cœur comme son image les étonne, afin qu'ils connaissent combien la foi est plus belle que les lambeaux de vérité que leur donnent les ministres protestants". (9)

Les missionnaires catholiques vivaient donc leur foi pleinement, affirmant leur différence et leur spécificité. Ils savaient que c'est en enseignant aussi clairement que possible la pure foi catholique qu'ils pouvaient faire en sorte qu'elle attire les indigènes. Ils restaient eux-mêmes, sûrs que Marie les aiderait à combattre le protestantisme et à ouvrir les cœurs à la vérité.

D'autre part, le témoignage d'un culte authentiquement catholique frappait les indigènes. Un jeune Noir du Sierra Leone, converti du protestantisme au catholicisme, souligne comment la solennité du culte catholique a pu provoquer des conversions :

"Pendant l'année, nos fêtes se célèbrent aussi solennellement que possible. Nous n'avons pas sans doute des églises aussi grandes et aussi riches que les vôtres [celles de France], encore moins des ornements étincelants d'or et d'argent : mais nous pouvons affirmer que nos solennités sont impatientement attendues et regardées comme de vrais jours de bonheur.

Les protestants eux-mêmes, poussés d'abord par la curiosité, se pressent en si grand nombre devant l'église, que plusieurs milliers de personnes ne peuvent y pénétrer. L'ornementation, le chant, les cérémonies de l'office, tout les émeut et leur plait. (...) Plus d'un s'en retourne le coeur inquiet, et se demande pourquoi il n'est pas catholique, puisque le culte de cette religion est si attrayant et porte tant à la dévotion". (10)

C'est la beauté, la solennité du culte qui séduisaient. Les missionnaires catholiques cherchaient à émouvoir, à toucher la sensibilité des indigènes pour leur faire comprendre la splendeur de la vérité chrétienne. S'il est vrai que la religion catholique n'est pas cérébrale, qu'elle concerne l'homme dans sa sensibilité tout autant que dans son intelligence, les missionnaires visaient plus l'affectivité des indigènes que leur intelligence, parfois jugée inférieure (par exemple par le P. Borghero).

Les processions, les images pieuses, les cérémonies solennelles avaient une indéniable vertu d'entraînement, mais risquaient de méconnaître l'adhésion personnelle, intime, réfléchie. De plus, en important les images des dévotions européennes, les missionnaires firent parfois preuve de maladresse, voire d'incompréhension. Une image ne possède un sens que dans son contexte culturel et théologique. Séparée de lui, elle est détournée de son sens.

Cependant, il faut reconnaître que les missionnaires catholiques, contrairement à leurs collègues protestants, rencontraient la sensibilité indigène pour, sans la rebuter, la séduire et lui enseigner les vérités du christianisme.

La dévotion mariale, particulièrement, rencontrait la sensibilité indigène. Les tableaux et les images éveillaient à une présence maternelle, proche et mystérieuse. Il n'est pas sûr que Marie n'ait pas été transformée, réinterprétée dans la conscience des indigènes mais justement, la force des missionnaires, c'est qu'ils ne s'opposaient pas de front à la sensibilité païenne des indigènes; ils l'intégraient dans la solennité, la magnificence du culte, le goût du cérémonial et du rituel. Il ne faudrait pas trop vite dénoncer le "conditionnement" sensible auquel aurait été soumis les indigènes. Les missionnaires catholiques connaissaient la valeur de la beauté, du rituel, du cérémonial dans l'expression religieuse; ils confortaient ainsi la conscience religieuse des indigènes qui assimilaient les vérités du christianisme, ses dévotions, sans être forcée de se renier. Les missionnaires christianisaient la conscience dite païenne mais profondément religieuse des Noirs sans la détruire. C'est cela surtout qu'il faut souligner dans l'importance accordée au rite et au cérémonial.

Le P. Buléon, missionnaire aux Deux Guinées, décrit ainsi l'église que ses confrères et lui ont construite :

"Nous n'avons rien négligé pour produire sur le Noir un effet saisissant qui lui parle de la grandeur de Dieu. Un porche ouvert par trois grandes baies, et dominé par une statue monumentale de Ste Anne, en fonte dorée, donne accès à l'église, et en pénétrant dans la maison de Dieu, le Noir se sent petit malgré lui et comme touché par la majesté du saint lieu". (11)

Tous les missionnaires, certes, n'étaient pas bâtisseurs de cathédrales mais ils utilisaient tous les arts à leur disposition pour séduire et enseigner les indigènes.

L'insistance sur la Sainte Famille, considérée comme le modèle social par excellence, illustre cette volonté de reconstruire une chrétienté nouvelle. La famille constituait le noyau de la nouvelle société chrétienne. Les missionnaires, épris de ce rêve de reconstruction, considéraient ce modèle social comme étroitement lié à l'évangélisation. Ils ne purent se défaire de la conception traditionnelle de la chrétienté, et leur effort d'évangélisation tendait à réaliser cette utopie.

Celle-ci, il faut le souligner, témoigne de la force de résistance des chrétiens du XIX^e siècle, face à la société bourgeoise qui se développait, face à la révolution capitaliste industrielle, face à la civilisation matérialiste. Le rêve de nouvelle chrétienté témoigne plus de cette résistance des chrétiens que de la domination occidentale qui devait consister plutôt en l'invasion de l'argent, du commerce et des colonialismes nationaux.

Le dernier atout des missionnaires catholiques, c'est qu'ils enseignaient dans une autre langue que l'anglais :

"C'est un grand avantage que nous avons sur les ministres protestants qui n'enseignent leur doctrine qu'en anglais, et confirment ainsi les préjugés des indigènes qui croient que chaque peuple a sa religion spéciale.

Au contraire, en voyant à notre église des gens qui parlent portugais, d'autres français, en un mot l'unité de religion parmi des nations si diverses, en apprenant que nous, missionnaires, au nombre de six seulement, nous sommes trois nations différentes, on peut facilement en tirer une idée de l'Eglise catholique". (12)

L'affirmation de la catholicité par l'exemple, telle fut aussi la voie choisie par les Missions Africaines de Lyon.

L'identité catholique souligne la fidélité à la doctrine de l'Eglise, à la papauté, garante de l'enseignement des missionnaires. La montée de l'ultramontanisme explique en partie cette affirmation fière et décidée de la différence catholique.

D'ailleurs, cette affirmation de l'identité catholique, si elle aggravait parfois l'affrontement avec les protestants, ne portait pas préjudice à l'influence des missionnaires, au contraire, nous l'avons vu. Quelquefois, elle interrogeait même les protestants. Le P. Lorber cite le cas d'un ministre protestant qui avait trouvé fort pieux le catéchisme des missionnaires catholiques, et se l'était procuré pour son propre apostolat...

Mgr Hacquart, pour sa part, nuance l'affirmation générale au sujet de la rivalité entre catholiques et protestants :

"Comme on parle souvent de cette opposition sans nommer personne, on pourrait croire que tous nous ont été hostiles. Ce qui serait regrettable. Car tous, au contraire, ont été aimables pour nous, à l'exception de M. Makai. (...) Je vous prie [il s'agit de Mgr Livinhac] de veiller à ce qu'on n'inspire rien contre les procédés vis-à-vis de nous des ministres protestants. Mais que si l'on veut parler de ce qui s'est passé ici, on nomme M. Makai". (13)

S'il est vrai que protestants et catholiques se comportèrent le plus souvent comme des adversaires, il est des exceptions méconnues. La vérité était plus complexe que la généralité des images d'Epinal, fussent-elles celles données par certains missionnaires.

La rivalité avec les protestants nous a permis de cerner la spécificité du culte et de la foi catholiques. Le catholicisme se manifestait par son culte solennel, son goût des processions, des cérémonies, des liturgies expressives. La pratique dominicale et la présence au catéchisme constituaient l'essentiel de la vie chrétienne.

Le culte exprimait davantage la grandeur, la majesté, la puissance de Dieu que Sa pauvreté, Son humilité en Jésus-Christ. La sensibilité catholique, encore imprégnée du déisme triomphant du siècle précédent, avait un sens très vif de la transcendance divine, sens que les religions traditionnelles africaines possèdent avec une force particulière. Mais parfois, ce sens de la distance, de l'éloignement de Dieu était peu contrebalancé par la révélation de la proximité, de la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ.

Le P. Borghero avouait lui-même que lorsque la prédication de Jésus-Christ s'avérait difficile, il se repliait sur un quelconque déisme. Que devenait alors l'annonce de la Bonne-Nouvelle ?

Cette impasse, pourtant, ne doit pas nous faire méconnaître les efforts pour dire le visage du Christ : la dévotion mariale, le culte de la Sainte-Famille familiarisaient avec ce Dieu proche, humble, fait homme qu'est la personne de Jésus. Nous n'avons pas rencontré expressément la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, mais nous ne pouvons, à partir de nos seuls documents, conclure à son absence. Dans ces cultes, nous reconnaissons sans peine l'influence de la piété métropolitaine, populaire, ultramontaine qui envahit la sensibilité catholique dans cette seconde moitié du siècle.

Cette influence, désastreuse parfois par son incompréhension des religions traditionnelles, son souci excessif de convaincre par la sensibilité et le sentiment, de conquérir par le coeur plus que par l'esprit, s'avéra pourtant plus adaptée à la sensibilité religieuse africaine, moins intellectuelle, moins abstraite que l'occidentale (du moins dans certains milieux).

La prise en compte de la sensibilité indigène fut progressive. Certains la considèrent comme inférieure, sous prétexte qu'elle était moins abstraite. Elle avait beaucoup plus le sens de l'unité entre l'esprit et la matière. Cette "infériorité" est à notre sens une grande qualité. L'adéquation à cette sensibilité se fit peu à peu. L'architecture témoigne de cette exigence d'adaptation : les églises sont construites dans le style local, tout en gardant la structure européenne traditionnelle, signe même du Christ. La prédication elle-même évolua vers une attention plus grande envers les indigènes.

Certains missionnaires continuèrent, il est vrai, à transmettre une religion formelle et moralisante, où la fidélité aux principes d'une "morale" chrétienne était première. Ce qui parfois suscita des blocages. D'autres comprirent la richesse de la doctrine chrétienne, du kérygme, et savaient que lui seul pouvait séduire, convaincre et alors changer les vies. Il semble que la prédication du P. Borghero fut beaucoup plus tributaire d'une conception moralisante que celle de Mgr Hacquart, axée sur l'essentiel.

Dans cette même époque coexistaient des visions différentes du christianisme. Les efforts de dépouillement et d'adaptation étaient fort inégaux. Toutefois, on peut dire qu'en cette seconde moitié du siècle, la prise de conscience de la différence culturelle et de l'imprégnation de la foi par des schémas occidentaux s'amorça. C'est après 1914 que la pratique missionnaire devait chercher à se dépouiller des modèles européens. Mais déjà, les Pères Blancs et d'autres (tel Mgr Truffet) faisaient preuve d'une audace et d'une lucidité remarquables.

"Les aveugles voient, les boiteux marchent, (...) et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres" (Mt 11, 5)

L'apostolat, nous l'avons indiqué, avait pour objectif premier la formation d'un clergé indigène.

"La tâche des étrangers est dignement remplie, écrivait Mgr Truffet, quand ils ont réussi à placer les missions dans le cas de se passer d'eux sans inconvénients, en les remettant à la piété éclairée d'un clergé indigène et canonique". (1)

Quelle fut donc l'efficacité des missionnaires en ce domaine ?

Les trois premiers prêtres indigènes furent ordonnés en 1840 au Sénégal. Mais ils furent bien peu nombreux jusqu'en 1914 (moins de 50) et surtout les missionnaires rencontrèrent des déceptions fréquentes, qui venaient de la difficulté de fortifier et d'assurer la solidité des vocations dans des pays non encore évangélisés. La fragilité des nouveaux apôtres était grande du fait même qu'ils se trouvaient dans un milieu étranger à leur foi. Mgr Lavigerie prévenait ses missionnaires de ces misères pour qu'ils ne cédaient pas au découragement :

"Les vertus héroïques, l'angélique pureté, la foi vive et sans tache des néophytes n'ont jamais existé que par exception ; vouloir en faire la règle commune, c'est se vouer d'avance à des déceptions amères ou prendre des imaginations pour des réalités (...). Il faut s'attendre à de réelles et fréquentes misères mais on rappellera qu'il n'en était pas autrement dans l'Eglise primitive ; qu'à Corinthe, St Paul reprochait aux premiers chrétiens de s'enivrer au moment même où ils venaient participer au banquet eucharistique (...) et que nous savons par nos premiers Pères d'Afrique, Tertullien et St Cyprien en particulier, à quel degré d'immoralité descendaient les chrétiens des II^e et III^e siècles". (2)

Les Eglises en germe étaient fragiles mais lentement elles croissaient. En 1923, on ne comptait encore que 66 prêtres indigènes en Afrique. Mais après la seconde guerre mondiale, les Eglises locales fleurirent et s'organisèrent : en 1957, il y avait 1 700 prêtres indigènes et les hiérarchies ecclésiastiques s'établissaient avec à leur tête des évêques africains.

Les missionnaires de la seconde moitié du XIX^e siècle travaillaient en vue d'une fécondité lointaine. Par leurs oeuvres caritatives et leur enseignement, ils préparaient la semence de nouvelles Eglises. Telle fut leur patience.

Les missionnaires que nous avons rencontrés consacraient leurs vies, les donnaient parfois totalement pour l'annonce de l'Évangile aux peuples africains. Ce déracinement, ce départ vers l'inconnu et l'aridité de l'apostolat se réalisaient à cause d'une passion intérieure et d'une immense ambition : convertir l'Afrique au christianisme.

- Dans quelle mesure ont-ils réussi dans leur projet ?

- Quels missionnaires ont-ils été ? Quelle fut l'authenticité apostolique de leur action ?

L'ambition des missionnaires de ces trois instituts africains était immense. Prenant conscience de l'abandon spirituel et de la misère des peuples africains, leur élan apostolique jaillit de cette compassion profonde pour les Africains, de leur soif de les relever, de les éveiller à la Bonne Nouvelle. C'est pourquoi l'élan missionnaire ne se détourna jamais de l'action caritative : les missionnaires s'adressaient avant tout à des hommes qu'ils voulaient libérer de l'esclavage, de la misère, de l'emprise des chefs despotiques, leur rendre leur dignité et les associer à l'immense peuple de Dieu.

Les résultats, de ce dernier point de vue, furent modestes et aléatoires. Le nombre des conversions, important parfois, fournit peu d'engagements dans le sacerdoce ou la vie religieuse. Les signes visibles de l'expansion missionnaire paraissent, eux, fort optimistes ; le partage de l'Afrique occidentale en circonscriptions ecclésiastiques donne une idée grandiose de la conquête missionnaire. Mais elle est fort éloignée de la réalité. Ces cadres juridiques masquent les effectifs très minces des missionnaires et le petit nombre de terres véritablement évangélisées : quelques "taches" (postes et environnement) ici et là.

Le nombre de conversions lui-même est sujet à caution. Les Missions Africaines de Lyon annoncent 30 000 convertis en 1900. Ce nombre paraît considérable. Mais quelle est leur qualité ? Ces conversions proviennent-elles de l'influence personnelle du missionnaire, d'un phénomène d'acculturation collective et sociale ou d'adhésions intimes et personnelles au Christ ? Il est difficile, voire impossible, de le discerner. Seule la persévérance dans la vie chrétienne peut être considérée comme un signe de l'authenticité et de la solidité de l'adhésion religieuse.

Une ambition immense, des résultats apparemment limités et fragiles mais considérons bien la faiblesse numérique des missionnaires pour une telle tâche !

Les effectifs sont dérisoires au regard des objectifs. A la mort du cardinal Lavignerie, le 26 novembre 1892, la Société des Missionnaires d'Afrique comptait 163 Pères et 70 Frères vivants. En 1907, à la mort du P. Planque, la Société des Missions Africaines de Lyon comptait 296 membres, dont 205 en mission et une cinquantaine de séminaristes à Lyon.

Les effectifs, déjà réduits, l'étaient plus encore par la maladie ou le martyre. Les Pères Blancs comptaient déjà en 1892 les noms de 50 Pères et de 15 Frères morts, dont 14 assassinés lors d'expéditions. Après moins de 50 ans d'existence, les Missions Africaines de Lyon avaient perdu 393 de leurs membres, les Spiritains bien plus encore, surtout dans les premières années.

Au regard de leur faiblesse numérique et de la difficulté de leur apostolat, les missionnaires firent des merveilles. S'ils ne virent pas de leur vivant le fruit de leurs travaux, les jeunes Eglises africaines leur doivent leur émergence. Aujourd'hui, les missionnaires des trois instituts exercent leur activité au service de diocèses confiés à des évêques africains (Côte d'Ivoire, Mali, Nigeria, Ghana, Sénégal...) Avec des moyens humains extrêmement faibles, l'influence des missionnaires fut considérable, signe de la fécondité divine de leur apostolat.

L'éclosion de nouvelles Eglises indigènes prend sa source dans le patient labeur de nos missionnaires. L'extension spatiale et quantitative ne suffit pas pour apprécier le caractère apostolique de leurs réalisations. On peut, pour vérifier l'authenticité missionnaire de leur action, se baser sur trois critères fondamentaux qui sont les suivants :

- la communion, l'adaptation aux peuples à évangéliser, le respect de leurs cultures ;

- le souci civilisateur indépendant de tout modèle importé, l'amour préférentiel des pauvres lié à l'exigence personnelle de pauvreté ;

- le sens de l'universalité de la mission, de son unité, de son indépendance à l'égard des nations et du colonialisme.

Le respect des cultures s'avère chose délicate dans la mesure où le missionnaire importe naturellement avec lui sa propre culture et surtout dans un contexte généralisé de domination occidentale.

Le souci de respect et d'adaptation des missionnaires aux cultures indigènes fut souligné par les fondateurs qui se rendaient compte de la nécessité de cette exigence pour le difficile travail de l'évangélisation qui consiste à transformer la foi religieuse d'un homme. Toutefois, malgré ces directives, les missionnaires étaient en même temps et d'abord ceux qui apportaient l'Evangile et aidaient à l'éducation des indigènes. La démarche fut premièrement pédagogique avant d'être accueil et écoute d'une autre culture. L'attitude missionnaire aura fort à faire pour se dépouiller de cette assurance occidentale.

Les missionnaires importaient leur liturgie, leurs modes d'expression, leurs dévotions. Mais, déjà, ils s'intéressaient à la culture et aux coutumes indigènes pour mieux les connaître, les comprendre.

Cet effort de compréhension est inhérent à leur mission. Ils furent les premiers à chercher à comprendre vraiment les indigènes, même si parfois les schémas occidentaux les enfermaient et réduisaient leur compréhension. Il faut reconnaître d'adaptation et de communion culturelle et spirituelle, réalisé parfois de manière admirable (Mgr Hacquart) dans le contexte de mépris occidental.

L'effort d'adaptation allait de pair avec le souci civilisateur. Cette exigence était cruciale pour la mission, elle était son garant évangélique, la marque indispensable de la charité chrétienne et le témoignage concret le plus influent de l'amour de Jésus-Christ pour tous les hommes.

Nos missionnaires se consacrèrent ainsi au soin des malades, à la lutte contre les épidémies, ils prenaient parti et agissaient contre les aliénations les plus graves (l'esclavage). Par rapport au clergé métropolitain, leur conscience sociale était très vive. Ils se souciaient de la formation humaine, de l'éducation des enfants et de la formation technique des indigènes. Ce souci des plus pauvres révèle l'authenticité évangélique de leur apostolat. Si certains s'accommodèrent des liens privilégiés avec les notables, ils furent des exceptions : les missionnaires rencontrés servirent d'abord les plus pauvres. Il est vrai que leur démarche civilisatrice et pédagogique servait parfois l'influence européenne dans la mesure où ils enseignaient une langue coloniale. Toutefois, on peut affirmer sans conteste que les missionnaires et les religieuses furent les Européens les plus désintéressés et les plus généreux par ces services multiples, et les plus efficaces par le témoignage de l'exercice concret de la charité chrétienne, attentive à la vie quotidienne et à la dignité des hommes.

Cette oeuvre missionnaire se déploya dans le cadre de l'expansion coloniale, on ne saurait trop le souligner. Il y eut forcément un lien étroit entre la colonisation et l'évangélisation ; les missionnaires ne pouvaient ignorer l'administration coloniale.

En fait, les missionnaires précédèrent souvent de fort loin la colonisation, sauf les Pères Blancs, venus plus tardivement, qui l'accompagnèrent. Il arrivait parfois que certains servissent d'intermédiaires entre les chefs locaux et les puissances européennes, à cause de leur connaissance des langues et des indigènes ; qu'ils participassent à des expéditions d'exploration scientifique (Mgr Hacquart), mais on ne saurait en conclure qu'ils furent des agents de la colonisation : ils ne purent méconnaître sa présence, et parfois en profitèrent pour leur propre sécurité.

L'expansion coloniale entraîna à la fin du siècle l'alignement forcé des missionnaires. L'échec de l'expérience des Frères armés du Sahara nous l'a montré. L'Afrique étant devenue le jouet des puissances européennes, les missionnaires furent emportés dans l'affrontement des folies impérialistes, bien qu'ils s'efforçassent de préserver le caractère universel de la mission (Mgr Lavignerie). C'est pourquoi en 1919, Benoît XV rappelait fermement le principe de l'indépendance de la Mission à l'égard des nationalismes dans Maximum illud.

Dans ce dur contexte colonial, nos missionnaires restaient persuadés pour la plupart de l'association possible entre leur apostolat et l'oeuvre des nations. Mgr Truffet fut l'un des rares à se détacher de tout patriotisme. Il témoigne d'un esprit d'indépendance exceptionnel à l'égard du colonialisme naissant. Ses successeurs, ne pouvant séparer, à juste titre, leur apostolat de l'oeuvre civilisatrice, ne surent guère la distinguer de la colonisation. La fi-

délité à leur apostolat ne comportait pas pour eux un choix radical entre l'acceptation de la colonisation, la bonne entente, ou le refus, la dénonciation. Dans la mesure où la colonisation n'empiétait pas sur leur liberté d'action, ils le respectaient, formés qu'ils étaient par les instructions pontificales au respect dû à César, aux autorités en place. Ils étaient vigilants, non hostiles. S'ils critiquaient les abus, les excès de la colonisation, s'ils affirmaient bien la supériorité et l'indépendance de leur mission, leurs rêves patriotiques, leurs illusions sur la réalité coloniale ne leur permirent pas de dissocier l'oeuvre de l'Eglise et celle de la France en particulier. C'est le cas de missionnaires aussi authentiques que Charles de Foucauld ou Mgr Lavigerie.

D'une part, nourris de la conception mystique de la vocation propre de leur patrie, "Fille aînée de l'Eglise", ils espéraient toujours pouvoir convertir l'oeuvre civile aux principes chrétiens. Souvenons-nous des véhémentes exhortations de Charles de Foucauld et des appels de Mgr Lavigerie pour une véritable oeuvre civilisatrice. Ils n'eurent pas la lucidité nécessaire pour combattre radicalement le mouvement impérialiste qui se drapait dans un mensonger providentialisme et une illusoire générosité. Abusés par ces mensonges et ces masques aussi bien que par leur confiance excessive en leur patrie, ils ne purent saisir la réalité ultime du colonialisme, victoire des cupidités nationales et commerciales.

D'autre part, la volonté qui animait nos missionnaires de reconstruire les chrétientés locales (villages chrétiens fondés sur des familles chrétiennes) les enferma dans ce modèle. Les villages chrétiens furent confondus avec l'encadrement colonial, alors que leur esprit et leur finalité étaient fondamentalement opposés. Les missionnaires tardèrent à incarner l'esprit évangélique, qui les faisait s'attarder dans cet idéal anachronique, dans des réalisations adaptées aux sociétés indigènes. Heureusement, à la fin du siècle, on assiste à une réelle évolution de la mentalité missionnaire, lors de l'apogée de l'expansion coloniale. Le ferment de contradiction, la force de résistance au capitalisme que possédait en lui l'idéal de chrétienté, se réalisa dans l'adaptation au sein de la société.

L'évangélisation comme "levain dans la pâte" prit le relais du village chrétien, structure privilégiée de la première moitié du siècle, devenue inadéquate et ambiguë. Mgr Hacquart, en entreprenant la formation technique et scientifique des indigènes pour qu'ils puissent se prendre en charge eux-mêmes, inaugure l'incarnation moderne de la sève évangélique dans les sociétés indigènes.

Avec des moyens dérisoires, des effectifs restreints, une grande aridité dans l'apostolat, la fécondité de nos missionnaires fut immense : la vitalité des jeunes Eglises africaines le prouve.

Celles-ci, devenues adultes, cherchent à s'émanciper des modèles reçus et à élaborer elles-mêmes leur propre liturgie, leur propre langage théologique et pastoral. Cette recherche nécessaire est délicate, car elle doit continuer à s'enraciner dans la fidélité à l'Eglise catholique, dans la fidélité au Christ, pour, en exprimant leur différence, enrichir la communauté universelle des chrétiens.

Nos missionnaires donnèrent le meilleur d'eux-mêmes, de façon radicale, avec générosité et ardeur. Leur courage, leur patience, leur foi sont si grands que malgré les faiblesses, ils éveillent en nous une ardente admiration.

D'Europe sont venus l'Evangile et sa négation. Face à l'invasion matérialiste de l'argent et du pouvoir, nos missionnaires furent les seuls qui ap-

portèrent une spiritualité soucieuse du progrès matériel et moral des peuples indigènes. Ils constituent pour nous le joyau de l'Eglise du XIX^e siècle. Passionnés de l'Evangile, ils nous montrent l'urgence toujours actuelle de la Mission.

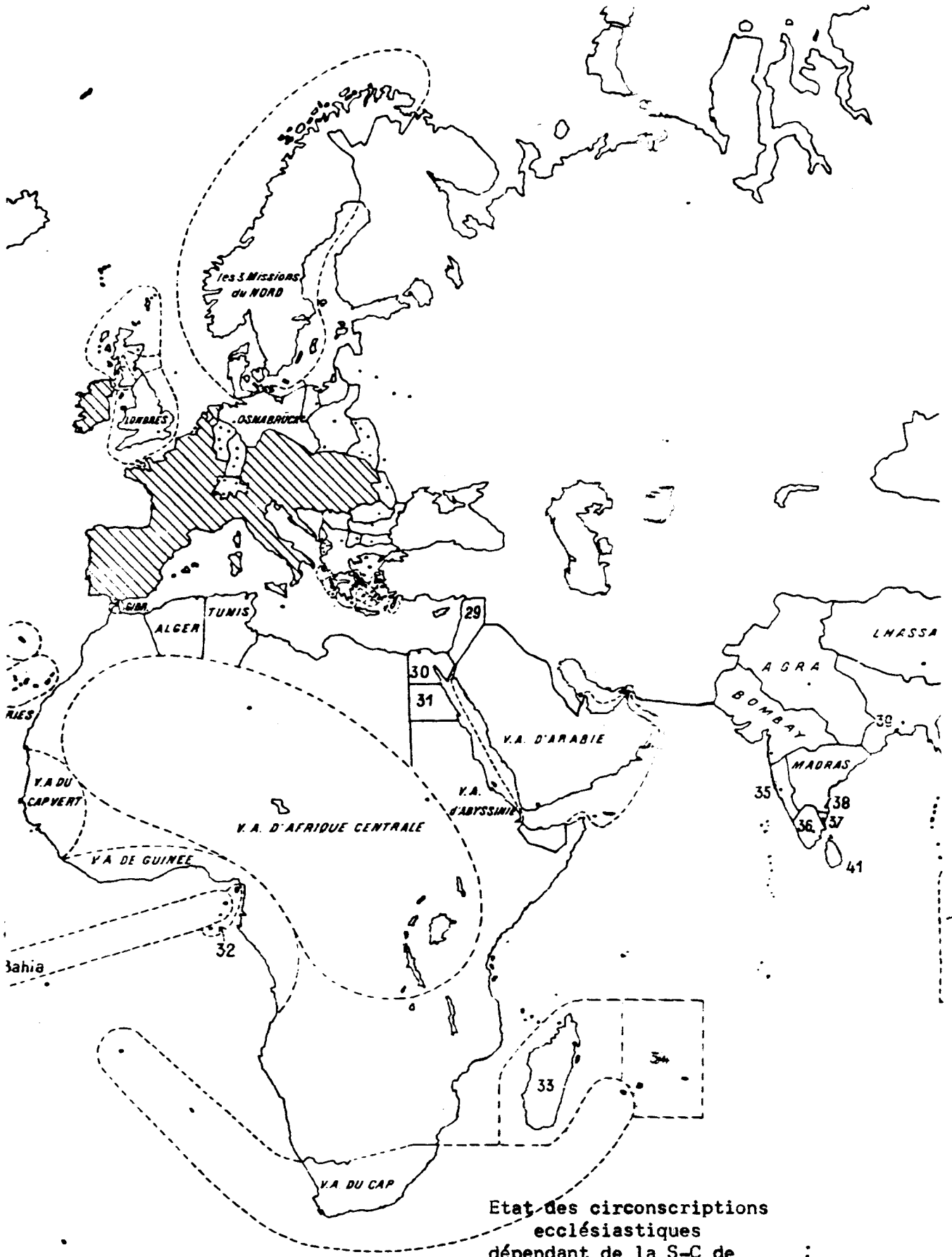
"Ce serait une grave erreur de penser que notre tâche est terminée, écrit le supérieur général actuel des Missions Africaines de Lyon, le P. Hardy, ou qu'elle n'est pas souhaitée. Nous avons encore beaucoup à faire et les peuples d'Afrique nous y invitent clairement".

X X

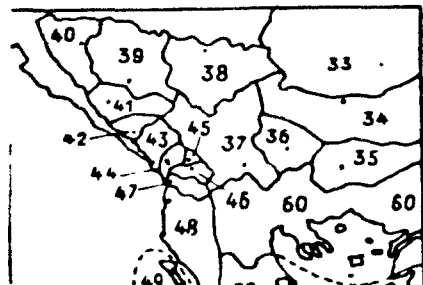
X

Voici le salut qui pourrait être adressé à l'Eglise d'Afrique par les apôtres d'aujourd'hui :

"Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis pour proclamer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui jadis n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le Peuple de Dieu, qui n'obteniez pas miséricorde et qui maintenant avez obtenu miséricorde". (1 Pe 2, 9-10)

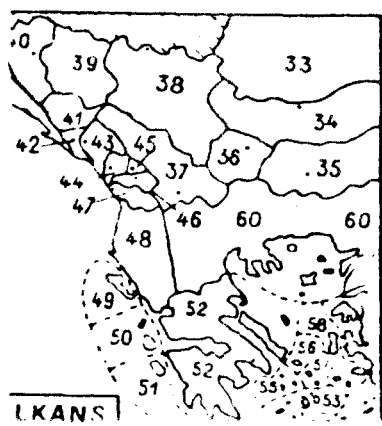


Etat des circonscriptions ecclésiastiques dépendant de la S-C de la Propagande de la Foi en 1846 (Histoire universelle des missions catholiques)



Etat des circonscriptions ecclésiastiques dépendant de la S-C de la Propagande de la Foi en 1887.

(Histoire universelle des missions catholiques)



Etat des circonscriptions
 ecclésiastiques
 dépendant de la S-C de
 la Propagande de la Foi en 1900.

(Histoire universelle des missions catholiques)

LES EXPLORATIONS AU 19^{ème} SIECLE

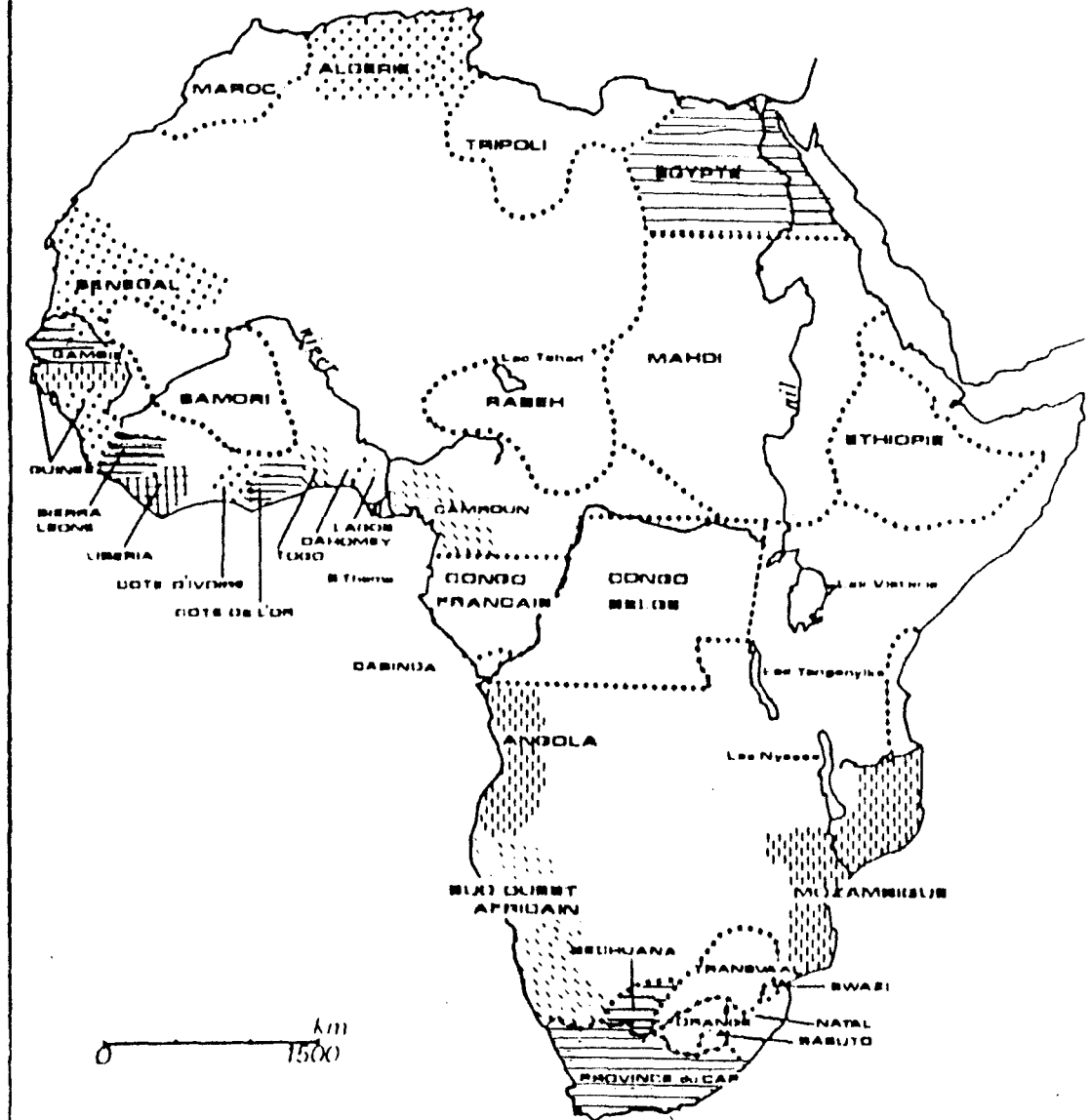


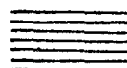






- ① RENE CAILLE
1827 1828
- ② BARTH
1850 1851
- ③ CLAPPERTON
et LANDER
1822 1830

- ④ MUNGO PARK
1795 1805
- ⑤ MARCHAND
1855 1858
- ⑥ BRAZZA
1875 1876
- ⑦ STANLEY
1874 1877

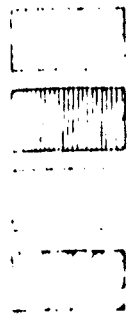
- ⑧ CAMERON
1873 1874
- ⑨ LIVINGSTONE
1849 1873
- ⑩ SPEKE et
BURTON
ou et GRANT
1817 1843

LES EUROPEENS EN AFRIQUE EN 1885

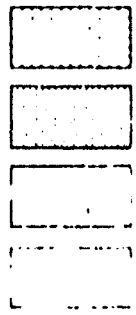


- | | | | |
|---|------------------|--|------------------|
|  | <i>Anglais</i> |  | <i>Espagnols</i> |
|  | <i>Français</i> |  | <i>Allemands</i> |
|  | <i>Italiens</i> |  | <i>Belges</i> |
|  | <i>Portugais</i> | | |

SITUATION COLONIALE EN 1913



Portugais
Britannique
Français
Belge



Allemand
Espagnol
Italien
États africains indépendants

Ministère
de l'Instruction publique
et des Cultes.

ADMINISTRATION DES CULTES.

DÉCRET.

ARCHIVES.

Enregistré
le 13 novembre 1877.
N° 2187.

Le Président de la République Française,

Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique
et des Cultes;

Vu la lettre du Ministre de la marine et des Colonies
au Ministre des Cultes, en date du 17 octobre 1877;

Vu le bref donné à Rome, le 7 septembre 1877, qui
confère à M. l'abbé de Pierre, vicaire apostolique de la
Guinée (Afrique Occidentale), le titre d'Evêque d'Archis
in partibus infidelium;

Vu l'article 1^{er} de la loi du 18 Germinal, an X (8
Avril 1802);

Vu l'article 17 du Code civil et le décret du 7 Janvier 1808

Le Conseil d'Etat entendu,

Décète :

Article 1^{er}

M. l'abbé de Pierre (Pierre Marie) est autorisé à
accepter le titre d'Evêque d'Archis in partibus infidelium
que lui confère le bref donné à Rome par le Saint-Siège
le Pape Pie IX, le 7 septembre 1877.

Article 2

Le dit bref en sera publié en France en la
forme ordinaire.

Article 3

Le dit bref en sera reçu sans approbation, des clauses,
formules ou expressions qu'il renferme, et qui sont en



Art. 1

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

est chargé de l'exécution
du présent décret, qui sera inséré au bulletin de la Loi.
Fait à Versailles, le 13 Novembre 1877.

Collationné :

Le Chef de Bureau,
chargé du Service des Archives,

[Signature]

Signé : M^{al} de Mac Mahon.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

Signé : J. Ferry.

Pour ampliation :

Le Conseiller d'Etat,
Chef de la 1^{ère} Division de l'Administration des Cultes.

[Signature]

ADMINISTRATION

005

61117

peuvent être contraires aux loix du Royaume, aux Franchises, libertés, et privilèges de l'Eglise Catholique.

Article 4

Les ordres des présidents, en latin et en François, seront registés au Conseil d'Etat; une copie de cette transcription sera faite, sur l'original, par le secrétaire général du Conseil.

CHRONOLOGIE COMPARATIVE

ANNEE	INITIATIVE MISSIONNAIRE	EXPANSION EUROPEENNE	VIE POLITIQUE		
1815	réorganisation de la S-C de la Propagande	traités de Vienne : réouverture des mers	RESTAURATION		
1822	fondation de l' <u>Oeuvre de la Propagation de la Foi</u> à l'appel de Pauline Jaricot.				
1825	naissance des <u>Annales de la Propagation de la Foi</u> .				
1830			MONARCHIE DE JUILLET		
1839	Grégoire XVI condamne la traite des Noirs		II ^e REPUBLIQUE abolition de l'esclavage.		
1841	fondation de la Congrégation du St Coeur de Marie par le P. Libermann				
1843	fondation de l' <u>Oeuvre de la Sainte-Enfance</u> par Mgr de Forbin-Janson				
1845	instruction générale <u>Neminem Profecto</u> de Grégoire XVI consacrée aux missions.				
1848	fusion de la Congrégation du St Esprit et de celle du St Coeur de Marie			Livingstone sur le Zambèze.	
1852	mort de Libermann				SECOND EMPIRE
1855				le général Faidherbe gouverneur du Sénégal	
1856	fondation de la Société des Missions Africaines de Lyon par Mgr de Marion-Brésillac				
1857				fondation de Dakar	
1859	mort de Mgr de Marion-Brésillac et de ses compagnons				

année	INITIATIVE MISIONNAIRE	EXPANSION EUROPEENNE	VIE POLITIQUE
1868	fondation de la Société des Missionnaires d'Afrique par Mgr Lavigerie		
1869	fondation de la Congrégation des Soeurs missionnaires de N-D d'Afrique		
1870			guerre franco-allemande III ^e République
1871			Communes de Paris et de Lyon
1876	fondation des Soeurs missionnaires de N-D des Apôtres par le P. Planque		
1881		Protectorat français en Tunisie	
1883		Charles de Foucauld explore le Maroc	
1885		Conférence de Berlin : les Etats européens se partagent l'Afrique	
1888	encyclique <u>In Pluribus</u> de Léon XIII contre l'esclavage campagne anti-esclavagiste de Mgr Lavigerie		
1887-1889		exploration de Binger dans l'Ouest africain	
1890-1905			tourmente anticléricale
1895	pénétration au Soudan Pères Blancs		
1905			loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat
1914-1918			Première Guerre mondiale
1919	encyclique <u>Maximum illud</u> de Benoît XV sur les Missions		

NOTES

Introduction : LE NOUVEAU SOUFFLE MISSIONNAIRE

- (1) Mgr Chanel, dans J.-M. Sédès, Histoire des missions françaises (Paris, 1950)
- (2) Louis Veuillot, dans L. Barjon, A. Rétif, Le Missionnaire (choix de textes) (Paris, 1946)
- (3) Mgr Hacquart à M. Marin (1900), dans Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart d'après sa correspondance (Berger-Levrault, 1905)
- (4) d'après M. Jacques Gadille, La pensée et l'action politiques des évêques français au début de la III^e République (1870-1883), thèse de doctorat d'Etat es-lettres, tomes I et II. (Bibliothèque des recherches historiques et littéraires, Hachette, 1967)

X X
 X

I L'ACTION DES PAPES

- (1) Bismarck, cité dans Histoire universelle des missions catholiques, publiée sous la direction de Mgr S. Delacroix (Grund, 1957), tome III, chapitre IV, P. 92.
- (2) Acte du Congo, article VI, cité dans Histoire universelle... op. cit. p. 92.
- (3) Grégoire XVI, encyclique Neminem Profecto (1845), cité dans Histoire universelle... op. cit., chapitre II, p. 75.
- (4) Sacrée Congrégation de la Propagande (1659), cité par J.-M. Sédès, Histoire des missions françaises (Paris, 1950).
- (5) Jean Couturier, Catéchisme dogmatique et moral (1821-1823), extrait de Histoire de l'Eglise par elle-même, de J. Loew et M. Meslin (Fayard, 1978).
- (6) Pie IX, encyclique à l'épiscopat italien, cité dans Histoire universelle... op. cit., chapitre III, p. 89.

II L'ECLOSION DES CONGREGATIONS AFRICAINES

A) LIBERMANN ET LA CONGREGATION DU ST ESPRIT
ET DU ST COEUR DE MARIE

- (1) J. Eisenberg, dans Une histoire du peuple juif (Paris, 1974)
cité dans l'article Libermann, Dictionnaire de spiritualité, t. IX.
- (2) Libermann, lettre du 19 novembre 1847 à la communauté de Dakar et du Gabon,
dans A la recherche d'un absolu missionnaire : Mgr Truffet, vicaire
apostolique des Deux Guinées (1812-1847), article de Paule Brasseur,
Cahiers d'Etudes africaines n° 58.
- (3) P. Libermann, dans article du Dictionnaire de spiritualité, ascétique et
mystique.

B) MGR DE MARION-BRESILLAC, LE P. PLANQUE
ET LA SOCIETE DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

- (4) Mgr de Marion-Brésillac au cardinal Barnabo, cité par P. Guizard,
Conférence prononcée à la salle Ste Hélène à Lyon, le 7 décembre
1956, pour le centenaire de la fondation.
- (5) idem.
- (6) cardinal Barnabo, op. cit.
- (7) Mgr de Marion-Brésillac, op. cit.
- (8) Mgr de Marion-Brésillac, Notice biographique - Doctrine missionnaire
(textes, coll. "Foi vivante", Ed. du Cerf, 1962)
- (9) P. Planque, cité par chanoine Cristiani, Un grand Africain
(Ed. et imprimeries du Sud-Est de Lyon, 1956)
- (10) idem.
- (11) Louis Proust, Visions d'Afrique, cité par chanoine Cristiani,
Un grand Africain, op. cit.
- (12) Mgr de Marion-Brésillac, Notice biographique - Doctrine missionnaire,
op. cit.
- (13) idem.
- (14) idem.
- (15) idem.
- (16) idem.
- (17) idem.

(18) idem.

(19) idem.

C) MGR LAVIGERIE ET LA SOCIÉTÉ
DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE

- (20) Mgr Lavigerie, article de X. de Montclos dans 2 000 ans de christianisme, dossier n° 22 (AUFADI, 1979)
- (21) Francis Jammes, Lavigerie (Flammarion, 1927)
- (22) Mgr Hacquart, lettre de septembre 1878, dans M. Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart (1860-1901) d'après sa correspondance (Berger-Levrault, 1905)
- (23) Dictionnaire de spiritualité, ascétique et mystique, t. V, article Frères missionnaires.
- (24) Mgr Lavigerie, dans Missionnaires d'Afrique (choix de textes, SOS, 1980) p. 59.
- (25) Mgr Lavigerie, dans Catholicisme, Hier, Aujourd'hui, Demain, article Missionnaires d'Afrique.
- (26) Mgr Lavigerie, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 111.
- (27) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre du 17/1/1880.
- (28) idem.
- (29) Mgr Lavigerie, Préface des "Oeuvres choisies" du cardinal, publiées chez Poussiègue en 1884, cité dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (30) P. Boilat, dans l'article de Paule Brasseur, loc. cit., p. 282.
- (31) portrait de Mgr Hacquart dans M. Marin, op. cit.

Biographie de Mgr Lavigerie

- (32) Francis Jammes, Lavigerie, op. cit., pp. 7-8.
- (33) Mgr Lavigerie au maréchal de Mac-Mahon, cité dans F. Jammes, op. cit.

Biographie de Mgr Hacquart

- (34) Un Père Blanc, cité par M. Marin, op. cit.
- (35) Mgr Hacquart, lettre du 25/10/1884, dans M. Marin, op. cit.
- (36) Mgr Hacquart, lettre du 8/10/1884 à Soeur Augustin, dans M. Marin, op. cit.

- (37) Un ancien élève du P. Hacquart, dans M. Marin, op. cit.
- (38) Mgr Lavigerie au P. Hacquart, lettre du 2/6/1885, dans M. Marin, op. cit.
- (39) Mgr Hacquart
- (40) Mgr Hacquart, lettre à Soeur Augustin du 9/10/1889, dans M. Marin, op. cit.

X X
 X

III LES CHAMPS DE L'APOSTOLAT

- (1) Ministère de l'Instruction publique et des Cultes, A. N. F 19 6212. 1852.
- (2) Le Ministre de la Marine et des Colonies au Ministre des Cultes, lettre du 22/1/1852. A. N. F 19 6212.
- (3) Cardinal Antonelli, lettre à M. l'ambassadeur de France du 13/4/1849, A. N. F 19 6212.
- (4) Le Ministre de la Marine et des Colonies au Ministre des Cultes, lettre du 15/12/1849. A. N. F 19 6212.
- (5) P. Libermann, lettre au Ministre des Cultes du 28/8/1851. A. N. F 19 6212.
- (6) Mgr Lavigerie, dans Missionnaires d'Afrique (SOS, 1980), p. 67.
- (7) P. Planque, Annales PPF. LXV. 1892.
- (8) Mgr Hacquart, dans M. Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart, op. cit. Lettre officielle au cardinal Ledochowski, préfet de la S-C. de la Propagande, du 8 novembre 1900.
- (9) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., 1895.
- (10) P. Poirier, Annales PPF. 1890.
- (11) P. Buléon, Annales PPF. LXIV. 1892. Rapport du 1/6/1892.
- (12) P. Planque, Annales PPF. 1892, loc. cit.
- (13) Mgr Hacquart, lettre à Soeur Augustin du 20 avril 1895, dans M. Marin, op. cit.
- (14) Mgr Hacquart, lettre à Mgr Livinhac du 25 avril 1895, dans M. Marin, op. cit.
- (15) Mgr Hacquart, lettre du 30/6/1895, dans M. Marin, op. cit.
- (16) Mgr Hacquart, lettre du 15 juin 1895 à sa soeur, dans M. Marin, op. cit.
- (17) idem.
- (18) Mgr Hacquart, lettre à Mgr Livinhac du 7 mars 1895, dans M. Marin, op. cit.
- (19) Mgr Hacquart, lettre à Mgr Livinhac du 27 mars 1901, dans M. Marin, op. cit.

X X

X

I LES MISSIONNAIRES FACE AUX NOIRS

- (1) P. Borghero. Annales de la Propagation de la Foi. 1863. XXXVI. Relation sur l'établissement des missions dans le vicariat apostolique du Dahomey, adressée par le P. Borghero au P. Planque, Supérieur des Missions Africaines de Lyon.
- (2) P. Borghero. Annales PPF. 1863 XXXVII. Suite de la relation au P. Planque.
- (3) idem.
- (4) idem.
- (5) P. Meyer. Annales PPF. 1873. XLVI. 108.
- (6) Mgr Hacquart, lettre du 20 avril 1895 à Soeur Augustin, extrait de Vie et travaux et voyages de Mgr Hacquart d'après sa correspondance, par l'abbé Marin (Berger-Levrault et Cie, 1905).
- (7) Mgr Hacquart, lettre du 6 juin 1894, op. cit.
- (8) Mgr Hacquart, op. cit. Conférence à l'Alliance française à Saint-Louis, parue dans le Journal officiel du Sénégal le 19/1/1895.
- (9) P. Borghero. Annales PPF, loc. cit.
- (10) idem.
- (11) idem.
- (12) idem.
- (13) idem.
- (14) Mgr Truffet, lettre du 1^{er} septembre 1847 au P. Libermann. Extrait de l'article de Paule Brasseur, A la recherche d'un absolu missionnaire : Mgr Truffet, vicaire apostolique des Deux Guinées (1812-1847), dans Cahiers d'Etudes Africaines n° 58.
- (15) idem.
- (16) Mgr Truffet, loc. cit. Lettre du 19 juin 1847 au P. Libermann.
- (17) Mgr Truffet, loc. cit. Lettre du 1^{er} septembre 1847 au P. Libermann (Le numéro incriminé des Annales PPF est celui de février 1847 : deux lettres du P. Arragon datées de septembre 1845).
- (18) idem.
- (19) Mgr Hacquart, op. cit. Lettre du 30 juin 1895.
- (20) Mgr Hacquart, op. cit. Journal de voyage, 1900.
- (21) Mgr Hacquart, op. cit. Lettre du 30 juin 1895.
- (22) Mgr Hacquart, op. cit. Lettre du 15 juin 1895 à sa soeur.

- (23) Charles de Foucauld. Jean-François Six, Charles de Foucauld aujourd'hui (Ed. du Seuil, 1966)
- (24) Mgr Lavigerie, cité dans le livre de M. Marin, op. cit.
- (25) Mgr Kobès, Annales PPF. 1854. XXVI. 439-447. Mémoire à MM. des Conseils centraux de Lyon et Paris.
- (26) P. Planque, Annales PPF. 1893. LXV.
- (27) idem.
- (28) idem.
- (29) idem.
- (30) Mgr Lavigerie. Cérémonie de départ de France. Extrait de Le Missionnaire, L. Barjon et A. Rétif (Paris, 1946)
- (31) Mère Javouhey, dans G. Zananivi, Figures missionnaires modernes (Casterman, 1963) p. 48.
- (32) Mgr Lavigerie, Figures missionnaires modernes, op. cit., p. 138.
- (33) idem, p. 138.
- (34) idem, p. 139.
- (35) Mgr Lavigerie, Annales PPF. LIII. 182. Rapport aux missions du Nyanza et Tanganyika.
- (36) P. Planque, Annales PPF, loc. cit.
- (37) P. Borghero, Annales PPF, loc. cit.
- (38) idem.
- (39) idem.
- (40) idem.
- (41) Mgr Hacquart, op. cit.
- (42) Mgr Lavigerie, extrait de Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart, op. cit., Lettre à tous les volontaires qui se sont proposés à l'oeuvre anti-esclavagiste. 1^{er} janvier 1891.
- (43) Mgr Hacquart, op. cit.
- (44) Mgr Hacquart, op. cit., lettre de février 1892.
- (45) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 12 février 1892.
- (46) Mgr Toulotte, vicaire apostolique du Sahara et du Soudan, extrait du livre de M. Marin, op. cit., lettre du 2 novembre 1892.
- (47) Mgr Hacquart, op. cit., Conférence à la Société anti-esclavagiste de France, 1894.

- (48) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 23 juillet 1895.
- (49) idem.
- (50) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 26 septembre 1895.
- (51) Mgr Truffet, loc. cit., lettre du 14 février 1847.
- (52) Mgr Hacquart, op. cit. Lettre officielle adressée à Son Eminence le cardinal Ledochowski, Préfet de la Propagande, de Ségou, le 8 novembre 1900.
- (53) idem.
- (54) idem.
- (55) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 1^{er} décembre 1895 : situation à Tombouctou.
- (56) idem.

X X
 X

II LES MISSIONNAIRES FACE A L'ISLAM

- (1) Mgr Lavigerie, Annales PPF. LIII. 35-182. Rapport dans les missions du Nyanza et du Tanganyika.
- (2) P. Barbier, Annales PPF. 1855. XXVIII. 296-297. Lettre au P. Schwindenhamer, Supérieur général des Spiritains.
- (3) idem.
- (4) idem.
- (5) Mgr Kobès, Annales PPF. 1854. XXVI. 439-447. Mémoire à MM. des Conseils centraux de Lyon et Paris.
- (6) Mgr Hacquart, dans M. Marin, Vie et travaux et voyages de Mgr Hacquart (1860-1901) d'après sa correspondance, op. cit.
- (7) P. Barbier, Annales PPF, loc. cit.
- (8) P. Meyer, Annales PPF. 1873. XLVI. 108.
- (9) Histoire de l'Algérie contemporaine tome II, par C-R. Ageron (PUF, 1979) chapitre III: Politique religieuse et Islam algérien (1871-1914), pp. 168-182.
- (10) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit. Lettre du 8 novembre 1900 à Son Eminence le cardinal Ledochowski (Sacree Congrégation de la Propagande)
- (11) P. Barbier, Annales PPF, loc. cit.
- (12) P. Meyer, Annales PPF, loc. cit.
- (13) P. Barbier, Annales PPF, loc. cit.
- (14) Mgr Kobès, Annales PPF, loc. cit.
- (15) idem.
- (16) P. Barbier, Annales PPF, loc. cit.
- (17) Mgr Hacquart, op. cit.
- (18) Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit.
- (19) idem.
- (20) idem.
- (21) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit. Lettre du 4/3/1895 à Mgr Livinhac, supérieur des Missionnaires d'Afrique.
- (22) P. Meyer, Annales PPF, loc. cit.
- (23) idem.

- (24) *idem.*
- (25) Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit. p. 175.
- (26) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., Journal de Voyage (1900-1901).
- (27) *idem.*
- (28) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 15/12/1891.
- (29) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 25/8/1892.
- (30) M. Marin, Vie et travaux et voyages de Mgr Hacquart, op. cit., portrait de Mgr Hacquart en 1895.
- (31) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 15/12/1891.
- (32) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 25/8/1892.
- (33) P. Libermann, lettre aux missionnaires de Guinée, le 8/5/1846, dans Paule Brasseur, A la recherche..., Cahiers d'Etudes Africaines, n° 58, p. 278, note 81.
- (34) Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 30/6/1895.
- (35) Mgr Lavigerie, Annales PPF. LIII. 35-182.
- (36) Mgr Lavigerie, L'armée et la mission de la France en Afrique, discours en la cathédrale d'Alger le 25 avril 1875, dans Le Missionnaire, op. cit.
- (37) Mgr Truffet, lettre du 7/7/1847 à S. E. le cardinal préfet de la Propagande, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (38) P. Meyer, Annales PPF, loc. cit.
- (39) Mgr Hacquart, lettre du 8 novembre 1900 au cardinal Ledochowski, dans M. Marin, op. cit.
- (40) A. Philipp, Missions des Pères Blancs, Tunisie, Algérie, Kabylie, Sahara, (Paris, 1931), dernier chapitre.
- (41) Jean-François Six, Charles de Foucauld aujourd'hui (Ed. du Seuil, 1966)
- (42) *idem.*
- (43) *idem.*
- (44) *idem.*
- (45) Ali Mørad, Charles de Foucauld au regard de l'islam (Chalet, 1976)
- (46) *idem.*

X X

X

III LES MISSIONNAIRES FACE AUX EUROPEENS

- (1) Mgr Truffet, lettre du 1^{er} septembre 1847 au P. Libermann, cité dans Paule Brasseur, A la recherche d'un absolu missionnaire : Mgr Truffet, vicaire apostolique des Deux Guinées (1812-1847), Cahiers d'Etudes africaines n° 58.
- (2) Mgr Truffet, lettre du 7 juillet 1847 à S. E. le cardinal préfet de la S-C. de la Propagande, cité dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (3) Mgr Bessieux, cité dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (4) Commandant Méquet, lettre à Mgr Bessieux du 22 janvier 1847, note 85, Paule Brasseur, loc. cit.
- (5) Mgr Kobès, Annales PPF. XXVI. 1854. 439-448. Mémoire adressé à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et Paris.
- (6) Mgr Hacquart, lettre de Guéman du 26 décembre 1893, dans M. Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart, op. cit.
- (7) P. Limbour, Annales PPF. 1902. LXXV.442. Lettre à la Congrégation du St Esprit et du St Cœur de Marie.
- (8) idem.
- (9) idem.
- (10) Mgr Truffet, lettre du 7 juillet 1847 à S. E. le cardinal préfet de la S-C. de la Propagande, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (11) idem.
- (12) idem.
- (13) Directeur du Ministère de la Marine et des Colonies, Rapport au Ministre du 10 novembre 1843. A. N. F 19 6207.
- (14) idem.
- (15) Mgr Hacquart, lettre au Ministre de la Marine et des Colonies, de Ségou, 1^{er} septembre 1901, dans Marin, op. cit.
- (16) Le directeur du Ministère de la Marine et des Colonies au Ministre, A. N. F 19 6207.
- (17) Le chef du service administratif du Sénégal, notes individuelles sur le personnel ecclésiastique, A. N. F 19 6206. 1848.
- (18) M. Baudin, gouverneur du Sénégal, A. N. F 19 6206. 1848.
- (19) Le Ministre de la Marine et des Colonies, dépêche ministérielle du 26 octobre 1850 au Ministre de l'Instruction publique et des Cultes. A. N. F 19 6206. 1850.

- (20) *idem.*
- (21) P. Libermann, lettre au Ministre de la Marine et des Colonies, 4 mars 1850. A. N. F 19 6206. 1850.
- (22) Le Ministre de la Marine et des Colonies, lettre au Ministre de l'Instruction publique et des Cultes. A. N. F 19 6206. 1850.
- (23) Le Ministre de la Marine et des Colonies, lettre au Ministre de l'Instruction publique et des Cultes. A. N. F 19 6206. 1850.
- (24) Abbé Migne, publicité pour son Cours complet d'ascétisme, A. N. F 19 6207.
- (25) Abbé Guyard, lettre circulaire au clergé de la Guadeloupe à l'occasion de son arrivée dans la colonie, A. N. F 19 6206. 1846
- (26) Mgr Truffet, lettre du 7 juillet 1847 à S. E. le cardinal de la S-C de la Propagande, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (27) M. Marin, op. cit.
- (28) P. Arragon, lettre au P. Libermann, du 30 décembre 1847, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (29) Mgr Hacquart, lettre du 11 juillet 1897, dans M. Marin, op. cit.
- (30) Mgr Hacquart, Journal de Voyage (1900-1901), dans M. Marin, op. cit.
- (31) *idem.*
- (32) Francis Garnier, cité par Raoul Girardet dans L'idée coloniale en France de 1871 à 1962 (La Table Ronde, 1972) p. 23.
- (33) Flaubert, cité par Raoul Girardet, op. cit., p. 23.
- (34) Jules Harmand, cité par Raoul Girardet, op. cit., note p. 417.
- (35) Mgr Lavigerie, lettre pastorale à l'occasion de sa translation à l'archevêché d'Alger, 5 mai 1867. Cité par X. de Montclos dans son article Lavigerie, le christianisme et la civilisation, in Derre, Gadille, Montclos, Civilisation chrétienne, approche historique d'une idéologie (XVIII^e, XIX^e siècles) (Beauchesne, 1975)
- (36) Francis Garnier, cité par Raoul Girardet, op. cit., p. 48.
- (37) Mgr Truffet, lettre du 1^{er} février 1847 au P. Libermann, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (38) Mgr Lavigerie, cité par X. de Montclos dans Civilisation chrétienne, op. cit.
- (39) Mgr Hacquart, lettre du 8/10/1894, dans M. Marin, op. cit.
- (40) Mgr Lavigerie, cité par X. de Montclos, Civilisation chrétienne, op. cit.
- (41) X. de Montclos, article dans Civilisation chrétienne, op. cit.
- (42) abbé Maret, cité par X. de Montclos, op. cit.
- (43) P. Planque, Annales PPF, 1883. LXV.

- (44) Mgr Truffet, lettre du 28/3/1847 à MM. les Membres du Conseil Central de la Propagation de la Foi, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (45) Mgr Hacquart, lettre de février 1895, dans M. Marin, op. cit.
- (46) Journal des Débats de 1873. Cité dans M. Marin, op. cit.
- (47) Louis Veuillot, L'Univers du 3 février 1875, dans M. Marin, op. cit.

- (48) Mgr Lavigerie, discours sur L'armée et la mission de la France en Afrique, prononcé en la cathédrale d'Alger le 25 avril 1875, dans L. Barjon, A. Rétif, Le Missionnaire, op. cit.
- (49) Mgr Hacquart, lettre du 21/7/1894, dans M. Marin, op. cit.
- (50) Mgr Hacquart, lettre du 15/12/1891, dans M. Marin, op. cit.
- (51) Mgr Hacquart, lettre du 20/4/1895, dans M. Marin, op. cit.
- (52) Mgr Hacquart, idem.
- (53) Général de Trentinian, éloge de Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit.
- (54) Mgr Hacquart, lettre du 10/12/1900 à Mgr Livinhac, dans M. Marin, op. cit.
- (55) Mgr Hacquart, lettre du 2/8/1900 à un officier, dans M. Marin, op. cit.
- (56) Mgr Hacquart, idem.
- (57) P. Limbour, Annales PPF, 1902. LXXV. 442.

X X
X

III^e PARTIE : L'APOSTOLAT DES MISSIONNAIRES

I UN APOSTOLAT ARIDE

A) LES EXIGENCES APOSTOLIQUES

- (1) Mgr Lavigerie. Premières instructions aux Missionnaires de l'Afrique équatoriales, 12 mars 1878, dans Missionnaires d'Afrique (SOS, 1980) p. 63.
- (2) Maurice Briault, Dans la forêt du Gabon (Paris, 1930)
- (3) idem.
- (4) Mgr Hacquart, lettre du 22/12/1894, dans M. Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart (1860-1901) (Berger-Levrault, 1905)
- (5) idem.
- (6) Mgr Lavigerie, Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 64.
- (7) Mgr Kobès, Annales PPF. 1864. XLVI. 106.
- (8) Mgr Hacquart, lettre du 1/12/1895, de Tombouctou, dans M. Marin, op. cit.
- (9) Mgr Truffet, lettre du 28/3/1847, dans Paule Brasseur, A la recherche d'un absolu missionnaire : Mgr Truffet, vicaire apostolique des Deux Guinées (1812-1847), Cahiers d'Etudes africaines n° 58.
- (10) Mgr Hacquart, lettre du 11/6/1890, dans M. Marin, op. cit.
- (11) Mgr Lavigerie, Nouvelles instructions aux Missionnaires de l'Afrique équatoriale, 1879, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (12) St Paul, 2 Cor 11, 22.
- (13) André Bellesort, Nos missionnaires tels que je les ai vus, cité dans L. Barjon, A. Rétif, Le Missionnaire (choix de textes, Paris, 1946)
- (14) Mgr Hacquart, lettre du 11/6/1890, dans M. Marin, op. cit.
- (15) Mgr Retord, Annales PPF. 1905.
- (16) P. Arragon, lettre au P. Libermann du 24/11/1847, dans Paule Brasseur, loc. cit., p. 278.
- (17) P. Arragon, idem.
- (18) Mgr Lavigerie, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 66.
- (19) Mgr Truffet, lettre au P. Libermann du 12/7/1847, dans Paule Brasseur, loc. cit., p. 273.
- (20) Mgr Lavigerie, lettre au P. Livinhac, 1/4/1880, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.

- (21) P. Libermann, dans Revue de Saint-Joseph, n° 839, juillet-août 1981, p.28. Spiritain, Spiritaine.
- (22) Mgr Lavigerie, lettre au P. Livinhac, 1/4/1880, Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (23) Mgr de Marion-Brésillac, dans Mgr de Marion-Brésillac, Notice biographique, Doctrine missionnaire (textes, coll. "Foi vivante", Ed. du Cerf, Paris, 1962)
- (24) Mgr Lavigerie, Premières instructions aux Missionnaires de l'Afrique équatoriale. 12 mars 1878, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (25) Mgr Lavigerie, Lettre-circulaire sur le gouvernement de la Société, 11 novembre 1874, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (26) Mgr Lavigerie, lettre au P. Deniaud, 22 novembre 1879, Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (27) Mgr de Marion-Brésillac, dans Notice biographique, Doctrine missionnaire, op. cit.
- (28) idem.

B) LES RELATIONS ENTRE LES MISSIONNAIRES

- (29) Mgr Truffet, lettre au P. Libermann du 1/9/1847, dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (30) Mgr Hacquart, lettre du 22/1/1889, dans M. Marin, op. cit.
- (31) Le P. Seheignans, ancien élève de St Eugène, cité dans M. Marin, op. cit. Eloge du 21 mars 1902.
- (32) M. Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart, op. cit., première partie.
- (33) P. Levavasseur, cité dans Paule Brasseur, loc. cit., p. 282.

X X

X

II LA PRATIQUE APOSTOLIQUE

A) L'EXERCICE DE LA CHARITE

- (1) Pie IX, cité par J-M Sédès dans Histoire des Missions (Que sais-je ? n° 405)
- (2) Mgr Hacquart, dans M. Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart, op. cit., lettre du 9/2/1892.
- (3) directeur de l'hôpital de Biskra, cité dans A. Philipp, Missions des Pères Blancs, Tunisie, Algérie, Kabylie, Sahara, op. cit.
- (4) P. Lorber, Annales PPF. LVIII. 1886.
- (5) Mère Javouhey, citée dans Zanani, Figures Missionnaires modernes, op. cit.
- (6) idem.
- (7) Mgr Lavigerie, lettre au Bulletin de l'Oeuvre des Ecoles d'Orient, n° 65, juillet 1871, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 53.
- (8) Mgr Lavigerie, lettre aux membres de l'Association de Marie-Immaculée pour la conversion des femmes païennes, publiée dans "Missions d'Alger", octobre 1886. Extrait de Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 56.
- (9) idem.
- (10) Mgr Kobès, Annales PPF. XLVI. 1864.

B) L'ENSEIGNEMENT ELEMENTAIRE ET TECHNIQUE

- (11) P. Buléon, Annales PPF. LXIV. 1892. Lettre du 1/6/1892.
- (12) Mgr Truffet, dans Paule Brasseur, loc. cit. Lettre du 19 juin 1847.
- (13) P. Borghero, Annales PPF. XXXVI. 1863.
- (14) idem.
- (15) Mgr Truffet, dans Paule Brasseur, loc. cit. Lettre du 28/2/1847 à MM. les membres du Conseil de la Propagation de la Foi.
- (16) Mgr Lavigerie, Instructions d'avril 1880. Missionnaires d'Afrique, op. cit. p. 96.
- (17) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre de Ségou du 26 mars 1898.
- (18) Mgr Lavigerie, Mémoire secret adressé à la Sacrée Congrégation de la Propagande sur la création de vicariats apostoliques dans l'Afrique équatoriale, 2 janvier 1878, dans J. Loew, M. Meslin, Histoire de l'Eglise par elle-même (Fayard, 1978)
- (19) idem.

- (20) Mgr Lavigerie, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (21) Mgr Lavigerie, dans L. Barjon, A. Rétif, Le Missionnaire (choix de textes, Paris, 1946)
- (22) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre de Ségou du 26 mars 1898.
- (23) idem.
- (24) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., Instructions aux missionnaires, 1901.
- (25) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre à Mgr Livinhac du 18/8/1895.
- (26) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre au Ministre des Colonies, de Ségou, le 1/3/1901.
- (27) Mgr Kobès, Annales PPF. XXVI. 1864. Mémoire adressé à MM. les membres des Conseils centraux de Lyon et Paris.
- (28) Mgr Kobès, Annales PPF. XXVI. 1864.

C) L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

- (29) Mgr Dupanloup, L'oeuvre par excellence, entretiens sur le catéchisme (Douniol, 1868) cité dans J. Loew, M. Meslin, Histoire de l'Eglise par elle-même, op. cit.
- (30) P. Aupiais, cité dans L. Barjon, A. Rétif, Le Missionnaire, op. cit.
- (31) Mgr Lavigerie, Nouvelles Instructions de 1879, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 80.
- (32) P. Borghero, Annales PPF. XXXVI. 1863.
- (33) Mgr Lavigerie, cérémonie de départ, cité dans Le Missionnaire, op. cit.
- (34) Mgr Lavigerie, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit.
- (35) Mgr Lavigerie, Instructions aux missionnaires de l'Afrique équatoriale, 1879, dans Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 88.
- (36) idem, p. 92.
- (37) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre de Tombouctou, 1895.
- (38) idem.
- (39) un officier militaire (1897), cité dans M. Marin, op. cit.

X X

X

III LA CONCURRENCE ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

- (1) Mgr de Marion-Brésillac, Annales PPF. 1859.
- (2) Mgr Hacquart, dans M. Marin, op. cit., lettre du 28/9/1900.
- (3) idem.
- (4) Mgr Truffet, dans Paule Brasseur, loc. cit., lettre du 19/5/1847.
- (5) Mgr Lavigerie, Allocution pour le départ de la 9ième caravane ; 29 juin 1880, dans Missionnaires d'Afrique, (S. O. S., 1980) (choix de textes).
- (6) idem.
- (7) P. Lorber, Annales PPF. LVIII. 1886.
- (8) idem.
- (9) idem.
- (10) un jeune noir converti, Marie-Bernard Jonos, Annales PPF. LIV. 1881.
- (11) P. Buléon, Annales PPF. LXIV. 1892.
- (12) P. Lorber, Annales PPF, loc. cit.
- (13) Mgr Hacquart, op. cit.

conclusion de la III^e partie

- (1) Mgr Truffet, lettre à MM. les membres du Conseil central de la Propagation de la Foi à Paris, du 28/3/1847. Dans Paule Brasseur, loc. cit.
- (2) Mgr Lavigerie, Premières Instructions aux Missionnaires d'Afrique équatoriale. 12 mars 1878. Dans Missionnaires d'Afrique, op. cit., p. 65.

II ETUDES SPECIALISEES

Raoul Girardet, L'idée coloniale en France de 1870 à 1962
(La Table Ronde, Paris, 1972)

Derre, J. Gadille, X. de Montclos, Plongeron, Civilisation chrétienne, Approche historique d'une idéologie (XVIII^e, XIX^e siècles)
(Beauchesne, Paris, 1975)

J. Gadille, La pensée et l'action politiques des évêques français au début de la III^e République (1870-1883), 2 tomes. (Thèse de doctorat d'Etat es-lettres) (Hachette, Bibliothèque des Recherches historiques et littéraires, Paris, 1967)

C-R. Ageron, Histoire de l'Algérie contemporaine, tome II,
(PUF, 1979)

Collectif, Missionnaires et explorateurs (Editions ABC, 1978)

L. Barjon, A. Rétif, Le Missionnaire (choix de textes) (Paris, 1946)

G. Zananiri, Figures missionnaires modernes (Castermann, 1963)

Ali Merad, Charles de Foucauld au regard de l'Islam (Chalet, Paris, 1976)

Jean-François Six, Charles de Foucauld aujourd'hui (Ed. du Seuil, Paris, 1966)

✓ Cheikh S. Salef, professeur à l'Université de Beyrouth, vice-président du Conseil islamique du Liban, Les tendances actuelles du dialogue islamo-chrétien au Liban, conférence donnée à l'Université Lyon III en 1981. Elle nous a été utile pour la compréhension de l'islam.

✓ M. Lafargue, Les religions africaines et le christianisme, conférence dans le cadre de l'Institut d'Histoire du Christianisme, donnée à l'Université Lyon III en 1981.

III ETUDES CONCERNANT LES FONDATEURS, LES CONGREGATIONS
ET LES MISSIONNAIRES

1) Congrégation du St Esprit et du St Coeur de Marie

Pierre Blanchard, Le Vénérable Libermann (thèse de doctorat) 2 volumes,
coll. Etudes carmélitaines (Paris, Bruges, 1960)

article Libermann, dans Dictionnaire de spiritualité, op. cit.

Spiritain, spiritaine, numéro spécial de la Revue de St Joseph, n° 839,
juillet-août 1981.

Paule Brasseur, A la recherche d'un absolu missionnaire : Mgr Truffet,
vicaire apostolique des Deux Guinées (1812-1847),
dans Cahiers d'Etudes africaines n° 58.

2) Société des Missions Africaines de Lyon

R. P. Le Gallen, Vie de Mgr de Marion-Brésillac, évêque de Pruse, fondateur
de la Société des Missions Africaines de Lyon (Lyon, 1910)

Jean Bonfils, L'Oeuvre de Mgr de Marion-Brésillac en faveur du clergé local
dans les missions de l'Inde au XIX^e siècle (thèse de doctorat
soutenue à l'Université Angelicum) (Lyon, 1959)

Mgr de Marion-Brésillac, Notice biographique, Doctrine missionnaire, Textes
coll. "Foi vivante" (Ed. du Cerf, Paris, 1962)

Abbé Guizard, Mgr Melchior de Marion-Brésillac, fondateur des Missions Africaines
de Lyon (1813-1859), conférence prononcée à la Salle Sainte-Hélène,
à Lyon, le 7 décembre 1956, pour le centenaire de la Société.

Chanoine L. Christiani, Un grand Africain, le T. R. P. Augustin Planque
(Editions et Imprimeries du Sud-Est de Lyon, Vénissieux, 1956)

P. Noël Douau, Fidèle et vrai : le P. Augustin Planque, sa pensée, son esprit,
son oeuvre (Lyon, 1965)

3) Société des Missionnaires d'Afrique

Cardinal Lavigerie, Missionnaires d'Afrique (choix de textes) (Ed.SOS, 1980)

X. de Montclos, Lavigerie - La mission universelle de l'Eglise (Ed. du Cerf, 1968)

X. de Montclos, Lavigerie et la civilisation chrétienne, dans
Civilisation chrétienne, op. cit.

Francis Jammes, Lavigerie (Flammarion, Paris, 1927)

article Missionnaires d'Afrique, dans Catholicisme, Hier, Aujourd'hui, Demain,
op. cit. (fascicule paru en 1979)

abbé Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquart (1860-1901), d'après sa
correspondance (Berger-Levrault et Cie, 1905)

A. Philipp, Missions des Pères Blancs, Tunisie, Algérie, Kabylie, Sahara
(Paris, 1931)

X X

X

SOURCES ARCHIVISTIQUES

1) inventaires

Albert Mirot, Inventaire des documents concernant les missions catholiques aux Archives Nationales. *del. 19'9*

B. Mahieu, Les Archives Nationales, sources de l'histoire des missions. *del.*

2) sources imprimées

Annales de la Propagation de la Foi, n^{os} 26, 27, 28, 31, 34, 35, 36, 37, 44, 46, 54, 57, 58, 60, 62, 64, 65 : Lettres et rapports des missionnaires à leurs supérieurs ou aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi à Paris et à Lyon.

3) sources manuscrites

(Archives Nationales)

- série F 19 (cultes) :

- organisation du culte et recrutement (1831-1904) : F 19 6202.

- clergé colonial (1750-1900) : F 19 6204, 6205, 6206.

- préfets, vicaires apostoliques, vicaires généraux, organisation des évêchés : F 19 6207.

- personnel (1835-1918) : F 19 6216.

- évêchés coloniaux : F 19 6212.

γ. (- série EE (ensemble des dossiers du personnel colonial du XIX^e siècle classé alphabétiquement) :

(- EE II : dossiers de personnel de 1890 à 1940. Personnel mis en fiches par B. Mahieu de 1944 à 1948.

Le trop grand nombre de fiches et notre temps malheureusement assez limité à Paris ne nous permirent pas de les exploiter comme nous l'aurions souhaité.

X X

X

INDEX

A

Agzder (Touareg), 122, 142.
Alzon (Emmanuel d'), 12.
Antonelli (cardinal), 70.
Arragon (P.), 61, 164.
Augustin (Saint), 165.
Aupiais (P.), 191.

B

Barnabo (cardinal préfet de la Propagande), 37.
Barbier (P.), 113, 117, 118.
Barron (Mgr), 66.
Baudin (gouverneur du Sénégal), 137.
Bessieux (Mgr), 71, 98, 130, 180.
Bismarck, 17.
Bonald (cardinal de), 38.
Bonnier (général), 149.
Borghero (P.), 93, 96-98, 183, 192.
Buléon (P.), 181, 202.

C

Castres (Soeurs bleues de), 174.
Couturier (P.), 21.
Cambon (gouverneur de l'Algérie)

D

Dahomey (mission du), 67-68.
Desgenettes (abbé de), 9, 27.
Dinaux (capitaine), 128.
Dupanloup (Mgr), 11, 190.
Drach (David), 25.

E

Eliman (chef musulman), 98.
Eudes (Saint Jean), 28.

F

- Ficheux (P.), 158.
Flaubert, 143.
Foucauld (Charles de), 125-129.
Franciscaines Missionnaires de Marie (Soeurs), 174.
Franciscaines de la Propagation de la Foi (Soeurs), 42, 177.
Frères armés du Sahara, 106-110.

G

- Garnier (Francis), 144, 145.
Grégoire XVI, 17, 18, 19.
Guinées (Deux-), 65-66.
Guyard (P.), 138-139.

H

- Hacquart (Mgr), 62-64 : portrait ; 88-90 : biographie ; 99-100, 121-123 : un exemple d'apprivoisement ; 141-143 : ses positions envers le colonialisme ; 150-152 : ses relations avec les militaires ; 186, 195 : sa conception apostolique ; 111-112 : dénonciation de l'esclavage.
Hanoteau (général), 119.

J

- Jaricot (Pauline), 6.
Javouhey (Mère), 103, 174-175.
Joseph de Cluny (Congrégation de Saint-), 174-175, 183.
Jésuites, 23, 32, 58.

K

- Kobès (Mgr), 71, 98, 100-101, 115, 188.
Kounni (chef des Touareg), 142.

L

- Lavigerie (cardinal) 50-55 : son action ; 55-60 : sa spiritualité ; 82-87 : sa biographie ; 103-105 : lutte contre l'esclavage ; 146-148 : sa conception de la civilisation ; 185, 193-195 : sa conception apostolique.
Ledochowski (cardinal Préfet de la Propagande),
Léon XIII, 12, 17-18, 22 : la mission de l'Eglise ; 50-52 : relations avec Mgr Lavigerie.
Leroy (Mgr), 78.
Levasseur (P.), 26, 171.
Liberia, 67.

Libermann, 25-28 : biographie ; 28-31 : spiritualité ; 33-34 : direction de sa Congrégation ; 171-172 : relations avec Mgr Truffet.

Liguori (Saint Alphonse de), 42.

Limbour (P.), 132-133.

Livinhac (Mgr), 77-78.

Lorber (P.), 67, 200.

Lutaud (gouverneur de l'Algérie), 119.

M

Mac-Mahon (maréchal de, gouverneur de l'Algérie), 83-84.

Mahomet, 113-116.

Mohammed ben Rahal, 121.

Marion-Brésillac (Mgr de), 35-39 : sa biographie ; 46-49 : doctrine missionnaire.

Marin (P.), 122.

Méquet (commandant), 131.

Mioland (Mgr), 27.

Missions Africaines de Lyon, 44-49.

Missionnaires d'Afrique, 53-60.

Meyer (P.), 94-95, 110, 116, 118.

Moussa (chef Touareg), 128.

N

Napoléon I^{er} (ou Bonaparte), 10, 32.

Napoléon III, 84.

O

Olier (fondateur de Saint-Sulpice), 28.

Omar, 114.

P

Pie IX, 18, 20-22, 173.

Pie (cardinal), 11.

Planque (P.), 39-42 : biographie ; 42-43 : spiritualité ; 44-49 : co-fondateur de la Société des Missions Africaines de Lyon ; 101, 102, 105 : lutte contre l'esclavage ; 176-177 : fondation de la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame des Apôtres.

Poirier (P.), 75.

Poullart des Places (Claude-François), 31.

R

Ravignan (P. de), 58.

Retord (Mgr), 163.

S

Sahara-Soudan (vicariat apostolique du), 69.

Sénégal (du vicariat du), 70-72.

Sénégal (mission de), 65-66.

Sierra-Leone (mission de), 67.

Soeurs Blanches, 54, 176.

Soeurs de Notre-Dame des Apôtres, 42, 49, 176-177.

Soleiman (chef musulman), 98.

Sulpice (séminaire de Saint-), 26, 28 ; 82, 105.

Spiritains, 31-34.

T

Tisserant (P.), 27, 68.

Touareg, 63, 128.

Trentinian (général de), 150-151.

Truffet (Mgr), 61 : portrait ; 130, 134 : dénonciation des colons ;
140-141 : lutte pour l'indépendance apostolique ; 169-170 : son mode
de relations.

Toulotte (Mgr), 170-171.

V

Vatican I (Concile de), 20, 51, 85.

Veillot, 12, 149.

Vidal (P.), 137.

Vincent (P.), 58.

X X

X

TABLE DES CARTES, TABLEAUX ET ILLUSTRATIONS

CARTES

Carte des missions de la Congrégation du St Esprit et du St Coeur de Marie et des Missions Africaines de Lyon.....	p. 67
Carte du vicariat apostolique du Sahara-Soudan.....	p. 68
Etat des circonscriptions ecclésiastiques dépendant de la S.-C. de la Propagande en 1846.....	p.211
en 1887.....	p.212
en 1900.....	p.213
Carte des explorations au XIX ^e siècle.....	p.214
Carte de la présence des Européens en Afrique en 1885.....	p.215
Carte de la situation coloniale en 1913.....	p.216

TABLEAUX

Tableau des extensions apostoliques des Spiritains.....	p. 79
des Missions Africaines de Lyon.....	p. 80
des Missionnaires d'Afrique.....	p. 81
Oeuvres des Missionnaires et des religieuses Spiritains.....	p.178
Missions Africaines de Lyon.....	p.178
Pères Blancs et Soeurs Blanches.....	p.179

ILLUSTRATIONS

Première page du premier numéro des <u>Annales de la Propagation de la Foi</u>	p.
P. Libermann.....	p. 25
Mgr de Marion-Brésillac.....	p. 35
P. Planque.....	p. 39
Mgr Lavigerie.....	p. 50

Maison-Carrée, maison-mère des Pères Blancs à Alger.....	p. 59
Mgr Hacquart.....	p. 62
Images de la vie quotidienne.....	p. 75
Les Frères armés du Sahara.....	p.108
Panorama d'El Goléa.....	p.120
Une musulmane du Soudan.....	p.121
La présence coloniale... ..	p.144
Le village chrétien.....	p.188
Décret de nomination de Mgr Le Berre.....	p. 217-218

X X
X

TABLE DES MATIERES

Avertissement.....	2
Introduction : LE NOUVEAU SOUFFLE MISSIONNAIRE.....	3

Première partie : LE CADRE DES MISSIONS

I	L'ACTION DES PAPES.....	16
II	L'ECLOSION DES CONGREGATIONS AFRICAINES.....	23
	A) LIBERMANN ET LA CONGREGATION DU ST ESPRIT ET DU ST COEUR DE MARIE.....	25
	B) MGR DE MARION-BRESILLAC, LE P. PLANQUE ET LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.....	35
	C) MGR LAVIGERIE ET LA SOCIETE DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE.....	50
III	LES CHAMPS DE L'APOSTOLAT.....	65
	A) LA FONDATION DES MISSIONS.....	65
	B) L'ORGANISATION DES MISSIONS.....	69
	C) L'IMPLANTATION DES MISSIONS.....	73

Deuxième partie : LES RELATIONS DES MISSIONNAIRES

I	LES MISSIONNAIRES FACE AUX NOIRS.....	93
II	LES MISSIONNAIRES FACE A L'ISLAM.....	113
III	LES MISSIONNAIRES FACE AUX EUROPEENS.....	130

Troisième partie : L'APOSTOLAT DES MISSIONNAIRES

I	UN APOSTOLAT ARIDE.....	157
	A) LES EXIGENCES APOSTOLIQUES.....	157
	B) LES RELATIONS ENTRE LES MISSIONNAIRES.....	169
II	LA PRATIQUE APOSTOLIQUE.....	173
	A) L'EXERCICE DE LA CHARITE.....	173
	B) L'ENSEIGNEMENT ELEMENTAIRE ET TECHNIQUE.....	181
	C) L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.....	190
III	LA CONCURRENCE ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS.....	198
	A) L'INGERENCE DES NATIONALISMES.....	198
	B) LA SPECIFICITE CATHOLIQUE.....	200
	CONCLUSION.....	206
	CHRONOLOGIE.....	219
	NOTES.....	221
	BIBLIOGRAPHIE.....	240
	SOURCES ARCHIVISTIQUES.....	244
	INDEX.....	245
	TABLE DES CARTES, TABLEAUX ET ILLUSTRATIONS.....	249